This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

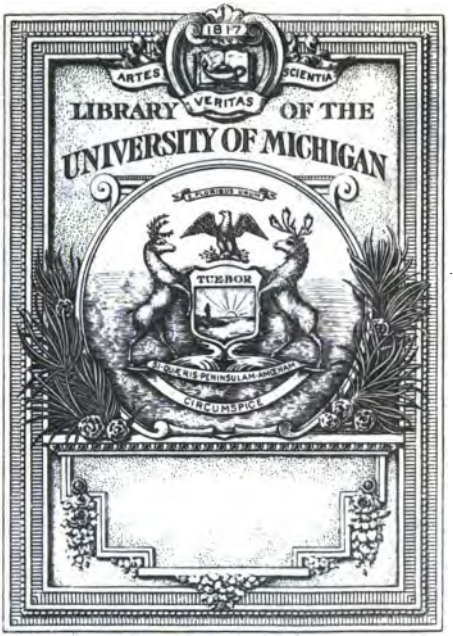
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

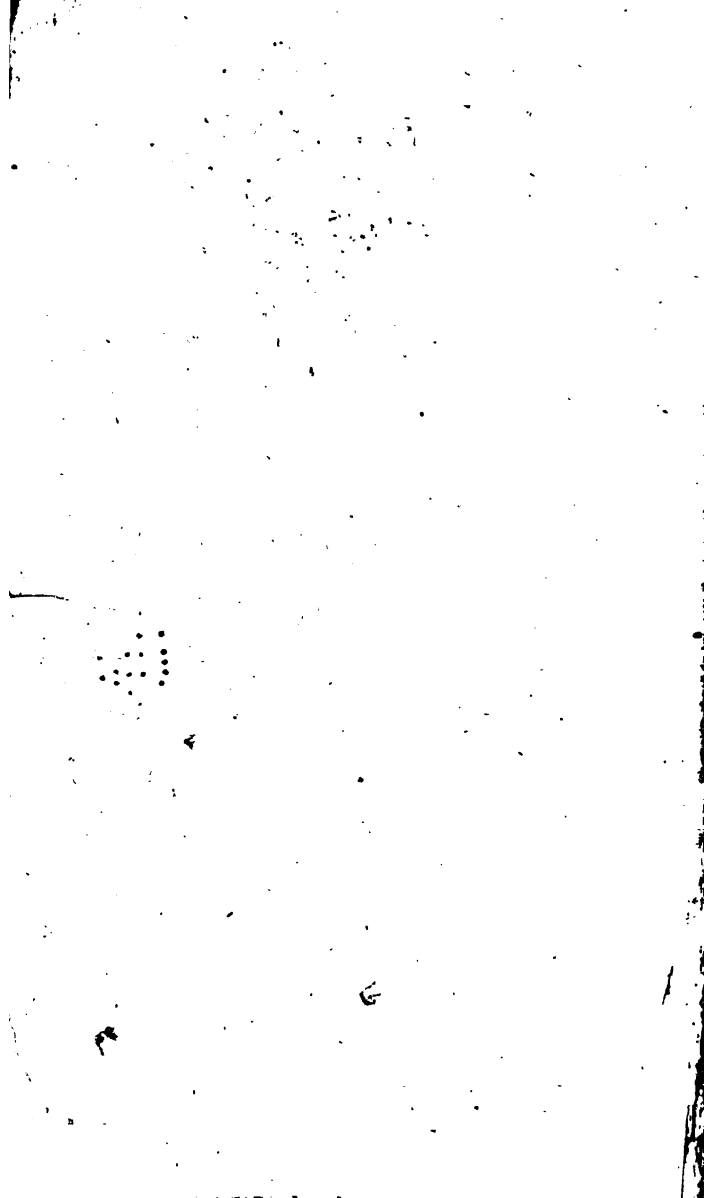
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



RECEIVED IN EXCHANGE
FROM
Michigan Law Library

DC
130
.T9
C86
1687



LA VIE DU VICOMTE DE TURENNE,

MARE'CHAL, GENERAL des Camps & Armées du Roi; Colonel General de la Cavalerie Legere de France, & Gouverneur du haut & bas Limosin.

PAR MR. DU BUISSON, (pseud.)
Premier Capitaine & Major du Regiment de Verdelin.

SECONDE EDITION.

A COLOGNE,
Chez JEAN DE CLOU, 1687.

Gen. Lib.
Exch.
U. of M. Law Library
4-6-1933

PREFACE.

SI ce qu'on doit desirer le plus dans un Historien, est de dire la verité, il est sans dificulté que cet ouvrage aura dequoi satisfaire ceux qui le liront. C'est à quoi je me suis attaché particulierement, esperant qu'aprés avoir aquis quelque réputation dans le monde par les armes, je ne la perdrois pas par la plume. Je sai bien que toutes sortes de veritez ne sont pas bonnes à dire, mais graces à Dieu je n'ai ni femme ni enfans, & tout étant mort aprés moi, je ne crains gueres la haine de ceux qui pourront me vouloir du mal. Cependant à bien examiner toutes choses, je n'ai rien dit dont on ait lieu de se tant facher; si Mr de Turenne étoit en vie, il ne se mettroit pas beaucoup en colere de ce que j'ai dit qu'il y en avoit qui croioient qu'il n'étoit pas de la Maison de la Tour d'Auvergne; cela n'est pas nouveau dans le monde, & sage, & prudent comme il étoit, il auroit mieux aimé que j'eusse mis les choses en doute, comme j'ai fait, que d'aler afirmer ce que je ne sai pas, & ce que je

ne suis pas obligé de savoir. Il faut que chacun se mêle de son métier ; c'est à un homme qui écrit des genealogies, de foüiller dans l'antiquité, mais quant à un Historien, c'est assez qu'il dise là dessus ce qu'il y a de pour & contre, & qu'il en laisse la decision à son lecteur. C'est ce que j'ai fait, & ce que je ferois encore si c'étoit à récommencer. Quoi qu'il en soit, ce premier trait de mon Histoire doit faire juger que j'ai évité les écueils où échoüent la plûpart de ceux qui se mêlent d'écrire ; je n'ai été d'aucun pais pour favoriser aucune Nation, & si j'ai dit quelque chose à l'avantage de la mienne, c'est qu'on vient de voir tant d'éfets de sa bravoure, qu'on ne craint point de passer pour partial, quand on lui donnera quelque loüange. Il est vrai qu'il lui faloit un Capitaine prudent, sage, & avisé, comme étoit le Vicomte de Turenne, pour la tirer de tant de mauvais pas, où elle s'est trouvée durant cette derniere guerre. Je n'ai pas toûjours dit que c'ait été avec avantage, c'auroit été dementir le caractere que j'affecte le plus, qui est d'être veritable. Cependant si l'on prend garde au nombre, avec lequel nous avons combattu des armées nombreuses, l'on trouvera que c'est avoir remporté la victoire, que d'avoir évité nôtre défaite. Tout cela est dû à la sage conduite

du

du Vicomte de Turenne, & à l'amour que les soldats avoient pour lui. Car ils l'aimoient si éperdûment, qu'ils se seroient fait sacrifier mille fois plûtôt que de lui donner aucun sujet de plainte. Ils le montroient bien en toutes sortes d'occasions, où ils combatoient de pié ferme, & sans jamais tourner le dos: dequoi les autres Generaux ne se peuvent vanter, quoi qu'ils aient eû souvent les mêmes troupes qu'on lui donnoit. Au reste comme ce qui arriva à Bonn a donné matiere de vanité aux Etrangers, & qu'ils veulent que la prudence du Vicomte de Turenne ait cedé cette fois là à la fineſſe du Comte de Montecuculli: je ſuis obligé de leur dire ici, quoi que je l'aie déja dit dans le corps de mon Hiſtoire, que le Vicomte de Turenne avoit bien prevû cette affaire, mais qu'il lui fut impoſſible de ſe garentir de la mauvaiſe foi de l'Evêque de Virtzbourg. S'il lui avoit tenu la parole qu'il lui avoit donnée, de ne point donner paſſage aux ennemis, ils n'auroient pas executé ſi facilement leur deſſein; il ne pouvoit pas être d'un côté & d'autre, & il n'avoit garde de croire, qu'un Prelat qui lui avoit donnée une parole ſi poſitive, la dût oublier en ſi peu de temps. C'étoit à lui, me dira-t-on, d'avoir des eſpions qui l'avertiſſent de ce qui ſe paſſoit: mais n'eſt-ce pas de lui qu'il faut dire cela, jamais

Capitaine ne les a mieux paiez, & il ne faiſoit pas comme beaucoup d'autres, leſquels ſe contentent de dire à leurs gens qu'ils les faſſent boire, ou leur donnent ſi peu de choſe qu'ils s'en retournent peu ſatisfaits ; il les recompenſoit toujours ſi largement, qu'il y avoit plûtôt de la profuſion que du ménage, & je ſai que pluſieurs fois il leur a donné juſqu'à mille écus pour un ſeul avis. Au reſte, j'aurois fait, ſi j'avois voulu, un gros volume d'une vie comme la ſienne, je n'avois qu'à m'étendre plus au long ſur tant de ſieges, & ſur tant de combats : mais outre que j'ai cru devoir ſuivre l'exemple que m'ont donné tous les bons Hiſtoriens, qui ſont toujours fort ſuccints ſur ces ſortes de choſes, j'ai conſideré qu'il n'y auroit rien de plus ennuieux à un lecteur. En effet, ſi cela eſt permis à un homme qui écrit un Journal, cela ne le doit pas être à un qui écrit l'Hiſtoire : huit ou dix lignes tout au plus ſuffiſent pour raporter une action, quelque grande qu'elle ſoit, & quand on a dit le nom de ceux qui commandent l'aile droite, & l'aile gauche de la premiere, & de la ſeconde ligne, avec le nom de celui qui étoit au corps de reſerve, on peut en deux mots inſtruire du ſuccés de la bataille, en raportant à qui il eſt dû, le nombre de priſonniers, & la grandeur du butin. Je ſai bien qu'il

qu'il y a des occasions où l'on se peut dispenser de cette règle, à laquelle je croi qu'un bon Historien doit s'assujettir. Par exemple, s'il y a quelque action particuliere de grand éclat, je ne doute point qu'on ne la puisse raporter, & même je croi que cela est necessaire; mais il faut bien prendre garde que ce ne soit pas une bagatelle, autrement, outre que ce seroit faire paroître peu de jugement, tous les autres qui n'auroient pas moins signalé leur courage, auroient lieu de se plaindre qu'on se seroit ressouvenu d'un seul, pendant qu'on les auroit oubliez. Je croi qu'il en est de même des sieges, où l'on doit éviter aussi d'être trop long, car on peut dire en deux mots la resistance qu'on a faite à un tel ouvrage, l'éfet d'une telle mine, & le succez d'un tel assaut, sans aler outrer les choses, comme fait Strada, quand il parle de son siege d'Anvers. Pour moi, je n'ai jamais lû cet endroit de son Histoire, que je n'aie cru lire quelque fameux Roman; & son Alexandre Farnese vaut bien tout au moins nos Amadis de Gaules. Je ne crains point qu'on dise cela de moi, Mr de Turenne valoit bien le Prince de Parme, sans lui faire tort. Cependant on ne verra point, que je l'éleve jusques au ciel. C'est au lecteur à l'y élever lui-même, par l'idée qu'il se fait de ses grandes actions, & c'est vouloir l'obliger à

l'y placer malgré lui, que de l'y placer le premier. En effet, j'aurois beau dire mille fois que le Vicomte de Turenne a été un grand Capitaine, je ne croi pas que personne me crût sur ma parole, s'il n'en étoit instruit par lui même, ou en lisant, comment il s'est conduit dans le commandement qu'on lui a donné. Ce n'est pas, si je l'ose dire, la seule faute du jugement qu'ait fait Strada; quiconque lira son Histoire, & ne sçaura rien de ce qui s'est ensuivi des troubles fameux qu'il raporte, croira que les rebelles auront tous été, ou fait mourir ou vaincus. On ne voit que victoires de son Heros, & de ceux qui suivoient son parti. Cependant il s'est élevé une Republique, qui nonobstant tous les desavantages qu'il suppose qu'elle a eus, a fait la loi à ses pretendus vainqueurs. Je ne crains pas de dire encore une fois qu'on m'accuse d'une telle partialité; j'ai dit l'avantage, & le desavantage qu'a eus le Vicomte de Turenne, & il n'en sera pas moins estimé pour avoir été quelquefois malheureux. Au contraire, c'est dans ce temps-là qu'il a eu plus de besoin de prudence & de conduite. Et si l'armée du Roi avoit été dans d'autres mains, que dans les siennes, à Frankendal, & en quelques autres lieux, dont j'ai parlé, il n'en seroit peut-être pas échapé une par-

tie.

vie. Il eſt ſi vrai que c'eſt dans ce temps-là qu'éclate particulierement la vertu militaire d'un grand Capitaine, que quelque action qu'ait fait le Prince de Conde, il n'en tirera jamais tant de gloire, que de s'être ſauvé de devant Arras, & du combat de St Antoine: il eſt ordinaire de conſerver le jugement dans la bonne fortune, mais de l'avoir ſain & entier, quand elle nous tourne le dos, c'eſt ce qui n'apartient pas à tout le monde. Au reſte, pour parler encore une fois de Strada, je me ſuis abſtenu de faire la derniere faute qu'il a faite, & que j'ai remarquée ci-devant; bien loin de raporter ſeulement l'Hiſtoire du Vicomte de Turenne, comme il a fait celle d'Alexandre Farneſe, j'en ai encore raporté beaucoup d'autres, où il n'a point eû de part; mais j'ai cru le devoir faire, parce que parlant tantôt de l'Italie, où il étoit, puis le faiſant paſſer en Flandres, ou en Allemagne ſelon l'ordre qu'il en avoit reçu, c'eût été faire perdre le fil de l'Hiſtoire que j'avois commencée, que de ne pas pourſuivre. Si j'ai bien, ou mal fait, je m'en raporte volontiers au jugement du lecteur. Quoi qu'il en ſoit, je ne ſaurai jamais ſi je lui aurai plu ou déplu, je ſuis ſe view, & d'ailleurs ſi accablé de fatigues pour avoir ſervi prés de cinquante ans, ſans neanmoins avoir fait aucune fortune, que

je

je ne verrai jamais cette Histoire au jour. Je ne souhaite pas même de l'y voir, aiant resolu de la tenir au fonds d'un cofre, jusques à ce qu'on l'en retire après ma mort, si on la juge digne d'être miſe en lumiere. Je ne demanderai point de pardon au lecteur des fautes que j'ai faites, comme beaucoup de gens font dans leur preface, j'en ai fait le moins qu'il m'a été poſſible. & quiconque y trouvera à redire, je lui aſſure qu'il fera plaiſir au public de faire mieux. Pour moi je voudrois que quelqu'un m'eût devancé dans cette entrepriſe, j'aurois eû le contentement de voir ce qu'il auroit fait; mais quoi que voici déja la quatriéme année qui s'écoule depuis que ce grand homme eſt mort, il ne s'eſt encore trouvé perſonne qui ait mis ſon Hiſtoire au jour. Si je n'ai pas trop bien reüſſi, j'ai toûjours été plus hardi que les autres, m'en ſachegré qui voudra. Cependant je me flatte que ce ſera une lecture qui n'ennuiera pas à tout le monde.

LA

LA VIE DU VICOMTE DE TURENNE,

MARECHAL, GENERAL DES CAMPS & Armées du Roi, Colonel general de la Cavalerie Legere de France, & Gouverneur du haut & bas Limosin.

SI l'on n'écrivoit que pour ceux de son siecle, je me donnerois bien de garde d'entreprendre ici de raporter la vie du Vicomte de Turenne, puis-que tout ce que j'en pourrai dire n'aprochera en rien de l'idée que nous en ont laissé ses grandes actions. En efet, quand j'aurai dit beaucoup de choses de sa bonté, de sa sageſſe, de sa justice, de sa prudence, de son courage, & de toutes les autres vertus qu'il posſedoit au souverain degré, n'ai-je pas lieu de craindre, que cela afoiblira plutôt l'opinion que nous en avons, qu'il ne l'augmentera : car bien qu'il semble qu'un Ingre-

soit

soit suffisant pour nous aprendre les vices & les vertus d'un homme, nous avons neanmoins vû de si grandes choses de ce Prince, soit pour les mœurs, soit pour les actions, qu'il faut en avoir été témoin oculaire, pour en avoir une idée proportionnée à la verité. Cependant, comme l'on prend plaisir volontiers à ouïr parler des personnes qui nous ont été cheres, j'espere que cét ouvrage, bien loin de deplaire, sera agreable à tous ceux qui le liront; ils seront bien-aises qu'on les fasse ressouvenir d'un Prince, pour qui, s'il faut ainsi dire, ils ont une espece d'adoration, & à la mort de qui, toute glorieuse qu'elle a été, ils n'ont pû refuser des larmes. A l'égard de ceux qui viendront aprés nous, j'espere aussi qu'ils y prendront beaucoup de plaisir, car s'ils en prenent à lire l'Histoire d'Alexandre le Grand, & de ces autres fameux Capitaines de l'antiquité, dont les vertus ont été ternies par beaucoup de vices; à plus forte raison doivent-ils prendre quelque satisfaction en lisant la vie d'un Prince, qui n'aiant pas été moins sage ni moins habile qu'eux dans le métier de la guerre, a été exempt de tous leurs défauts. Mais d'ailleurs j'espere qu'on trouvera quelque chose de plus que du plaisir dans la vie d'un Prince si vertueux; car en même temps qu'elle attirera l'admiration, elle fera naître l'envie de le pouvoir imiter; & s'il est vrai qu'on se forme les mœurs à l'exemple de ceux que l'on frequente ordinairement, ne doit-on pas croire que la lecture, qui est une autre sorte de frequentation, est capable de produire le même éfet. J'ajoûterai à toutes ces considerations qui m'ont porté à travailler à cét ouvrage, l'envie que j'ai eûë de laisser la verité à ceux qui viendront aprés nous; vertu peu connuë de la plûpart des historiens de nôtre siecle, qui se laissent conduire ou par leur interêt ou par leurs passions.

Tout le monde tombe d'accord que la gran-

deur

deur de la naissance est un present de la fortune, & même je n'ai encore vû personne qui n'estime qu'elle donne un grand lustre à la vertu. Nous faisons cas à la verité des personnes vertueuses dans quelque rang qu'il ait plû à Dieu les faire naître ; mais il me semble que nous en faisons bien davantage de celles qui sont également vertueuses, & nées avec les avantages de la naissance : c'est un éclat qui ébloüit tout le monde, & dont chacun, quoi qu'on puisse dire, se laisse enchanter facilement. Henri de la Tour d'Auvergne dont j'entreprens ici d'écrire la vie, naquit à Sedan le 11. de Septembre 1611, de parens dont la naissance étoit, non seulement illustre, mais même recommandable parmi les Souverains. Il étoit fils de Henri de la Tour d'Auvergne & d'Elizabeth de Nassau : ces deux Maisons sont si connuës dans toute l'Europe, & même dans les autres parties du monde, qu'il seroit inutile de m'étendre beaucoup sur leur grandeur. Celle-ci a donné un Empereur à l'Alemagne & continué sa posterité dans plusieurs branches également illustres, & particulierement dans celle des Princes d'Orange. Celle-là a possedé la Comté de Boulogne & plusieurs autres terres en souveraineté ; & pour comble de grandeur a marié une de ses filles à un Roi de France. Ce n'est pas qu'il n'y en ait qui croient que cette ancienne Maison de Boulogne & celle de Boüillon sont bien differentes, & même je l'ai oüi dire à Mr. le Duc d'Elboeuf d'aujourd'hui, quoi qu'il en eût épousé une fille & qu'il eût interêt à en prendre le parti : mais ce n'est pas à moi à décider de ces sortes de choses, & quand j'en serois encore mieux instruit que je ne le suis, je me contenterois de raporter ce qui s'en dit communément. Je laisse donc aux autres à en juger ce qu'il leur plaira, & il me suffit de dire que c'est toûjours une Maison tres-illustre, soit qu'on la considere comme sortie des

Comtes

Comtes de Boulogne, ou d'une Maison du Limosin dont quelques-uns tirent son origine. Ceux qui sont de ce sentiment, disent que son nom est la Tour, dont il y a beaucoup de gentilshommes établis dans le Roiaume, & qu'ils y ont ajoûté le nom d'Auvergne. Mrs. de Gouvernet, de Montauban & de la Charre sont de cette Maison-là, & il y en a quelques-uns d'entr'eux qui m'ont dit que la Maison de Boüillon, & la leur n'étoit qu'une même chose. Mais il n'est pas juste de les en croire sur leur parole, car on ne doute point qu'ils ne fussent bien-aises d'être regardés comme parens de Mrs. de Boüillon, qui tiennent non seulement un grand rang en France, mais qui sont encore extrémement considerés en Alemagne, à cause des aliances qu'ils y ont avec plusieurs Princes. Au reste il n'y avoit pas long-temps que la Principauté de Sedan étoit dans cette Maison, lors que le Vicomte de Turenne vint au monde: son pere en avoit l'obligation à Henri IV. qui lui en avoit fait épouser l'Heritiere. Mais on peut dire que c'étoit en reconnoissance des services qu'il en avoit reçûs, car pendant les guerres civiles de France, il lui avoit amené plusieurs secours d'Allemagne, & n'avoit épargné ni son bien ni sa personne pour lui aider à venir à bout de ses énemis. Ce fut pour cette raison que Henri IV. le préfera à beaucoup d'autres, quand il fut question de marier cette Princesse, & l'on croit aussi qu'il le fit pour ne pas remettre ses Etats entre les mains d'une personne qui lui fut moins afectionnée que lui, car comme ils confinent avec la France du côté de l'Alemagne, il étoit de l'interêt de ce grand Roi de prendre garde à qui il en donneroit l'Heritiére. Quoi qu'il en soit, le nouveau Duc de Boüillon tâcha dés la nuit même de ses nôces de s'acquiter de cette obligation; car quittant le lit de son épouse, il endossa les armes & fut surprendre la ville de Stenay, ce qui lui aquit beaucoup de reputation. Cependant

dant quoi que Henri IV. l'eſtimât tous les jours de plus en plus, il ne lui fit pas paroître long-temps la même faveur, ce que j'attribuërai à ce que je vai dire. Ce grand Roi avoit été obligé de ſe faire Catholique pour apaiſer les troubles de ſon Roiaume, & le Duc de Boüillon qui étoit Proteſtant n'aiant pas été d'avis de ſuivre ſon exemple, il devint ſuſpect au Roi par l'amitié que lui portoient ceux de la Religion. La jalouſie que le Roi en conçût fut ſi grande, que le Duc de Boüillon fut obligé de ſe retirer en Alemagne, d'où il écrivit au Roi & lui fit écrire par pluſieurs Princes ſes parens. Le Roi lui manda de revenir & de ſe fier à ſa parole; mais il eut de la peine à obeïr; parce qu'il ſavoit qu'il avoit des énemis en Cour, qui tâchoient de le rendre reſponſable de pluſieurs plaintes que faiſoient les gens de la Religion qui étoient puiſſans en ce temps-là. D'ailleurs on l'accuſoit d'avoir voulu atirer dans le Roiaume l'armée de Mansfeld, Capitaine fameux, qui ſans être à la ſolde de perſonne avoit trouvé le ſecret d'entretenir une armée de trente mille hommes, & de ſe faire craindre de tout le monde. Enfin le temps aiant apaiſé toutes choſes, le Duc de Boüillon vint ſaluer le Roi & ſe retira en ſuite à Sedan, où ſon plus grand ſoin fut de faire élever ſes enfans ſelon leur condition.

Dieu lui aiant donné, comme je viens de dire, le Vicomte de Turenne, dont je décris ici la vie, il fut élevé dans la Religion Proteſtante, à laquelle ſa mere ſe montroit auſſi afectionnée que ſon pere. Dés qu'il fut en âge d'avoir des maitres, on lui en donna pour aprendre les exercices convenables à une perſonne de ſa qualité; & il n'eſt pas concevable combien il aprenoit facilement, ce qui témoignoit aſſez la vivacité de ſon eſprit. Il y avoit cependant des choſes auxquelles il s'atachoit plus volontiers qu'à d'autres, ſon inclination étoit pour celles qui regardoient les armes, car pour les ſien-

ces

ces il ne s'y adonnoit, s'il faut ainsi dire, que par maniere d'aquit, ce qui mettoit quelquefois M. de Boüillon de méchante humeur, parce qu'il eût bien voulu le rendre accompli en toutes choses. Quand il eût ateint l'âge de 15. ans, Mr. de Boüillon resolut de l'envoier en Holande, qui étoit alors l'école de la guerre pour toutes les personnes de qualité, & où étoit déja son fils aîné. Car les Etats aprés avoir obligé l'Espagne à demander une tréve, se voioient à la veille de recommencer les hostilités pour assurer leur liberté. Il lui donna des lettres pour le Prince Maurice son beaufrere, le plus grand Capitaine de son siecle, & celui à qui les Holandois sont le plus redevables de leur établissement. Car quoi qu'ils aient commencé à secoüer le joug des Espagnols sous la conduite de Guillaume Prince d'Orange, & qu'ils aient aquis leur liberté sous le Gouvernement de Federic Henri, on peut dire que sans lui il leur auroit été dificile de venir à bout de leurs entreprises. Ce fut ce Prince qui commença non seulement à rétablir la discipline dans les armées, mais qui mit encore en usage quantité de choses inconnuës jusques alors pour les Juges. Il étoit aimé de ses soldats au de-là de l'imagination, craint de ses énemis, & estimé de tous ses voisins, digne enfin de commander aux plus grands Etats, mais heureux de n'avoir été que chef de l'armée d'une Republique naissante, puis qu'on ne peut imputer qu'à sa vertu tant de grands événemens.

Le Vicomte de Turenne avoit eû ordre en partant de Sedan de s'attacher à tout ce que feroit ce Prince, comme à un modele parfait. Mais il n'étoit pas besoin de ce commandement pour lui inspirer ce qu'il devoit faire, il ne le regardoit qu'avec admiration; & dans l'envie qu'il avoit de se rendre un jour grand Capitaine, il observoit jusques à ses moindres actions, & tout jeune qu'il étoit il ne laissoit pas de faire remarquer en lui de

la conduite & de la prudence. Le Prince Maurice qui commençoit à reconnoitre en lui un genie admirable pour la guerre, & qui étoit bien-aise de le cultiver, ne voulut pas soufrir qu'il servit dans la cavalerie comme faisoit Mr. de Boüillon son frere aîné. Mr. de Turenne n'eut pas de peine à lui obeïr, car il aimoit déja l'infanterie d'inclination, & il ne s'en est pas démenti jusques à la mort. Il avoit coûtume de dire qu'un fantassin faisoit la guerre, & qu'un cavalier le regardoit faire, ce qu'il entendoit à l'égard des sieges, où la cavalerie n'a rien à faire le plus souvent. Le Prince Maurice voulut, tout son neveu qu'il étoit, qu'il commençât le métier comme les autres, c'est-à-dire qu'il portât le mousquet, car pour avoir une armée toûjours bien disciplinée, il ne soufroit pas qu'un homme, de quelque qualité qu'il fut, devint Oficier sans avoir apris auparavant comment il faloit obeïr; c'est pourquoi il disoit ordinairement, que le métier de la guerre avoit du rapost avec la conquête d'une belle femme, que l'un ne s'aprenoit que pié à pié, & que l'autre ne s'emportoit qu'avec beaucoup de peine.

Le Vicomte de Turenne qui avoit déja l'esprit de jûger comme il faut de toutes choses, ne se porta pas seulement de bonne volonté à ce que son oncle desiroit de lui, mais autant par inclination que pour lui plaire il resolut de faire ce que faisoit le moindre soldat. Il faisoit les gardes de fatigue comme les gardes d'honneur, & ceux qui s'en étoient exemptés jusques alors, aiant honte qu'un jeune Prince neveu de leur General leur fit par là un secret reproche de leur nonchalance, rentrerent insensiblement dans leur devoir. Cependant ils ne voulurent pas l'imiter jusques dans la peine qu'il se donnoit lors que l'armée étoit en marche, où il ne quitoit jamais les rangs. Mais son oncle aiant peur qu'il ne vint à s'échaufer, le reprit d'exposer sa santé inconsiderément, tellement qu'il

qu'il se determina à faire comme les autres. L'ordre du Prince Maurice plût extrémement à tous les cadets qui se voioient dans la necessité de faire comme luy, ou de s'exposer à la censure des Oficiers, & peut-être au mépris des soldats; & je croi que ce fut en partie à leur consideration que le Prince Maurice eut cette complaisance, car dans l'exactitude qu'il avoit pour les choses qui regardoient le service, il lui falloit de puissantes raisons pour l'obliger à se relâcher. Cependant le Vicomte de Turenne pour donner exemple aux autres prit la queüe de son bataillon, & quoi que les Oficiers le priassent de vouloir se mettre avec eux, il s'en excusa toûjours, disant qu'il devoit y avoir quelque diférence entre les Oficiers & les soldats. Cela donna lieu au Prince Maurice de faire une ordonnance, par laquelle les Oficiers ne se mettroient plus à la tête des bataillons; & chacun sachant que c'étoit le Vicomte de Turenne qui en étoit cause, jugea que puis qu'il étoit capable dans un âge si tendre d'observer si exactement la discipline, ce seroit encore toute autre chose quand avec l'âge il auroit ateint plus de connoissance.

Il ne joüit pas long-temps du bonheur de servir sous le Prince Maurice. Ce Prince qui étoit passionné pour la gloire aiant entrepris de secourir Breda que les Espagnols avoient assiegé, mourut de douleur de n'en pouvoir venir à bout. Les Etats, aprés avoir rendu à sa memoire tous les honneurs imaginables, élurent à sa place pour commander leurs armées le Prince Federic Henri son frere, qui eut les mêmes bontés & la même tendresse pour le Vicomte de Turenne qu'avoit eû le défunt. Cependant sa naissance & son merite voulant qu'il fut distingué des autres, le Prince Federic Henri lui donna une Compagnie d'Infanterie. S'il avoit été bon soldat, il fut encore meilleur Capitaine. Il ne faisoit pas comme font aujour-

jourdhui beaucoup de jeunes gens de qualité qui se repoſent de leurs Compagnies ſur leurs Lieutenans. Il ne ſe croioit pas ſuffiſant lui-même pour en prendre ſoin. Tout jeune qu'il étoit il ſe montroit ſevere envers ſes ſoldats quand il le faloit être : mais excepté les choſes qui regardoient le ſervice, il compatiſſoit à leurs miſeres & à leurs ſoufrances; & ce n'étoit pas ſeulement de bouche, comme beaucoup de gens font aujourdhui, mais ſa bourſe étoit toûjours ouverte aux malheureux, & il ne regardoit pas s'ils étoient de ſa Compagnie ou de celle d'un autre pour les aſſiſter. Cela étoit cauſe qu'il manquoit d'argent le plus ſouvent; mais il diſoit à ceux qui le lui remontroient, qu'il devoit du moins terminer ſes liberalitez à ſa Compagnie, que l'argent étoit bien mieux emploſé à cela qu'au jeu, au luxe, ou à la debauche; c'eſt pourquoi il ne joüoit point, ou du moins il joüoit ſi peu de choſe, que cela n'étoit pas capable de l'incommoder. Il ne faiſoit pas auſſi grande depenſe en habits, & ſi quelquefois il étoit obligé de ſe mettre comme une perſonne de ſa qualité, c'étoit ſans affectation & ſans tirer vanité de ces ſortes de choſes qui ne ſont que ſuperfluës. Il diſoit qu'il ne faudroit jamais être magnifique, que pour faire gagner les pauvres gens; que cela étoit plus incommode qu'agreable, & que la propreté ſuffiſoit; qu'il valoit mieux mettre ſur pluſieurs ce qu'on ne mettoit que ſur un ſeul; qu'un homme de qualité étoit aſſez diſtingué de ſoi-même, ſans vouloir encore ſe diſtinguer par des bagatelles; qu'il faloit laiſſer aux femmes à rechercher les ajuſtemens : mais qu'un homme, qui étoit né pour les grandes choſes devoit mépriſer celles qui reſſentoient la moleſſe.

Chacun étoit étonné de voir tant de prudence & tant de ſageſſe dans un homme de ſon âge, & il n'y avoit perſonne qui ne fit en ſa faveur un jugement avantageux de l'avenir. Car outre cela, il étoit d'une com-

complexion forte & robuſte, quoi qu'il ne fut pas des plus grands ni des mieux formés : mais on lui voioit mépriſer les injures de la ſaiſon, ne ſe plaindre jamais ni du chaud ni du froid, toûjours ſenſible aux fatigues des autres, mais ne parlant jamais des ſiennes, comme s'il eût été inſenſible pour lui ſeul. Les Oficiers François, dont il y en avoit bon nombre dans l'armée des Etats, admirant ce jeune Prince, dont la grandeur de courage éclatoit en toutes choſes, manderent en leur païs ce qui en étoit, & diſoient que s'il vivoit âge d'homme, il ne manqueroit jamais de faire un jour parler de lui. Cela fut cauſe que pluſieurs perſonnes de qualité lui écrivirent obligemment ſur ce ſujet, & entr'autres Henri de Bourbon Prince de Condé, qui aprés la mort de Henri IV. étoit revenu en France avec ſa femme, pour l'amour de qui il s'étoit enfui dans les païs étrangers : car ce grand Roi qui étoit de complexion amoureuſe, n'avoit pû voir cette Princeſſe ſans être touché fortement de ſon merite; & le Prince de Condé en avoit pris une ſi grande jalouſie, qu'il avoit fait monter ſa femme en trouſſe & l'avoit conduite à Bruxelles. Cependant le Maréchal d'Ancre qui avoit la faveur de la Reine Mere l'avoit fait arrêter quelque temps aprés ſon retour; & quoi que ce Maréchal eût été tué en-ſuite ſur le pont du Louvre par le commandement de Loüis XIII. ce Prince ne ſortit point de priſon qu'il ne fut arrivé encor de grands changemens dans l'Etat.

Mais pour revenir à mon ſujet, le Prince de Condé aiant écrit au Vicomte de Turenne, comme je viens de dire, le Vicomte de Turenne lui fit une réponſe ſi modeſte, que ce Prince qui étoit ſon parent en eut encore plus d'eſtime pour lui. Cependant il ſe preſenta à quelques jours de là une occaſion de faire paroître ſon courage, & ce fut à la priſe de Klundert & Willemſtadt que le Prince Federic fit attaquer. Il s'y comporta non ſeulement

ment comme on devoit atendre d'un jeune Prince pour qui on avoit une estime particuliere ; mais voiant que ses soldats se laissoient emporter si inconsiderément à leur courage, qu'ils rompoient leurs rangs & marchoient en desordre, il arrêta les plus échaufez, & empêcha par sa sagesse que les énemis ne profitassent de leur imprudence. Aprés cela il paia de sa personne comme le moindre soldat, & aiant arraché une palissade de la main, il fit un passage aux autres pour pouvoir aler plus avant. Les énemis aprés une vigoureuse défense, furent enfin obligés d'abandonner leurs retranchemens & de prendre la fuite. Le soldat victorieux fit de grands desordres dans ces deux places ; & quoi qu'il semblât que les habitans se fussent atirés ce malheur par leur faute, car ils avoient pris les armes avec la garnison, le Vicomte de Turenne ne pût voir répandre tant de sang sans donner des marques de son bon naturel. Etant entré dans Gertruidemberg à la tête de sa Compagnie, une femme qui voioit qu'on lui portoit plus de respect qu'aux autres Capitaines, s'adressa à lui pour lui demander justice d'un soldat, qui aprés avoir tout pillé chez elle, vouloit encore violer sa fille qui n'avoit pas plus de quinze ans. Le Vicomte de Turenne lui avoit dit d'abord qu'elle devoit s'adresser au Commandant du Regiment, voulant témoigner par là l'obeïssance qu'on étoit obligé de rendre à ses superieurs : mais entendant que la chose pressoit, il se hâta d'entrer dans la maison, où aiant trouvé le soldat qui s'éforçoit de faire violence à sa fille, il se mit en état de le desarmer. Le soldat, qui avoit été trouvé en flagrant délit, jugeant qu'il étoit perdu, resolut de vendre sa vie cherement, & mit l'épée à la main pour se défendre ; mais le Vicomte de Turenne, sans considerer son desespoir qui le rendoit plus fort que de coûtume, l'ataqua vivement, & l'aiant poussé jusques contre la muraille, d'au-

tres gens survinrent qui lui aiderent à le prendre. Il fut mis entre les mains de la Justice, & il se trouva qu'il apartenoit à quantité d'honêtes gens qui vinrent prier pour lui. Le Vicomte de Turenne étoit donc tous les jours importuné de lui vouloir faire grace, s'il faut ainsi dire: car quoi que ce ne fut pas à lui qu'on dût s'adresser pour cela, on ne laissoit pas d'y avoir recours, comme on savoit qu'il étoit bien auprés du General, & que d'ailleurs la principale ofense le regardoit, car c'étoit un crime terrible à ce soldat d'avoir osé tirer l'épée contre un Capitaine, qui étoit outre cela neveu de celui qui commandoit l'Armée. Mais le Vicomte de Turenne sans se laisser toucher répondoit à ceux qui lui en parloient, que pour ce qu'il avoit fait contre lui il le lui pardonnoit volontiers, & s'emploieroit même pour lui faire avoir grace, mais qu'à Dieu ne plut qu'il demandât la vie d'un homme, qui aiant la force à la main s'en étoit voulu servir pour contenter, non seulement son avarice, mais encore sa brutalité. Il laissa donc au Conseil de guerre à en juger ce qu'il lui plairoit, & le Conseil de guerre l'aiant condamné à avoir la main coupée & à être pendu, le Vicomte de Turenne fit voir l'efet de ses promesses, car sachant qu'on ne lui coupoit la main qu'à cause de ce qu'il avoit fait contre lui, il importuna tant le Prince Federic Henri, que nonobstant la repugnance qu'il avoit à acorder une grace de cette nature, il ne lui put refuser ce qu'il lui demandoit. Aprés cela les parens du soldat, qui avoient trouvé jusques-là le Prince Federic Henri inexorable, se jetterent à ses piés pour le prier de lui faire grace toute entiere; & ce Prince, qui s'étoit fait violence en acordant une chose qui étoit contre la rigueur de la discipline, n'eut pas de peine à en acorder une autre, quoi que Dieu y fut plus ofensé.

Cependant il se preparoit en France matiere pour

pour lui faire acquerir plus de gloire. La paix qui subsistoit contre l'Espagne & nous, étoit tous les jours à la veille d'être rompuë, & quelque inclination que la Reine Mere eût à la faire durer, il arrivoit des choses à toute heure qui faisoient presumer qu'on ne demeureroit pas long-temps sans en venir aux mains. Les Espagnols s'étoient emparez il y avoit déja quelque temps de la Valteline, & toute l'Italie, qui étoit menacée par là de tomber sous leur puissance, avoit recours au Roi comme au seul Prince qui étoit capable de les delivrer de la servitude. L'inclination du Roi le portoit à marcher au secours de ceux qui reclamoient sa protection; mais comme il étoit susceptible de toutes les impressions qu'on lui vouloit donner, un moment de conversation de la Reine Mere ou des Ministres, dont les uns étoient atachez aux interêts de cette Princesse, les autres à la Couronne d'Espagne, rompoient ses plus beaux desseins. Villeroy sur-tout étoit soupçonné d'empêcher l'efet de ses resolutions, & la reputation qu'il avoit euë durant la Ligue d'être bon Espagnol, augmentoit encore l'opinion qu'on avoit, qu'il n'eût pas été facké que cette nation eût subjugé l'Italie. Cependant sa mort aiant fait concevoir de meilleures esperances à ceux qui desiroient qu'on embrassât sa défense, on atendit cet événement de Puisieux qui entroit en faveur, & que le Roi avoit nommé à la charge de Secretaire d'Etat des afaires étrangeres à la Place de Villeroy. En efet les commencemens répondirent aux esperances qu'on en avoit conçûe: Puisieux au au nom du Roi assura tous les Princes qui avoient quelque interêt à la chose, qu'ils seroient puissamment & promptement secourus. Le Maréchal de Bassompiere fut envoié en Suisse pour prendre des mesures avec les Cantons, qui étoient pareillement menacez de la perte de leur liberté. Mais sur le point qu'on s'atendoit à voir éclore de

grandes choſes, l'argent d'Eſpagne ralentit l'ardeur de Puiſieux, & ſous pretexte de reduire les gens de la Religion, il fit perdre au Roi le deſſein qu'il avoit de ſecourir l'Italie.

Le Duc de Luines qui étoit en grande faveur auprés du Roi, & qui ſans avoir jamais été à la guerre étoit devenu tout d'un coup Connêtable, parce qu'il avoit ſu aquerir ſes bonnes graces en aprenant à pluſieurs ſortes d'oiſeaux à voler, donna les mains à cette expedition, qu'il eût pu empêcher par ſon credit. Mais il étoit bien-aiſe de ne ſe pas broüiller davantage avec la Reine Mere, auprés de qui il n'étoit déja pas trop bien à cauſe du meurtre du Marêchal d'Ancre, dont il étoit la principale cauſe; car c'étoit lui qui avoit ſoufflé aux oreilles du Roi que ce Marêchal étoit mieux avec cette Princeſſe qu'il n'eût été à ſouhaiter pour ſa gloire; & comme le Roi en avoit déja quelque ſoupçon par pluſieurs choſes qui étoient arrivées, il n'eût pas de peine à donner le commandement de le tuer. En éfet chacun parloit ſi ouvertement de leur intrigue, que rien n'étoit plus ordinaire que d'en entendre parler, & le Comte du Lude en avoit été exilé: car ce Seigneur qui, au prejudice de ſa fortune, aimoit à dire un bon mot quand l'ocaſion s'en preſentoit, avoit répondu un jour à une Dame qui lui diſoit qu'elle aloit querir le voile de cette Princeſſe, qu'il n'en étoit pas neceſſaire, & qu'il n'en faloit point à un navire qui étoit à l'ancre.

On fit de grands preparatifs pour la guerre des Huguenots, des mains de qui on vouloit retirer les places qu'ils avoient demandées pour leur ſeureté, afin de les oprimer plus facilement dans la ſuite. On mit quatre armées ſur pié, dont l'une fut deſtinée contre les places voiſines de la Rochelle, une autre contre les Huguenots du Berry, une autre contre ceux de Guienne, & le Roi en perſonne s'achemina contre S. Jean d'Angeli avec la plus puiſ-

ſante

faute. Cette guerre fut bien-tôt terminée, le Roi soumit toutes les places qu'il entreprit, avec plus de facilité qu'il n'eût osé esperer, car la division regnoit dans le parti que les chefs trahissoient les premiers. Car sous pretexte de donner contentement à tout le monde ils construisoient quantité de places inutiles, & celles qui eussent pu faire resistance étoient mal pourvûës de toutes choses. Lesdiguieres fut fait Connêtables à la place de Luines qui étoit mort de maladie, pour les bons services qu'il rendit en cette rencontre, & changea de religion; la Force eut le bâton de Marêchal de France, & Châtillon eut de l'argent, tellement que tout le parti n'eut plus d'esperance qu'en Mrs. de Rohan & de Soubise qui demeurerent fidéles. Montpellier s'étant défendu vigoureusement par leur moien, le Roi fut obligé de s'arrêter long-temps devant pour le reduire, mais craignant de n'en pouvoir venir à bout & de hazarder sa reputation, il fit un traité avec les Huguenots, qui ne dura que peu de temps. Cependant les Princes d'Italie qui n'avoient pas été écoutez tant que la guerre avoit duré, prenant avantage de cette paix remirent l'afaire de la Valteline sur le tapis, & aiant acusé Puisieux, ou d'avoir intelligence avec les Espagnols, ou de mal servir le Roi, il fut chassé de la Cour, & le Chancelier de Sillery son pere fut envelopé dans sa disgrace. On rapela aussi de Rome le frere du Chancelier qui y étoit en qualité d'Ambassadeur, sous pretexte qu'il avoit passé ses instructions, tellement que le Comte de Bethunes fut envoié à sa place, car le Pape avoit commencé à connoître de l'afaire de la Valteline, & il faloit auprés de lui un homme en qui l'on put prendre plus de confiance. Tout cela, comme je viens de dire, faisoit juger d'une guerre prochaine avec les Espagnols: car bien loin de vouloir entendre de rien restituer, ils bâtissoient des forts en divers endroits pour assurer leurs conquêtes, ils tâchoient outre cela de gagner l'Angleterre ou du

moins de l'amuser de quelque esperance, afin qu'elle ne s'oposât pas à leur ambition. Pour cet éfet ils avoient proposé le mariage de leur Infante avec le Prince de Galles heritier presomptif de la Couronne, & celui-ci devenu amoureux sur le portrait de la Princesse qui flattoit l'original, s'en étoit alé assez legerement en Espagne, où on n'avoit garde neanmoins de conclure cette aliance; car cette Couronne qui aspiroit à la Monarchie universelle, & qui pretendoit y parvenir en témoignant un grand atachement à la Cour de Rome, n'avoit garde de passer outre à ce mariage, & le diferoit de jour à autre sous divers pretextes. Enfin le Prince de Galles aiant reconnu qu'on se mocquoit de lui, s'en revint d'Espagne aussi vîte qu'il y étoit alé, & étant outré contre cette nation, il resolut d'en tirer vengeance dés le moment qu'il seroit en état d'y réüssir.

Le Marquis de la Vieuville, qui étoit entré en faveur aprés la disgrace de Puisieux, se voulant servir de ce mécontentement pour rendre quelque service à sa patrie, proposa alors le mariage de ce Prince avec une fille de France, & la chose aiant été aprouvée par toute les parties interessées, l'aliance fut bientôt concluë avec la guerre contre les Espagnols. Car outre ce que je viens de dire l'Angleterre en vouloit merveilleusement à la Maison d'Autriche, qui avoit dépoüillé l'Electeur Palatin de ses Etats, & qui en avoit juré la ruine, parce qu'il avoit accepté la Couronne de Boheme au préjudice de ses interêts. Cependant cette alliance qui devoit produire un bon éfet entre les deux nations, ne servit qu'à aliener leurs esprits par l'interêt des deux Ministres, car le Duc de Bouckinghant étant venu en France en qualité d'Ambassadeur extraordinaire, devint amoureux de la Reine, & Richelieu qui l'aimoit aussi en étant devenu jaloux, se servit du credit qu'il commençoit à avoir aprés du Roi pour le mortifier; tellement qu'au lieu de concourir

vir ensemble à la ruine de l'Espagnol, ils ne songerent qu'à se perdre l'un l'autre, & leur haine atira dans peu de temps celle des deux nations.

Le Prince de Galles étant parvenu bientôt aprés à la Couronne, ne laissa pas d'armer puissamment par mer pour executer ses premieres intentions. Mais Richelieu, qui se vouloit venger de Bouckinghant qui avoit toute sorte de credit auprés de lui, lui refusa non seulement le secours qu'on étoit obligé de lui donner par le traité, mais fit encore ensorte que le Roi défendit à ce Duc d'entrer dans le Roiaume où son Maître le vouloit envoier en qualité d'Ambassadeur. Cependant il prit pour pretexte le mauvais traitement que l'on faisoit à la Reine d'Angleterre, & à ses domestiques, dont on avoit déja renvoié une partie en France au préjudice du traité de mariage, & dont l'autre étoit troublée dans l'exercice de sa religion.

Outre la haine qui étoit entre ces deux Ministres, il y avoit quelques raisons de politique qui obligeoient Richelieu à en user de la sorte, car sa faveur lui avoit fait bon nombre d'énemis, entre lesquels étoit le Duc d'Orleans avec la plûpart des Princes du sang. Il aprehendoit donc que s'il entreprenoit la guerre contre l'Espagnol, ils n'eussent plus de moien de lui nuire: joint à cela que la Reine Mere, quoi qu'un coup déchûë de son credit, ne cessoit de le machiner de le perdre, s'il étoit assez hardi de l'entreprendre contre son consentement. Ces conjonctures aiant porté préjudice aux intentions du Roi d'Angleterre, le ciel acheva de les renverser par une tempête qui s'éleva en mer, & qui obligea sa flotte à se retirer dans ses ports, aprés avoir reçû un notable dommage.

Le Roi d'Angleterre outré du manque de parole de la France, & aiant resolu de s'en venger, fut encore excité par Bouckinghant, qui joignoit au ressentiment du Roi son Maître ses ressentimens particuliers. L'ocasion s'en rencontra aussi-tôt. Les

Huguenots aiant reconnu en-suite de la *paix qu'ils* venoient de conclure, qu'on ne l'avoit *faite que* pour avoir le temps de les diviser, se *jetterent en*tre ses bras, & aiant imploré sa protection, il la leur promit, non pas toutefois en consideration de leurs interêts, mais parce qu'il esperoit *qu'ils* lui seroient utiles.

Cela ne se fit point si sincerement, que Richelieu, qui n'épargnoit rien en espions, n'en fut averti de divers endroits: mais quoi qu'il en eut quelque alarme, cela n'étoit rien neanmoins en comparaison de l'inquietude qu'il avoit des choses qui se brassoient dans le Roiaume. Les Espagnols *pour* empêcher qu'on ne se mêlât des afaires étrangeres, tâchoient d'en susciter de domestiques, & connoissant la portée de l'esprit du Duc d'Orleans, *qui* tournoit s'il faut ainsi dire, à tous vents, ils l'avoient preparé à d'étranges nouveautez. Ce Prince qui étoit regardé comme heritier presomptif de la Couronne, parce que son frere n'avoit point d'enfans, & étoit même sans esperance d'en avoir, ne manquoit pas de créatures qui lui donnoient de méchans conseils; car les uns par la haine qu'*ils* portoient au nouveau Ministre, & les autres par l'esperance d'une meilleure fortune, ne demandoient que du changement. La Reine même étoit entrée bien avant dans cette intrigue, car l'Ambassadeur d'Espagne lui aiant fait concevoir qu'elle seroit bien-tôt repudiée à cause de sa sterilité, elle cherchoit à perdre Richelieu à qui elle atribuoit ce conseil. La Reine Mere par la même passion de l'éloigner des afaires, augmentoit encore les soupçons de sa belle fille; tellement que pour prevenir ce mal-heur, elle étoit disposée à tout mettre en usage. Le Comte de Soissons Prince du sang étoit dans les interêts des deux Reines avec Mrs. de Vendôme & beaucoup d'autres personnes des plus qualifiées de la Cour, & leur intention étoit de marier le Duc d'Orleans avec l'Infante d'Espagne

sœur

sœur de la Reine Regnante, afin qu'arrivant la mort du Roi elle put demeurer en France avec honneur, sans être obligée de retourner en Espagne comme une malheureuse & une fugitive. Le Duc d'Orleans avoit une autre pensée, il aimoit la Reine, & eût été bien-aise que le Roi son frere fut mort ou mis dans un Couvent, afin de pouvoir contenter sa passion. Mais le Maréchal d'Ornano, qui avoit été son Gouverneur, & qui avoit conservé sur son esprit une grande autorité, n'étoit ni de l'un ni de l'autre avis. Il étoit amoureux de la Princesse de Condé, & pour se mettre bien avant dans ses bonnes graces, il lui avoit promis que son Maître n'épouseroit jamais d'autre que la Princesse sa fille qui a été mariée depuis à Mr. de Longueville. Cet obstacle retardoit le dessein des Reines. Mais Madame de Chevreuse qui étoit dans leur confidence y mit bien un autre empêchement; car étant amoureuse de Chalais Maître de la Garderobe du Roi, & lui aiant tout dit dans le particulier, celui-ci le fut redire au Roi, & l'alarma tellement qu'il voulut qu'on arrêtât en même temps & sa mere & sa femme & son frere avec tous ceux qui étoient dans leur intrigue. Richelieu eut toutes les peines du monde à moderer son transport: mais lui aiant remontré que s'il vouloit assurer sa vengeance il étoit besoin de dissimuler, il s'en ala à Fontainebleau où il fit arrêter le Maréchal d'Ornano avec Mr. de Vendôme. Le Comte de Soissons se retira en Italie, & évita par sa fuite un pareil traitement, & peut-être un pire, car le Roi ni Richelieu ne l'aimoient point, & se fussent peut-être assurez contre l'avenir par quelque funeste resolution. La Reine fut fort maltraitée, tant du Roi que de Richelieu, qui se vouloit venger par là des mépris qu'elle avoit eus pour lui, & qui avoit changé son amour en haine. Mrs. de Vendôme sortirent quelque temps aprés de prison, mais le Maréchal d'Ornano y mourut non sans soupçon d'avoir été empoisonné.

La punition du Duc d'Orleans fut de *se marier* promptement au gré de la Cour, & il épousa Mademoiselle de Montpensier Princesse du sang, & qui étoit extrémement riche. Cependant dans le dessein qu'il avoit de remuer il eût mieux aimé une aliance étrangere: mais ce qui le lui faisoit *desirer*, étant une raison pour ne le pas permettre, il fut obligé de se conformer aux volontez du Roi son frere, qui promit moiennant cela d'*oublier* tout le passé. La Reine Mere qui avoit d'abord souhaité une autre aliance, se montra dans la suite *passionnée* pour celle-là: mais les plus clair-voians l'attribuerent à sa politique, qui ne lui permettoit pas de declarer ses veritables sentimens, tellement qu'on ne laissa pas de croire qu'elle en seroit encore plus outrée contre Richelieu, à qui elle *vouloit* déja assez de mal, parce qu'à mesure qu'il se mettoit bien dans l'esprit du Roi, il tâchoit de l'en éloigner.

Tout ce que je viens de dire n'empêcha pas neanmoins que ce Ministre ne fit un traité avec l'Espagne; car quoi qu'il ne songeât qu'à la grandeur du Roiaume, il étoit encore retenu par la crainte de la Reine Mere, qui le menaçoit toujours s'il en venoit à une rupture ouverte avec cette Couronne. Mais sous main il ne negligeoit rien pour lui faire des afaires. Il envoioit de l'argent en Holande, & tâchoit d'engager le Roi de Suede à s'opposer à la grandeur de cette Maison, dont la Branche d'Allemagne s'étoit renduë si redoutable aux autres Princes, qu'il ne lui restoit plus qu'à prendre Stralsunt pour les reduire à un entier esclavage. La mort du Duc de Mantouë agriva encore tout à propos pour lui faire naitre de nouveaux desseins de grandeur. Plusieurs Princes prétendant à la succession s'opposerent à l'investiture qu'en demandoit le Duc de Nevers, qui étoit le legitime heritier; & Ferdinand Empereur ne demandant qu'un pretexte pour se mettre en possession du Mantoüan & du

Mont-

Montferrat, dont il s'agissoit, envoia de grosses armées en Italie. Tous les Princes à qui cette entreprise étoit capable de donner de la jalousie, eurent recours au Roi, comme ils avoient déja fait dans l'afaire de la Valteline, & Richelieu, nonobstant les brigues des Reines & des Espagnols, promit aux Venitiens qui en témoignoient plus d'alarme que les autres, qu'on enverroit une armée au de là des monts pour conserver la succession à qui elle apartenoit. En éfet, le Marquis d'Uxelles eut ordre d'assembler les troupes qui étoient sur la frontiere, & de les conduire au secours de Casal, que les Imperiaux assistez des troupes d'Espagne avoient déja assiegé: mais le Duc de Savoie s'étant opose au passage, l'armée se dissipa d'elle-même faute de vivres, ou plûtôt par les intrigues de la Reine Mere, qui avoit gagné les principaux chefs pour faire recevoir cet échec à Richelieu. Cette disgrace fut recompensée par l'heureux succés que nous eûmes contre les Anglois, qui étant apelez par les Huguenots de la Rochelle pour degager leur ville qui étoit bloquée, firent décente dans l'Ile de Rhé: mais aiant negligé par trop de confiance de s'assurer du fort de la Prée, Thoiras se défendit fort bravement, & aiant donné le temps à Canples de venir à son secours avec huit cens hommes, & ensuite à Schomberg avec un plus grand nombre, ils chasserent tous ensemble les Anglois, qui n'eurent pas le temps de rembarquer leur canon, & se retirerent en desordre. Cet heureux succés hâta le dessein du siege de la Rochelle, pour l'execution duquel les Holandois promirent des hommes & des vaisseaux, quoi qu'il semblât que la conformité de religion leur dût faire entreprendre plutôt la défense que la ruine de cette ville: mais d'autres considerations l'aiant emporté par dessus celle-là, ils executerent leurs promesses. Les Rochellois mépriserent d'abord cette entreprise comme étant au dessus des forces du Roi: mais quand ils

vinent que le Cardinal faisoit faire une digue dans la mer pour leur ôter toute esperance de secours, ils joignirent les moqueries au mépris, s'imaginant que ce travail ne tourneroit qu'à sa confusion. En êfet c'étoit comme un songe pour bien des gens, que de voir qu'on voulût dompter un élement si furieux. Mais quand ils s'aperçûrent que le travail s'avançoit, ils commencerent à changer cette grande confiance, en une crainte qui ne leur ôta pas neanmoins le courage de se défendre: au contraire plus ils virent que le peril pressoit, plus ils firent de choses pour l'éloigner: ils apelerent l'Anglois à leur secours, qui équipa une belle flotte que le Duc de Bouckinghant voulut conduire lui-même: mais n'aiant pu encore se venger en cette ocasion du Cardinal à qui il vouloit toujours beaucoup de mal, il reprit le chemin d'Angleterre, aprés avoir été batu en deux ou trois rencontres. Le Roi d'Angleterre ne se rebuta pas pour ce malheureux succés, & aiant donné ordre de reparer la flotte & de mettre de nouveaux vaisseaux en mer, le Duc de Bouckinghant fut encore nommé pour cette expedition. Mais sur le point de son depart il fut assassiné chez lui, ce qui fut cause que le Roi en nomma un autre à la place. Celui-ci ne fut pas plus heureux qu'avoit été Bouckinghant; car aprés avoir tenté inutilement de donner secours aux assiegez & avoir êté repoussé, il s'en retourna de même en Angleterre, abandonnant ses Rochellois à leur propre défense. Enfin aprés qu'ils eurent fait les derniers éforts pour resister, jusqu'à manger les choses les plus sales faute de vivres, ils rendirent la ville qui avoit tenu depuis le 10. Sept. 1627. jusqu'au 29 Octobre 1628.

La prise de la Rochelle qui étoit regardée comme une place imprenable, surprit non seulement les étrangers, mais encore la plûpart de ceux de la nation, qui dans les broüilleries où l'Etat étoit depuis prés d'un siecle y avoient toûjours trouvé leur

asile

à-fait contre l'autorité Roiale ; auſſi étoit-elle eſtimée comme le centre de la rebellion, & c'eſt ce qui avoit excité plus puiſſamment le Roi & ſon Miniſtre à entreprendre de la reduire. On voioit donc parmi les réjoüiſſances, que la Cour ordonna de faire pour cet heureux ſuccés, des marques ſur les viſages qui dementoient les aparences : mais le Roi ſans ſe ſoucier autrement de ce qu'on avoit dans le cœur, recevoit indiferemment des étrangers & des François les témoignages de la part qu'ils prenoient à ce grand événement. Parmi ceux-là neanmoins il y en avoit qui parloient du fonds cœur, comme pouvoient être ceux qui avoient interêt aux afaires d'Italie, leſquelles étoient entierement deſeſperées ſi l'on n'y eût aporté un prompt remede : car les troupes de l'Empereur étoient non ſeulement devant Cazal, mais encore devant Mantoüe, autour duquel elles s'étoient emparées de tous les poſtes conſiderables. Ce fut pour cette raiſon qu'en lui faiſant des complimens ſur ſa nouvelle conquête ils le prierent d'acourir au ſecours de l'Italie, qui étoit perduë ſans lui. La Reine Mere s'oposoit ſous main à cette expedition où le Roi paroiſſoit diſpoſé de lui-même. Mais le Cardinal de Richelieu, aux ſoins de qui étoit la priſe de la Rochelle, voulant porter le bruit de ſon nom juſques chez les étrangers, encouragea le Roi dans ſon deſſein. Le voiage d'Italie aiant donc été reſolu nonobſtant les rigueurs de la ſaiſon & les obſtacles qu'on y aportoit, le Roi ſe mit en marche avec ſon armée, & le bruit de ſa venuë s'étant répandu long-temps avant qu'il parut ſur la frontiere, on ne ſongea plus qu'à lui défendre l'entrée de gré ou de force. Le premier moien paroiſſant plus aiſé que le ſecond, le Duc de Savoie qui s'étoit declaré contre le nouveau Duc de Mantoüe, envoia ſon fils au devant de lui & le chargea de diverſes propoſitions : mais pas une n'aiant agréé au Roi ni au Cardinal, à qui le Roi

renvoioit toutes choſes, ce Prince fut obligé de s'en retourner & de revenir avec de nouvelles inſtructions. Cependant le Pas de Suſe fut forcé : mais comme le Roi ſe preparoit à faire repentir le Duc de Savoie de la reſiſtance qu'il oſoit faire, ſon fils arriva, qui en vertu du pouvoir qu'il avoit de lui, ſe ſoumit à toutes les conditions qu'on lui voulut impoſer. D'abord que les Eſpagnols furent l'accommodement ils retirerent leurs troupes de devant Cazal, parce que le Milanois demeuroit expoſé ſans cela. Les Imperiaux en firent de même, & le Roi ravi d'avoir ſauvé la place au ſeul bruit de ſa reputation, y envoia Thoiras ſans s'engager plus avant.

Le voiage que le Roi avoit fait en Italie, avoit été répandu dans toutes les Cours, long-temps avant que d'être entrepris, car on étoit bien-aiſe de montrer par là à nos alliez qu'au milieu des afaires domeſtiques nous ne laiſſions pas de prendre ſoin des afaires étrangeres. Il étoit venu aux oreilles du Vicomte de Turenne qui étoit toûjours en Holande, comme aux oreilles de beaucoup d'autres, & étant enflammé du déſir de ſe ſignaler en ſon païs, il prit ſujet de là de s'en vouloir revenir en France. Mais le Prince Henri Federic ne le voulut pas permettre, lui remontrant que la guerre des Huguenots n'étoit pas encore terminée, & recommenceroit peut-être encore avant qu'il fut peu, qu'ainſi il n'étoit pas juſte qu'il alât porter les armes contre ſes freres qui avoient toujours eû tât de conſideration pour leur Maiſon, qu'il devoit ſuivre l'exemple de ſon pere, lequel étoit demeuré chez lui dés qu'il avoit vû qu'ô ne ſongeoit qu'à enfraindre les Edits, ſous la foi deſquels ceux de leur communion s'étoient crus en ſureté. Sa mere lui écrivit les mêmes choſes ſur ce ſujet, & comme elle lui tenoit lieu de tout, Mr. le Duc de Boüillon étant mort à Sedan dés l'année 1623. il n'eut garde d'inſiſter davantage là deſſus. Il n'étoit pas content neanmoins de demeu-

rer

rer davantage en Holande, où le climat & la maniere d'agir des peuples ne l'accommodoient nullement, il disoit qu'on respiroit un air plus pur & plus temperé en France, & pour exprimer l'aversion qu'il avoit pour ceux qui prenoient du tabac, il soutenoit quelquefois par une espece de raillerie, que c'étoit la fumée qui sortoit des pipes qui rendoit ainsi l'air si grossier: cependant comme il savoit que c'étoit une chose dont les soldats ne se pouvoient passer, il ne disoit rien à ceux-ci quand ils fumoient, mais il n'avoit pas la même complaisance pour les autres, & leur en disoit librement son sentiment. Il avoit encore bien plus d'aversion pour les ivrognes, qu'il ne pouvoit soufrir. Il disoit que si l'ivrognerie étoit un défaut en toutes sortes de personnes, c'en étoit encore un bien plus grand à un homme de guerre, lequel n'avoit pas comme les autres des temps de recreation & de repos; qu'il faloit qu'un homme de guerre fût toûjours prêt pour le premier commandement, & que cela ne pouvoit être quand il étoit ivre. Il n'entamoit ja mais le premier ces sortes de discours, de peur qu'on ne l'accusât de se vouloir mettre sur le pié de reprendre les autres; mais quand ils étoient une fois sur le tapis il avoit peine à les laisser passer sans en dire son sentiment, car la plûpart des Officiers, sans en excepter les François, avoient une telle inclination à la debauche, qu'il sembloit que cela fit partie de leur métier.

Cependant les occasions de se signaler n'étoient pas beaucoup frequentes en ce pais-là depuis qu'il y étoit, on avoit presque toûjours été obligé de se tenir sur la défensive, & quoi qu'on eût tenté plusieurs entrepriſes, pas une avoit réüſſi: on avoit manqué celle d'Anvers où l'on avoit de l'intelligence, & ce jeune courage se rebutoit, s'il faut ainsi dire, de voir que la fortune ne se declaroit pas pour son parti. Il avoit peur que Maurice, qui n'avoit pas été trop heureux un an ou deux avant sa mort, n'eût

n'eût laissé son frere heritier de sa mauvaise fortune aussi-bien que de ses biens, & semblable à ces chasseurs qui ne sont pas contens s'ils ne prénent ce qu'ils ont couru, il eût voulu que toutes choses eussent réüssi selon sa pensée. Le Prince Henri Federic le blâmoit quelquefois de son impatience, mais considerant qu'elle ne partoit que de l'excés de son courage, il n'y trouvoit pas aussi beaucoup à redire: il lui disoit seulement qu'il étoit besoin quelquefois de se moderer, & lui aprenant pourquoi il faisoit toutes choses, il l'instruisoit de ce qu'il avoit le plus de passion d'aprendre. Enfin ce Prince desireux de voir quelque grande ocasion, ne demeura pas long-temps sans avoir contentement. Boisleduc, qui est aux extrémitez du Brabant, étoit, s'il faut ainsi dire, une épine au pié des Etats, dont ils ressentoient tous les jours les incommoditez, & étant necessaire de l'arracher, ils donnerent ordre au Prince Henri Federic, que l'on nommoit le Prince d'Orange depuis la mort de son frere, d'y mettre le siege. Cette place est beaucoup plus forte par son assiette que par les soins qu'on a pris de la fortifier. Elle est assise au milieu d'un marais qui semble la mettre hors d'insulte, & on n'en sauroit faire les aproches que du côté de la porte de Mastricht, où on a élevé deux forts en quoi consistent toutes ses fortifications. Cependant il semble que ces fortifications soient assez sufisantes, car le terrain est si étroit que dix hommes de front le peuvent remplir, encore a-t-on été obligé d'y élever une chaussée pour la commodité des chariots, car l'eau regne tellement à droit & à gauche, que sans cela il n'y auroit pas moien de les conduire. Ce fut par un endroit si dificile que le Prince d'Orange dressa son ataque, & pour reparer les incommoditez de la nature il emploia toutes les ruses de l'art. Cependant il arriva de nouvelles dificultez à celles qui se presentoient déja, car huit cens hommes de la garnison de

Breda

Breda se jetterent dedans, sans que ceux qui étoient sur les avenuës pour les empêcher de passer eussent pu en venir à bout: cela ne decouragea pas neanmoins le Prince d'Orange, mais comme il en prevoioit de nouvelles peines il demanda de nouveaux secours aux Etats, qui lui envoierent six mille hommes de renfort. C'étoit une chose à remarquer que l'assiduité du Vicomte de Turenne dans les commencemens & dans la suite de ce siege, car quoi qu'il se fut déja trouvé à celui de Grol que le Prince d'Orange avoit pris l'année precedente, il lui sembloit que ce n'étoit rien en comparaison de celui-là. Il admiroit l'adresse dont on se sert pour détourner le cours des rivieres, l'invention des mines, celle des bombes & toutes les autres qu'on emploie pour la destruction de son énemi. Mais parmi tout cela bien loin de manquer à la moindre fonction de sa charge de Capitaine, il se trouvoit à toutes les ataques, ni plus ni moins que s'il eût été volontaire & obligé de s'exposer à toutes sortes de perils. Le Sr. de Vassignac son Gouverneur étant dans une inquietude continuelle de sa vie, s'en plaignoit à Mr. de Boüillon, & même au Prince d'Orange, les priant d'arrêter l'excez de son courage. Mais Mr. de Boüillon, au gré de qui étoient ces sortes de choses, n'avoit gardé de condamner une action qu'il aprouvoit: au contraire étant le premier à faire comme lui, il fermoit par là la bouche à Vassignac, qui ne pouvoit faire autrement aprés cela que de les suivre par tout où leur courage leur faisoit chercher le danger. Mais le Vicomte de Turenne n'en courut point de plus grand pendant tout le siege, que dans une ocasion que lui suscita le Duc de Boüillon, qui s'étant engagé à poursuivre quatre ou cinq cens hommes de la garnison de Bredá qui vouloient encore se jetter dans la ville, reçût deux coups dans ses habits. Le Sr. de Vassignac voiant qu'il étoit au plus fort de la mêlée & tout cou-

couvert de feu, s'y jetta comme lui pour le couvrir au moins de son corps, mais n'aiant pas été heureux que son Maître, il fut blessé assez dangereusement. Aprés que les énemis eurent encore fait quelque resistance, le Duc de Boüillon les chassa de certaines haies où ils s'étoient retirez, mais s'étant sauvez dans d'autres, il falut mettre pié à terre pour les en deloger. Le Vicomte de Turenne fut le premier qui décendit de cheval, & il ne fut pas un de ceux qui eut le moins de part à leur défaite. Le Prince d'Orange sachant combien il s'étoit exposé, dissimula la joie qu'il avoit de cette ocasion pour lui en faire quelque reprimande, mais avec tout cela il ne pouvoit s'empêcher de dire à ces principaux Oficiers, qu'il se trompoit fort ou que ce jeune Prince éfaceroit un jour la gloire des plus grands Capitaines. Car on lui voioit conserver le sang froid dans les ocasions les plus chaudes. Il afrontoit à la verité les plus grands perils, mais il ne s'exposoit point en étourdi; il pesoit les choses devant que de les entreprendre, & dans une grande jeunesse il faisoit voir la conduite d'un homme de cinquante ans.

Il étoit trop de consequence aux Espagnols de ne pas laisser prendre Boisleduc sans tâcher de le secourir; c'est pourquoi le Marquis de Berghe un de leurs Generaux fut chargé de cette expedition, & il s'avança jusqu'à Boxtel avec dix-huit mille hommes de pié & quatre mille chevaux: mais aprés avoir essaié inutilement d'atirer le Prince d'Orange hors de ses lignes, & reconnu qu'il ne pouvoit entreprendre de forcer son camp sans s'exposer à une défaite évidente, il prit son chemin vers le Rhin, & l'aiant passé sans obstacle, il crut l'obliger à lever le siege par la crainte qu'il auroit pour les places qui étoient dans le cœur du païs. En éfet sa marche alarma le Prince d'Orange, & il le fut bien encore davantage quand il aprit qu'il avoit passé l'Issel, pris Amersfort & fait des

cour-

courses jusqu'aux portes d'Amsterdam. Mais dans le temps qu'il faisoit déja trembler toutes les Provinces, le Gouverneur d'Emeric sachant qu'il avoit emmené la meilleure partie de la garnison de Wesel avec lui, prit cette ville par escalade, & délivra les siens d'inquietude. Le Marquis de Berghe craignant d'être enfermé entre les rivieres, se retira promptement, mais non pas sans laisser un puissant soupçon d'intelligence avec le Prince d'Orange. Boisleduc, qui avoit esperé quelque chose de cette diversion, se voiant pressé vivement & sans esperance de secours, se rendit aprés un siege assez long, & dans lequel on s'étoit signalé de part & d'autre.

Les affaires d'Italie avoient eu quelque relâche, mais elles n'étoient pas encore terminées. On avoit levé à la verité le siege de Casal; mais outre que les Imperiaux étoient encore autour de Mantoüe, ce siege étoit tout prêt à recommencer. Spinola, qui avoit acquis beaucoup de reputation en Flandres, avoit quitté ces Provinces par ordre du Roi son Maître, & aprés s'être embarqué avec des troupes nombreuses sans qu'on penetrât son dessein, il venoit de débarquer à Genes pour executer les entreprises qu'on avoit faites contre le repos de l'Italie. Le Vicomte de Turenne qui nonobstant les remontrances de sa mere avoit une grande passion de se signaler au service de sa patrie, voiant que selon toutes les aparences du monde il alloit s'allumer une furieuse guerre entre les deux Couronnes, ne cessoit de lui representer qu'il acquereroit plus de gloire en servant un grand Roi, qu'une Republique qui n'étoit pas encore bien afermie. Mais Madame de Boüillon qui avoit pris naissance dans ces Provinces, couvroit sous pretexte de religion l'inclination qu'elle avoit à l'y faire demeurer: elle n'osoit pas neanmoins combatre ouvertement des sentimens si raisonnables, mais pour leur ôter de la force elle lui remontroit qu'il

qu'il n'y avoit point de diference entre le service qu'il rendroit au Roi dans un autre païs, & celui qu'il lui rendoit en ce païs-là; qu'outre l'aliance que ce Prince avoit avec la Republique, c'étoit lui qui lui fourniſſoit dequoi faire la guerre; qu'il y entretenoit actuellement un corps de dix mille hommes, à la tête duquel étoit un Maréchal de France, & que combatant, comme il faiſoit dans ces troupes, c'étoit combatre pour le Roi, au ſervice de qui il témoignoit tant de paſſion; que d'ailleurs elle avoit la conſolation de le ſavoir auprés du Prince d'Orange ſon frere, qui prendroit toûjours plus de ſoin de lui, que ne feroit un autre qui ne leur ſeroit pas ſi proche; qu'il ſe donnât patience, qu'au moins devoit-il atendre que le Roi le deſirât, & que s'il vouloit ſe faire valoir, il ne devoit pas témoigner tant d'empreſſement. Mais le Vicomte de Turenne ſavoit ce qu'il devoit penſer de cette réponſe: car quoi que la jeuneſſe ait toûjours beaucoup de penchant à ſe flater, il ſe rendoit aſſez de juſtice pour ne pas tant préſumer à ſon avantage. A l'âge qu'il avoit il ſavoit qu'il n'étoit conſiderable que par ſa naiſſance, mais que ſi cela étoit bon à l'égard de certaines gens, cela n'étoit rien pour un Roi, à qui des Princes encore plus relevez que lui faiſoient gloire de rendre leurs obeïſſances. Ainſi dans la paſſion qu'il avoit de ſe faire connoître à lui plus particulierement qu'il n'étoit, il ſe hazarda de lui écrire, mais comme il craignoit que Mr. de Boüillon ſon frere ne s'y opoſât, & qu'il ſavoit que ſon Gouverneur ne le lui permettroit jamais, il ſe cacha de l'un & de l'autre, & donna ſa lettre au Maréchal de Châtillon qui s'en revenoit en Cour. Le Maréchal de Châtillon l'aïant rendüe ſans en parler à perſonne, ainſi qu'il lui avoit promis, le Roi la lût avec plaiſir, & aïant déja apris des choſes avantageuſes de ce jeune Prince, il jugea que le bien qu'on en diſoit étoit encore au-deſſus de ce

qu'on

qu'on devoit esperer. Neanmoins pour des raisons qui me sont inconnües il ne voulut pas encore le faire venir auprés de lui, car d'ajouter foi à ce que j'en ai ouï dire à de certaines gens, savoir que ce fut pour les mécontentemens qu'il avoit de feu Mr. de Boüillon, il n'y a pas grande aparence de le croire. Le Roi étoit un trop bon Prince pour conserver si long-temps des ressentimens. Il y avoit sept ans entiers que Mr. de Boüillon étoit mort, & on ne pouvoit l'acuser d'aucune chose, que de lui avoir fait des remontrances un peu hardies en faveur de ceux de la Religion. Il y a bien plus de lieu de croire que Mr. de Châtillon ne lui avoit rendu service qu'à demi, & qu'en même temps qu'il avoit presenté sa lettre au Roi, il lui avoit témoigné qu'il ne le faloit pas encore retirer d'une école où il se rendoit capable de lui rendre un jour de grands services. Ce fut là la pensée de Mr. de Turenne: mais comme il étoit extrémement retenu & prudent pour son âge, il ne s'en ouvrit qu'à ses plus confidens, ajoûtant pour excuser Mr. de Châtillon, que s'il avoit fait il ne l'avoit fait qu'à bon dessein, que c'étoit de peur qu'il ne perdit son temps en France, où il y avoit plus d'aparence d'une guerre civile que d'une guerre étrangere. En éfet le Duc d'Orleans se laissant aler tous les jours à de mauvais conseils, étoit encore sur le point de donner du chagrin au Roi son frere. Sa femme étoit morte en couche, & il vouloit encore se remarier à quelque Princesse étrangere, afin d'avoir plus de moien de troubler le Roiaume. Les énemis du Cardinal de Richelieu fachez qu'il ne leur donnoit point de part dans les afaires, lui inspiroient ces sentimens, & l'on s'atendoit tous les jours à voir éclater des choses facheuses, au lieu des avantages que l'on devoit se promettre vraisemblablement, dans l'état floriſſant où le Roiaume commençoit à se trouver. Quoi que Mr. de Turenne fut faché de voir ses esperances trompées

pées, il se consola neanmoins; car il sembloit qu'aprés avoir fait ce qui étoit en son pouvoir, il ne pouvoit pas faire davantage; que c'étoit toûjours beaucoup pour lui que d'avoir fait connoître son zele au Roi, & que ce Prince en étant informé, c'étoit à lui maintenant à le faire revenir quand il le jugeroit à propos. Cependant la guerre qui s'étoit faite en Flandres avec beaucoup de fureur la campagne precedente, se ralentit par l'impuissance des Espagnols, qui avoient fait marcher une grande partie de leurs forces du côté d'Italie. L'Infante Isabelle Claire Eugenie Gouvernante des Païs-bas aiant peur que les Holandois n'en profitassent, s'avisa alors de faire diverses propositions de treves; & quoi que ceux ci connussent bien pourquoi elle les faisoit, l'envie qu'ils avoient de joüir de quelque repos aprés des troubles qui duroient depuis prés de quatre-vints ans, fut cause qu'ils se laisserent amuser. Le Cardinal de Richelieu voulant traverser à quelque prix que ce fut ces negotiations, envoia un Ambassadeur à la Haie, & celui-ci par le moien de l'argent qui ne lui manquoit point, fit changer de sentiment les Etats, qui au lieu de cette treve firent une nouvelle aliance avec le Roi. Le Prince Palatin qui étoit alors à la Haie, & dont l'interêt étoit de susciter des énemis aux Espagnols, fit aussi tout son possible pour rendre leurs negociations inutiles; mais avec tout cela il ne voioit gueres de jour à recouvrer sa Roiauté imaginaire, ni sa qualité d'Electeur, dont l'Empereur l'avoit dépoüillé pour en revêtir le Duc de Baviere. Il recevoit tous les jours de nouvelles mortifications, & bien loin qu'on le voulût reconnoître pour Roi de Boheme, comme il vouloit être reconnu, ses proches parens lui denioient même la qualité qu'il avoit par sa naissance, & ajoûtoient aux outrages que lui faisoient ses énemis, des injures qui lui étoient encore plus sensibles. Le Duc de Neubourg étant venu à la Haie pour ajuster quelques

ques diferens qu'il avoit avec la Republique, refusa de lui donner se pas, & le Prince Palatin en étant outré, il se passa des choses entre ces deux Princes, qui les auroient portez à en venir aux mains, si le Prince d'Orange n'y eût remedié par sa sagesse. Mais le Vicomte de Turenne qui étoit proche parent du Palatin entrant dans ses interêts, entrepris pour lui de tirer raison de cet afront, mais il n'en pût venir à bout, parce que le Duc de Neubourg ne voulut pas accepter les propositions qu'il lui faisoit de se batre. Devant que cette nouvelle querelle fut terminée il se passa deux ou trois jours, & cependant il se rengea tant de monde autour du Vicomte de Turenne pour lui ofrir service, que l'on pouvoit connoître par là l'estime que l'on faisoit de lui. Le Prince d'Orange ne fut point fachè de cet accident, car il prenoit interêt dans les afaires du Prince Palatin: mais n'aiant pas voulu faire paroître ses sentimens, il obligea le Vicomte de Turenne à faire quelques excuses au Duc de Neuboug.

Il se passoit cependant en France des choses d'une plus grande consequence. Le Cardinal de Richelieu, dont la faveur augmentoit tous les jours de plus en plus nonobstant la haine de ses énemis, portoit le Roi à secourir puissamment le Duc de Mantoüe qui s'en aloit être oprimé. Mais les Espagnols pour détourner ce coup, obligerent le Duc d'Orleans, avec qui ils entretenoient correspondance, de se retirer en Lorraine, où le Duc qui étoit grand amateur de nouveautez lui donna retraite. Quoi qu'une pareille conjoncture fut capable de faire oublier tout le reste, le Cardinal de Richelieu qui à mesure que les dificultez augmentoient, sentoit augmenter son courage, aprés avoir pacifié, le mieux qu'il lui fut possible, les troubles domestiques, se fit donner par le Roi la qualité de Generalissime en Italie, & avec une armée florissante prit le chemin de la Savoie; car dans l'occasion qui se pre-

presentoit, la premiere chose qu'il faloit faire étoit de voir si le Duc de Savoie s'en vouloit tenir au dernier traité, & conformément à ce qui avoit été résolu joindre ses troupes à celles du Roi, ou s'il prendroit le parti de ses énemis. Le Duc de Savoie, aux premieres propositions qu'on lui en fit, chercha des suites & des pretextes pour ne se pas déclarer, tantôt il excusoit l'Empereur & les Espagnols de ce qu'ils avoient fait, & tantôt faisant semblant de les condamner, il ne chercheit qu'à gagner du temps. Mais le Cardinal qui étoit tout aussi fin que lui ne se paiant pas de ses remises, le pressa tant de declarer à quoi il s'en vouloit tenir, qu'à la fin il fut obligé de promettre des vivres pour l'armée, & de joindre ses troupes aux siennes, en cas que la paix dont on parloit fut dificile à conclure. Mais il ne crût pas plutôt avoir détourné l'orage, qu'oubliant ses promesses, non seulement il ne donna point de vivres, mais il côtoia encore l'armée pour en prendre ses avantages, s'il en pouvoit trouver l'ocasion. Le Cardinal de Richelieu étant persuadé de son infidelité, eut dessein de le surprendre à Rivoli, maison de plaisance où il étoit alé pour prendre le divertissement de la chasse: mais le Duc en aiant été averti, à ce qu'on croit par le Duc de Montmorenci, il eut le temps de se sauver à Turin avec le Prince son fils. Le Cardinal aiant manqué son coup, se declara hautement contre lui, & ne gardant plus de mesures il fit le degât dans toutes ses terres; aprés cela feignant de vouloir assieger Turin, il l'obligea à y jetter la meilleure partie de ses forces. Mais n'aiant fait cette feinte que pour venir à bout plus facilement de Pignerol, il y mit le siege & prit la ville en un jour; de sorte qu'il n'y eut plus que la citadelle qui fit resistance. La citadelle suivit bientôt la destinée de la ville; & le Cardinal s'en étant rendu maître, il emploia ses troupes à la conquête des places qui sont dans le Marquisat de Saluces. Le Duc

de

de Savoie qui avoit des intelligences secretes avec les Espagnols leur aiant demandé secours en une occasion si pressante, ils lui envoierent des troupes & de l'argent, & pendant qu'il faisoit tête au Cardinal ils mirent le siege devant Cazal. Spinola qui commandoit leurs troupes, comme j'ai déja dit, détacha son fils pour attaquer Pont-desture que Thoiras avoit fortifié, & il s'en rendit maitre, presque en même temps que les Imperiaux trouverent moien d'entrer dans Mantoüe, qui leur fut rendu par trahison. De tous les Etats du Duc de Mantouë il ne lui restoit plus que Cazal, encore étoit-il serré de si prés par Spinola, qu'il n'y avoit pas d'aparence de le pouvoir conserver long-temps. La garnison manquoit de vivres, & l'on ne savoit comment y en faire entrer. Cette extrémité aiant obligé le Roi de passer lui-même en Italie, il mit le meilleur ordre qu'il put en son Roiaume, & aiant laissé une armée au Duc d'Orleans, qui étoit revenu de Lorraine pour défendre la campagne, il fit tomber son ressentiment sur le Duc de Savoie, à l'infidelité de qui il atribuoit tous ces desordres. Etant entré dans son païs, il soûmit toute la Savoie en peu de jours, à la reserve de Montmelian, où il ne crut pas à propos de s'arrêter. Ces bons succés donnerent encore plus de courage à la garnison de Cazal qui se défendoit avec beaucoup de bravoure, & esperant d'être bientôt secouruë, Thoiras n'eut pas de peine à lui faire suporter patiemment la faim & des autres incommoditez d'un long siége. Cependant les Espagnols étonnez de ces conquêtes, croiant qu'ils feroient beaucoup s'ils pouvoient gagner du temps, amuserent le Roi de quelques pourparlers de paix; & le Roi se fiant là-dessus, s'en retourna à Grenoble où étoient les Reines. Mais ils ne le virent pas plutôt éloigné qu'ils serrerent Cazal de plus prés; de sorte qu'il fut reduit à l'extrémité. Le Roi dépêcha promptement le Maréchal de Schomberg

berg a vec le Duc de Montmorenci pour s'acheminer de ce côté-là ; & le Duc de Montmorenci aiant rencontré le Prince de Piémont auprés de Veillane, lui livra combat & le défit à plate-couture. Sa victoire fut suivie de la prise de Veillane, de Salluces, de Villefranche, de Pontrallier, & de la desolation du Piémont. Turin soutenoit encore la fortune chancelante du Duc ; mais ses troupes aiant été batuës en voulant défendre le passage du Po, il y avoit grande aparence que le reste de ses Etats aloit tomber entre les mains de ses énemis, si deux choses ne l'eussent empêché ; l'une la peste qui commença à faire de grands ravages dans nos troupes ; l'autre sa mort qui aporta un grand changement ; car son fils n'aiant pas succedé à ses passions comme à ses Etats, au lieu de vouloir continuer la guerre, fit paroître tant d'inclination à la paix, qu'il declara tout d'un coup qu'il vouloit demeurer neutre. Aprés cela croiant qu'une autre declaration avanceroit encore cet ouvrage, il promit de faire agir ses armes contre celui qui refuseroit de faire la paix, tellement que cela fut cause qu'il se fit une treve entre les Espagnols & nous ; par laquelle on promit de leur livrer Cazal dans un certain temps en cas que l'on ne le secourut pas ; & ils s'obligerent de leur côté de fournir des vivres pour la garnison, dont elle ne pouvoit avoir plus grand besoin. Chacun crut avoir gagné à ce traité, car les Espagnols s'imaginoient avoir été assez fins que d'avoir empêché nos troupes de passer outre, & nous, nous pretendions avoir sauvé Cazal en le delivrant de la famine, & gagnant du temps pour le secourir. Quoi qu'il en soit, Mazarin qui s'étoit mêlé de ce traité, & qui étoit venu trouver le Roi jusqu'à Grenoble pour ce sujet, y aquit beaucoup de gloire, & ce commencement de bonne fortune donna lieu à ce que nous avons vû depuis arriver de lui. Spinola qui avoit été aussi emploié à ce traité, n'y aquit pas tant de re-

puta-

pitation : au contraire les Espagnols s'étant plaints de la facilité qu'il avoit eue à faire cette treve, ils commencerent à le maltraiter, & leur mauvais traitement lui étant d'autant plus sensible qu'il leur avoit rendu de grands services, il en mourut de regret. Cependant comme on se preparoit plus que jamais, les uns à secourir Cazal, les autres à l'attaquer; on apprit que Mr. de Lion & le Pere Joseph Capucin confident du Cardinal, qui étoient à Ratisbonne de la part du Roi, avoient fait un traité par lequel l'Empereur devoit donner l'investiture de ses Etats au Duc de Mantoue. Ce traité devoit aparemment faire mettre les armes bas à toutes les parties interessées, mais personne n'en étant content parce qu'il contenoit plusieurs choses où chacun croioit trouver son desavantage, les armées ne laisserent pas de marcher. Le Marquis de Ste. Croix qui avoit succedé à Spinola dans le commandement des troupes d'Espagne, & qui étoit déja arrivé devant Cazal, se tint clos & couvert dans ses lignes; esperant que la situation de son camp nous empêcheroit de passer la riviere de Gattola qui étoit entre lui & nous; mais sachant que nous l'avions traversée, la terreur se mit parmi ses troupes, & Mazarin, qui étoit comme un subdelegué du Nonce du Pape, prenant ce temps-là pour faire de nouvelles propositions, les deux partis surfirent les hostilitez jusqu'à ce qu'ils visent à quoi aboutiroit sa negotiation. La fortune qui lui avoit déja été si favorable, ne l'abandonna pas encore en cette rencontre, car aprés plusieurs alées & venuës il porta les uns & les autres à ne pas passer plus avant. Les principales conditions de ce nouveau traité étoient, que nous remettrions Cazal entre les mains d'une garnison Italienne sujette du Duc de Mantoue : mais y aiant fait entrer des François déguisez, les hostilitez aloient recommencer, si Mazarin ne s'en fut encore mêlé. Il

ne restoit plus que de restituer au Duc de Savoie les places que l'on avoit conquises sur son pere ; mais le Cardinal de Richelieu voulant conserver Pignerol, dont la prise étoit son ouvrage, ne voulut jamais entendre parler d'aucunes propositions qui fussent contraires à ce qu'il vouloit.

Cependant il s'élevoit de nouveaux troubles en France, & à mesure que la reputation du Cardinal croissoit chez les étrangers, ses énemis tâchoient de l'abatre en France. Le Duc d'Orleans, qui servoit d'instrument à tous les mécontens pour tâcher à renverser sa fortune, faché de ce que l'on avoit relegué une certaine personne à Vincences, prit sujet de là de se retirer de la Cour & s'en ala à Orleans. Le Roi ne sut pas plutôt son depart, qu'averti au même temps de l'inteligence qu'il avoit avec les étrangers, il voulut prevenir les inconveniens qui pouvoient arriver s'il sortoit du Roiaume ; c'est pourquoi il envoia du monde aprés lui pour se saisir de sa personne, & il s'y en ala lui-même pour soûtenir ses gens en cas que la rebellion vint à éclater. Le Duc d'Orleans sachant à quel dessein le Roi son frere étoit sorti de Paris, quita Orleans & s'enfuit en Bourgogne, où le Duc de Bellegarde Gouverneur de la Province lui avoit promis retraite. Mais y aiant trouvé toutes choses mal disposées pour soûtenir la guerre, & d'ailleurs plusieurs personnes qui lui avoient promis de suivre sa fortune lui aiant manqué, il passa en la Franche-Comté & de là en Lorraine, où de nouvelles amours l'apelloient. Le Duc de Lorraine qui avoit l'esprit du moins aussi remuant que lui le reçût à bras ouverts, & pour être plus assuré de lui, lui donna sa sœur Marguerite en mariage ; Princesse d'une grande beauté, mais dont l'esprit avoit quelque chose de particulier. Le Roi soupçonnant la Reine Mere d'avoir donné, non seulement les mains à tout ce qui se passoit, mais d'en être encore la cause par ses méchans conseils,

lui

lui commanda de se retirer à Compiegne, & lui donna des gardes. La Reine Mere outrée de ce mauvais traitement, ne chercha qu'à tromper leur vigilance, pour se pouvoir sauver à la Capelle où elle avoit inteligence avec le Gouverneur. Le Cardinal de Richelieu qui étoit son plus grand énemi, & qui l'eût voulu voir bien loin, quoi qu'il lui eût obligation de sa fortune, commanda aux gardes de lui donner moien de s'échaper : mais s'assurant lui-même de la Capelle, cette Princesse n'y trouva point de retraite ; de sorte que ne sachant plus où donner de la tête elle entra dans les Païs-bas, où la Gouvernante la reçût ni plus ni moins que si c'eût été la Reine d'Espagne. Le Cardinal de Richelieu fut ravi de la voir entre les mains des Espagnols, car après cela le Roi ne pouvoit plus douter de l'inteligence qu'elle avoit euë avec eux, & comme il les haïssoit mortellement, sa haine pour sa mere en devenoit encore plus forte. Cependant pour lui en donner encore plus d'aversion, il fit partir plusieurs couriers pour la prier de revenir, mais comme il se doutoit bien que plus elle se verroit recherchée, plus elle se roidiroit à n'en rien faire, les couriers ne raporterent que des refus avec des propositions si hautaines, que cela ne manqua pas de produire l'éfet qu'il en atendoit. Cependant tout le ressentiment tomba sur le Duc de Lorraine. Le Roi aiant assemblé une puissante armée se mit en marche lui-même pour aler ataquer Nanci ; pendant que d'un autre côté le Maréchal de la Force mit le siege devant Moyenvic. Moyenvic ne fit pas grande resistance pour une place qui étoit estimée si forte ; mais le Roi ne fut pas si vîte, parce qu'il vouloit laisser le temps au Duc de Lorraine de prevenir sa colere. Ce Duc avoit bien prevu cet orage, & avoit tâché d'atirer Madame de Bouillon dans son parti, qui dans l'absence de ses enfans avoit tout pouvoir dans Sedan : mais cette Princesse qui ne vouloit point se

mêlé de ces sortes d'afaires, avoit refusé ses offres; desorte que ne restant aucune esperance au Duc que dans la soumission, il s'en vint lui-même trouver le Roi. Aprés qu'il se fut excusé du mariage du Duc d'Orleans, & promis de l'abandonner, il ne fut plus question que de donner des seuretez comment il tiendroit sa parole, & le Roi s'étant contenté de celles qu'il lui ofrit, il retira les troupes de la Lorraine. Mais le Duc oubliant ses promesses à mesure qu'il voioit que le Roi s'éloignoit, il ne se mit plus en peine d'executer le traité, tellement qu'à la reserve que le Duc d'Orleans étoit alé à Bruxelles, il n'y avoit aucun changement dans sa conduite. Le Roi étant bien informé de ses desseins, n'avoit pas eu le temps de se rafraichir qu'il lui falut songer à l'alet châtier de nouveau. Mais sur ces entrefaites Madame de Boüillon eut un avis secret qu'il pouroit bien tourner ses armes contr'elle, sur ce qu'il savoit les propositions qui lui avoient été faites par le Duc de Lorraine. Au même temps elle envoia un courier à ses enfans pour leur faire part de cette nouvelle: mais Mr. de Boüillon n'aiant pas cru y devoir ajouter foi, laissa à Mr. de Turenne la liberté de l'aler trouver pour la rassurer dans cette ocasion. Le Vicomte de Turenne qui ne demandoit pas mieux que de s'aprocher de la Cour, n'eut garde de rester plus long-temps en Holande, & aprés avoir pris congé du Prince d'Orange & de ses amis il partit pour Sedan, où il ne fut pas plutôt arrivé qu'il vint assurer le Roi de son obeissance & de celle de Madame sa mere. Le Roi le reçût fort obligeamment, & lui aiant témoigné qu'il n'avoit jamais douté de la fidelité de sa Maison, il le renvoia à Sedan, où le Maréchal de la Force, qui fut depuis son beau-pere, arriva quelque temps aprés de sa part, pour dans les conjonctures presentes faire jurer à Madame de Boüillon, & à celui qui commandoit en l'absence de son fils, de lui demeurer fidé-

fidéles. Il en fut dressé un acte en bonne forme, par lequel le Maréchal s'obligea au nom du Roi de prendre leur Maison en sa protection. Ce qui avoit déja été fait une fois depuis que le Roi étoit parvenu à la Couronne, & une autre fois sous le Régne de Henri le Grand d'heureuse memoire. Cependant le Roi étoit entré dans la Lorraine, où aprés avoir pris Pont-à-Mousson, Barleduc & St. Miel, il s'aprocha de Nanci. Le Duc, dont les forces n'étoient pas capables de se mesurer contre celles d'un Roi si puissant, apréhendant qu'avec la perte de sa capitale il ne courut risque de perdre ses Etats, prit alors le parti de venir trouver le Roi, à qui il avoit déja par plusieurs fois envoié le Prince son frere. Le Roi le reçût fort froidement, & le Cardinal qu'il lui falut voir en cette rencontre lui fit encore un plus méchant acueil: mais ce Prince feignant de n'y pas prendre garde en l'état où il se trouvoit, entra en negotiation avec ce Ministre, & ne se put tirer de cette afaire qu'en abandonnant la proprieté de Clermont, & laissant entrer garnison dans Stenai & Jamets. Le Vicomte de Turenne qui s'étoit rendu à l'armée du Roi où il avoit donné mille preuves de son courage, reçût de ce Prince & de son Ministre toutes sortes de bons traitemens, & celui-ci qui se connoissoit en toutes choses, découvrant en lui une partie de ses bonnes qualitez, voulut l'atacher au Roi, de sorte qu'il lui procura un Regiment d'Infanterie. Le Vicomte de Turenne satisfait au dernier point de la maniere qu'il avoit été reçû à la Cour, ne respira que les occasions de se signaler pour pouvoir donner des marques de sa reconnoissance. Cependant comme son merite éclatoit aux yeux de tout le monde, & que sa naissance d'ailleurs le rendoit considerable, il fut bien-tôt recherché de ceux qui vouloient broüiller l'Etat, comme un instrument capable de les faire réüssir dans leurs desseins. Mais ce Prince haïssoit trop leurs brigues & leur rebel-

lion pour se laisser seduire : il avoit outre cela une si forte aversion contre les Espagnols qui excitoient tous ces mouvemens, qu'il étoit leur plus mortel énemi. Il avoit été nouri dans cette aversion par le Duc de Boüillon son pere, & aprés l'avoir succée, s'il faut ainsi dire, avec le lait, il avoit vû, depuis qu'il avoit la connoissance, les persecutions qu'ils avoient atirées à ceux de sa Religion. Car c'étoient eux qui pour détourner les armes du Roi de dessus leur Etat avoient fomenté les guerres qu'on leur avoit faites; & quoi que le Cardinal de Richelieu eut trop d'esprit pour se laisser tromper si grossierement, comme il avoit trouvé les choses embarquées à son entrée dans le Ministere, il n'avoit osé les interrompre par la crainte de la Reine Mere qui le vouloit ainsi; & de peur qu'on ne dit que lui qui comme Evêque avoit des obligations plus étroites de détruire les Huguenots, ne les eût sauvez étant si prés de leur ruine. Cependant il ne laissoit point échaper d'ocasion de faire reconnoitre au Roi leur mauvaise foi qui paroissoit en toutes choses, & qui avoit éclaté principalement au siege de la Rochelle; car aprés avoir promis d'envoier des vaisseaux, ils avoient diferé de jour en jour d'executer leurs promesses, & quand ils avoient été enfin obligez de le faire, ils étoient arrivez en si méchant état, qu'il étoit impossible d'en retirer aucun service.

Les sentimens que le Vicomte de Turenne avoit à leur égard, étoient connus du Cardinal, & lui plaisoient infiniment; car soit qu'ils procedassent du zele qu'il avoit pour sa Religion, ou d'une antipatie qui lui fut naturelle, l'un & l'autre étoit toujours avantageux au service de la Couronne. Cependant on peut dire que la haine qu'il leur portoit étoit plutôt fondée sur la connoissance qu'il avoit de leur politique, que sur aucune aversion naturelle, car il ne pouvoit soufrir que sous pretexte de religion ils cherchassent à couvrir l'invasion qu'ils

vou-

vouloient faire de toute la terre. Ferdinand Empereur suivoit les mêmes maximes, & sous le même pretexte il avoit tellement abatu les Princes d'Alemagne, qu'ils ne pouvoient plus s'empêcher de suivre aveuglement ses volontez. Il n'y avoit plus que le Roi de Danemarc qui eut conservé quelque ombre de liberté ; mais aprés avoir été défait en plusieurs rencontres, il étoit prêt de tomber comme les autres. Le parti Protestant étant ainsi aux abois, il mit le reste de ses esperances en Gustave Adolphe Roi de Suede, Prince qui avoit déja aquis beaucoup de reputation dans les guerres qu'il avoit soutenuës contre le Roi de Pologne. Gustave se voiant apelé des siens resolut de ne les point abandonner, & aiant fait la paix avec son énemi, il entra dans la Pomeranie où il avoit des inteligences secretes. Le Duc de Pomeranie neanmoins pour ne pas donner à connoitre qu'il l'avoit apelé, parut en armes sur la frontiere de ses Etats ; mais aprés quelques legeres pertes feignant de subir la loi du vainqueur, il livra ses places & se joignit au Roi de Suede. Cette irruption avoit été precedée de diverses choses, qui devoient faire craindre à l'Empereur quelque changement dans l'état florissant où il étoit : car le Duc de Baviere qui paroissoit le plus ataché à sa fortune, avoit été le premier à l'obliger de deposer Walstein fameux Capitaine, par le moien de qui il avoit fait toutes ses conquêtes. Ensuite de cela on l'avoit encore contraint de desarmer, & Gustave avoit grossi son armée du debris de la sienne, tellement qu'il avoit pour énemis ceux qui peu de temps auparavant étoient à sa solde & combatoient sous ses enseignes, mais énemis dautant plus irreconciliables, qu'aprés avoir passé, les uns dix ans, les autres quinze, les autres vint, & quelques-uns davantage à son service, ils avoient été chassez pour toute recompense. Le Duc de Baviere qui lui avoit joüé ces mauvais tours, avoit encore envoié secretement

en France pour lui atirer d'autres afaires, & le Cardinal de Richelieu, qui avoit l'ame grande, & qui ne songeoit qu'à rendre le Roiaume plus florissant, n'avoit pas laissé échaper cette ocasion sans en profiter : il avoit d'ailleurs correspondance avec le Roi de Suede, & lui avoit fait assurer cent mille francs par mois pour lui aider à faire la guerre. Cependant comme il avoit un esprit qui prevoioit les choses de loin, au lieu de faire ratifier au Roi le traité de Ratisbonne, dont j'ai parlé ci-dessus, il y avoit aporté tant de difficultez qu'on l'avoit restreint aux afaires d'Italie, tellement qu'il avoit un champ libre pour entrer en guerre quand il voudroit. Le Vicomte de Turenne, qui étoit rempli de pieté, étoit ravi de voir qu'on se preparât si puissamment à détruire les ênemis de sa Religion, & ne pouvoit assez admirer la conduite du Cardinal, qui au milieu des afaires épineuses qu'on lui fuscitoit dans le Roiaume, savoit pourvoir à tout avec tant de jugement. Il ne desiroit autre chose sinon qu'on envoiât son Regiment de ce côté-là, & c'étoit le dessein du Cardinal, à qui il avoit demandé cette grace avec beaucoup d'instance. Mais il naissoit tous les jours de nouvelles afaires à ce Ministre, & dans le nombre d'ênemis qui s'élevoient contre lui, il ne pouvoit pas faire tout ce qu'il vouloit, & étoit encore assez heureux de faire les choses les unes aprés les autres. Les Espagnols qui avoient la Reine Mere & le Duc d'Orleans entre leurs mains pour contre-carrer ses desseins, les excitoient de faire soulever leurs creatures, dont ils s'étoient vantez d'avoir grand nombre en arrivant à Bruxelles. La Reine Mere qui ne respiroit que vengeance, vouloit que le Duc d'Orleans sans diferer davantage entrât dans le Roiaume à la tête d'une armée Espagnole ; mais les Espagnols ne vouloient pas se déclarer qu'ils ne viffent quel fonds ils pouroient faire sur cette diversion. Le Duc d'Orleans de son côté plus irresolu que jamais,

mais, & se déplaisant à Bruxelles, écoutoit des propositions que le Roi son frere lui faisoit secretement : mais comme les Espagnols connoissoient la portée de son esprit, il prenoient garde qu'il ne leur échapât, & cependant tachoient à le fortifier dans ses premiers desseins. Le seul obstacle neanmoins qui se presentoit à son retour en France, étoit son mariage avec la Princesse de Lorraine, que le Roi ne se pouvoit resoudre d'aprouver, & que lui de son côté ne vouloit pas rompre. Etant ainsi tous deux aheurtez à leurs sentimens, toute esperance d'acommodement fut ôtée, & le Duc d'Orleans pratiqua le Duc de Montmorenci Gouverneur de Languedoc pour apuier sa rebellion.

Cependant le Roi de Suede n'avoit pas été heureux seulement dans le commencement de son entreprise, & la suite lui avoit été si glorieuse, qu'il avoit pris des Provinces entieres, en aussi peu de temps qu'un autre auroit été à les traverser. Aprés avoir rétabli les Ducs de Meklebourg dans leurs Etats, delivré la mer Baltique de la servitude des Imperiaux, batu quatre ou cinq de leurs armées, soumis les plus fortes places de l'Alemagne, jetté la consternation parmi ses énemis, & donné de la jalousie à ses aliez, ils s'étoit avancé sur le Rhin, où il s'étoit rendu maitre de la ville de Mayence. Le Cardinal de Richelieu, ou jaloux de sa reputation, ou craignant peut-être qu'il ne se servit des occasions que lui presentoient la fortune, à la destruction aussi-bien de ses amis que de ses énemis, ne savoit comment arrêter le cours de tant de conquêtes; car de se declarer ouvertement contre lui, le dessein en étoit dangereux, outre que c'eût été manquer de fidelité à son alié; de le laisser aussi avancer plus avant, il pouvoit être atiré à la conquête de la France, dont la bonté du païs & la douceur du climat est un grand charme à un Conquerant. Pour trouver un milieu à tout cela, il tâcha de faire départir

les Electeurs Ecclesiastiques de l'aliance qu'ils avoient avec l'Empereur, afin que sous pretexte de neutralité le Roi de Suede fut obligé de tourner ses armes ailleurs. Mais le Roi de Suede qui voioit clair dans ses intentions, redoublant ses hostilitez avant que le traité pût être conclu, mit ces Princes dans un si grand desespoir, qu'il n'y eut que l'Electeur de Treves qui se jetta entre les bras du Cardinal. Pour marque de la dépendance où il vouloit être dorenavant pour lui, il nous remit la forteresse d'Hermestein entre les mains. Mais devant que nôtre armée fut arrivée pour se mettre en possession de Coblens & des autres places de ses Etats, les Espagnols qui voioient que c'étoit un chemin pour donner l'entrée aux Suedois dans les Païs-bas, nous previnrent, & y jetterent garnison. Le Maréchal d'Effiat, qui s'étoit avancé pour s'en saisir, mais qui avoit perdu beaucoup de temps autour de Strasbourg, dont il pretendoit tirer des vivres, aiant apris cette nouvelle tomba malade de regret, ou peut-être par un accident qui n'étoit que naturel: quoi qu'il en soit étant mort en peu de jours, on envoia le Maréchal d'Estrées à sa place, qui fut mettre le siege devant Treves. Cette place, qui est plus considerable par sa situation que par sa force, ne fit qu'une mediocre resistance: mais le Vicomte de Turenne qui étoit dans l'armée ne laissa pas d'y courir beaucoup de danger, aiant reçu un coup dans ses armes; Coblens, dont les Espagnols s'étoient emparez pareillement, se rendit aux Suedois, & ils nous le remirent entre les mains, conformément à un traité que nous venions de faire avec eux par le ministere du Marquis de Brese.

Ces nouveautez ne laisserent plus douter de la guerre avec les Espagnols, joint à cela, qu'ils s'étoient declarez formellement pour la Reine Mere & pour le Duc d'Orleans, à qui ils avoient fourni des troupes. Mais les Hollandois aiant assiegé en

ce

de temps-là Maſtricht, ils furent obligez de les retirer & de s'en ſervir de ce côté-là. Maſtricht étoit une place ſi importante, qu'ils reſolurent de faire leurs derniers éforts pour la conſerver: mais leurs forces n'étant pas ſuffiſantes pour un ſi grand deſſein, ils eurent recours à Papenheim qui commandoit un camp volant pour le ſervice de l'Empereur. Papenheim aprés avoir paſſé diverſes rivieres au travers de mille perils, ſe rendit enfin ſur la Meuſe, où les Eſpagnols ſe joignirent à lui: mais aiant reconnu que le camp du Prince d'Orange étoit ſi bien fortifié, qu'il auroit beaucoup de deſavantage à en venir aux mains, fit faire diverſes eſcarmouches, afin de l'atirer hors de ſes lignes. Le Prince d'Orange voulant conſerver ſon avantage lui laiſſa paſſer ſon feu, & ſe contenta de lui opoſer quelques petites troupes de cavalerie qui n'engageoient rien, tellement que Papenheim voiant qu'il ne faiſoit que perdre ſon temps, ſe retira ſans rien tenter davantage. Ainſi la ville de Maſtricht tomba entre les mains des Etats, qui en donnerent le Gouvernement au Duc de Boüillon. Ce malheureux ſuccés ne rebuta point le Duc d'Orleans de ſes mauvais deſſeins, mais n'aiant pu tirer des Eſpagnols le ſecours qu'il eſperoit, non plus que des Ducs de Bellegarde & de Lorraine, il prit le chemin du Languedoc, où le Duc de Montmorenci avoit fait ſoulever toutes les villes. En paſſant il tâcha d'atirer Dijon à ſon parti; mais cette ville n'aiant pas voulu ſeulement recevoir ſes lettres, il s'en vengea ſur les maiſons d'alentour qui furent pillées par ſes ſoldats. Enfin aprés avoir tâché inutilement de faire ſoulever diverſes Provinces, par où il avoit dreſſé ſon chemin, il ſe rendit en Languedoc, & fut reçû par le Duc de Montmorenci, ni plus ni moins que ſi c'eût été le Roi lui-même: car pour atirer plus de monde dans la rebellion, il faloit faire voir quelque vaine image de la Roiauté, à laquelle ces peuples auſſi

bien que le reste des François ont une forte inclination ; cependant il retenoit toûjours l'autorité par devers lui, & ce Prince ne lui servoit que ce pretexte pour couvrir son ambition. D'abord que cette rebellion éclata, on ne sauroit dire la peine qu'en eut le Vicomte de Turenne. Outre qu'il étoit parent du Duc de Montmorenci, il avoit pour lui une estime particuliere, & fâché de voir qu'il soüillât tant de belles actions, par une action si contraire aux precedentes, il craignoit également & le succés de son entreprise & la punition. Le criminel lui étoit cher, mais d'un autre côté sa faute étoit grande, & demandoit que le Roi vengeât son autorité blessée par un attentat si énorme ; tellement que tout interessé qu'il étoit à son salut, il l'auroit condamné lui-même s'il en eût été le juge. Cependant le Roi, qui étoit encore en Lorraine, avoit detaché le Marêchal de Schomberg pour reprimer cette rebellion, & le Duc de Montmorenci aiant apris qu'il étoit déja entré en Languedoc à dessein de le combatre, s'en fut au devant de lui pour lui épargner la moitié du chemin. Il y avoit un ruisseau entre les deux armées, & le Duc de Montmorenci l'aiant passé en volontaire plutôt qu'en Capitaine, sa temerité fut suivie d'un prompt repentir. Devant que les siens pussent venir à son secours il fut blessé dangereusement : mais ne perdant pas courage il perça jusqu'au dernier rang d'un bataillon des gardes, & n'étant suivi que de bien peu de monde, entre lesquels étoient le Comte de Morot frere naturel du Roi avec les Comtes de Rieux & de la Feüillade, il reçût encore diverses blessures, & fut pris enfin en combatant comme un lion. Pour ce qui est de ces trois Comtes, ils furent tuez sur la place, & leur mort empêcha qu'ils ne perissent par la main d'un boureau, comme sans doute ils ne pouvoient éviter, car ils n'étoient pas moins coupables que le Duc de Montmorenci, & sur tout

le

le Comte de la Feüillade, qui avoit fait soulever la Noblesse de Limosin pour la conduire au secours du Duc d'Orleans. Si la rebellion du Duc de Montmorenci avoit été sensible au Vicomte de Turenne, sa prison l'acabla de douleur, car il en prevoioit des suites funestes, & principalement lors qu'il faisoit reflexion sur la jalousie que lui portoit le Cardinal de Richelieu : car dans l'envie que ce Ministre avoit d'élever sa Maison, il cherchoit à abaisser toutes les autres, & sur tout celles qui étoient en éclat depuis l'établissement de la Monarchie, & qui l'eussent toujours emporté sur la sienne, quelque établissement qu'il lui eût procuré. En effet, sans vouloir écouter ceux qui lui parloient en sa faveur, il renvoioit chacun au Roi, qu'il avoit disposé auparavant à la severité ; & lui qui se mêloit de tout jusqu'aux moindres choses, étoit bien-aise qu'on crût en cette ocasion qu'il ne se mêloit de rien, afin de rejetter sur le Prince le chagrin qu'on pouroit concevoir de sa justice. Cela n'empêcha pas neanmoins que diverses personnes ne se jettassent aux piés du Roi pour obtenir la grace de ce Seigneur : mais se montrant inexorable, on lui donna des Commissaires qui le condamnerent à avoir le cou coupé. Le Vicomte de Turenne, que rien ne pouvoit détourner de son devoir, sans considerer que ce ne seroit pas faire sa Cour au Cardinal, implora la misericorde du Roi sur ce pauvre Seigneur : mais le Roi qui ne s'étoit pas rendu aux prieres du Duc d'Orleans, ni à celles du Prince de Condé, n'écouta pas davantage les siennes ; de sorte que l'arrêt fut executé au grand regret de tout le monde. Ainsi mourut Henri de Montmorenci Pair & Maréchal de France, à l'âge de trente sept ans, Seigneur bien fait de sa personne, beau-frere du premier Prince du Sang, & dont la Maison avoit possedé les premieres charges de la Couronne ; mais plus considerable encore par son merite

rite que par celui de ses ancêtres ; illustre enfin en toute sa vie, si l'on en excepte sa derniere action.

Sa mort n'apaisa pas les troubles du Roiaume. Le Duc d'Orleans irrité de son suplice, dautant plus que Bullion lui avoit promis sa grace de la part du Roi, se retira tout de nouveau en Lorraine, où il trouva la même retraite qu'il avoit trouvée, quelque temps auparavant. Car le Duc de Lorraine aussi infidéle que jamais, ne demandoit qu'à brouïller les choses, nonobstant les pertes qu'il avoit faites, esperant que si la fortune étoit une fois contraire au Cardinal, il viendroit un temps où non seulement il reprendroit ce qu'il avoit perdu, mais feroit encore quelques autres conquêtes. Mais le Roi ne lui voulant pas donner le temps de se preparer à la défense, partit aussi-tôt de Paris, & fut mettre le siege devant Nanci, où le Duc d'Orleans n'eut garde de l'atendre. Le Regiment de Turenne avoit été d'abord commandé pour cette expedition ; mais aiant reçû un contr'ordre deux jours aprés, ce Prince qui se faisoit un plaisir de se signaler aux yeux du Roi, prit le chemin d'Alsace, où l'on envoioit des troupes contre le Duc de Feria, qui y étoit avec une armée partie d'Alemans partie d'Espagnols. Cependant il étoit arrivé un grand changement en Alemagne. Le Roi de Suede aprés avoir reduit l'Empereur aux seules Provinces hereditaires, fait sortir le Duc de Baviere de sa capitale, & étendu sa reputation jusqu'au de là de ses esperances. Enfin la fortune lasse de le favoriser avoit terminé tant de belles actions par sa mort. L'Empereur qui se voioit aussi bas qu'il s'étoit vû élevé peu de temps auparavant, atribuant un si grand changement à la faute qu'il avoit faite d'avoir ôté le commandement de ses armées à Walstein, & resolu de le lui redonner, lui avoit fait offrir des conditions si avantageuses, que l'on pouvoit dire qu'il avoit partagé l'Empire avec lui. Car Walstein avoit le pouvoir de faire la paix & la guer-

guerre, de disposer des conquêtes, du butin, des quartiers d'hiver, & de tout ce que les Souverains ont acoutumé de se reserver, de peur de donner trop de credit à leurs Generaux. Walstein aiant donc repris le commandement à ces conditions, n'eût pas plutôt faire batre le tambour que chacun acourut pour prendre parti avec lui, car les gens de guerre qui savoient son humeur liberale & l'amitié qu'il avoit pour les soldats, estimoient qu'il étoit honteux de demeurer en repos, tandis que celui qu'ils regardoient comme leur pere s'exposeroit aux fatigues & aux dangers. Ainsi il eût bientôt mis sur pié une nouvelle armée, mais composée de vieux Oficiers & de vieux soldats; & quoi qu'on eût beaucoup de foi pour lui, on ne laissa pas d'être surpris de la promptitude avec laquelle il s'étoit aquité d'une chose si dificile. La fortune qui avoit toujours favorisé ce Capitaine jusqu'à ce que le Duc de Baviere l'eût fait déposer par sa jalousie, sembla alors lui faire reparation de cette injure. Car ce Duc pressé par le Roi de Suede lui dépêcha divers couriers, pour le prier que sans se souvenir du passé il voulût bien marcher à son secours. Mais Walstein qui étoit bien-aise de le mortifier, se contenta de lui faire de belles promesses, & marchant tantôt lentement, & tantôt s'arrêtant tout exprés à des bicoques, il eût le plaisir de le voir reduit à une telle extrémité, qu'il étoit déja fugitif & tout prêt à implorer la misericorde de son énemi. Croiant alors qu'il auroit de la gloire à secourir ce Prince malheureux, il tourna ses armes contre Nuremberg, se doutant bien que le Roi de Suede abandonneroit la Baviere pour acourir à la défense de cette place. Les Bavarois joignirent les troupes de Walstein, & s'étant rendus encore formidables par là, le Roi Suede marcha contre lui, dans le dessein de lui donner bataille. Les deux armées n'étant plus éloignées l'une de l'autre que d'une lieüe & demie, Walstein se retrancha dans

dans son camp, & le Roi de Suede ne songea qu'à l'attirer dehors pour décider en un jour de leur querelle : mais Walstein se servant plutôt de la pelle que de l'épée, arrêta la fureur de son énemi ; de sorte que les deux armées demeurerent quelques jours à s'entreregarder. Chacun avoit cependant les yeux tournez sur ces deux grands Capitaines, pour voir de quel côté la fortune se declareroit. Mais le Roi de Suede croiant qu'aprés tant de victoires il y alloit du sien à demeurer si long-temps sans rien faire, entreprit de forcer son camp, & donna les ordres necessaires pour y parvenir. Les premiers succés répondirent à ses esperances : les Bavarois, dont il avoit attaqué le quartier, furent forcez aprés une vigoureuse défense. Mais au moment qu'il croioit avoir tout gagné, Walstein acourut au secours des siens avec ses troupes, & rétablit non seulement les choses par sa presence, mais les fit encore tellement changer de face, que le Roi de Suede aprés y avoir laissé trois mille hommes, fut obligé de se retirer. Le Duc de Baviere reconquit ses Etats ensuite de cet avantage, & aiant jetté garnison dans Ratisbonne, l'Empire qui avoit gemi depuis si long-temps commença à respirer. Cependant Walstein qui se vouloit venger du Duc de Saxe qui étoit un des principaux arcsboutans du Roi de Suede, entra dans ses Etats, où il jetta l'épouvante & l'éfroi. Le Roi de Suede n'osa s'opposer à ce torrent devant que d'avoir grossi son armée de quelques secours, que lui amenerent ses Lieutenans qui étoient dispersez çà & là pour diverses conquêtes : mais quand il se vit assez fort pour ne rien craindre, il marcha contre l'énemi qui avoit ataqué Leipsik, & qui s'en rendit maître devant qu'il pût arriver au secours.

L'experience des Chefs & la valeur des soldats rendoit à peu prés les deux armées égales : & comme les uns & les autres ne demandoient qu'à combatre,

bataille, ils en vinrent aux mains auprés de Lutzen, petit village peu renommé auparavant, mais qui eſt devenu fameux par une ſi grande bataille. Le combat commença à la pointe du jour, & les commencemens furent favorables à Guſtave, qui chaſſa les énemis de certains foſſez qui ſeparoient les deux armées, leur prit ſix canons & les tourna contr'eux, ce qui leur cauſa un grand deſordre. Neanmoins la cavalerie Alemande étant ſurvenuë devant que la Suedoiſe pût combler les foſſez pour paſſer, elle chaſſa à ſon tour les énemis, reprit quatre canons, & ſe rempara des poſtes que l'infanterie venoit de perdre. Les Alemans tout fiers de ce ſuccés paſſerent alors les foſſez qui les empêchoient de joindre les Suedois, & n'y aiant plus rien qui fût obſtacle aux deſſeins des uns & des autres, chacun ſe mêla faiſant voir une grande paſſion pour la victoire. Le Roi de Suede qui étoit à l'aile droite de ſon armée, & dont la preſence augmentoit le courage des ſiens, paſſa ſur le ventre des troupes qui lui étoient opoſées: mais aiant voulu aler d'une aile à l'autre pour voir ce qui s'y faiſoit, il rencontra Picolomini au milieu du chemin avec huit cens cuiraſſiers, qui l'arrêta lors qu'il y penſoit le moins, car il faiſoit un ſi grand broüillard ce jour-là, qu'on ne voioit pas à dix pas de ſoi. Le Roi de Suede tâcha de paſſer ſur le ventre de cette nouvelle troupe avec le Regiment des Silandois, à la tête duquel il étoit: mais aiant été bleſſé d'un coup de piſtolet au bras qui lui faiſoit beaucoup de douleur, il ſe retiroit pour ſe faire penſer, lors qu'il reçût un coup de mouſqueton par derriere, dont il tomba de deſſus ſon cheval; il fût foulé en même temps aux piés des chevaux de ceux qui le pourſuivoient, ſans qu'il fût reconnu de perſonne; de ſorte que les ſiens auſſi peu inſtruits de ſa deſtinée que les énemis, continuerent le combat avec la même reſolution, & acheverent la victoire qu'il avoit étanchée. Le Duc de Weimar mean-

neanmoins reconnut son cheval qui s'enfuioit, & se douta de la verité. Mais n'aiant eû garde de témoigner son soupçon, chacun étoit dans une joie inconcevable du succés de cette journée, lors que la mort du Roi de Suede changea leur contentement en une tristesse qui ne se peut exprimer.

Cette bataille dura depuis la pointe du jour jusqu'à dix heures du soir, mais non pas si furieuse qu'elle avoit été pendant le jour, car le broüillart qui avoit continué toute la journée s'étant renforcé sur le soir, chacun eût peur d'attaquer son compagnon, au lieu de l'énemi, & ainsi l'infanterie Alemande se sauva, qu'il auroit été facile sans cela à défaire. Papenheim fut tué en combatant genereusement. Mais personne ne se distingua davantage que Picolomini, qui aprés avoir vû tous les siens abandonner leurs rangs, tint ferme lui seul avec son Regiment, quoi qu'il eût déja reçû diverses blessures. Walstein qui faisoit cas de la vertu, & qui ne vouloit pas la laisser sans recompense, lui envoia vint mille écus de present, & lui donna outre cela les loüanges qui étoient dûës à son merite.

Quoi que les Imperiaux eussent beaucoup perdu de monde dans cette bataille avec quelques Capitaines de reputation, ils crurent avoir beaucoup gagné par la mort de celui qui avoit juré la ruine de l'Empire, & qui y avoit déja si bien réüssi. Walstein se retira à Leipsik, mais ne s'y croiant pas en sureté, il passa dans la Boheme où il travailla à reparer les debris de son armée. Sa fuite aiant donné moien aux Suedois de se disperser pour embrasser plus de conquêtes, ils se rendirent maîtres de plusieurs postes considerables, & le Duc de Saxe qui étoit toujours dans leur alliance eût le temps de reprendre Leipsik. Cependant la nouvelle de sa mort étant arrivée en France, fut reçûë avec plus de satisfaction qu'on n'auroit crû, car ses conquê-

tes

tes commençoient à donner de la jalousie : cela fut cause que les énemis du Cardinal de Richelieu publierent qu'il avoit été tué par un des siens, & que ç'avoit été lui qui l'avoit aposté pour commettre un crime si énorme : mais il n'est pas juste de donner creance à une si haute imposture, & venant encore d'un endroit si suspect. Cependant l'Empereur ne fut point content de la retraite de Walstein, qui auroit pû profiter s'il avoit voulu des avantages que lui aportoit la mort d'un énemi si considerable, mais comme il avoit été bien-aise de ne pas finir la guerre si-tôt, il étoit entré dans la Silesie, sous pretexte d'en chasser quelques troupes du Duc de Saxe qui y faisoient du desordre. Cette conduite fit craindre à l'Empereur qu'il n'eût remis le commandement de ses armes entre les mains d'un homme qui n'en voulût abuser ; & ce soupçon s'étant emparé fortement de son esprit fut encore augmenté par les énemis de Walstein, qu'ils voioient élevé par dessus eux, & en état de se venger quand il le voudroit entreprendre. La prise de Ratisbonne par le Duc de Weimar, qui depuis la mort du Roi de Suede avoit obtenu le commandement de son armée, aigrit encore l'Empereur contre lui, & lui aiant envoié des ordres precis de marcher au secours du Duc de Baviere qui se voioit exposé par là à de grandes extrémitez, chacun fut en doute s'il obeïroit ou non. En éfet, au lieu d'executer ponctuellement ce qui lui étoit ordonné, il fit revenir ses troupes dans la Boheme, & en mit même en garnison dans l'Autriche, sous pretexte que les énemis pouvoient venir de ce côté-là. Mais l'insolence de ses soldats, à qui il permettoit toutes choses, rendit bien-tôt le remede plus insuportable que le mal ; de sorte que chacun commença à murmurer contre lui. Mais il ne se soucioit gueres de toutes ces plaintes, son armée pouvoit aler à Vienne quand bon lui sembloit, & l'on faisoit même craindre à l'Empereur qu'il

n'eut

n'eut quelque dessein sur sa personne. Comme c'est un assez grand crime à un sujet que de donner matiere de crainte à un Souverain, l'Empereur jura sa perte, joint à cela qu'il venoit d'être averti qu'il avoit fait un traité secret avec Arnheim General des troupes de Saxe, par lequel ils s'étoient promis de s'entre secourir l'un l'autre, de rétablir le fils de l'Electeur Palatin qui étoit mort de regret de ce qui étoit arrivé au Roi de Suede, & de forcer enfin l'Empereur à faire une paix desavantageuse, & de bannir les Jesuites de tout l'Empire. Les Espagnols étoient ses plus puissans énemis, parce qu'il avoit aussi arrêté par le même traité qu'on les chasseroit de l'Alemagne. Ainsi le Comte d'Ognate leur Ambassadeur auprés de l'Empereur, lui insinua de se défaire de lui à quelque prix que ce fut, & d'y employer plutôt le fer & le poison. L'un paroissoit dificile, parce qu'il étoit passionnément aimé de ses soldats, & l'autre ne l'étoit pas moins, étant cheri également de ses domestiques envers qui il se montroit bien-faisant. Cependant on sonda Galas & Picolomini qui étoient dans son armée, mais aprés avoir refusé de se charger de ce crime, ils offrirent neanmoins de se separer de lui, & d'emmener avec eux une partie des troupes sur lesquelles ils avoient beaucoup de pouvoir. La chose fut executée ainsi qu'elle avoit été promise, & Walstein aiant peur qu'un plus grand nombre ne l'abandonnât, se retira à Egra, d'où il dépêcha de ses plus confidens au Duc de Weimar avec de grandes promesses s'il vouloit le secourir: mais l'Empereur se hâtant de prévenir son desespoir, dont les éfets pouvoient être extrémement funestes, gagna le Comte de Lesle Capitaine de ses gardes avec le Colonel Butler, & Gordon; ceux-ci aiant invité à diner Torsica & Lisla, l'un beau-frere de Walstein, & l'autre son ami intime, & qui pouvoient s'opposer tous deux à leurs desseins, ils commencerent la scene par ceux-

ci,

ci, qu'ils assassinerent aprés avoir feint de prendre querelle avec eux en beuvant: de là il s'en furent à l'apartement de Walstein, qui au premier bruit s'étoit mis à la fenêtre pour apeler du secours: mais ses gardes qui étoient dans la Sale aiant été bientôt mis hors de combat & la porte de sa chambre enfoncée, il fut tué à coups de halebarde, mais non pas sans s'être défendu bravement, & en avoir fait tomber plusieurs à ses piés. Ce fut de cette maniere que mourut Albert Walstein, qui aprés avoir rendu l'Empire florissant, & avoir été dépossé par jalousie, eut le plaisir de voir ses ennemis tellement confondus, qu'ils furent obligez d'avoir recours à lui: qui sauva l'Empire qui étoit prêt à tomber, mais qui aiant conçû des desseins criminels, fut enfin traité comme il le meritoit. Quoi qu'il fut d'une naissance illustre, il étoit né avec fort peu de bien, mais son courage supléant à ce défaut, il trouva moien d'aquerir des richesses si immenses qu'il mit par plusieurs fois des armées sur pié à ses dépens, bâtit des Palais superbes, égala enfin les plus grands Princes, soit pour la quantité des domestiques, pour la somptuosité des meubles, pour la delicatesse de la table, ou pour la beauté de son écurie. Le lendemain de sa mort, le Duc Albert François de Saxe, que le Duc de Weimar envoioit pour convenir avec lui des conditions sous lesquelles ils feroient la guerre à l'Empereur, fut arrêté sans avoir eû avis de ce qui se passoit.

Il n'avoit pû arriver de si grands changemens dans l'Empire sans y aporter de nouvelles pertes. Le Cardinal de Richelieu qui avoit eû inteligence avec Walstein, & qui savoit profiter de toutes choses, se doutant bien qu'avant que l'Empereur eût rétabli son autorité il se passeroit quelque temps, avoit tant fait auprés du Duc de Weimar qu'il lui avoit fait assieger Brisac, pendant que le Rhingrave avec un autre corps de troupes emporter

portoit Ensheim, Fribourg & Rhinfeld. Il s'étoit encore donné deux batailles contre lui dans lesquelles il avoit eû du desavantage, l'une contre le Rhingrave auprés du Tarn, l'autre à Lignits contre le General Arnhem. Tant de grands succés atiroient l'atention de tout le monde, & en même tems l'admiration; mais on atendoit encore à juger de l'événement des choses par ce qui arriveroit du siege de Brisac, qui nous devoit ouvrir la porte de l'Alemagne, & nous donner moien de nous joindre à nos aliez. Il ne sembloit plus manquer que cela au bonheur du Roi qui venoit de reduire le Duc de Lorraine à la raison, & qui l'avoit obligé de lui remettre sa capitale entre les mains, car il ne pouvoit plus prendre d'autre assurance d'un Prince qui lui avoit manqué si souvent de parole. Cependant quoi que le Vicomte de Turenne prit autant d'interêt que personne au succés des armes du Roi, il ne pouvoit entendre parler de tant de grands événemens sans être touché d'une forte émulation: il étoit faché de demeurer spectateur de tant de grandes choses sans y avoir plus de part, & il lui sembloit que toute la gloire étoit reservée pour les autres pendant qu'il n'en étoit que le témoin; c'est pourquoi à l'exemple d'Alexandre, dont il avoit le courage, on lui vit repandre des larmes plusieurs fois au recit des actions de tant de grands Capitaines dont le siecle étoit rempli: mais comme il n'en admiroit point aucun tant que le Roi de Suede, il le pleura ni plus ni moins que si c'eût été son pere; il disoit que c'étoit dommage qu'un si grand Roi fut mort à la fleur de son âge, mais que neanmoins il seroit bien-aise de vivre beaucoup moins que lui, & d'aquerir une pareille reputation: il se faisoit raconter tout ce qu'il avoit fait de glorieux; & s'écrioit qu'un si grand homme devoit être immortel. Un Oficier, sans y penser, lui aiant dit que celui qui l'avoit tué avoit fait un grand plaisir à sa patrie; & moi, ce dit-il, je

croi

croi qu'il lui a fait un grand tort, car pas un autre ne combatra avec tant de courage pour l'interêt de la Religion. Ces paroles semblerent fort belles à ceux qui prenoient garde dans quel sens il les avoit dites, car on voioit qu'il faisoit aler par là la Religion avant toutes choses; il n'aimoit pas neanmoins à en disputer, car il savoit que ces sortes de disputes engendrent plutôt de la division qu'elles ne réünissent les esprits : il disoit qu'on n'y aportoit jamais la disposition necessaire, que c'étoit plutôt dans le vin & la débauche que l'on mettoit les points de la Religion en controverse, que lors que l'on étoit à jeun. Quoi qu'il fut passionné, s'il faut ainsi dire, pour la memoire du grand Gustave, il ne laissa pas de plaindre la destinée de Walstein, dont il croioit que les services meritoient un meilleur traitement. Je ne doute point, disoit-il, qu'il n'ait conçû des desseins criminels contre son Maître; mais il seroit bon d'examiner si l'Empereur ne l'a point jetté dans le desespoir auparavant. C'est une étrange chose, ajoûtoit-il, que la destinée d'un sujet qui a été capable par son merite de donner de la jalousie à son Maître, toutes ses actions sont reputées comme autant de crimes; & comme les choses de ce monde peuvent être interpretées diversement, il ne faut pas s'étonner si l'on a expliqué les siennes en mauvaise part. En efet, il y en avoit qui vouloient qu'il ne se fut jetté dans les brigues, qu'après la connoissance particuliere qu'il avoit euë qu'on le vouloit perdre. Quoi qu'il en soit, le Vicomte de Turenne ne prenoit ainsi son parti que par la bonté de son naturel, qui ne lui permettoit pas d'entendre médire de personne, car aussi-bien pour les autres que pour lui il étoit disposé à juger favorablement de toutes choses. Il disoit qu'un honête homme, c'est-à-dire un homme qui avoit quelque naissance & qui avoit été élevé par des parens vertueux, avoit toujours l'inclination portée au bien; qu'il

qu'il eſt vrai que l'ambition, auſſi-bien que pluſieurs autres vices, corrompoit ſouvent les mœurs, mais qu'il faloit tomber d'acord que les ambitieux conſervoient toujours quelque ombre de vertu, & que devant que de ſe jetter dans le précipice, ils y étoient entraînez par pluſieurs mauvais traitemens. Chacun prenoit plaiſir à l'entendre diſcourir de la ſorte; car quoi qu'il n'eût pas la parole tout-à-fait libre, ce qu'il diſoit avoit encore plus de grace dans ſa bouche, que dans la bouche de beaucoup d'autres qui s'énonçoient plus facilement. Auſſi n'en conſideroit-on que les ſentimens ſans s'arrêter à un defaut de nature qui ne ſervoit qu'à relever ſon merite; car il en étoit plus circonſpect à parler, & quand il parloit c'étoient comme autant de ſentences. Je ne ſai ſi l'amitié que l'on a ordinairement pour ceux qui ont quelque conformité d'humeur avec nous, lui faiſoit eſtimer ceux qui parloient peu comme lui, ou ſi cette eſtime lui étoit naturelle; mais autant qu'il les aimoit, autant haïſſoit-il les grands parleurs; il diſoit qu'il étoit impoſſible à ces ſortes de gens-là de ne pas dire ſouvent des ſottiſes, & comme il naiſſoit quelques-fois des querelles entre des Oficiers pour avoir trop parlé, il prenoit ſujet de là de remontrer aux autres qu'ils ne pouvoient s'en abſtenir avec trop de precaution: cependant il n'adreſſoit jamais ſa parole à quelqu'un qui eût pu être ſoupçonné de ce defaut, mais il parloit indiferemment à tout le monde, & quelquefois même de peur que quelqu'un parmi un ſi grand nombre ne put s'apliquer ce qu'il diſoit, il s'entretenoit avec le plus ſage, comme ſi c'eût été à lui qu'il ſe fut voulu adreſſer. Cependant il étoit bien-aiſe qu'on ne lui aplaudît pas toujours, car il vouloit laiſſer la liberté à chacun de dire ſon avis. C'eſt pourquoi il diſoit d'ordinaire, que ceux qui ſe taiſoient lors qu'ils avoient quelque choſe de bon à dire, étoient ou trop timides, ou ſoupçonnoient

les

les autres de ne pas aimer la verité ; qu'un Prince n'étoit pas plus attaché qu'un autre à ses sentimens, & que pourvu qu'on le prit de bonnes raisons il seroit le premier à avoüer qu'il avoit tort. Il n'avoit pas plus de peine à le faire qu'à le dire, & on l'a vû souvent tomber d'accord de quelque faute qu'il avoit faite, & que personne ne connoissoit que lui : mais il prenoit plaisir à déclarer, lors principalement qu'elle servoit à excuser qu'elqu'un qui en avoit fait une pareille, car à moins qu'il ne reconnût qu'on ne fut incorrigible, on n'avoit point de meilleur protecteur que lui. Dés que les Oficiers de son Regiment le connurent, on ne sauroit dire l'estime qu'ils eurent pour lui, pas un ne se trouvoit en compagnie qu'il n'en parlât avantageusement, & qui ne s'estimât heureux de servir un Prince si vertueux. Cependant toute l'armée reconnût bien-tôt ce qu'il y avoit à profiter en sa compagnie, car on distinguoit facilement un Oficier de son Regiment d'avec un autre ; il avoit du moins l'air sage s'il ne l'étoit pas, & il ne falloit point qu'il fut ni jureur ni débauché : s'il ne pouvoit leur empêcher de voir des femmes, il leur empêchoit du moins d'en médire, & pour faire ensorte qu'ils n'en fissent pas leur principale ocupation, il leur faisoit remarquer combien le service du Roi étoit incompatible avec le leur. Il pratiquoit lui-même tout le premier ce qu'il enseignoit, car quoi qu'il fut extrémement civil, il étoit énemi de la galanterie, jusqu'à dire que la plus belle femme ne meritoit pas qu'un honête homme perdit un mois de son temps avec elle. Cependant il ne fut pas toujours de ce sentiment, & Madame la Marêchale de Humieres lui en fit bien changer, comme nous le dirons dans la suite de son Histoire.

La mort du Roi de Suede, quoi qu'elle n'eût pas encore aporté grand dommage aux afaires de son parti, donnoit esperance neanmoins de grands

changemens à ceux qui étoient dans les interêts de l'Empereur ; & dans cette confiance il se faisoit encore tous les jours de nouvelles creatures. En effet, les principaux chefs des Suedois étoient divisez entr'eux, chacun aiant son but particulier, & n'aiant plus un Roi vigoureux & brave pour les faire obeïr. Ce n'est pas qu'il manquât au Duc de Weimar aucune des qualitez, qui ont coutume d'attirer le respect & de donner de l'admiration ; mais outre qu'il n'étoit pas né leur Souverain, beaucoup trouvoient à redire qu'il eût été preferé au Duc de Saxe, dont la qualité d'Electeur sembloit meriter quelque preference. Ce Duc lui-même en étoit outré, & depuis ce temps-là on croioit que si l'Empereur lui eût fait faire quelque propositions avantageuses, il auroit renoncé de bon cœur à tous les engagemens qu'il avoit à son prejudice. Quoi qu'il en soit, le Duc de Lorraine flaté de si belles esperances ne songea plus qu'à rompre son dernier traité : cependant comme il avoit lieu de craindre que son infidelité ne lui fit perdre la proprieté de ses Etats, dont le Roi avoit déja la puissance, il en fit une demission en faveur de son frere qui étoit Cardinal, & qui quita la Pourpre, pour se revêtir de ce titre imaginaire de Duc. Le Roi à qui ses desseins les plus cachez étoient connus, bien loin d'aprouver sa demission témoigna être fort irrité contre lui, & comme il ne demandoit qu'un pretexte pour se saisir du reste de ses Etats qui ne consistoient qu'aux fortereſſes de Bitche & de la Mothe, le Maréchal de la Force eut ordre d'assieger l'une & l'autre. L'armée se separa en deux pour obeïr au commandement du Roi, & pendant qu'une partie bloqua la Mothe, l'autre fit le siege de Bitche, qui aprés une vigoureuse défense fut obligé de capituler. Cette place aiant été ainsi reduite en l'obeïssance du Roi, le Maréchal de la Force marcha contre la Mothe qui étoit investie par divers Regimens, & entr'autres par celui du

Vicom-

Vicomte de Turenne. Tout ce que l'art & la nature peuvent assembler pour la force d'une place se trouvoit en celle là, des rochers à l'épreuve de la sape, des chemins inaccessibles, des dehors merveilleux, & par dessus tout cela une garnison, dont la fidelité & le courage avoient été éprouvez en diverses rencontres. C'étoit un beau champ pour le Vicomte de Turenne, qui ne demandoit que des ocasions dificiles & perilleuses: mais le Maréchal de la Force ne le voulant pas laisser exposer toutes les fois qu'il le lui demandoit, lui ordonna de ne marcher qu'à son rang, ajoûtant qu'il y auroit là des afaires pour tout le monde. En éfet, les aproches ne se firent qu'avec une extrême peine, & un extrême peril; il falut que le canon fut mis en bateric à force de bras, & quand ce vint à ouvrir la trenchée, on trouvoit des rochers, qui à chaque bout de champ obligeoient de cesser le travail & de le recommencer en un autre endroit. Les assiegez d'ailleurs se voiant sur une éminence, & nos troupes comme dans une espece d'abîme, dedaignoient de tirer, & ne se servoient que de cailloux, qui étoient d'une grosseur épouventable, & qu'ils rouloient de haut en bas, & il faloit alors s'élargir à droit & à gauche pour leur faire place, car ni plus ni moins qu'un torrent ils renversoient tout ce qu'ils rencontroient, & quand ils venoient par hazard à fraper contre un rocher, c'étoit avec un bruit si terrible, qu'on eût dit que tout alloit perir. Un certain Moine nommé Eustache, qui étoit frere du Gouverneur, s'étant trouvé dans la place, fut un de ceux qui en jetta davantage, soit qu'il fut excité à une vigoureuse défense par l'interêt de son frere, ou qu'il eût cela de commun avec les Moines d'être toujours plus passionnez que les autres: mais aiant perdu le courage par la mort de son frere qui fut tué sur un bastion, son ardeur se ralentit, & peut-être par la crainte d'une semblable destinée, il s'abstint d'une chose

qui étoit si peu convenable à son caractere. Enfin le Maréchal de la Force s'étant servi de cette occasion pour ataquer les dehors, le Regiment de Tonneins qui étoit commandé par son fils marcha contre les énemis: mais aiant été repoussé avec une perte considerable, le Vicomte de Turenne prit sa place, & s'empara d'un bastion aprés une vigoureuse défense. La plûpart des Oficiers qui ne l'avoient point encore vû combatre, avoient les yeux tournez sur lui pour voir de qu'elle maniere il s'y prendroit: mais si l'on eut de l'admiration pour sa bravoure, on n'en eut pas moins voiant combien il conservoit de sang froid au plus fort de la mêlée, car on l'avoit vû tout couvert de feu donner ses ordres tout de même que s'il eût été dans un camp où à quelque revûë. Le Maréchal de la Force qui avoit déja fait un jugement avantageux de sa vertu, écrivit au Roi aprés la reduction de la place, que ce Prince n'y avoit pas peu contribué par sa valeur, & il en reçût des complimens de la Cour, aussi bien que de toute l'armée qui avoit déja une estime toute particuliere pour sa personne. La prise du bastion aiant hâté celle de la place, il ne resta plus rien au Duc de Lorraine des Etats qu'il possedoit, & même son frere avoit encore perdu la liberté, au lieu de les recouvrer, comme ils s'y étoient atendus tous deux, par cette feinte demission dont nous avons parlé ci-devant. Cependant aiant trouvé moien de tromper la vigilance de ses gardes, & s'étant deguisé en Jardinier il se sauva en Italie, où au lieu de la pourpre qu'il y devoit porter, il y conduisit la Princesse Claude sœur de la Duchesse de Lorraine qu'il avoit épousée, & qui devint la campagne de son exil & de son infortune, presque en même temps qu'elle étoit devenuë sa femme.

Cependant les afaires des Suedois avoient mal tourné. Le Roi de Hongrie, qui aprés la mort de Wallestein avoit pris le commandement des armées de

de l'Empereur, ne croiant pas qu'il fut de son rang & de sa reputation de demeurer sans rien faire, avoit cherché toutes les occasions de se signaler, & dans l'envie qu'il avoit de donner bataille, il avoit prié le Cardinal Infant, Gouverneur des Païs-bas par la mort d'Isabelle, de se joindre avec lui quand il en seroit requis. Ces deux Princes qui étoient de même Maison, & dont les interêts étoient les mêmes, aprés s'être promis de s'entredonner secours, avoient marché, l'un contre les Holandois, l'autre contre Straubhingue, dont il s'étoit emparé sans qu'on se fut mis en état d'y mettre obstacle. Cette conquête aiant donné quelque facilité pour attaquer Ratisbonne, le Roi de Hongrie y fit marcher son armée: mais se doutant que les Suedois feroient plus d'éforts pour le secourir qu'ils n'avoient fait à Straubhingue, il fit le dégât dans toutes les terres qui étoient sur le chemin, & se hâta de fortifier son camp. Le Duc de Weimar qui voioit que la perte de Ratisbonne porteroit un grand coup à son parti quita toutes sortes d'afaires pour celle-là, & étant arrivé en presence du Roi de Hongrie il donna quelques petits combats, qui ne decidérent rien en faveur ni de l'un ni de l'autre. Enfin chassé par la faim, il crut qu'en faisant quelque diversion le Roi de Hongrie seroit obligé de le suivre, d'autant plus que la ville étoit encore en état de faire grande resistance. Mais le Roi de Hongrie considerant qu'il n'y auroit gueres de diference entre ceder la victoire & lever le siege, lui laissa prendre Landzuts, où Aldringher qui commandoit un autre corps pour l'Empereur fut tué en voulant secourir la place. Le Duc de Weimar n'aiant pu ainsi venir à bout de son dessein reprit le chemin de Ratisbonne; & entreprit de nouveau d'y donner secours: mais la chose ne lui aiant pas mieux réüssi que la premiere fois, cette place tomba entre les mains du Roi de Hongrie, & sa perte fut suivie de celle de Donavert & de

quelques autres places de moindre importance. Le Roi de Hongrie excité à de plus grandes choses par celles qu'il avoit déja faites, se joignit alors au Cardinal Infant, & ils marcherent tous deux contre la ville de Nortlingue. Le Duc de Weimar à son exemple se joignit à Horn, Capitaine de reputation qui avoit apris son métier sous le grand Gustave, & il se resolut à le combatre avant que le siege fût entierement formé & que la chose ne se rendît plus difficile : mais le Roi de Hongrie pressant d'autant plus ses ataques qu'il savoit le secours prêt à venir, s'étoit déja rendu maître d'une partie des dehors, & s'éforçoit d'emporter le reste, lors qu'il fut obligé de donner quelque relache aux assiegez afin de pourvoir à sa défense. En éfet, le Duc de Weimar sans vouloir donner du repos à ses troupes qui étoient fatiguées pour avoir marché jour & nuit, se preparoit déja à l'ataquer, aiant éprouvé en diverses rencontres, que les actions brusques & précipitées ont souvent un succés plus heureux que celles qui ne s'entreprenent qu'avec beaucoup de precaution. Quoi qu'il en soit, le commencement de son entrepriſe ne pouvoit être plus favorable; il força non seulement les lignes, mais aiant encore percé au travers des bataillons les énemis, il jetta une telle épouvente parmi ceux qui étoient à la garde des dehors, qu'ils abandonnerent une demie lune qu'ils avoient emportée au peril de leur vie. Mais ce que la peur leur ôtoit la peur ne fut pas long-temps à le leur rendre, car ceux qui avoient la tête de tout, au lieu d'entrer dans la ville s'étant amusez ou par leur propre imprudence ou par la faute de ceux qui les conduisoient à se jetter dans cette demie lune, ils mirent le feu sans le savoir à quelques barils de poudre que les énemis y avoient laissé, & s'imaginant que c'étoit une mine, ils en prirent eux-mêmes une telle épouvente, qu'ils ne songerent plus qu'à prendre la fuite. Le Duc de Weimar eut beau faire en cette rencontre

tout

tout ce qu'on pouvoit atendre d'un brave homme & d'un grand Capitaine, la peur fut plus forte que son exemple & ses remontrances, & n'aiant pu en arrêter aucun, pas même un seul des Officiers, il vouloit se joindre à Horn qui étoit d'un autre côté pour faire retraite. Mais les énemis s'étant emparez d'un bois qui étoit entre deux, achevérent de jetter le desordre & la confusion parmi les siens. Aprés cela ils n'eurent aucune aparence de gens de guerre, sans tenir ni ordre ni rang, la cavalerie s'enfuit à toute bride laissant l'infanterie à la discretion du vainqueur; il en fut tué prés de dix mille, six mille furent faits prisonniers, & ils perdirent toute leur artillerie. Le Duc de Weimar eut toutes les peines du monde à se sauver lui-même: mais la fortune qui le reservoit à de meilleures choses, lui aiant fait éviter toutes les embuches qu'on lui dressa en chemin, il eut recours à la France afin de pouvoir remettre ce qui restoit encore de son parti. Le Cardinal de Richelieu dont le genie étoit de savoir tirer profit des choses mêmes où l'on croioit qu'il devoit trouver sa perte, eut alors l'adresse de se faire donner la place de Philipsbourg. Et les Suedois n'eurent garde de la lui refuser venant d'être abandonnez par le Duc de Saxe. Cependant le Cardinal fit marcher le Maréchal de la Force en Alemagne avec son armée. A l'aproche de ce Maréchal les énemis qui avoient assiegé Heidelberg leverét le siege, mais y revinrent bientôt aprés avec de plus grandes forces. Cependant il dressa un pont de bateaux à Manheim, sur lequel l'armée aiant passé, il y laissa le Vicomte de Turenne pour le garder: mais lui qui croioit qu'on en aloit venir aux mains l'importuna tant qu'il y mit un autre à sa place. Les énemis avoient remis le siege devant Heidelberg, comme je viens de dire, & même il n'y avoit plus que le château qui se défendit. Ainsi croiant qu'ils pourroient tenir bon dans la ville, ils atendirent l'armée de pié ferme, qui aprés

avoir jetté du secours dans le château tourna ses armes contre la ville. Les assiegeans se trouverent donc assiegez, mais n'aiant point d'esperance d'être secourus, ils se servirent du pont qu'ils avoient conservé pour faire retraite. Le Vicomte de Turenne s'exposa tellement à ces deux attaques, que le Maréchal de la Force l'en reprit publiquement; mais le Marquis de la Force son fils, qui étoit Maréchal de camp prit son parti contre son pere, & soutint qu'il n'y avoit point eu de temerité dans tout ce qu'il avoit fait.

Cependant le Duc d'Orleans étoit toujours à Bruxelles, où les Espagnols l'entretenoient de belles esperances, mais ils avoient tant d'affaires de tous côtez, que ce Duc entraîné par son humeur & par les conseils de Puilaurens son favori que le Cardinal avoit seduit par ses artifices ordinaires, se racommoda avec le Roi, persuadé qu'il étoit qu'ils n'étoient pas en état de lui tenir ce qu'ils avoient promis. Puilaurens obligea son maître de ne point communiquer son dessein à la Reine Mere: cependant les Espagnols n'aiant pas laissé de la soupçonner de son évasion, elle ôtera tellement les choses contre le Cardinal pour regagner leur confiance, qu'il ne lui pardonna de sa vie: ce fut pour cela qu'elle fut obligée quelque temps après, étant comme abandonnée des Espagnols, d'aller passer sa vie à Cologne; ou demeurée des simples commoditez, elle acheva ses jours dans une Nôtrerie, faisant voir par son exemple à tous mal-heurs la fortune destine quelque-fois ceux qu'elle a le plus favorisez. Cependant la dureté du Roi à son égard pour plaire à son Ministre, donnoit matiere de parler à bien des gens, qui ne pouvoient comprendre qu'on oubliât la nature pour un homme que l'on n'aimoit pas. Car il est vrai que le Roi n'aimoit pas le Cardinal, & que ce qu'il en faisoit le plus souvent n'étoit que par une espece de crainte. Mais laissant à part des choses si éloignées pour retour-

tourner à mon sujet, les Espagnols outrez du départ du Duc d'Orleans, & n'esperant plus rien dans le cœur du Roiaume, tournerent toutes leurs pensées du côté des frontieres, où ils surprirent les villes de Treves & de Philipsbourg, celle-ci à la faveur des glaces, par dessus lesquelles ils passerent, celle-là par le mauvais ordre qu'il y avoit à la garde de la ville. Cette perte fut sensible à la France, qui aprés avoir pacifié les troubles intestins, s'attendoit plutôt à faire de nouvelles conquêtes qu'à perdre celles qu'elle avoit faites. En éfet, elle venoit de renouveller l'aliance qu'elle avoit avec les Holandois, & elle croioit si bien que les Espagnols succomberoient sous l'éfort de ses armes quand elles seroient jointes à celles des Etats, qu'elle avoit déja fait le partage de ses Provinces. En execution de ce traité le Maréchal de Châtillon, à qui l'on avoit donné le Maréchal de Brezé beau-frere du Cardinal pour compagnon, mena l'armée qui étoit de quarante mille hommes du côté de Mastricht. Son équipage & son artillerie répondoient au nombre des combatans, car le Cardinal qui étoit amateur de la gloire aussi-bien pour les siens que pour lui, ne vouloit pas que dans une armée où il avoit un parent si proche pour General; il fut dit que rien y manquât. Pour autoriser un si grand armement, la guerre que l'on n'avoit faite jusques-là qu'en cachete, faut ainsi dire, fut declarée à l'Espagnol par un Heraut qui ala exprés jusqu'à Bruxelles. Le pretexte qu'on prit pour la déclarer, fut la detention de l'Archevêque de Treves, qui avoit été arrêté dans sa capitale lors qu'elle avoit été surprise, & conduit ensuite en Alemagne où il recevoit de mauvais traitemens. Mais le jujet étoit de ce qu'on avoit tâché tant de fois de débaucher le Duc d'Orleans, & de ce qu'on tâchoit encore par le moien de la Reine Mere de le faire retomber dans ses premieres fautes. On fit en France toutes sortes d'é-

forts pour mettre encore d'autres armées sur pié, capables de soutenir un si grand dessein, & l'on en conta dans un même temps cinq en campagne, qui étant toutes assemblées auroient fait prés de cent cinquante mille hommes. La plus forte de toutes neanmoins étoit celle que l'on envoioit en Holande; elle avoit pris, comme j'ai déja dit, le chemin de Mastricht : mais les Espagnols voulant empêcher qu'elle ne se joignit au Prince d'Orange, hazarderent avec de moindres forces de lui disputer le passage. Le Prince Thomas de Savoie étoit à leur tête, & ils lui avoient donné le commandement de leur armée, aprés qu'ils lui avoient inspiré de se broüiller avec le Duc de Savoie son frere, lequel étoit obligé d'être dans les interêts de la France depuis qu'elle étoit en possession de Pignerol & de Cazal. Le desir de regner avoit été cause qu'il avoit reçu leurs ofres de bon cœur, car il voioit le Duc de Savoie maladif & moribond, & il vouloit se faire un apui pour contrequarrer la France, qui n'auroit pas manqué en cas d'accident de prendre le parti de la Ducheſſe de Savoie qui étoit sœur du Roi, & à qui même avant la mort de son mari on destinoit la Regence & la tutelle de ses enfans. Ce Prince étoit brave de sa personne, & aiant voulu donner quelque chose au hazard, il se campa auprés d'Avem, où il faloit que les Maréchaux de Châtillon & de Brezé passassent. Ceux-ci, sur l'avis qu'ils eurent de son dessein, mirent leur armée en bataille, & s'étant aprochez de lui, il se donna un rude combat. La valeur du Prince Thomas tint quelque temps la victoire en balance, nonobstant le nombre; mais enfin aiant été obligé de ceder aprés une vigoureuse resistance, l'armée Françoise passa outre, & se joignit au Prince d'Orange. Les deux armées étant ainsi jointes ensemble faisoient prés de soixante & dix mille hommes, & chacun croioit que les Espagnols n'aiant point de for-

forces pour leur oposer, elles auroient bientôt emporté les principales villes des Païs-bas : mais la division s'étant mise entre les Chefs, & la jalousie entre les deux nations, toutes ces conquêtes se bornerent à la prise de Tillemont & de quelques bicoques. Aiant mis ensuite le siege devant Louvain, la famine se mit dans le camp des François, tellement que l'on fut obligé de lever le siege. La retraite ne fut pas dificile à cause de la foiblesse où étoient les énemis : mais le pain continuant toujours de plus en plus à manquer, à cause de l'infidélité des Holandois qui étoient bien-aises de ruiner nôtre armée, elle fut reduite bientôt dans un état si pitoiable, qu'elle devint un sujet de mépris & de risée pour tous ceux qui la voioient. Ces miserables restes n'osant entreprendre de forcer cinq ou six mille hommes qui avoient occupé un passage sur la frontiere, furent obligées de s'aler embarquer en Holande, & étant enfin arrivées en France, elles exciterent tellement le ressentiment du Cardinal, que sans des considérations particulieres il n'auroit songé qu'à tirer vengeance de cette injure. Les Espagnols profitant de cette mesintelligence se rendirent maîtres du fort de Skink, pendant que les Imperiaux d'un autre côté firent diverses conquêtes sur les Suedois.

Cependant il sembloit que le Cardinal de Richelieu avec toutes les lumieres de son esprit eut mal pris son temps pour declarer la guerre, car de quelque côté qu'on se tautnât, les afaires tournoient si mal qu'on en devoit craindre de fâcheuses suites. Neanmoins comme le Cardinal avoit le courage de ne se pas laisser abatre, il songea à remedier promptement à ces desordres, & principalement à ce qui concernoit les Suedois, qui se voioient dans une grande extrémité, en comparaison de ce qu'ils s'étoient vûs autrefois ; car ils avoient déja perdu la ville de Francfort avec plusieurs autres, & les

Impériaux avoient mis le siege devant Maience, qui étoit d'une si grande conſequence pour eux, que la plus grande partie de leurs conquêtes en dépendoit. Pour leur donner un prompt ſecours, le Cardinal de Richelieu envoia ordre au Cardinal de la Vallette, Gouverneur de Metz & du païs Meſſin, d'aſſembler le plus diligemment qu'il pourroit les troupes qui étoient dans ſon gouvernement, & les aiant groſſies de quelques garniſons de Lorraine, il le fit chef de cette armée qui étoit de dix-huit mille hommes. Le Vicomte de Turenne qui étoit de ſes parens & ſon ami particulier, ſe trouva dans ce nombre plutôt par le choix de ce Cardinal que par celui de la Cour, car il le demanda avec empreſſement, voulant lui témoigner par là l'eſtime & l'amitié qu'il avoit pour lui. La Cour ne lui voulut pas refuſer une grace de ſi petite conſequence, lui qu'elle choiſiſſoit au préjudice de tant de grands Seigneurs pour un emploi ſi conſiderable, & qui ſembloit lui convenir ſi peu, car c'étoit une choſe qui aprêtoit à parler à bien du monde, de voir un Cardinal à la tête d'une armée qui devoit agir en faveur des gens de la Religion, avec qui elle ſe devoit joindre ſuivant les conjonctures, & dont on devoit ſuivre tous les mouvemens, au préjudice bien ſouvent des Catholiques. Mais c'étoit comme une récompenſe des ſervices que la Vallette avoit rendus au Cardinal de Richelieu, dont on lui avoit vû prendre les interêts contre ſon propre pere & contre ceux de ſa Maiſon. Cette armée étant aſſemblée marcha au ſecours de Maience, qui étoit aſſiegé, comme j'ai dit ci-deſſus, & aiant pris Binghen en chemin faiſant, elle paſſa le Rhin ſur un pont de bâteaux que le Cardinal de la Vallette y fit conſtruire. Sur la nouvelle que les ênemis avoient eû de ſa marche, ils avoient fait le dégât par tout où il devoit paſſer, mais ils ne furent pas plutôt qu'il avoit traverſé le Rhin, qu'ils leverent promptement le ſiege. L'ar-

mée

Mets cependant qui soufroit déja beaucoup manque de vivres, se vit encore dans une plus grande necessité, car il on falut jetter dans Maience qui en avoit grand besoin; cela rendit le pain si rare que la livre valoit un écu. Dans une si grande cherté le Vicomte de Turenne se montra si liberal envers les soldats, qu'aprés avoir donné tout ce qu'il avoit, il fut obligé de vendre sa vaisselle d'argent pour subvenir à ses propres necessitez. Une action si genereuse aiant été sûë de toute l'armée, comme il vit que chacun lui en faisoit compliment, il fit courir le bruit qu'il avoit perdu de l'argent au jeu, & que c'étoit pour cela qu'il avoit été contraint de vendre sa vaisselle: mais la verité aiant été bientôt connuë de tout le monde, cela augmenta encore sa reputation & l'amitié que chacun avoit pour lui. Le Duc de Weimar se joignit au Cardinal de la Valette; mais au lieu que cela fut utile, l'armée étant devenuë plus nombreuse n'en eut que plus de peine à subsister. Cependant les énemis croiant qu'ils auroient bon marché de gens déja à demi vaincus par la faim, vinrent attaquer le pont de Binghen que l'on avoit fait venir à Maience, & aprés l'avoir foudroié à coups de canon il se donna un rude combat entre les deux partis. Le Vicomte de Turenne qui étoit retranché à la tête du pont, aprés avoir repoussé les énemis dans divers assauts, voiant que les siens vouloient sortir de leurs retranchemens pour pousser les énemis, les en empêcha, & fut beaucoup loüé de sa prudence; car il ne faloit que la moindre disgrace pour perdre l'armée, & dans l'abatement où chacun étoit, on étoit plus disposé à prendre la fuite qu'à faire une bonne action. Les énemis aiant encore fait quelques tentatives mais inutilement, furent assieger Sarbrik, afin de couper les vivres qui venoient de Mets au travers de mille difficultez; & ce siege ne permettant plus de s'arrêter davantage dans un pais où l'on mouroit déja de faim, s'on ne son-

songea plus qu'à faire retraite. C'étoit cependant la difficulté, car outre qu'elle étoit longue & que le païs étoit desert, Galas étoit sur les ailes avec une armée, qui bien loin de se ressentir de la misere, avoit toutes choses en abondance. Mais n'y aiant point d'autre parti à prendre, on se mit en marche à l'entrée de la nuit, & aiant fait prendre le change à Galas par une fausse marche, il ne put ateindre l'arriere-garde qu'au passage de la riviere de Loutre, où elle reçut quelque échec. Aiant passé cette riviere presque en même temps que nous, quoi que nous eussions rompu les ponts que nous avions faits dessus avec une extréme diligence, il continua sa poursuite, tellement que l'armée aiant été encore obligée de faire tête à Waudrevanghes, il se donna un rude combat, mais où la cavalerie soufrit plus que l'infanterie; car pendant que celle-là soutenoit l'éfort des ênemis, celle-ci passa la Sarre & se retira à Mets. Pendant une retraite si perilleuse, la faim augmentant de jour en jour, on voioit les soldats s'éloigner de l'armée comme des desesperez, sans se soucier ni d'ordre ni de ce qui pouvoit arriver de plus facheux. Ceux qui avoient du pain, ne l'osoient manger en leur presence qu'ils ne se jettassent dessus, & si le respect les retenoit, ils le devoroient des yeux, & ne rendoient leur faim que plus insuportable par là. Le Vicomte de Turenne aiant un jour convié quelques Oficiers à une alte, se vit tout d'un coup environné de plusieurs soldats de divers Regimens, & ne les pouvant regarder sans être touché de compassion, il leur distribua l'un aprés l'autre tout ce qu'il avoit; de sorte qu'il n'y eut que lui & ceux qu'il avoit invitez qui n'eurent rien, ou du moins qui eurent si peu de chose, que cela n'étoit pas capable de les rassasier. Il fit encore une action dans cette marche qui lui aquit l'amitié des soldats, car en aiant trouvé un au coin d'une haie que la fiévre & la misere emportoient de

de pouvoir marcher avec les autres, il décendit de cheval, le fit monter dessus, & lui aiant aidé à se tenir jusqu'à ce qu'il eût pû gagner un de ses chariots, il commenda à ses gens d'en avoir soin & de lui en rendre conte. Comme il n'y a rien qui se publie plutôt parmi les troupes que l'honêteté des Oficiers & sur tout des Oficiers de consideration, l'armée fut bientôt remplie du bruit de sa renommée, & cela fut cause qu'un soldat qui avoit de l'argent donna vint Loüis d'or à son Capitaine pour lui permettre de venir s'enrôler avec lui. Celui-ci qui avoit servi long-temps & qui avoit bonne mine s'étant presenté à lui, & étant interrogé combien il demandoit, il surprit extrémement le Vicomte de Turenne, quand aprés lui avoir dit qu'il ne vouloit point d'argent, il lui aprit qu'il en avoit donné au contraire pour être en état de venir dans son Regiment. Le Vicomte de Turenne tira en même temps sa bourse, & lui rendant ses vint Loüis d'or, il lui en donna encore vint autres, avec promesse de se ressouvenir en temps & lieu de l'amitié qu'il lui témoignoit. En éfet, aiant reconnu dans l'ocasion que c'étoit un fort brave homme, il l'avança dans son Regiment, & auroit fait encore davantage pour lui, si ce soldat n'eût été tué cinq ou six aprés.

Le desordre où le Cardinal de la Vallette s'étoit trouvé, n'étoit pas le seul malheur dont nous fussions menacez. Outre que le Prince de Condé pour avoir mal pris ses mesures, ou selon que quelques-uns ont cru pour avoir été trop interessé, avoit levé le siege de Dole, aprés avoir perdu une partie de son armée; Galas étoit entré en Bourgogne où il mettoit tout à feu & à sang. Tout aloit si mal sur la frontiere de Picardie, que les Parisiens crurent avoir déja les ênemis à leurs portes, car aprés avoir pris la Capelle & le Catalet, non pas sans quelque soupçon que les Gouverneurs auroient pû se défendre mieux, s'ils avoient voulu, ils assiegerent

rent Corbie qui est au cœur de cette Province, & d'où l'on pouvoit faire des courses jusqu'à la capitale du Roiaume. Avant qu'on fut le succés de cette entreprise on se hâta de rompre les ponts de dessus la riviere d'Oize, qui étoit la seule riviere qui put empêcher de venir à Paris: mais l'épouvante qui étoit déja bien grande, augmenta encore quand on sût après que cette place étoit tombée entre leurs mains, & qu'ils s'étoient pareillement rendus maitres de la ville de Roye. Pour remedier à des desordres si pressans, on convoqua le ban & l'arriereban, & pour apaiser le mécontentement des Princes du Sang, qui se plaignoient qu'on ne faisoit aucun cas d'eux, on leur mit les forces du Roiaume entre les mains. Le Duc d'Orleans avec une armée remplie de Noblesse reprit la ville de Roye & s'achemina contre Corbie: mais le Cardinal de Richelieu jaloux de la gloire qu'il aloit recevoir de cette conquête, y fit aler le Roi, qui acheva de la reduire. Le Comte de Soissons ne fut pas si heureux dans ses entrepriſes, mais neanmoins il ne laissa pas de servir utilement; car aprés avoir reçû quelque échec auprés de la Fere, il prevint les énemis qui vouloient assieger Doullens; de sorte qu'y aiant jetté du secours, ils se retirent sans rien faire davantage. Il n'y avoit plus que Galas qui faisoit de la peine, il s'étoit campé à Fontaines Françoise, d'où ses partis faisoient des courses bien avant. Dijon avec quelqu'autres villes de la Bourgogne avoient déja contribué, & il n'y en avoit pas une qui fut en état de soutenir un siege; mais le bon-heur aiant voulu qu'il tournât ses armes contre St. Jean de Laone, Rantzau se jetta dedans, & sa valeur donnant le temps au Cardinal de la Vallette d'assembler trente mille hommes, il marcha contre lui à dessein de lui donner bataille. Galas qui avoit des ordres contraires, leva le siege sans l'atendre, de sorte que tout ce grand orage qui sembloit de voir nous engloutir, se reduisit à la per-

perte de quelque bétail que les énemis avoient enlevé dans le plat païs. Il est vrai qui leur restoit encore un pié dans le Roiaume au moien des Isles Sainte Honorat & de Sainte Marguerite, qui leur avoient été renduës par la lâcheté des Gouverneurs; mais comme cela étoit séparé du reste de la France, & qu'il étoit aisé d'y donner remede, on n'en avoit nulle inquietude, & hors la, dépense qu'il faloit faire pour les recouvrer, ce n'étoit pas une afaire. En éfet, le Comte d'Harcourt que l'on avoit chargé de cette expedition, s'en aquita avec aussi peu de peine que l'on avoit espéré, mais avec un peu plus de danger, car il trouva que les Espagnols avoient mis une armée en mer pour lui disputer le passage; & il se vit obligé de la combatre ou de faire un long circuit pour l'éviter. Le succés lui aiant été favorable, le reste de l'expedition le fut aussi; de sorte qu'il remit le calme dans le Roiaume, qui avoit été en danger par tant de mal-heureux succés.

Ces troubles aiant été ainsi apaisez, le Roi à son tour porta la guerre dans differentes Provinces des Espagnols, & fut heureux en de certains endroits & mal-heureux en d'autres. Cependant les services que lui avoit rendus le Vicomte de Turenne, avec le bien que l'on disoit de lui, & qu'il reconnoissoit lui-même, l'obligeant à le distinguer, il le fit Maréchal de camp, & ne se trompa point dans le choix qu'il faisoit de lui. Le Cardinal de la Vallette, dans l'armée duquel étoit ce jeune Prince, s'étant acheminé en Alsace & desirant faire diversion en faveur des Suedois, dont les afaires bien loin d'être florissantes, étoient en méchant état, assiegea Saverne conjointement avec le Duc de Weimar, pendant que les Imperiaux attaquerent Coblens & Hermestein. Saverne n'étoit pas une place si forte, mais il y avoit une bonne garnison dedans, ce qui en rendit la prise plus difficile. Cependant le Vicomte de Turenne se croiant obligé d'en faire

plus

plus qu'à l'ordinaire pour se montrer digne de l'emploi que le Roi lui avoit donné, s'expoſa extraordinairement dans divers aſſauts où nous fûmes toûjours repouſſez. Enfin on trouva moien de s'emparer de la ville haute, ce qui ôta la communication de la ville baſſe avec le château. Enſuite on dreſſa ſes ataques du côté de la ville baſſe, que les énemis défendirent encore avec tant de valeur, que devant qu'on les put obliger à ſe rendre ils tuerent pluſieurs Oficiers de reputation, & bleſſerent même le Vicomte de Turenne. Comme ſa bleſſure n'étoit que legere, il ne ſe retira point du combat qu'on n'eût obligé les énemis à demander quartier, & même il voulut rendre conte aux Generaux de tout ce qui s'étoit paſſé en cette ocaſion avant que de chercher du remede. Mais comme il croioit, ou qu'on ne l'acuſât d'oſtentation, ou qu'on ne le voulût pas entendre ſi on s'apercevoit de ſa bleſſure, il envelopa ſon bras de ſon mouchoir, & tant que dura ſon recit il ſût ſi bien cacher toutes choſes, qu'on ne ſoupçonna rien de la verité. Ainſi quand les Generaux aprirent enſuite qu'il étoit bleſſé, ils demanderent comment cela s'étoit fait, s'imaginans que ç'avoit été depuis qu'ils l'avoient vû. Le château de Saverne ſe rendit bien-tôt aprés la priſe des deux villes, & la bleſſure du Vicomte de Turenne ne l'empécha pas de ſe trouver dans toutes les ocaſions où le devoir de ſa charge l'appelloit. Cependant il n'étoit pas encore tout-à-fait gueri qu'il quita l'écharpe qu'il avoit miſe pour ſoutenir ſon bras, car il n'aprouvoit pas le procedé de ceux, qui pour aprendre aux autres qu'ils ont reçû quelque bleſſure en quelque ocaſion, font parade ou d'une écharpe ou d'une emplâtre long-temps aprés qu'ils n'en ont plus que faire, comme ſi on les en devoit eſtimer davantage. Il diſoit à propos de cela, qu'un lâche étoit bleſſé auſſi-tôt qu'un brave homme; qu'ainſi c'étoit un abus de

vouloit tirer vanité d'une chose qui étoit commune à ceux qui manquoient de cœur comme à ceux qui n'en manquoient pas. Quoi que sa blessure ne fut pas considerable comme j'ai déja dit, toute l'armée non seulement prit part à son accident, mais encore tout ce qu'il y avoit de plus grand en France, dont il reçut des lettres; mais voulant les desabuser il leur récrivit lui-même, croiant qu'il n'y avoit point de meilleur moien pour leur faire voir que son mal n'étoit pas si grand qu'ils pouvoient peut-être s'imaginer. Quelqu'un de ses domestiques lui aiant dit cependant qu'il lui seroit avantageux de ne pas détromper la Cour si-tôt, dont il pouroit esperer plus de graces, il lui fit réponse qu'il n'étoit pas d'humeur à tromper personne, & encore moins le Roi qu'un autre.

Dans ce même temps, ou peu auparavant, le Duc d'Orleans ne pouvant calmer la haine qu'il avoit contre le Cardinal, s'étoit retiré à Blois, & n'avoit pas manqué de pretexte pour palier sa retraite. Le Comte de Soissons poussé d'un même esprit s'en étoit alé pareillement à Sedan, ce qui fit craindre au Vicomte de Turenne que cela n'excitât des troubles dans le Roiaume & dans sa Maison, car il falloit necessairement que Mr. de Boüillon son frere eût prêté son consentement à la faute du Comte de Soissons; & comme il ne doutoit pas que le Cardinal de Richelieu n'eût bien voulu acroitre la frontiere d'une aussi belle place qu'étoit Sedan, il eut peur qu'il ne se servît de cette ocasion pour en dépoüiller sa Maison. En efet, il est à presumer que c'étoit assez le dessein de ce Ministre. Mais comme le Roiaume venoit d'être, s'il faut ainsi dire, à deux doigts de sa perte, il eut peut-que comme il étoit auteur de la guerre, on ne le rendit responsable des événemens facheux qui pouroient arriver, si aprés avoir introduit une guerre étrangere, il introduisoit encore une guerre domestique. Cette considera-

ration le porta donc à traiter les choses à la douceur, & aiant trouvé moien d'adoucir le mécontentement du Duc d'Orleans en lui faisant esperer que le Roi agréroit son mariage, il n'y eût plus qu'à traiter avec le Comte de Soissons, dont l'esprit étoit plus difficile à manier. Ce Prince, comme chacun sait, n'étoit que le dernier Prince du sang, mais comme il avoit des pretentions de devenir le premier, car il avoit eû procés contre le Prince de Condé, esperant le faire declarer bâtard à cause qu'il étoit venu au monde à treize mois aprés la mort de son pere, il le portoit si haut que beaucoup de gens croioient qu'il étoit glorieux. Cependant la source de son mécontentement venoit, de ce qu'il s'imaginoit qu'on ne lui rendoit pas justice; & quoi qu'il eût perdu son procés par un arrêt du Parlement, qui avoit jugé en consequence d'un avis de Medecins, que la douleur que la Princesse de Condé avoit eûë de la mort de son mari avoit pu retarder son fruit, il traitoit cela de bagatelle, & faisoit tous les ans des protestations contre cet arrêt. Le Cardinal de Richelieu sachant que cette afaire lui tenoit au cœur, lui fit alors proposer par Senneterre, qui étoit l'Intendant de sa maison, que s'il vouloit épouser Madame de Combalet sa niéce, il le serviroit de tout son credit: mais ce Prince ne voulant pas s'élever par une basseſſe de cette nature (car on disoit que cette Dame étoit des bonnes amies du Cardinal) voulut beaucoup de mal à Senneterre de s'être chargé de cette commission, & l'aiant maltraité de parole, & même de la main à ce qu'on dit, ne le voulut pas revoir davantage. Ce mauvais traitement fut cause de sa fortune, car le Cardinal se croiant obligé aprés cela d'en prendre soin, lui fit du bien, & lui procura des honneurs qu'il n'auroit osé esperer auparavant. Enfin son fils a encore poussé les choses plus loin, & est mort Duc & Pair & Maréchal de France; tant il est vrai que quand la

fortu-

fortune commence une fois à nous regarder de bon œil, elle ne se lasse point en-suite de nous faire des faveurs. Le Cardinal qui étoit glorieux fut outré de la maniere que le Comte de Soissons avoit reçû ses ofres, mais étant retenu par les considerations dont j'ai parlé ci-dessus, il dissimula son ressentiment, & consentit qu'il demeurât à Sedan, où pour le détourner des pensées qu'il pourroit avoir de brouiller l'Etat, il lui suscita quelques amourettes par le moien de quelques-unes de ses domestiques qui étoient ses pensionnaires. Etant assuré de ce côté-là il ne songea plus qu'à porter la guerre chez les étrangers. Pour cet éfet il pria le Duc de Weimar de vouloir faire un tour jusqu'à Paris afin de s'aboucher avec lui, & ils prirent ensemble des mesures pour les afaires d'Alemagne, sans oublier neanmoins celles de Flandres où il vouloit faire ses plus grands éforts. Le Duc de Weimar s'en étant retourné content de la reception que le Roi & son Ministre lui avoient faite, assembla son armée, pendant qu'une partie des troupes qui avoient servi en Alemagne l'année precedente eurent ordre de filer sur la frontiere de Flandres. Le Vicomte de Turenne qui avoit été alarmé de l'afaire du Comte de Soissons, & qui avoit une joie inconcevable de voir qu'elle n'avoit point de suite, aiant été destiné pour servir dans ces troupes, s'y rendit avec le Cardinal de la Vallette qui en avoit le commandement, mais à qui on avoit donné le Duc de Candalle son frere pour commander conjointement avec lui. Il y avoit outre cela deux autres armées, l'une sous la conduite du Marquis de la Meilleraye, Grand Maître de l'artillerie neveu du Cardinal de Richelieu, l'autre sous le Maréchal de Châtillon. Celle-ci pour empêcher le secours des Alemans, s'avança dans le Luxembourg où elle prit Danvillers; l'autre marcha du côté de la mer, & pretendoit à cause de quelque inteligence s'assurer de St. Omer, mais

mais les traitres aiant manqué de parole, elle ne se trouva pas assez forte pour ataquer une place de cette consequence, & dont les seules aproches étoient capables de lui faire recevoir quelque afront; car cette ville est environnée d'un nombre infini de forts qui la défendent, & qui ne sont pas faciles à emporter. Cependant le Cardinal de la Vallette étoit entré en Flandres à la tête d'une armée de dix-huit mille hommes, & avoit ataqué le Château Cambresis. S'en étant assuré il fit marcher ses troupes contre Landrecies, petite place, mais forte par sa situation & par ses dehors, tellement que n'osant entreprendre d'en faire la conquête avec le peu de monde qu'il avoit, il se contenta de l'investir en atendant que la Meilleraye le fut venu joindre. Cette place étoit encore assurée par une bonne garnison, mais elle mettoit sa principale confiance au secours qu'elle atendoit d'Alemagne, & que lui devoit amener Picolomini. Comme ce qui étoit un sujet d'esperance pour les assiegez étoit un sujet de crainte pour les assiegeans, on hâta les travaux & les ataques pour ne pas donner le temps au secours de venir. Le Vicomte de Turenne, en qui le Cardinal de la Vallette avoit une confiance toute particuliere, ne sortoit point de la tranchée que pour lui aler rendre conte de ce qui se passoit. Mais les pluies continuelles empêchoient que les choses n'avançassent comme on le desiroit, outre que les frequentes sorties des assiegez incommodoient les travailleurs, & faisoient quelquefois bien du desordre. Le Colonel Gassion, dont la reputation étoit déja bien grande dans les troupes, aiant été blessé à la gorge dans une de ces sorties, cela sembla ôter le cœur aux soldats qui le considerojent comme un homme capable en cas d'une bataille de faire pancher une victoire de leur côté: mais le Vicomte de Turenne leur remontroit doucement leur devoir, & les remettoit insensiblement dans le bon chemin; il étoit

dans

dans l'eau avec eux jusqu'à la ceinture, & pour les animer par son exemple, il étoit le premier à travailler & le dernier à finir le travail; il leur disoit que la pluie ne dureroit pas toujours, mais que cependant il ne falloit point perdre de temps, parce que les énemis qui n'étoient déja que trop remplis de présomption, en concevroient plus d'audace. Enfin les pluies aiant cessé, & les travaux s'étant avancez autant que le mauvais temps l'avoit pu permettre, la place fut emportée aprés que le Gouverneur eût fait tout ce qui étoit en son pouvoir pour se bien défendre. De Landrecies une partie de l'armée marcha à Maubeuge sous le commandement du Duc de Candalle, qui avoit sous lui le Vicomte de Turenne. Cette place aiant fait mine de resister, fut bientôt reduite par la force, aussi-bien que celle de Beaumont qui apartient aux Princes de Chimay. Cependant le Duc de Candalle envoia le Vicomte de Turenne contre le château de Sobre, dont la situation étoit avantageuse, & où plus de huit cens païsans s'étoient refugiez avec leurs biens. Ceux-ci acoutumez au feu par les longues guerres qu'ils avoient vûës dans leur païs, sortirent au devant de lui, & il mépriſa d'abord cette ocasion comme indigne de son courage: mais aiant vû leur contenance, & qu'ils avoient ocupé des haies où ils faisoient grand feu, il retint ses soldats qui vouloient aler à eux sans ordre, comme à des gens qui ne meritoient pas qu'on prit tant de précaution. Aprés avoir ainsi empêché les siens de s'exposer inconsiderément, il fit ataquer les énemis, qui se défendirent avec beaucoup de courage, mais qui ne purent neanmoins resister à la furie avec laquelle on les ataquoit. Ils voulurent se retirer dans le château, mais le Vicomte de Turenne les poursuivit si vivement, qu'il y entra pêle-mêle avec eux, quelques-uns cependant s'étant sauvez dans la tour, firent mine encore de se vouloir défendre, mais le Vicomte de Turenne aiant juré qu'ils

qu'ils seroient pendus s'ils tiroient un seul coup de la les fit songer deux fois à ce qu'ils avoient à faire; de sorte qu'ils se rendirent à discretion. On avoit dessein aprés cela d'attaquer Avesnes ou bien quelque autre place dans le voisinage, mais sur l'avis qu'on eut que Picolomini avoit passé la Meuse à Namur, on crut que ce seroit assez que de se tenir sur la défensive, du moins jusqu'à ce que l'on eût reçû quelque secours. Busli Lamet qui venoit de défendre Hermestein avec beaucoup de reputation, en aiant amené fort à propos, cela tint Picolomini dans le respect, & fit naître l'envie au Cardinal de la Vallette d'assieger la Capelle: mais Busli l'aiant voulu reconnoître de trop prés avec le Marquis de Rambures Gouverneur de Doullens, qui étoit Marêchal de camp, l'un fut tué tout roide, & l'autre blessé si dangereusement qu'il ne vécut que peu de jours. La Capelle, nonobstant la perte de deux si braves hommes, fut pressée de si prés, que devant que Picolomini pût arriver elle étoit déja renduë. Picolomini tâcha de se venger de cet affront sur Maubeuge, qu'il sacagea aprés s'en être rendu maître, & fit diverses entreprises sur nôtre armée, dont les unes lui furent favorables, & les autres ne tournerent qu'a sa confusion. Le Vicomte de Turenne étoit des amis intimes du Comte de Busli Lamet, & fut si sensiblement affligé de sa mort, qu'on eût toutes les peines du monde à le pouvoir consoler. En éfet, c'étoit un homme d'un merite extraordinaire, & qui n'avoit plus qu'un pas à faire pour être Marêchal. Mais une mort precipitée l'aiant ravi à sa famille & à ses amis, il ne put parvenir à cet honneur, qui est le plus grand où puisse parvenir un gentil-homme.

Pendant que le Cardinal de la Vallette executoit les choses dont je viens de parler, le Prince d'Orange, avec qui le Cardinal de Richelieu s'étoit bien remis, avoit assiegé la ville de Breda, & étoit exci-

excité à cette conquête par plus d'une raison. Car outre la gloire qui lui en devoit revenir, il combatoit pour son patrimoine. Cependant comme le long-temps que Spinola avoit demeuré devant, lui faisoit connoître qu'il n'avoit rien à négliger, il fortifia son camp & le mit hors d'insulte. Les Espagnols aussi se préparoient à l'aller combatre, mais aiant eû peur qu'on ne fit une décente sur les côtes, à cause de quelques vaisseaux qui avoient paru à Flessingue, ils perdirent du temps, & quand ils arriverent en presence de l'énemi, ils le trouverent si bien retranché qu'ils n'oserent en venir aux mains. Le Prince d'Orange se servant de son avantage pressa la ville; & sa conduite n'étant pas moindre que son courage, il en vint à bout en deux mois, au lieu que Spinola en avoit été neuf à la prendre.

Les Espagnols se consolerent de ces malheureux succés sur la prise de Lucate qu'ils croioient prochaine. Cette place est située aux extrémitez du Languedoc & voisine du Roussillon, & ils l'avoient assiegée avec toutes leurs forces. Rien ne manquoit dans leur camp, ils tiroient toutes leurs munitions de Perpignan qui en est fort proche, & les vivres leur venoient en abondance; au lieu que les assiegez étoient denuez de toutes choses, & même sans esperance de secours, car il n'y avoit que quelques garnisons dans la Province, qu'on n'osoit lever de peur de quelque accident. Mais le Duc d'Haluin qui en étoit Gouverneur, aiant assemblé ses amis & un bon nombre de Noblesse, ne laissa pas de marcher contr'eux, & son bonheur voulut que la fraieur s'emparât tellement de leurs esprits, qu'aprés avoir rendu un foible combat ils abandonnerent leur canon & leur équipage. Cét heureux succés luifit donner le bâton de Maréchal de France, & on l'apella depuis le Maréchal de Schomberg, du nom du pere.

Tous ces avantages étoient capables de donner

beaucoup de joie à la Cour, si le Duc de Weimar eut été aussi heureux dans ses entrepriſes, & si d'ailleurs l'on n'eut eû quelque ſujet de mecontentement: mais le Duc de Rohan qui avoit fait ſon acommodement avec le Roi, & qui avoit pris adroitement la Valteline, en venoit d'être chaſſé par force, ſi bien que toutes les pretentions qu'on avoit formées ſur le Milanois s'en alloient en fumée. Le Duc de Weimar de ſon côté aiant entrepris de ſecourir Hanaw qui étoit aſſiegé par les Imperiaux, avoit été batu & contraint de prendre la fuite. Comme la fortune étoit ainſi balancée de part & d'autre, le Pape crut que les deux Couronnes entendroient plus volontiers à la paix, & tâcha de la moienner par l'entremiſe de ſes Nonces. Mais il avoit à vaincre la haine des deux Miniſtres, qui par l'averſion qu'ils avoient l'un pour l'autre, ne ſe mettoient gueres en peine de tous les maux qu'ils preparoient à toute l'Europe. Ces deux hommes faiſoient tout dans les deux Roiaumes, & les deux Rois n'étoient que deux fantômes pour amuſer les peuples de la grandeur de leur nom; l'un étoit introduit dans le Miniſtere malgré ſon Maître, & s'y conſervoit malgré lui; l'autre y avoit été apelé par l'inclination du Prince aprés la diſgrace du Duc de Lerme, qui avoit eû juſqu'à ſon propre fils pour énemi. Ils avoient tous deux la gloire de leur patrie en recommandation, ou pour mieux dire, ils ne cherchoient à l'élever que ſur les ruines l'un de l'autre, car leur animoſité étoit la ſource de la plûpart de leurs grands deſſeins. Ce n'eſt pas que le Cardinal de Richelieu ne fut un grand homme, mais il ſe donnoit entierement à la vengeance, tellement que pour perdre un de ſes énemis ils ne ſe ſeroit gueres ſoucié de perdre tout le peuple. Or il ſe ſouvenoit que c'étoit en vûë de le faire perir, que le Comte d'Olivares, vulgairement apelé Comte Duc Miniſtre d'Eſpagne, avoit fait rebeler tant de fois le Duc d'Or-

d'Orleans, & fait tant d'autres cabales, & il avoit dessein de s'en venger. Ce fut pour cette raison qu'il s'opoſa formellement à la paix, à laquelle il fit naître exprés des dificultez. Il ne voulut point reconnoitre le fils de Ferdinand pour Roi des Romains, & se fondoit sur ce que l'Electeur de Treves avoit protesté contre son élection. Ferdinand étant mort sur ces entrefaites, cette chicanne aportoit encore plus d'obstacles, parce qu'il ne s'agissoit plus alors d'un Roi des Romains, mais d'un Empereur à qui l'on disputoit sa qualité. La Maison d'Autriche de son côté ne manqua pas de pretextes pour couvrir la jalousie qu'elle avoit contre la Maison de France; tellement que tous les bons ofices du Pape furent sans éfet. Ainsi la guerre qui avoit déja fait tant de ravages, s'étendit encore avec plus de furie. Les Espagnols firent revenir en Italie le Prince Thomas, afin que sa presence excitât plus puissamment ses creatures, & il forma dans peu de temps un parti si dangereux, qu'avec le secours des Espagnols il reduisit la Duchesse de Savoie à l'extremité. Cette Princesse étoit encore peu habile dans le Gouvernement de ses Etats, elle sortoit de dessous la puissance d'un mari, qui n'aïant jamais eû d'inclination pour nous, ne lui avoit point fait de part des afaires, s'imaginant qu'étant Françoise comme elle étoit, elle auroit toujours beaucoup d'inclination pour son païs. Il avoit été obligé neanmoins par les raisons que j'ai deduites ci-devant, de se declarer pour nous; mais quoi qu'il eût joint ses armes aux nôtres, ses Capitaines avoient toujours quelque ordre secret, qui traînoit plutôt la guerre en longueur que de l'achever. Or la Duchesse de Savoie aiant suivi d'abord cette politique, le Cardinal de Richelieu fut bien-aise de la laisser miner peu à peu, afin que pour se retirer du peril elle suivît aveuglément ses volontez: ce fut pour cette raison qu'au lieu de lui envoier un secours ca-

pable de la guarantir, on ne fit paſſer d'abord en ce païs-là que quelques troupes de nouvelles levées, leſquelles faute de diſcipline furent bien-tôt diſſipées entierement. Cependant les Eſpagnols profitant de la conjoncture, reſolurent de nous chaſſer du Milanois où nous avions fait quelques conquêtes; mais les commencemens leur furent ſi mal-heureux qu'ils furent battus en deux rencontres, à la derniere deſquelles Martin d'Arragon qui les commandoit eut de la peine à ſe ſauver. Neanmoins comme ce n'étoit qu'un détachement de l'armée, ils eurent bien-tôt reparé cette perte, & ſe croians en état d'avoir la revanche ils mirent le ſiege devant Brême, où commandoit un gentilhomme de Bretagne nommé Montgaillard. Les Savoiars n'eurent pas plutôt apris ce qui ſe paſſoit, qu'oubliant leur politique ils preſſerent le Maréchal de Crequi d'y donner ſecours, car ils n'étoient pas ſi peu clair-voians, qu'ils ne viſſent bien qu'aprés la priſe de Brême les Eſpagnols tourneroient leurs armes contr'eux. Le commun peril aiant ainſi réüni les eſprits, il ſe joignirent au Maréchal de Crequi nonobſtant la haine qu'ils lui portoient, car ils le ſoupçonnoient d'avoir empoiſonné leur dernier Duc dans un feſtin, & ce qui rendoit leur ſoupçon plus fort, c'eſt que la plûpart des conviés étoient morts quelques jours aprés, ou avoient penſé mourir. Quoi qu'il en ſoit, cela n'aiant pas empêché que les deux armées ne ſe fuſſent jointes, on marcha au ſecours de Brême, où l'on tenta de faire entrer du monde par le Po. L'on équipa pour cela un certain nombre de barques, dans leſquelles on fit entrer de l'infanterie avec quelques Ingenieurs dont on avoit beſoin dans la place. Mais les Eſpagnols qui ocupoient les bords de la riviere, & qui y avoient du canon, firent un ſi grand feu qu'aprés avoir tué quelque monde & enfoncé deux de ces barques, les autres prirent le parti de s'en retourner. Ce malheureux ſuc-

succés étonna le Maréchal de Crequi, mais non pas de maniere à abandonner son entrepriſe.

Cependant n'aiant plus d'autre moien que d'attaquer les lignes, il voulut auparavant les reconnoître; mais comme il s'étoit avancé pour cela, il vint un coup de canon qui le tua tout roide, & qui jetta une grande conſternation dans son parti. Le bruit de sa mort s'étant bien-tôt repandu parmi les énemis, ils le firent savoir en même temps au Gouverneur pour tâcher de l'intimider, mais il n'en parut pas si surpris qu'il ne se défendit encore quelque temps avec beaucoup de courage. Neanmoins s'étant rendu plutôt qu'il ne devoit, on lui coupa le cou à Cazal, où il avoit eû permiſſion de se retirer avec sa garniſon.

La mort du Maréchal de Crequi aporta beaucoup de desordre dans nôtre armée auſſi-bien qu'aux afaires d'Italie, & devant que la Cour put donner de nouveaux ordres, toute l'armée se debanda faute de diſcipline & de paiement. Cependant les Eſpagnols aprés avoir donné ordre à leur nouvelle conquête, firent marcher leurs troupes ſans qu'on put deviner quel étoit leur deſſein, car Leganés qui les commandoit, faiſoit proteſte à tous les jours à la Ducheſſe de Savoie que le Roi ſon Maître ne vouloit point de guerre avec elle, & que pourvû qu'elle ſe deportât de cette intelligence ſecrete dont elle étoit ſoupçonnée avec les François, elle jouïroit en repos de ſes Etats & de la tutelle de ſes enfans. Ces aſſurances étoient charmantes pour une femme peu habille dans les afaires de la guerre, & dont le mal-heur étoit d'avoir ſon païs ſitué entre les Etats de deux Princes qui pretendoient tous deux donner la loi: mais enfin elle reconnut dans peu de temps que toutes ces belles paroles n'étoient que pour l'amuſer, car Leganés au prejudice de toutes ſes promeſſes s'aprocha de Verceil, aprés avoir ſaccagé tous les lieux qui étoient ſur ſon paſſage. Comme

il y avoit eû beaucoup d'imprudence à elle d'écouter aprés cela aucune de ſes propoſitions, elle eut recours au Roi ſon frere, à qui elle demanda avec d'inſtantes prieres un ſecours conforme à la neceſſité où elle ſe trouvoit : mais les interêts du ſang étant peu de choſes chez les Princes en comparaiſon de leur interêt, on la lia ſi bien qu'elle n'eut plus que le nom de ſouveraine ſous pretexte de lui conſerver le Piémont, on mit garniſon dans les plus fortes places, & il n'y eut que la capitale qui s'en exempta ; mais comme ce n'étoit rien ſi l'on ne s'en rendoit maître, on jetta tant de défiances dans l'eſprit de cette Princeſſe, que croiant tous les jours être à la veille d'être arrêtée, elle fut la premiere à demander qu'on y fit entrer des troupes. Cependant l'on eut peur que les habitans ne fermaſſent les portes s'ils avoient connoiſſance de ce deſſein. Ainſi on fut bien-aiſe de manier la choſe ſi adroitement qu'elle ne pût pas manquer. Pour cet éfet on manda les troupes ſous pretexte de revûë, & les principaux étant ſortis pour s'y trouver, il fut aiſé de ſe ſaiſir de la ville, tenant entre ſes mains ceux qui pouvoient faire reſiſtance. Chacun ne fut pas content de ce procedé, & il y en eut beaucoup qui favoriſerent le parti du Prince Thomas, qui n'y auroient pas ſongé ſans cela.

La Ducheſſe de Savoie s'étant ainſi jettée entre les bras du Roi ſon frere, ce fut à lui à épouſer ſes interêts, qui étoient deſormais devenus les ſiens. Cependant les grandes afaires qu'il avoit de tous côtez l'empêchant de faire tout ce qu'il auroit voulu, il ne lui put envoier que dix mille hommes ſous la conduite du Cardinal de la Vallette. En éfet, nous étions bien embarraſſez en Flandres, où nous avions entrepris aſſez legerement le ſiege de St. Omer à la barbe d'une puiſſante armée. Mais l'envie qu'on avoit eûë de le prendre aiant fait paſſer par deſſus toutes choſes, on faiſoit litiere, s'il faut

faut ainsi dire, d'hommes & d'argent. Neanmoins on ne put empêcher que les Espagnols n'y jettassent du secours, & ce malheur nous étant arrivé par deux fois, cela ôta tellement le courage à nos soldats & rehaussa si fort celui des énemis, qu'autant que les uns aprehendoient le combat, autant les autres le desiroient. Les deux armées en étant venuës aux mains avec des dispositions si peu favorables pour nous, le succés nous fut contraire. Ils forcerent nos lignes, battirent un quartier, & enfin aiant jetté un nouveau secours dans la ville, ils nous obligerent à lever le siege. Cette disgrace fut recompensée par la prise du Catelet; mais comme c'étoit peu de chose en comparaison de ce que nous avions manqué à prendre, ce ne fut pas un grand sujet de consolation; joint à cela que le Prince de Condé fut encore obligé de lever le siege de Fontarabie, où il se passa d'étranges choses: car ce Prince aiant voulu renforcer le quartier par où il savoit que les Espagnols devoient venir, ceux qui y étoient déja prirent les armes contre ceux qui les venoient secourir, & ainsi favoriserent si bien le dessein des énemis, qu'ils entrerent dans la ville sans donner combat. Il faloit voir cependant ce qui ariveroit en Alemagne & en Italie, où la guerre ne se faisoit pas avec moins d'aplication & de soin. Certainement si nous avions été maltraitez en Flandres & dans la Navarre, la fortune nous fit une grande reparation en Alsace, où le Duc de Weimar fit des merveilles. Ce Prince avoit été battu, comme j'ai dit, l'année précedente en voulant secourir Hanau, & avoit encore éprouvé d'autres disgraces; car aiant pretendu se venger sur Besançon où il avoit quelque inteligence, il avoit manqué son coup: de là aprés avoir donné quelque repos à son armée & l'avoir grossie de quelque secours, il fut ataquer Rhinfeld, ville située sur le Rhin, & qui est une des quatre villes Forestieres. Comme il y avoit bonne garnison, elle se dé-

défendit bravement, & donna le temps au Duc de Savelli & à Jean de Wert d'acourir à son secours. Le Duc de Weimar qui avoit avec lui le Duc de Rohan, & qui se tenoit assuré de la presence d'un si grand Capitaine, ne balança point à accepter la bataille que lui ofroient les énemis : mais la fortune pour lui mieux faire goûter les avantages qu'elle lui preparoit dans la suite, lui tourna encore le dos, & le Duc de Rohan combatant avec le même courage qu'il avoit combatu tant de fois, reçut une blessure, dont il mourut peu de jours aprés. C'étoit sans doute un grand homme & qui avoit toutes les parties d'un excellent Capitaine, mais qui auroit encore paru plus grand s'il avoit été dans un Etat où le Prince eût été de sa Relion, ou s'il eût été de la Religion de son Prince, car cela fut cause qu'on ne lui donna que des commandemens difficiles, & où l'on cherchoit plutôt à le perdre qu'à l'acrediter. Il vécut avec l'amitié des gens de la Religion, à qui il rendit de grands services aussi-bien que le Duc de Soubize son frere, mais il n'emporta que leur estime en mourant, étant soupçonné de les avoir abandonnez pour ses interêts.

Aprés la perte de cette bataille, les énemis voulant profiter de leur victoire poursuivirent Weimar qui s'étoit retiré du côté d'Offembourg, & le mirent dans la necessité de rendre un nouveau combat, ou de ruïner son armée par une nouvelle fuite ; l'un lui semblant plus glorieux que l'autre, il rapela le courage de ses gens qui paroissoient tout étonnez, & leur aiant fait comprire la necessité qu'il y avoit de vaincre ou de mourir, chacun demanda qu'on le mit aux mains avec les énemis : il étoit trop habile pour laisser ralentir leur courage, & les aiant pris au même moment, il commença la charge lui-même & se mêla tout le premier. Le combat fut rude & opiniâtré de part & d'autre, mais Weimar faisant merveilles du bras

aussi

aussi bien que de la tête, encouragea tellement les siens, que toute la resistance que les autres purent faire fut inutile. Le Duc de Savelli aprés s'être mêlé plusieurs fois, aiant été obligé de prendre la fuite, abandonna Jean de Wert qui tint encore ferme quelques temps: mais se voiant environné de tous côtez il mit les armes bas pour sauver sa vie. Weimar aiant reparé par une si grande victoire les mal-heurs qui lui étoient arrivez, retourna devant Rhinfeld qui se soumit à son obeïssance; de là aprés avoir reduit les principales villes d'Alsace il fit le siege de Brisac, qui étoit comme le chef d'œuvre & le couronnement de tant de grandes actions. Les énemis leverent plusieurs armées & livrerent plusieurs combats pour secourir une place si forte & d'une si grande consequence: mais Weimar qui recevoit toutes choses en abondance du Cardinal de Richelieu, repoussa si bien les énemis qu'aprés un siege extrémement long, & où se presentoient tous les jours de nouvelles dificultez, il vint à bout de son entrepriſe.

Il s'en faloit beaucoup que les afaires ne fussent sur un si bon pié en Italie: le Vicomte de Turenne qui y étoit allé avec le Cardinal de la Vallette, se trouvoit fort embaraſſé pour le seconder comme il faut, dans mille dificultez qui naissoient de moment à autre. Ce n'étoit rien que ce qui regardoit les armes, il faloit tous les jours dissiper des factions, racommoder la Ducheſſe avec ses Miniſtres, veiller à la fidélité des villes, observer les Gouverneurs, & par-dessus tout cela vaincre l'aversion qu'on avoit pour lui en ce païs là à cause de sa Religion: car les Italiens encore plus superstitieux que les Espagnols, disoient qu'on devoit atendre peu de chose d'un secours si mal assorti, qu'il étoit mouï de voir un Cardinal avoir pour un des principaux Officiers de son armée un heretique, dont le pere avoit voulu broüiller la France pour y faire fleurir sa Religion, & qui avoit été élevé dans une

ville, laquelle à l'exemple de la Rochelle servoit de retraite aux rebelles & aux mécontens, & qui enfin avoit fait son aprentissage en Holande, où étoit le centre & l'azile de l'heresie. Mais s'il y avoit quelque chose d'extraordinaire, c'étoit bien plutôt de voir un Cardinal faire une profession si éloignée de la sienne, de le voir dis-je tremper tous les jours sa main dans le sang d'un nombre infini de Chrétiens, sans remords & sans autre inquietude que celle que lui donnoit une ambition demesurée. Cependant il faloit que le Vicomte de Turenne s'acoutumât aux meurs & aux façons du païs, pour ne pas dire, aux manies, & qu'il vainquît par sa patience tant d'obstacles qui se presentoient à la fois. Il n'osoit presque faire profession de sa Religion, & s'il eût été moins zelé il auroit bientôt vécu en athée: mais rien n'étant capable de lui faire manquer à ce qu'il devoit à Dieu, il mépriſoit la haine de ceux qui lui vouloient du mal, & s'aquitoit de son devoir. La Duchesse de Savoie n'étoit pas tout-à-fait si prevenuë que les autres, mais elle ne laissoit pas de lui dire souvent, qu'étant aussi honnête homme qu'il étoit, il n'y avoit qu'une chose à desirer en lui, qui étoit le changement de Religion. Il écoutoit tout cela sans se laisser seduire, insensible aux flateries comme aux persecutions. Mais il y avoit tant d'autres afaires sur le tapis, qu'on ne parloit de celles-là, s'il faut ainsi dire, que par maniere d'aquit. Le Vicomte de Turenne trouva un jour sous son couvert un billet, par lequel on l'avertissoit que le Gouverneur de Cazal avoit inteligence avec les énemis, & qu'on en verroit des marques dans peu si l'on n'y donnoit ordre. Aiant lu ce billet il ne fit pas semblant de rien, mais aprés dîner il fut trouver le Cardinal de la Vallette, & le lui aiant remis entre les mains, ils furent bien embaraſſez tous deux, ne sachant ce qu'ils en devoient juger; car d'un côté ils craignoient que ce ne fut un

avis.

avis simulé pour leur faire faire quelque fausse démarche, & de l'autre il n'y avoit rien à negliger. Le Cardinal étoit du premier avis, mais le Vicomte de Turenne étoit du second, & se fondoit sur ce que le Gouverneur étant dans la place de la part du Duc de Mantoüe, il ne se souciroit plus d'être fidéle, parce que ce Prince venoit de mourir, & n'avoit laissé pour heritier qu'un jeune enfant incapable de se ressentir des fautes qu'on auroit faites contre son service. Il ajoûtoit quantité d'autres raisons à celles-là, & aiant enfin fait tomber le Cardinal dans son sentiment, il fut resolu qu'on l'observeroit, & que cependant on feroit courre le bruit qu'on vouloit visiter les places, afin qu'il ne fut pas surpris si on aloit par hazard à Cazal. On commença même à aler dans quelques-unes, & cependant on intercepta des lettres qui ne firent plus douter de l'intèligence. La chose étant ainsi averée, le Cardinal se rendit à Cazal avec le Vicomte de Turenne, & le Gouverneur étant venu pour les saluer fut arrêté, quoi qu'on eût découvert qu'il n'agissoit que par les ordres de la Ducheſſe de Mantoüe. Car cette Princesse qui n'avoit des lumieres que fort bornées, ne considerant que le temps present & voiant le Piémont rempli de troubles & de brigues, avoit cru assurer bien mieux la fortune de son petit fils, en le mettant sous la protection des Espagnols, qu'en le laissant sous la nôtre. Le Vicomte de Turenne ne put jamais deviner d'où lui étoit venu le billet; il crut neanmoins que c'étoit de la part de la Ducheſſe de Mantoüe, qui s'étoit repétiede ce qu'elle avoit fait, mais qui avoit été bien-aise qu'un autre y mit remede.

Aiant ainsi arrêté cette conspiration, ils n'eurent plus d'autre inquietude que de secourir Verceil que Leganés avoit assiegé avec toutes ses forces, & qui se tenoit presque seur du succés, car tout ce qui contribuë ordinairement à la défense d'une place manquoit dans celle-là, hommes, argent, muni-

ms de guerre & de bouche, ingenieurs; & l'on
roit dit avec beaucoup d'aparence qu'on l'avoit
t exprés pour favoriſer le deſſein des ênemis. Le
ouverneur tout ſeul ſupléoit à tant de défauts
r ſon courage & par ſa prudence; joint à cela
e la ſituation de la place avoit beaucoup retardé
travaux, car la riviere de Seſia qui fait pluſieurs
tites Iles à une portée de mouſquet, étoit cauſe
e la circonvallation en étoit plus grande, & les
nes plus dificiles à garder. Neanmoins Leganés
nt venu à bout de tout par ſa patience, devant
e le Cardinal de la Vallette eût pu aſſembler de
ces ſufiſantes pour donner bataille, il ſe mit à
ſſer la ville, & la reduiſit à une grande extré-
té, qu'elle ne pouvoit pas tenir long-temps de-
mais ſans un prompt ſecours. Le Gouverneur
nt trouvé moien de le faire ſavoir au Cardinal
la Vallette, il ſe mit en marche avec douze mil-
hommes tant de ſes troupes que de celles de Sa-
e pour l'aler ſecourir: mais le ciel commençant
averſer ſon entrepriſe par des pluies continuel-
, cela fatigua tant l'armée, que quand on fut
ivé en preſence elle eut plus beſoin de repos
e de travail. Leganés pour ne lui en pas laiſſer
ndre beaucoup, auroit été d'avis de marcher
c toutes ſes forces pour donner combat, s'il
pu en même temps conſerver ſes lignes; mais
iant pas du monde ſufiſamment pour l'un &
r l'autre, il detacha ſa cavalerie pour eſcar-
ucher, pendant que l'infanterie demeuroit à la
de de ſes poſtes. La foibleſſe de la garniſon em-
ha que le Gouverneur ne put profiter de cette
rſion par des ſorties, mais animant les ſiens
l'eſperance du ſecours qui paroiſſoit déja &
étoit même aux mains avec les ênemis, il
fit refoudre à une vigoureuſe défenſe. Les
ſes étant en cét état, il n'y avoit point de
qu'il n'y eut de petits combats entre les deux
rées; mais cela n'étant point deciſif, & ne

fai-

faisant au contraire que fatiguer ses troupes de plus en plus, & donner le temps aux ennemis de poursuivre leurs travaux, le Cardinal de la Vallette prit résolution de faire un dernier éfort: pour cet éfet il divisa son armée en deux, mais d'une maniere neanmoins qu'elle pouvoit se secourir, & en aiant donné une partie au Vicomte de Turenne pour ataquer le quartier des Alemans, il marcha avec le reste contre les Espagnols. Ils le reçurent avec beaucoup de courage, & ralentirent tellement son ardeur, que cette tentative auroit encore été inutile, si le Vicomte de Turenne n'eût combatu de son côté avec plus de bonheur. Mais aiant surpris les Alemans par une charge brusque & vigoureuse, il les fit pleier d'abord, puis les aiant enfoncez, huit ou neuf cens hommes passerent au travers portant avec eux quelques munitions de guerre & de bouche. Le Marquis de Leganés outré de cet afront, s'en vengea sur les Alemans qu'il acusa de negligence & de lacheté, il en fit decimer quelques compagnies, & pendre les sentinelles comme si elles avoient eû quelque inteligence avec nous; car pour se justifier de ce malheureux évenement, il faisoit tout ce qu'il pouvoit pour qu'on crût pensé que ses gens avoient manqué de fidelité, voulant qu'on crut qu'il ne pouvoit avoir été battu sans trahison. Ce secours donna quelque relache aux assiegez, mais ne les delivra pas tout-à-fait d'inquietude, la garnison étant devenuë plus nombreuse consuma plus de vivres & de munitions, & toutes choses venant à y manquer de nouveau, elle se vit bien-tôt reduite aux mêmes extrémitez où elle étoit auparavant. Cependant ce qui étoit arrivé aiant rendu Leganés plus vigilant & les Alemans plus soigneux, le Cardinal de la Vallette fit diverses autres entrepriſes sans succés, ce qui lui fit croire qu'il devoit assieger quelque place pour faire diversion; mais le Cardinal Trivulce qui commandoit une autre armée d'Espa-

pagnols, s'étant avancé, il eut peur de s'engager dans un païs où il ne seroit pas en son pouvoir d'avoir des vivres quand il le voudroit. Aiant donc rebroussé chemin il vint encore camper en vûë des ênemis, & aprés avoir reconnu leur camp du côté de la riviere, il crut que s'il pouvoit les chasser d'une Ile, il secoureroit la ville plus facilement. La resolution étant prise de les ataquer de ce côté-là, on atacha des escarmouches en divers endroits, afin de dérober la connoissance aux énemis du veritable dessein; mais aiant neanmoins soupçonné la verité, ils firent une batterie de six canons sur le bord de l'Ile, qui commença à tirer incessament, & même à faire quelque desordre. Comme cette entrepriſe ne pouvoit avoir des succés que par la surprise, le Cardinal de la Vallette euvoia un contr'ordre, & les troupes s'étant retirées, il jugea à propos de se retirer lui-même, son armée commençant à soufrir extrémement faute de vivres. Le Gouverneur qui avoit contenu sa garnison par l'espérance du secours, se trouva bien embaraſſé aprés cela pour lui faire faire son devoir; neanmoins ne voulant pas perdre la gloire qu'il avoit aquise par une vigoureuse resistance, il se défendit encore bravement, jusqu'à ce que voiant ses dehors emportez, la place ruinée à coups de canon, l'énemi logé aux piés des murailles dont une partie étoit déja tombée, & enfin hors d'espérance de tout secours, il fit une capitulation honorable.

On craignoit que la perte de cette place ne fut suivie de beaucoup d'autres, mais Leganés étant devenu malade sur ces entrefaites, les membres ne purent plus agir faute de chef, & quoi que le commandement eût été donné à un autre, le reste de la campagne se passa sans qu'il se fit rien de memorable de part & d'autre. Cependant nous ne laissions pas d'être menacez d'un prompt changement en Italie. La Ducheſſe de Mantouë irritée de

ce

ce qu'on avoit fait mourir le Gouverneur de Cazal qui étoit son sujet, mandioit en secret le secours de l'Empereur & des Espagnols, & quoi qu'on lui representât qu'il meritoit la mort aprés ce qu'il avoit fait, elle n'en convenoit pas, mais aussi n'osoit en disconvenir, depeur d'averer le soupçon qu'on avoit contr'elle, car elle nioit fortement qu'il eût fait les choses par son ordre, & quoi que son procedé le justifiât assez, elle vouloit qu'on la crût innocente pendant qu'elle demandoit reparation de la mort d'un coupable. Enfin son ressentiment ala si loin, que la Tour qui étoit de la part du Roi dans Mantoüe, fut obligé de se retirer avec son Envoié: mais afin qu'elle n'executât pas les mauvais desseins qu'elle avoit contre la Couronne, on fit en sorte avec les Venitiens de leur faire jetter garnison dans Mantoüe, esperant que par l'interêt qu'ils prenoient au repos de l'Italie, ils empêcheroient de tout leur pouvoir que les Espagnols ne s'en missent en possession. Nous eûmes encore un autre remede aux afaires de ce païs-là, mais qui nous vint d'une main que nous n'eussions osé esperer, car ce fut de la main même de nos énemis, qui devinrent jaloux les uns des autres, & qui dans la défiance où ils étoient, furent long-temps sans rien entreprendre. En éfet, le Prince Thomas & le Cardinal Maurice son frere qui venoient d'ariver en Italie & qui devoroient déja la succession de leur neveu, ne pouvoient consentir de la partager avec les Espagnols, & ceux-ci qui ne sont pas acoutumez à faire quelque chose pour rien, ne vouloient pas emploier leurs hommes & leur argent sans en retirer quelque recompense & quelque utilité. Cette mes-intelligence aiant duré quelque temps, ils furent long-temps sans rien faire, mais les Espagnols s'obstinant d'autant plus à ne rien relâcher de leurs interêts, qu'ils étoient persuadez que ces Princes ne pouvoient rien sans leur secours; enfin le Prince Thomas & son frere

frere furent obligez de consentir qu'ils retiendroient leurs conquêtes, mais que pour ce qui se rendroit de bon gré, il seroit à eux sans qu'ils y pussent pretendre. Cet acord étant signé de part & d'autre au grand desavantage des Princes, qui alienoient déja par ce moien leurs Etats imaginaires; ils agirent de concert, mais non pas sans avoir toujours beaucoup de jalousie les uns des autres. Cependant pour donner quelque couleur à leurs entrepriſes qui étoient odieuſes aux gens de bien, ils mandierent un decret de l'Empereur, par lequel les Princes Thomas & Maurice furent inſtituez tuteurs du petit Duc leur neveu, & le Teſtament du feu Duc de Savoie caſſé, par lequel il avoit nommé ſa femme pour avoir ſoin de ſon fils, juſqu'à ce qu'il fut en âge d'adminiſtrer lui-même ſes Etats: mais comme il étoit de foible complexion & même valetudinaire, ſes oncles vouloient qu'il ne vécut pas, & étoient bien-aiſes de recueillir ſa ſucceſſion avant ſa mort. Cependant comme ils avoient beaucoup de creatures la Ducheſſe de Savoie ſe vit dans d'étranges inquietudes; elle étoit abandonnée tous les jours de ceux qu'elle croioit les plus fidéles, & le procedé de ceux-ci la mettant en défiance de tous les autres, elle ne ſavoit à qui ſe fier, ni à qui communiquer ſes afaires qui ſe preſentoient: elle n'avoit pas plus de confiance au Cardinal de la Vallette, qui étant afectionné au Cardinal de Richelieu Miniſtre rempli d'ambition, ne ſuivoit que ſes mouvemens & ſes paſſions; tellement que ſe voiant abandonnée de tout le monde elle eut recours au Vicomte de Turenne, dont l'integrité & la prudence lui étoient connuës: mais cette Princeſſe lui aiant témoigné le ſoupçon qu'elle avoit de ces deux Cardinaux, il la pria de ne s'ouvrir pas davantage à lui, parce qu'étant ami de l'un, & obligé de ſervir l'autre comme premier Miniſtre de ſon Roi, il ne pouvoit entrer dans aucune afaire ſans leur participation.

La

La Duchesse de Savoie trouva cette réponse digne de lui, & n'étant pas assez prevenuë en sa faveur propre, pour y trouver à redire, elle l'en estima encore davantage. Le premier objet des armes du Prince Thomas fut Chivas, & augmenta encore la défiance de la Duchesse, car le Gouverneur se laissa surprendre sans donner ordre à sa défense; mais pour couvrir l'inteligence qui étoit entr'eux, le Prince Thomas fit joüer un petard à la porte, & se rendit maître ainsi de la ville. Cependant Dom Martin d'Arragon qui étoit un des principaux chefs des Espagnols, ataqua Cencio, mais aiant voulu déloger les énemis d'un gros bourg voisin d'où ils faisoient des courses, il fut tué d'un coup de mousquet. La prise de Chivas renouvella la jalousie des Princes & des Espagnols, chacun voulut s'en mettre en possession; les Princes comme pretendant que le Gouverneur le leur avoit remis de bon gré entre les mains, les autres se fondant sur ce que le petard aiant joüé, il devoit être censé avoir été pris de force: mais les Espagnols gagnerent leur cause, parce que les Princes ne voulurent pas insister davantage, de peur de perdre de reputation celui qui le leur avoit rendu. Cependant le Cardinal Maurice n'étant pas propre pour les armes, s'employa pour ne pas demeurer inutile, à faire des brigues dans le pais, & il y réüssit plus qu'il n'auroit osé esperer, car les peuples commençoient à se dégoûter de la Duchesse, disant qu'elle avoit apelé les François plutôt pour les manger que pour les défendre: en éfet, l'armée n'étoit pas sufisante pour resister aux Espagnols & aux Princes Savoiars, dont les forces augmentoient de jour à autre, & la bonne fortune aiant cela de propre qu'elle fait beaucoup d'amis, chacun se rangeoit du côté qu'elle se declaroit, sans considerer si ce parti avoit la justice de son côté. Dans une si grande extrémité la Duchesse ne savoit que faire, & n'aiant rien à esperer que du côté de

la France, elle y envoioit plusieurs couriers, tantôt au Roi, tantôt au Cardinal de Richelieu pour leur demander d'être secouruë promptement : mais quoi que les couriers revinssent toujours chargez de belles promesses, les afaires qu'on avoit d'un autre côté empêchoient qu'elle n'en vit l'éfet si-tôt. Le Duc de Weimar qui avoit aquis tant de reputation par la prise de Brisac, étoit mort peu de temps aprés à l'âge de trente six ans, & il laissoit une armée victorieuse, & même l'Alsace qu'il avoit conquise, entre les mains de celui qui auroit plus d'adresse pour s'en rendre maître. Car il n'y avoit personne dans son armée capable de remplir sa place, & chacun étoit plus disposé à écouter les propositions qui lui seroient faites pour son interêt particulier, que pour l'interêt commun. Le Cardinal de Richelieu qui ne dormoit point quand il s'agissoit de faire quelque chose pour le service du Roi, ou pour sa reputation, n'eut garde de manquer une occasion comme celle-là, & envoia en même temps vers les principaux Officiers de cette armée, qu'il disposa par le moien de son argent à recevoir tel General qu'il leur voudroit donner. Cependant le fils du défunt Electeur Palatin étoit parti secretement d'Angleterre à même dessein, se flatant que cette armée lui obeiroit d'autant plus volontiers qu'il étoit énemi juré de la Maison d'Autriche, contre qui elle combatoit depuis si long-temps : mais le Cardinal de Richelieu aiant peur qu'il ne troublât ses negociations, le fit arrêter à Moulins par où il avoit pris son chemin, sans que l'intercession du Roi d'Angleterre le put obliger à le relâcher. Au reste cette afaire où l'on avoit dépensé beaucoup d'argent, & pour laquelle on en dépensoit encore tous les jours, car on s'étoit obligé de paier les garnisons d'Alsace, retardoit le secours d'Italie ; joint à cela que nous avions été défaits devant Thionville, où le Marquis de Feuquieres qui commandoit les trou-

troupes, avoit été fait prisonnier. Il faloit donc refaire, non seulement cette armée dont les restes étoient en méchant état, mais encore soûtenir la reputation de nos armes dans la Flandre, où nous avions eû des succés plus avantageux, car le Marquis de la Meilleraie avoit pris Hesdin, & comme il étoit de la faveur, le Roi lui avoit donné le bâton de Maréchal de France sur la brêche pour donner plus d'éclat à ses actions. Neanmoins pour ne pas desesperer tout-à-fait la Ducheſſe de Savoie qui faisoit tous les jours de nouvelles pertes, on résolut de lui envoier Chavigni confident du Cardinal, qu'on chargea de belles promesses: il devoit trouver cette Cour dans une grande affliction, car aprés la prise de Chivas le Prince Thomas s'étoit rendu maître de Chieri, Montcallier, Jurée, Verrue, Cresentin, & de tant d'autres places, que cette Princeſſe étoit sur le point d'être reduite à la seule ville de Turin. Encore ce qui la desoloit davantage, c'est que la plûpart ouvroient leurs portes d'elles-mêmes, & faisoient paroître tant d'afection aux Princes, qu'il sembloit qu'elles euſſent beaucoup gagné en changeant de maître. Le Prince Thomas qui avoit de grandes intelligences dans Turin, jugea à propos alors de s'en aprocher, & la Ducheſſe craignant qu'il ne le voulut prendre par force, en fit sortir ſes enfans, qu'elle fit conduire dans la forteresse de Montmelian. Le Prince Thomas aiant pris son quartier au Valentin, attendoit tous les jours dans cette ville des resolutions qui lui fussent avantageuses, mais la Ducheſſe s'étant remiſe de la défense sur le Cardinal de la Vallette, ce General secondé du Vicomte de Turenne pourvut si bien à tout, que perſonne n'osa branler. Le Prince Thomas voiant que les choſes ne réüſſiſſoient pas selon son desir, s'éloigna de la ville, aprés avoir refusé des propositions de paix que la Ducheſſe lui avoit fait porter par le Nonce du Pape. Il refusa encore des

offres

ofres avantageuses que le Roi lui fit faire en cas qu'il voulut se detacher des Espagnols, & s'étant joint avec le Marquis de Leganés qui avoit recouvré sa santé, il se rendit maître de Montcalue & de Villeneuve d'Ast, de celle-ci par supriſe, & de l'autre par la force de ses armes. Ast fut pris ensuite, ou pour mieux dire se rendit de lui-même, les Magistrats alant au devant de lui pour lui porter les clefs. Le Gouverneur fit mine de se vouloir défendre dans la citadelle, mais il se rendit sans atendre le canon, ce qui fit croire qu'il avoit voulu sauver seulement les aparences. Les Espagnols s'emparerent de la citadelle, & les Princes de la ville conformément à leur traité; ce qui reveilla la jalousie des uns & des autres, car les Espagnols avoient assez d'ambition pour vouloir tout avoir, & les Princes de leur côté croiant que tout le pais leur devoit apartenir, avoient assez de chagrin d'être obligez de le partager avec eux. Le Cardinal de Richelieu qui avoit des espions par tout, prit un temps si favorable pour tâcher encore de les diviser; mais ils ne savoient ce qu'ils devoient faire connoissant son ambition, & aiant peur qu'il ne les trompât aprés avoir tiré ce qu'il pretendoit: ce qui leur donna encore plus d'aprehension fut qu'ils furent qu'il cherchoit à leur donner de la jalousie l'un de l'autre, & que tandis qu'il leur faisoit des propositions à tous deux en commun, il en faisoit à chacun en particulier, ne cherchant qu'à mettre de la division dans le parti. En éfet, n'aiant pu atirer à lui le Prince Thomas, il avoit dressé ses brigues du côté du Cardinal Maurice, à qui l'on tachoit d'insinuer qu'étant l'aîné comme il étoit, s'il y avoit quelqu'un qui dût avoir des pretentions, ce devoit être lui; qu'ainsi il ne devoit pas soufrir que son frere s'aquit toute l'autorité, pendant qu'on ne le consideroit que comme un homme qui avoit un grand nom, mais qui n'étoit bon à rien; qu'il ne fa-

Faloit pas croire que s'il arrivoit la mort du petit Duc, le Prince Thomas ne voulut point avoir de part dans la succession, qu'un homme acoutumé au commandement avoit peine à se remettre dans l'obeissance, qu'il disposoit déja en maitre de toutes les charges civiles & militaires, & que si on lui communiquoit les choses, c'étoit quand elles étoient faites, & plutôt pour les lui faire aprouver que pour lui en laisser la disposition. Cependant on disoit au Prince Thomas, qu'il fit une serieuse reflexion sur ce qu'il faisoit, que s'il se donnoit de la peine il n'en recueilliroit pas le fruit : & que quand il auroit bien travaillé, il se trouveroit qu'il n'auroit ruiné son pais que pour enrichir les Espagnols, & revêtir son frere des debris d'un Etat qui lui apartenoit par le droit d'ainesse, qui lui seroit bien plus glorieux de prendre la protection de son neveu & de la Ducheſſe sa belle sœur, & qu'il y trouveroit d'ailleurs plus d'avantage; que pensoit-il faire d'acroitre la puissance des Espagnols, & s'il s'imaginoit qu'ils se contentassent de leur partage, qu'il étoit bien éloigné des sentimens du feu Duc son pere, qui avoit toujours tenu pour maxime generale, qu'un Duc de Savoie se devoit défier également des deux Couronnes, que la France n'avoit d'autre dessein dans cette guerre que d'empêcher les conquêtes des Espagnols, & que les siens devant être les mêmes, il ne devoit pas diferer davantage de joindre ses armes à celles de cette Couronne, s'il étoit bien conseillé. Mais il étoit si fort engagé avec les Espagnols qu'il ne pouvoit s'en débarasser si facilement, car le voulant retenir par des liens qu'il ne put rompre, ils avoient desiré avant toutes choses qu'il envoiât sa femme à Madrid, & il craignoit qu'ils n'en usassent mal avec elle pour peu de changement qu'ils reconnussent dans son procedé. Le Cardinal de Richelieu n'aiant donc pu obtenir aucune chose, il falut songer à secourir la Ducheſſe, qui étoit au de-

deſeſpoir de ſe voir comme abandonnée. Neanmoins les deux freres aiant fait reflexion qu'éfectivement ils travailloient plus pour les Eſpagnols que pour eux, reſolurent de faire un corps à part de leurs troupes, dans l'eſperance qu'elles ſe groſſiroient bien plutôt, parce que beaucoup de gens du païs étoient retenus par les mêmes conſiderations, que celles qui leur faiſoient prendre cette reſolution. Ce qui leur donna encore plus d'envie de s'en ſeparer fut, qu'ils ne purent s'acorder entr'eux touchant l'ocupation qu'ils donneroient à l'armée, car les Eſpagnols qui aloient à leurs fins aprés s'être ouvert le paſſage du Montferrat par la priſe du Château de Montcalue, ne ſongerent qu'à ſe rendre maitres de Cazal, qu'ils conſideroient comme une place capable de donner le joug à l'Italie. Le Cardinal de la Vallette étoit bien embaraſſé comment avec ſi peu de monde qu'il avoit, s'opoſer à tant de choſes à la fois, car Trin s'étant rendu aux énemis ſans qu'il y pût aporter du remede, Cazal étoit en danger de ſe perdre, ſi le Vicomte de Turenne, qui venoit d'être fait Lieutenant General, n'y eût conduit promptement du ſecours. La Tour qui avoit commandé dans Mantouë, entra dedans en même temps, & ce fut à lui qu'on recommanda la défenſe de cette place, qui étoit ſans Gouverneur à cauſe de la mort du Duc de Candalle, qui y avoit été mis aprés qu'on eût découvert la conſpiration dont j'ai parlé tantôt. Le ſecours empêcha que les énemis n'y miſſent le ſiege, mais ils la bloquerent de ſi prés que rien n'y pût plus entrer. Le Cardinal de la Vallette avoit écrit pluſieurs fois en France pour avoir du ſecours, mais comme on diferoit de jour en jour de lui en envoier, il ſe crut obligé d'abandonner pluſieurs places, & de ne conſerver que celles qui étoient le plus de conſequence; par ce moien il forma un petit corps, avec lequel s'il ne pût tenir la campagne, au moins étoit il en état de traverſer les

deſ-

desseins des énemis. Enfin la Cour importunée des Generaux, & de la Ducheſſe, dont les afflixions croiſſoient de jour en jour, envoia le Duc de Longueville en Italie avec ſept mille hommes de renfort. Le Cardinal de la Vallette qui avec ſa petite armée n'avoit pas laiſſé de reprendre Chieri, ne lui eût pas donné quelques jours de repos qu'il marcha contre la ville d'Aſt, où il avoit quelque intelligence. Les deux Princes de Savoie y étoient, & il pretendoit qu'ils ne lui échaperoient pas : mais ceux-ci aiant découvert la conſpiration, en firent punir les auteurs, & ſe tinrent ſur leurs gardes. La Vallette aiant apris en chemin ce qui ſe paſſoit, quita ſa route & marcha contre Chivas, que le Marquis de Leganés entreprit de ſecourir: mais comme il eût été bien-aiſe d'en venir à bout ſans combat, il s'aprocha de Turin, croiant que la jalouſie qu'en prendroit la Vallette ſeroit capable de lui faire lever le ſiege; il eſperoit auſſi qu'en ſe poſtant entre la ville & lui il couperoit les vivres; mais la Vallette qui avoit mis bon ordre à tout, preſſant ſes atâques, obligea Leganés de venir à lui, voiant que la place aloit tomber entre ſes mains; il y eut quelque leger combat entre les deux armées, mais Leganés n'y aiant pas trouvé ſon conte eut le regret d'avoir perdu ſon temps. Neanmoins les Princes de Savoie profitant de l'ocupation qu'avoient nos armes, s'emparerent de Villefranche & de Nice par la faute de nos galeres, qui étant envoiées là pour la ſureté de ces places dont les habitans étoient ſoupçonnez de trahiſon, ſe laiſſerent atirer imprudemment en pleine mer par quelques vaiſſeaux qui avoient paru ſur la côte. La citadelle de Nice voulut faire quelque reſiſtance eſperant qu'on lui enverroit du ſecours, mais elle ne donna pas le temps au Cardinal de la Vallette d'y arriver, & l'armée en étoit encore à deux journées qu'elle étoit déja renduë. La perte de deux places ſi conſiderables afligea extrémement la Ducheſſe, qui ne voioit

voioit de tous côtez que des sujets de défiance, car Chavigni qui étoit auprés d'elle, lui demandoit de la part du Roi qu'elle eut à lui remettre le reste de ses Etats entre les mains, disant pour les raisons que tant qu'elle en seroit la maîtresse, les peuples par l'aversion qu'ils avoient pour elle seroient toujours de nouvelles pratiques, mais que quand ils sauroient que le Roi s'y interessoit si fort, la crainte de sa puissance seroit capable de les retenir, qu'il n'y avoit point de moien d'ailleurs de ramener ses beaux-freres dans le devoir, lesquels songeroient à deux fois avant que de continuer leurs hostilitez, voiant qu'ils n'avoient pas tant à faire à elle, qu'à un Prince qui étoit en état de les en faire repentir tôt ou tard. Quoi que ces raisons, bien loin d'être capables de persuader, n'eussent rien qui ne put être détruit par une seule parole, neanmoins la Ducheſſe ne sachant que faire dans l'extrémité où elle étoit reduite, fut obligée d'aquiescer à tout ce qu'on voulut, elle remit les villes de Querasque, de Carmagnolle & de Savillan entre les mains du Cardinal de la Vallette, & quoi que ses Ministres ne le lui conseillassent pas, elle ne fut que leur répondre sinon, qu'aprés nous avoir confié sa propre personne elle n'avoit plus rien à menager. Cependant comme il s'en faloit beaucoup que nous ne fussions aimez dans le païs, cela redoubla encore l'averſion qu'on avoit pour elle, & les habitans de Turin cherchant une autre protection apelerent ses beaux-freres, leur promettant de leur livrer la ville. Cependant comme il n'étoit pas en leur pouvoir d'executer ce qu'ils promettoient, à cause de l'exatitude qu'on aportoit à la garde de tous les postes, il fut resolu que le Prince Thomas s'aprocheroit de la ville avec des petards & avec des échelles, & ils lui indiquerent un endroit par où il pouvoit esperer de s'en rendre maître plus facilement. La chose aiant été projettée avec beaucoup de conduite, le Prince Thomas s'étant

tant presenté du côté du bastion vert y dressa ses échelles, & aiant fait monter son monde sans être découvert, il s'en rendit maître sans qu'il lui en coutât un seul homme : il fit joüer en même temps un petard à la porte du château, & le bruit aiant réveillé quelques soldats, ils accoururent à moitié endormis, mais ne firent qu'acroitre la victoire par leur défaite. La Ducheſſe eut toutes les peines du monde à ſe ſauver dans la citadelle, & s'y retira preſque toute nuë, aiant tant d'autres afaires dans la tête qu'elle ne prit pas garde à l'état où elle étoit. La ville fut conſervée ſaine & entiere par les ordres du Prince Thomas, & ce fut comme un miracle, que parmi le deſordre & la confuſion, qui étoient encore augmentez par les tenebres, il eût pu empêcher qu'on ne pillât les habitans. Le Cardinal de la Vallette n'eût pas plutôt apris cette facheuſe nouvelle, qu'il leva le ſiege de Cuni, où il s'étoit acheminé aprés avoir taché inutilement de donner ſecours à la citadelle de Nice, & s'étant aproché de Turin, il ſongea moins à le reprendre qu'à en retirer la Ducheſſe, & à donner quelque ſecours à ce qui tenoit encore bon. Cependant Leganez aiant nouvelle de ce grand ſuccés, quita toute autre afaire pour tâcher de reduire la citadelle, mais s'étant vûs le Prince Thomas & lui, ils eurent encore quelques paroles enſemble touchant cette derniere conquête, car le Prince pretendoit qu'y aiant été apelé par les habitans, elle lui devoit demeurer, & Leganés qu'aiant été priſe par eſcalade, il n'y avoit point de doute qu'elle ne tombât dans le partage du Roi ſon maître. Ces conteſtations qui penſerent aler fort loin, aiant donné quelque temps pour reſpirer, le Nonce du Pape propoſa une treve, & le Prince Thomas s'y étant porté par la crainte qu'il avoit que les Eſpagnols ne ſe rendiſſent maîtres de la citadelle, il y eut quelque eſperance que pendant que la treve dureroit, on retireroit ce Prince entierement d'en-

tre leurs mains. Cependant le Vicomte de Turenne avoit une passion extraordinaire de sortir de ce païs-là, & aprés en avoir écrit en Cour plusieurs fois sans en avoir de réponse, il resolut d'en parler lui-même au Roi, qu'on disoit venir de France pour donner plus de chaleur aux afaires d'Italie; car quoi qu'il eut une forte passion de rendre service à la Duchesse de Savoie, la bonté de son naturel ne lui permettoit pas de voir l'état où elle étoit reduite sans être touché de douleur, & sans avoir dessein de s'éloigner d'un lieu où il avoit à tous momens devant les yeux des objets de compassion. Cependant comme il n'y avoit que la pitié qui lui inspirât ces sentimens, il promit à la Duchesse qui lui faisoit des reproches de ce qu'il la vouloit abandonner, qu'il n'y penseroit pas si elle étoit secouruë comme il le desiroit. Mais il s'imaginoit que tous les bruits que l'on faisoit courir de la venuë du Roi, n'étoient que pour ne la pas jetter dans le dernier desespoir, & pour l'empêcher de s'acommoder avec ses beaux-freres: pendant quoi le Cardinal de Richelieu tâchoit de faire ses afaires d'un autre côté.

La treve dont je viens de parler, n'étoit que de six semaines, & quoi que ce terme fut bien court pour en esperer beaucoup de choses, nous ne laissâmes pas d'en profiter. Le Cardinal de Richelieu considerant enfin que les afaires d'Italie lui étoient bien autant de consequence que celles de Flandres ou d'Alemagne, donna ordre qu'une partie des troupes qui étoient destinées pour l'Alsace marchât de ce côté-là. Cette diversion donna quelque relache à l'Empereur qui avoit déja perdu l'Alsace, & qui étoit bien embaraſſé pour s'opoſer aux Suedois, dont les afaires s'étoient rétablies en Alemagne sous le Duc de Weimar, & sous la conduite du General Bannier qui lui avoit succedé au commandement des armes. Neanmoins comme il n'étoit pas en état de profiter de cette diversion, il se plai-

plaignoit hautement des Eſpagnols, diſant que pour leurs interêts particuliers ils ne ſe ſoucioient pas qu'il eût perdu l'ancien patrimoine de la Maiſon d'Autriche. Pour apaiſer un peu ſes plaintes les Eſpagnols lui envoierent quelque argent, avec promeſſe de le ſecourir bien-tôt avec une puiſſante armée. En éfet, ils commencerent à faire beaucoup de levées dans leurs Etats; mais elles ne furent pas plutôt achevées, que leurs propres interêts leur étant plus chers que ceux d'autrui, ils les deſtinerent pour la Flandre, dont le Roi n'avoit pas abandonné la conquête, quoi qu'il parut s'aplquer un peu plus qu'auparavant aux afaires d'Italie. Cependant comme les paſſages étoient bouchez, il falut embarquer ces nouvelles troupes pour les tranſporter dans ce païs-là: mais les Holandois qui avoient autant d'interêt que nous à empêcher leur debarquement, ſe mirent en même temps en mer ſous le commandement de l'Amiral Tromp, ce qui étonna tellement les Eſpagnols, quoi que beaucoup plus forts en hommes & en vaiſſeaux, qu'ils ſe retirerent dans les ports du Roi d'Angleterre, avec qui ils avoient fait un traité avantageux. Neanmoins comme le Roi d'Angleterre n'avoit pas rompu avec les Holandois, ceux-ci eſperoient encore trouver quelque ocaſion favorable pour batre les Eſpagnols: mais le Roi d'Angleterre mit quarante vaiſſeaux en mer ſous pretexte de conſerver ſes côtes, & ces vaiſſeaux s'étant poſtez contre les Eſpagnols & eux, rompirent toutes leurs meſures. Cependant s'étant élevé un brouillard épais: les Eſpagnols à la faveur des Anglois qui couvroient leurs mouvemens, tenterent de paſſer Dunkerque, & les Holandois ne s'en étant aperçûs qu'un peu tard, ne purent empêcher que quelques vaiſſeaux n'entraſſent dans le port; neanmoins la plus grande partie aiant été coupée avant que de pouvoir joindre les autres, fut obligée de s'enfuir ſans que les Anglois fiſſent mine de leur donner ſe-

cours, car le Roi d'Angleterre à qui les Holandois menaçoient de declarer la guerre s'il perseveroit de proteger ainsi leurs énemis, n'osoit passer ouvertement à des hostilitez, de peur d'émouvoir ses peuples contre lui, lesquels ne lui étoient pas bien afectionnez. Les Espagnols se retirerent encore dans ses ports, mais voiant qu'ils se consumoient de jour à autre sans esperance de pouvoir obliger les Anglois à faire davantage pour eux, il se resolurent à s'en retourner en Espagne dés qu'ils en trouveroient l'ocasion. Un broüillard s'étant encore élevé au bout de deux ou trois jours, ils crurent que comme il leur avoit été favorable l'autre fois il le pouroit être encore celle-là. Mais Tromp qui se doutoit de leur dessein, en aiant été informé plus amplement par quelques vaisseaux legers, qu'il tenoit sur les ailes pour être averti en temps & lieu, se mit aussi-tôt à la voile, & aprés un combat qui dura neuf heures, obtint une victoire si signalée qu'il prit seize vaisseaux & en coula plusieurs autres à fonds. Cet heureux succés fut d'une grande importance pour nous aussi bien que pour les Holandois, car il nous donna moien d'assieger & de prendre Arras qui est la capitale de l'Artois, & qui mettoit la frontiere de Picardie à couvert du côté de Doullens. Cependant le Roi d'Angleterre jaloux de cette conquête étoit tout prêt de se declarer, mais le Cardinal de Richelieu qui avoit autant de creatures dans les autres Roiaumes que dans le nôtre, fit soulever les Ecossois contre lui, ce qui lui donna tant d'afaires, qu'il fut obligé de laisser les autres en repos. Ce fut presque en ce même temps que les Portugais encouragez par ses promesses secoüerent aussi le joug Espagnol, & qu'il envoia le Prince de Condé contre la forteresse de Salses qui est à l'entrée du Roussillon; mais comme si la fortune eût pris plaisir à le favoriser toûjours de plus en plus, il arriva que les Espagnols voulant à quelque prix

que

que ce fut donner secours à cette place, firent marcher une puissante armée en Catalogne, laquelle aiant desolé cette Province par un nombre infini de vexations, fit naître l'envie aux Catelans de se soulever pareillement. Le commencement de leur revolte éclata contre le Comte de Ste. Colombe leur Viceroi, à qui ils imputoient la plûpart des choses qu'ils avoient soufertes, & à qui la ville de Barcelonne sur tout vouloit beaucoup de mal, parce qu'il avoit fait empriſonner un de ſes Jurats qui s'étoit opoſé à ſes volontez pour la défenſe de ſes privileges. Ce Viceroi voiant la furie du peuple contre lui voulut ſe ſauver dans l'Arſenal, mais ne s'y croiant pas en ſûreté, il faiſoit deſſein de s'embarquer ſur une galere, lors qu'il fut maſſacré impitoiablement par un nombre infini de ces ſeditieux. Le Cardinal de Richelieu qui avoit coutume de former les revoltes, n'eut garde de ne pas donner des forces à celle-là qui étoit déja toute formée : il envoia aſſurer les Catelans d'une puiſſante protection, & ceux-ci lui aiant député quelques-uns d'entr'eux, il leur fit tant d'honneur & de careſſes, qu'il n'en auroit pas fait davantage aux Ambaſſadeurs des Princes aliez de la Couronne. Cependant aiant excité tant de troubles dans les Etats des énemis, & de ceux qui leur pouvoient donner ſecours, il s'atacha plus éficacement aux afaires d'Italie. Le Roi s'étoit dés le commencement de la campagne acheminé à Grenoble, d'où il avoit déja envoié des ſecours, & où il avoit vû la Ducheſſe de Savoie ſa ſœur qui étoit venuë de ſi loin pour implorer ſa protection: mais elle n'avoit pas eû toute ſorte de contentement, car on lui avoit fait des propoſitions ſi étranges, comme celles de faire entrer garniſon Françoiſe dans Montmelian, & d'envoier ſon fils à Paris pour être nouri auprés de Mr. le Dauphin, qu'elle avoit reconnu, mais trop tard, qu'on avoit deſſein plutôt d'envahir ſon

pais, que d'y rétablir celui qui en étoit le maître legitime. Cependant aiant eû assez de constance pour resister à ces propositions, en faveur desquelles on lui offroit mille choses avantageuses; enfin le Roi s'en desista, & le frere & la sœur s'étant separez en suite assez contens l'un de l'autre, le Roi s'en retourna à Paris, & la Duchesse de Savoie chez elle. Le Cardinal de la Vallette étant venu à mourir sur ces entrefaites, il laissa l'armée sous le commandement du Vicomte de Turenne qui avoit été fait Lieutenant General, mais qui eut tant de regret de sa perte, qu'il ne put gouter le plaisir qu'il auroit eû en un autre temps de sa nouvelle dignité. La Duchesse de Savoie étant revenuë le conjura tout de nouveau, mais avec d'instantes prieres, qu'il eut à ne la pas abandonner: mais outre qu'il ne le pouvoit faire sans ordre, la mort du Cardinal de la Vallette ne lui permettoit plus de le demander, non pas que ce qu'il en eût fait eût été par jalousie, mais parce qu'il eût semblé qu'à cause des afaires épineuses, il eût refusé de se charger de la conduite de l'armée; elle n'étoit pas de plus de six mille hommes, mais sa prudence supléant à tout, il se mit en état de troubler les desseins des énemis qui pretendoient se prevaloir de la mort du chef. Cependant la Cour ne fut pas plutôt avertie de cet accident, qu'elle nomma le Comte d'Harcourt pour prendre la place du Cardinal de la Vallette, ce qu'elle n'auroit pas fait aiant assez de confiance au Vicomte de Turenne, si l'état où étoient les afaires de sa Maison ne l'eussent rendu en quelque façon suspect. J'ai dit ci-devant que le Comte de Soissons s'étoit retiré à Sedan, & qu'on avoit soufert qu'il y demeurât, comme si l'on n'eût rien aprehendé de sa retraite: mais le temps & les conjonctures aiant fait prendre d'autres sentimens, on crut que Mr. de Boüillon qui avoit quité le service des Etats, & s'étoit retiré chez lui avec la fille du Marquis de Berghe qu'il avoit épousée, fomentoit

ses

ſes mécontentemens, & qu'ils penſoient tous deux à troubler les proſperitez où ſe trouvoit le Roiaume. L'azile que le Duc de Guiſe & le Baron du Bec, qui étoient auſſi mécontens du Cardinal de Richelieu, avoient trouvé auprés de lui, augmenta encore ces ſoupçons; & comme on avoit peur que le Vicomte de Turenne n'épouſât ſes interêts au prejudice de ſon devoir, on fut bien-aiſe de lui ôter les moiens de mal faire, ſupoſé qu'il en eut la volonté. Cependant le Comte d'Harcourt ne fut pas plutôt nommé pour aler commander les troupes d'Italie, qu'il partit en poſte pour faire plus de diligence: il trouva que le Vicomte de Turenne avoit déja fait diverſes entrepriſes, & étant bien-aiſe d'avoir quelque part à la gloire qui lui en devoit revenir, il ſe rendit à l'armée, dont il prit le commandement. Quoi que le Vicomte de Turenne eut quelque lieu de n'être pas content de ſon arrivée, il lui rendit tous les devoirs qu'il devoit à ſon General, joint à cela que ſa naiſſance & ſon merite particulier demandoient qu'on en uſât honêtement avec lui. Le Comte d'Harcourt qui étoit le plus honête de tous les hommes, lui rendit avec uſure ſes civilitez, mais n'en demeurant pas tous deux à ces marques exterieures d'honêteté, ils lierent enſemble une ſi forte amitié, qu'ils ne ſe purent plus paſſer l'un de l'autre. Le Comte de Harcourt ſignala ſon arrivée par des commencemens fort glorieux, & quoi que ſon armée ne fut que de quatre mille hommes de pié & de trois mille chevaux, il ne laiſſa pas de faire des entrepriſes qui paroiſſoient au deſſus de ſes forces. Les Eſpagnols voulant les traverſer s'avancerent au devant de lui, pendant que le Prince Thomas marcha droit à la riviere de ... que le Comte d'Harcourt devoit traverſer pour faire ſa retraite. Le Comte d'Harcourt ſachant que les Eſpagnols avoient deux fois autant de monde que lui, ne crut pas à propos de hazarder le combat, & prit le chemin

du pont de la Route, comme le Prince Thomas avoit bien prevû, mais se voiant enfermé entre les deux armées il se hâta de passer le pont, tandis que le Vicomte de Turenne par son ordre s'y retranchoit pour arrêter les Espagnols; il marcha ensuite contre le Prince Thomas qui s'avançoit, croiant que la victoire ne lui pouvoit échaper, mais la fortune se declarant en faveur du Comte d'Harcourt, comme pour le recompenser d'une action si hardie & conduite avec tant de jugement, le Prince Thomas fut batu, quoi qu'il fit des choses extraordinaires de sa personne. Leganés ne pouvant ignorer qu'ils ne fussent aux mains, par le bruit des canons & les coups de mousquet qu'il entendoit distinctement, se pressa d'arriver à la riviere, & aprés avoir pris quelques équipages qui n'avoient pas encore eû le temps de passer, il fit attaquer le pont qui fut défendu avec beaucoup de courage. Cette resistance ralentit l'ardeur des Espagnols, & aiant su que le Prince Thomas avoit déja été défait, ils n'oserent entreprendre de forcer le pont, de peur d'acroitre leur malheur par quelque nouvelle disgrace. Neanmoins le Vicomte de Turenne aiant fait passer la riviere à ses troupes, en fut suivi de si prés, qu'il fut obligé par plusieurs fois de tourner tête; mais les énemis aiant reconnu à sa contenance qu'il n'y avoit pas grande chose à gagner avec lui, lui laisserent joindre le Comte d'Harcourt, sans y aporter davantage d'empêchement. Ce succés, qui fut admiré également des amis & des énemis, mit la gloire du Comte de Harcourt à un haut point, & quoi qu'il semblât que le Vicomte de Turenne y eut peu de part à cause que l'autre avoit le commandement en chef, on ne laissa pas de lui en atribuër une partie: mais bien loin que le Comte d'Harcourt y trouvât à redire, il avoüa lui-même que les choses n'auroient peut-être pas tourné si heureusement, s'il n'y avoit contribué par son courage & par sa conduite.

duite. Les Espagnols s'étant joints en suite avec le Prince Thomas, le Comte d'Harcourt n'osa tenir la campagne : cependant la jalousie qu'ils avoient les uns des autres les empêcha de rien executer de considerable ; & la Ducheſſe prenant ce temps-là pour faire de nouvelles propoſitions à ſes beaux freres, enfin l'on crut que l'acommodement ne pouvoit plus manquer, vû les avantages qu'ils y trouvoient l'un & l'autre ; car on ofroit en mariage au Cardinal Maurice la fille ainée de la Ducheſſe avec un dot conſiderable, & comme il étoit toujours prevenu que le jeune Duc de Savoie ne pouvoit pas vivre, il s'aſſuroit par là ſa ſucceſſion. On ofroit d'un autre côté au Prince Thomas de demembrer la Duché, & de lui donner quelques places en ſouveraineté. Mais ces Princes commençant à devenir jaloux l'un de l'autre, par ces propoſitions qui les auroient acommodez en particulier, mais qui leur déplaiſoient en commun, par la paſſion qu'ils avoient chacun de s'atribuer la ſouveraine puiſſance ; enfin ils commencerent à entrer en defiance l'un de l'autre ; & Leganés qui n'avoit pu obtenir d'eux juſques-là qu'il mit le ſiege devant Cazal, prit un temps ſi favorable pour l'ataquer. Les Eſpagnols avoient toujours conſideré cette conquête comme la plus importante qu'ils euſſent pu faire en Italie : mais croiant qu'aprés la retraite du Comte d'Harcourt & la diviſion de ces deux freres elle ne leur pouvoit plus échaper, ils y marcherent avec une ſi grande confiance, qu'ils negligerent de prendre quantité de precautions qui leur auroient été utiles. Mais ce qui leur faiſoit croire la choſe encore plus aſſurée, c'eſt que la garniſon étoit foible, & que la Tour qui y commandoit avoit lieu de ſe défier des habitans, qui avoient la plûpart intelligence avec la Ducheſſe. Ainſi pour prendre garde aux afaires du dedans, ce Gouverneur oublioit, s'il faut ainſi dire, les afaires du dehors, & donnoit

le temps à Leganés de faire ſes aproches. Leganés voiant que tout lui rioit, preſſa ſes afaires, & rien ne les retarda que les incommoditez ordinaires de la ſaiſon qui n'étoit pas encore bien avancée. Cependant il atendoit tous les jours des nouvelles de la priſe de Roſſignano, devant lequel il avoit envoié un détachement à cauſe que de là l'on eût pu couper les vivres à ſon armée. Roſſignano n'étoit qu'un ſimple château; mais quoi que la garniſon n'eut aucune eſperance de ſecours, elle ne laiſſa pas de ſe défendre plus qu'il ne croioit, & même plus que la Tour n'avoit eſperé. La Tour prit ſujet de là d'encourager ſes gens, & aprés s'être aſſuré de quelques perſonnes qui lui étoient ſuſpectes, il commença à ſe montrer ſur les dehors plus ſouvent qu'il n'avoit fait auparavant: ſa contenance fit que les Eſpagnols trouverent plus d'obſtacles, & commençant à aprehender que le ſiege ne trainât en longueur, ils travaillerent avec grand ſoin aux lignes de circonvallation, où ils ne travailloient auparavant que par maniere d'aquit: mais comme ce n'étoit pas un ouvrage qui ſe put faire en un jour à cauſe de la ſituation des lieux, le Comte d'Harcourt qui avoit levé en diligence le plus de garniſons qu'il lui avoit été poſſible, & marché jour & nuit, arriva en preſence devant qu'il fut achevé. Quelque confiance que les Eſpagnols euſſent eû d'abord, ils ſe trouverent ſurpris à ſa venuë; car quoi qu'il n'eut que ſept mille hommes de pié avec un peu moins de quatre mille chevaux, c'en étoit aſſez neanmoins pour ataquer leurs quartiers, qui étoient éloignez les uns des autres, & qui n'étoient pas également retranchez, il leur falut mettre beaucoup de monde aux endroits où les lignes n'étoient pas encore achevées, & dégarniſſant ainſi la plûpart des autres, ceux qui y reſterent furent dans une ſi grande aprehenſion d'être ataquez, que c'étoit aſſez que de ſe montrer pour les défaire. Toutes cho-

choſes étant ainſi en deſordre & en confuſion, il fut aiſé au Comte d'Harcourt de promettre la victoire à ſes gens, qui étoient déja aſſez animez à la vûë des énemis. La plus grande dificulté étoit de pouvoir les faire aprocher, car les pluies avoient tellement gâté les chemins ſur tout aux environs de la ville, que ce n'étoit pas une petite dificulté d'y mener le canon; neanmoins c'étoit une neceſſité, parce que ſi l'on pouvoit faire une baterie ſur une petite montagne qui étoit en deçà des lignes, on pouvoit tirer de là ſur le camp des Eſpagnols & les incommoder extrémement. Le Comte d'Harcourt aiant donc cherché tous les moiens imaginables de vaincre cette dificulté avec les autres qui ſe preſentoient, enfin l'armée arriva en preſence des énemis, & s'empara de quelques hauteurs qui étoient à portée du canon. On y dreſſa en même temps une baterie qui donna juſques ſur la tranchée, tellement que ceux qui y travailloient aiant d'ailleurs à ſe prendre garde des aſſiegez, ſe virent en un extrême peril. Leganés ne ſavoit plus que faire pour raſſurer ſes gens, dont la crainte étoit extraordinaire ſe voiant ſur le point d'être défaits, car perſonne ne pouvoit plus ſortir des lignes pour combatre, étant ſerré de ſi prés, que devant qu'ils ſe fuſſent mis en bataille, les énemis ſeroient tombez deſſus; neanmoins faiſant de neceſſité vertu il renforçoit les quartiers qui étoient les plus expoſez, & ſe montroit infatigable par les ſoins qu'il ſe donnoit. Il diſoit à ſes gens que s'ils pouvoient ſoutenir la premiere furie des François, ils ſe retireroient bientôt faute de vivres, & qu'aprés cela la place qui en avoit encore plus de beſoin que l'armée, tomberoit d'elle-même entre leurs mains; que c'étoit le moien de finir tout d'un coup la guerre d'Italie, laquelle autrement dureroit un ſiecle entier; qu'ils étoient en plus grand nombre que les énemis, & que quoi qu'ils paruſſent éloignez les uns des autres, il avoit donné or-

dre neanmoins qu'ils puſſent s'entre-ſecourir. Mais le Comte d'Harcourt, ſans perdre ainſi le temps en paroles inutiles, combatoit déja avec beaucoup de courage & de fortune; il paſſa ſur le ventre à tout ce qui ſe preſenta devant lui, & les Officiers Generaux en faiſant autant à ſon exemple, il y eut un ſi grand deſordre de tous côtez parmi les Eſpagnols, qu'on ne peut dire qui lâcha le pié le premier; beaucoup furent tuez ſans rendre de combat, d'autres s'enfuirent aprés la premiere décharge, & tous generalement firent paroitre ſi peu de cœur, qu'on ne peut aſſez s'étonner comment ils l'avoient ſi-tôt perdu. Les Alemans firent un peu plus de reſiſtance, mais ſe voiant abandonnez ils prirent la fuite comme les autres; tellement que s'ils euſſent été pourſuivis ils auroient été tout taillez en pieces. La nuit qui ſurvint empêcha que le Comte d'Harcourt ne pourſuivit ſa victoire, outre qu'il croioit avoir aſſez fait que d'avoir ſecouru Cazal. Neanmoins voulant profiter de la conſternation où étoient les énemis, il conçût un deſſein que quelques-uns acuſerent de temerité, quoi que le ſuccés ſurpaſſât ſes eſperances; ce fut d'aſſieger Turin où étoient toutes les forces des Princes de Savoie, & où le Prince Thomas s'étoit renfermé lui-même, car comment, diſoit-on, peut-il eſperer quelque ſuccés de ſon entrepriſe, lui qui n'a que dix mille hommes, qui eſt obligé à une grande circonvallation, qui aſſiege une place défenduë par un Prince, & où la garniſon n'eſt gueres au deſſous de ſes forces, & qui enfin n'a pas tellement défait les Eſpagnols, qu'il ne doive aprehender qu'ils ne reviennent l'aſſieger lui-même dans ſon camp. En éfet, Leganés n'eût pas plutôt apris qu'il étoit devant la place, qu'il ſe conſola de la diſgrace qu'il venoit de recevoir comme s'il eût été ſeur d'avoir bientôt ſa revanche. Cependant comme il avoit éprouvé le courage de ſon énemi il ne voulut rien negliger, & aiant groſſi

ſon

son armée de quelques secours qui lui vinrent du Milanois, il marcha dans une si grande confiance de la victoire, qu'il manda au Prince Thomas que les Dames de Turin pouvoient loüer des fenêtres pour voir bientôt passer le Cadet la Perle qui ne leur pouvoit plus échaper. C'étoit un nom qu'on donnoit au Comte d'Harcourt, à cause qu'il étoit cadet de sa Maison, & qu'il portoit une perle à l'oreille : mais les grandes actions qu'il avoit déja faites avec celles qu'il fit depuis, furent cause qu'on lui donna bientôt un autre nom, & qu'au lieu de l'apeler le Cadet la Perle, on l'apela la Perle des Cadets. Comme il n'ignoroit pas la grandeur de son entrepriſe, & qu'il ne pouvoit manquer qu'il ne fut long-temps devant que d'en venir à bout, il ne negligea rien de son côté, tant pour fortifier son camp, que pour ôter aux énemis les moiens de lui nuire & de faire une longue resistance. Il détourna le cours de la riviere de Doria sur laquelle étoient les moulins de la ville; mais voiant que les assiegez la faisoient retourner dans son lit ordinaire, il fit dresser une batterie contre ces moulins, qui furent tellement ruinez par le canon, qu'ils ne purent plus servir de rien. Cependant pour favoriser ses aproches, il se rendit maître du pont qui est sur le Po, du Couvent des Capucins & du Valentin. Mais aprés avoir surmonté ces obstacles, il s'en presenta mille autres, dont le moindre eût été capable de lui faire perdre le courage, s'il en eût eû moins qu'il n'en avoit. Tous les jours il avoit les assiegez sur les bras, & il étoit assez empêché à repousser leurs sorties & à prendre garde à ses lignes, que Leganez menaçoit à tous momens d'ataquer. Le Vicomte de Turenne lui étoit d'un grand secours pour toutes choses, & il l'emploioit plus volontiers que les autres, soit qu'il y eut plus de confiance ou qu'il le reconnut de meilleure volonté. Cependant Leganez qui s'étoit aproché avec dix-huit mille hommes, fit mine de vou-

vouloir regagner le pont, mais aprés l'avoir tenté inutilement, il crut qu'il feroit mieux d'aler passer la riviere à Montcallier, d'où il pouroit en suite secourir la ville plus facilement. Ce dessein ne fut point si secret qu'il ne vint à la connoissance du Comte d'Harcourt & des Oficiers Generaux, dont la plûpart lui conseilloient de prendre un temps si favorable pour faire sa retraite; car à quoi bon, lui disoient-ils, s'obstiner davantage dans un dessein où il n'y avoit que de la honte à recevoir & des coups à gagner; que son armée étoit plutôt assiegée qu'elle n'assiegeoit; que la faim tuoit également & les hommes & les chevaux, & que c'étoit la vouloir faire perir que de ne se pas servir d'une ocasion si favorable. Mais ce Prince qui avoit un courage au dessus de toutes les dificultez, ne se laissant point seduire à leurs remontrances, envoia le Vicomte de Turenne, qui avoit toujours été de son sentiment, brûler le pont de Montcallier qui n'étoit que de bois, & n'aiant plus que la faim à combatre, montra à ses soldats par son exemple qu'on devoit se passer de peu quand il y aloit du service du Roi. Il ne faisoit plus servir que des herbes à sa table, & ses gens voiant qu'ils auroient mauvaise grace à se plaindre tandis qu'il partageoit avec eux jusqu'aux moindres incommoditez, vécurent d'herbes pareillement, & s'acoutumerent peu à peu à un aliment si insipide. Leganés aiant trouvé le pont de Montcallier brûlé, rebrousa chemin, laissant Carlo de la Gatta, l'un de ses principaux Oficiers, pour le faire racommoder. Cela obligea le Vicomte de Turenne à prendre garde à ce qu'il vouloit faire, & s'étant arrêté de l'autre côté de l'eau, il n'y eut point de jour qu'il n'y eut quelque combat. Gatta découvrit sur ces entrefaites un gué qui étoit au dessus, mais il n'osa entreprendre de le passer en presence du Vicomte de Turenne, & aima mieux se servir de la commodité que lui ofroient de petites Iles pour couvrir ses mouvemens.

mens : s'en étant emparé à force de monde, le Vicomte de Turenne voulut l'en déloger, mais aiant été blessé, ses gens perdirent cœur par cet accident, & le Vicomte de Turenne ne pouvant plus agir, Gatta jetta son pont au moien de ces Iles qui lui servoient d'abri, & de retraite. Le pont étant fait, Leganés y fit passer son armée, moins dans le dessein cependant de combatre, que de serrer de plus prés le Comte d'Harcourt qui sembloit réduit aux dernieres extremitez, car il avoit été obligé de tirer des vivres de la citadelle de Turin & des autres places qu'il tenoit dans le voisinage, pour supléer aux herbes qui commençoient à lui manquer. Le sentiment de Leganés étoit donc de l'avoir par famine ; mais le Prince Thomas qui soufroit de son côté, & qui à cause de la disette des vivres craignoit de perdre l'amitié des habitans de Turin, fut d'un autre avis, & lui fit savoir que s'il ne le secouroit promptement, il s'accommoderoit avec sa belle-sœur : il ne lui donna même que quatre jours, & comme Leganés savoit qu'il avoit plusieurs dégoûts, & qu'il ne chercheroit peut-être que quelques pretextes pour changer de parti, il se resolut, & contre son sentiment, & contre ce que la raison vouloit, d'ataquer le Comte d'Harcourt. Ce Prince qui étoit à la veille de mourir de faim, & à qui l'on avoit déja conseillé d'implorer la misericorde des énemis plutôt que de voir perir son armée, voiant que sa destinée dépendroit dorenavant de son courage, se sentit consolé de tous les maux qu'il avoit souferts, trouvant neanmoins beaucoup à redire au Vicomte de Turenne qui étoit arrêté dans son lit par sa blessure, il vit avec les autres Oficiers Generaux ce qu'il y avoit à faire, & leur ordonna à chacun leurs postes. Mais le Vicomte de Turenne ne voulant pas demeurer les bras croisez pendant qu'il y auroit quelque chose à faire, sortit de son lit, & ne fut pas un de ceux dont il tira le moins de service. Leganés marchoit

cepen-

cependant avec toutes ses troupes, & étoit convenu avec le Prince Thomas, que pendant qu'il attaqueroit les lignes de son côté, il feroit du sien une vigoureuse sortie ; mais le Prince Thomas s'étant un peu trop pressé fut repoussé avec quelque perte, & ce succés aiant donné courage à nos troupes, elles reçurent Leganés avec tant de vigueur, que si Carlo de la Gatta n'eût forcé le poste de la Purpurata qu'il ataquoit, il auroit été battu par tout. On avoit à tout événement fait un grand abatis d'arbres dans le camp pour empêcher le chemin de la ville, & la Gatta s'y trouvant embaraſſé, donna le temps au Comte d'Harcourt d'acourir contre lui avec une partie de sa cavalerie. La Gatta fut fort maltraité : mais enfin le Prince Thomas aiant trouvé moien de s'ouvrir un paſſage, vint à son secours, & aprés avoir combatu conjointement avec lui sans avoir pu rompre nôtre cavalerie, ils se retirerent tous deux dans la ville. Leganés croiant que cela suffisoit pour faire lever le siege & pour donner du cœur aux assiegez, fit sonner la retraite, & aiant repaſſé le Po s'empara de certaines hauteurs, d'où il découvroit non seulement dans le camp du Comte d'Harcourt, mais encore jusques dans la ville. Mais il en arriva tout autrement qu'il ne pensoit, car la Gatta & ses gens n'aiant servi qu'à consumer les vivres qui étoient dans Turin, les habitans commencerent à murmurer contre les Espagnols, & le Prince Thomas lui fit savoir tout de nouveau que s'il ne trouvoit moien de lui donner un autre secours, il alloit bientôt se rendre. Leganés qui avoit éprouvé combien il étoit dificile de forcer le camp du Comte de Harcourt, ne savoit que lui promettre, & diferoit de jour à autre de l'ataquer, esperant que les mêmes choses qui obligeoient le Prince Thomas à lui faire ces demandes avec tant d'instance, obligeroient le Comte d'Harcourt à lever le siege. Mais le Vicomte de Turenne qui s'étoit chargé de conduire

duire un convoi au camp, l'y aiant amené en fureté, ſes eſperances s'évanoüirent tellement qu'il fut bien-aiſe des promeſſes que lui fit un ingenieur de faire tenir de la farine aux aſſiegez par le moien de quelques mortiers de ſon invention, dont l'épreuve fut faite en même temps. En éfet, ils reçûrent par là quelque foible ſecours; mais les mortiers ne faiſant pas tous le même éfet, il tomba une grande partie des boulets dont ils étoient chargez dans le camp du Comte d'Harcourt, lequel en même temps qu'il en admiroit l'invention en recevoit auſſi du ſoulagement. Leganés ne trouvant pas ſon conte à cela, ne conta plus tant ſur ces mortiers, d'autant plus qu'il lui en étoit arrivé un autre accident; car comme les boulets enfermoient des lettres auſſi bien que de la farine, le Comte de Harcourt en avoit tiré des connoiſſances qu'il lui importoit beaucoup de lui cacher. Cependant la diſette des vivres augmentant tous les jours dans Turin, le Prince Thomas réſolut de renvoier Carlo de la Gatta avec tout ce qu'il avoit amené de monde avec lui, croiant en avoir aſſez d'ailleurs pour ſe bien défendre. Leganés n'aiant eû garde de s'opoſer à ce deſſein comme à l'unique moien qui lui reſtoit pour contenter le Prince Thomas, il paſſa encore le Po, & vint ataquer les lignes de circonvallation que défendoit le Comte d'Harcourt, pendant que Carlo de la Gatta ſoutenu du Prince Thomas marcha contre celles de contrevallation, où le Comte du Pleſſis Praſlin s'étoit avancé avec une partie de la cavalerie. L'ataque de Leganés n'étant que pour favoriſer l'autre, ne fut pas dificile à ſoutenir, mais le Comte du Pleſſis eut plus de peine à reſiſter à la Gatta, qui aprés s'être ouvert un paſſage perça au travers des eſcadrons, & aloit enfin ſe joindre à Leganés, quelque obſtacle qu'on tâchât d'y aporter, s'il n'eût trouvé une prairie qui étoit toute couverte d'eau, où ſes chevaux s'embourberent. Il voulut

lut chercher un autre passage, mais voiant qu'il lui tomboit de tous côtez du monde sur les bras, il se retira dans la ville, & eut assez de peine à se sauver. Peu s'en falut même qu'on ne lui en refusât les portes, car les habitans se voiant expoſez par son retour à une nouvelle misere, ne savoient s'ils le devoient traiter d'ami ou d'énemi, cette derniere qualité lui convenant mieux à ce qu'il leur sembloit, puis que bien loin jusques-là de leur avoir donné aucun secours, il n'avoit servi qu'à rendre leurs peines plus grandes & plus aigües.

On demeura deux ou trois jours aprés cela dans la ville & du côté de Leganés sans rien tenter de nouveau, mais ce General voiant que le Comte de Harcourt avoit tellement fortifié son camp du côté par où la Gatta avoit voulu se joindre à lui, que c'étoit comme une choſe impoſſible de le forcer, il fut reconnoitre les poſtes du Valentin & des Capucins, & crut qu'il se pouroit couler entre deux, si le Prince Thomas se rendoit maître de quelques forts qu'on avoit bâtis exprés, afin que ce passage fut plus dificile. Etant convenus tous deux de cette entrepriſe & du signal qu'ils se devoient donner l'un à l'autre, le Prince Thomas fit attaquer les forts, & quoi que ceux qui étoient dedans les défendiſſent bravement, ils furent emportez à la pointe de l'épée: mais celui qui étoit chargé de faire le signal aiant été tué dans l'ocasion, Leganés ne put rien aprendre de ce qui se passoit, & le Prince Thomas croiant qu'il y avoit de sa faute, fit retirer ses gens aprés avoir fait sauter les forts. Le Comte de Harcourt qui avoit été dans de continuelles alarmes depuis le commencement jusqu'à la fin du combat, voiant qu'il s'étoit terminé sans autre desavantage, prit soin de rétablir de nouveaux forts, & y fit entrer plus de monde. Cependant il étoit, s'il faut ainsi dire, sur les dens, car il n'avoit aucun repos ni jour ni nuit, & n'en avoit pas eû davantage depuis

le

le commencement du siege. Les Oficiers Generaux n'avoient pas meilleur temps. Mais personne n'avoit plus de peine que le Vicomte de Turenne, dont la santé n'étoit pas des mieux établies: car outre sa blessure il avoit une fiévre lente qui le consumoit peu à peu. Le Comte d'Harcourt lui conseilloit de se retirer jusqu'à une parfaite guerison, mais il le prioit de ne lui en point parler tant qu'il auroit de si grandes afaires sur les bras, & il faisoit le service ni plus ni moins que ceux qui se portoient bien. Tant de circonspection lui pensa couter la vie; car étant à lui à marcher, le Comte d'Harcourt le commanda pour aler au devant d'un convoi qui venoit de France, & dont le Marquis de Villeroi avoit pris soin jusques sur la frontiere. Il obeït tout indisposé qu'il étoit; mais les fatigues qu'il eut pendant quinze jours entiers avec des pluies continuelles, le mirent si bas, qu'il fut obligé de se mettre au lit à son retour. Cependant sa maladie fut plus longue qu'elle ne fut dangereuse, mais elle ne laissa pas de lui donner beaucoup de chagrin, car il lui sembloit, non pas que tout dût aler mal sans lui, mais qu'il étoit obligé de se trouver par tout en quelque état qu'il pût être: c'est pourquoi il se vouloit lever à toute heure, & il n'auroit servi de rien que les Medecins le lui eussent défendu, si le Comte d'Harcourt n'eût joint ses commandemens à leurs défenses. Le pauvre malade disoit, qu'il étoit bien mal-heureux, lui qui avoit toujours été en bonne santé quand il n'avoit eû que faire, que d'être obligé de s'aliter quand il y aloit de son honneur. A chaque coup de mousquet qu'il entendoit tirer il se levoit sur son seant & demandoit ses habits, & quoi qu'on lui remontrât que ce n'étoit rien, il n'en vouloit rien croire jusqu'à ce que quelque personne d'autorité le lui confirmât.

Le convoi qu'il avoit amené au camp fut d'un grand secours au Comte d'Harcourt, car il n'étoit

toit pas seulement composé de vivres necessaires ; mais encore de quatre mille hommes, qui lui servirent beaucoup à garnir les postes qui étoient dépourvûs de monde. Plusieurs personnes de qualité étoient venus d'ailleurs de France, soit pour se trouver à un siege qui faisoit déja tant de bruit, ou pour plaire au Cardinal de Richelieu, qui avoit de l'inquietude du succés. Car outre qu'il avoit sujet de s'y interesser comme premier Ministre, il avoit fait épouser une de ses niéces à ce Prince, & il eût été faché qu'aprés avoir aquis tant de reputation en Italie, il eût manqué faute de secours, une place qui le devoit couvrir d'une gloire immortelle. Ces nouveaux venus étoient tous les jours dans la tente du Vicomte de Turenne, & leur entendant parler que les énemis devoient faire un nouvel éfort, il se leva quoi qu'on lui put dire, & se trouva chez le Comte d'Harcourt. Ce General courut l'embrasser d'aussi loin qu'il le vit, mais il fit succeder d'obligeans reproches à ses caresses, & vouloit qu'il s'en retournât chez lui : mais le Vicomte de Turenne lui fit réponse qu'il ne faloit pas prendre garde à son visage, & que son bras auroit toujours assez de force quand il s'agiroit du service du Roi & du sien. Le Comte d'Harcourt l'embrassa tout de nouveau, & n'aiant pu lui persuader ce qu'il vouloit, il l'envoia faire sa charge. Il sembla que la permission qu'il lui donnoit lui fut plus salutaire que tous les remedes qu'il eût pu prendre ; son visage changea en peu de temps, & Dieu aiant permis qu'il recouvrât entierement sa santé, il se montra si vigilant en toutes choses, que le Comte d'Harcourt eut peur que cela ne le fit retomber. Mais le siege ne devoit plus être de longue durée, car le Prince Thomas n'aiant plus de vivres pour une si grosse ganison, & ne voiant point d'esperance d'en recouvrer par le moien de Leganés, qui avoit encore fait diverses ataques sans succés, enfin il capitula nonobstant les protestations

ſtations de ce General, qui avoit bien quelques incommoditez dans ſon camp, mais qui n'en reſſentoit point de pareilles à celles qu'on reſſentoit depuis ſi long-temps dans la ville. Cette capitulation, à laquelle Mazarin, qui avoit été envoié exprés en Italie par le Cardinal de Richelieu, avoit beaucoup de part, donna de grands ombrages à Leganés. En éfet, il ſavoit que ce Miniſtre avoit fait diverſes propoſitions au Prince Thomas, & que ce Prince les avoit même ſi bien écoutées, qu'il avoit promis de ſe mettre ſous la protection du Roi avec ſa femme & ſes enfans, pourvû qu'on voulut lui laiſſer les places qu'il poſſedoit. On dit même qu'il avoit promis de joindre ſes forces à celles du Comte d'Harcourt pour faire la guerre conjointement aux Eſpagnols; mais ſoit que cela ſoit ou non, ou qu'il ne le put executer avant que de retirer ſa femme d'entre leurs mains, qui étoit comme j'ai dit ci-deſſus à Madrid, il prit de nouveaux engagemens avec eux, & continua ſes hoſtilitez comme il avoit fait auparavant. Neanmoins il fit une treve avec ſa belle-ſœur, pendant laquelle on tâcha de le ramener à ſes premiers ſentimens, en lui ofrant encore de plus grands avantages & pour lui & pour les ſiens: mais il s'excuſoit toujours ſur ſa femme, qui étoit gardée exactement en Eſpagne comme un gage aſſuré de ſa fidelité. En éfet les Eſpagnols n'aiant pas eû de peine à découvrir ces negotiations, dont on ne ſe cachoit déja pas trop de nôtre côté pour le rendre ſuſpect, crurent qu'il n'y avoit que ce moien là pour le retenir.

Le ſuccés de Turin & la levée du ſiege de Cazal ne donnerent pas ſeulement de la reputation au Comte d'Harcourt, mais encore à la Couronne, qui avoit été aſſez mépriſée juſques-là en Italie, mais lui voiant les Alpes ouverts par le moien de Pignerol, & ſa puiſſance grandement augmentée par la poſſeſſion de Cazal, tous les Princes à l'envi

rechercherent sa protection, & l'amitié du premier Ministre à qui ils attribuoient tant d'heureux évenemens. Cela n'empêcha pas neanmoins que des énemis particuliers ne se declarassent contre lui. J'ai dit ci-devant que le Comte de Soissons s'étoit retiré à Sedan avec d'autres personnes de consideration, & il se forma là une rebellion qui étoit sur le point d'éclater. Mr. de Boüillon étoit entré bien avant dans ces pratiques, & outre plusieurs levées qu'il avoit faites, il avoit encore envoié vers les énemis, qui lui avoient promis de grands secours. Le Duc de Lorraine, à qui l'on venoit de rendre une partie de ses Etats, se ligua aussi avec ces mécontens, & ils se preparerent tous à la guerre. Comme il étoit impossible que cela ne fut venu à la connoissance du Vicomte de Turenne, il étoit dans une aprehension inconcevable, & atendoit tous les jours des nouvelles si fâcheuses de toutes ces choses, qu'il n'avoit pas un moment de repos. Enfin l'afaire éclata par des troupes que jetta Lamboy dans la ville de Sedan, & comme elle étoit sous la protection du Roi, & que Mr. de Boüillon y renonçoit par là, le Cardinal qui avoit dissimulé quelque temps ce qui se passoit, voiant qu'il ne le pouvoit plus faire à moins que de témoigner de la foiblesse, fit marcher une armée sous la conduite du Maréchal de Châtillon. Le Comte de Soissons, à qui comme Prince du Sang le Duc de Boüillon avoit déferé le commandement, assembla la sienne de son côté, & étant arrivées en presence, la bataille se donna & fut fatale aux deux partis. Car aprés que le Comte de Soissons eût entierement rompu le Maréchal de Châtillon, quelqu'un lui aiant crié de loin que les énemis se ralioient encore, il leva la visiere de son casque avec son pistolet, soit pour se donner de l'air ou pour reconnoître celui qui lui aportoit cette nouvelle; mais le pistolet s'étant debandé, il se tua lui-même au grand regret de tous les siens: d'autres disent qu'il fut tué par un cavalier

de

de la Compagnie d'Orleans, & quelques-uns de la main d'un assassin que le Cardinal avoit apostè exprés : mais j'ai ouï dire à des personnes qui étoient presentes, & entr'autres à Lamosan qui est mort sous-Lieutenant des Gendarmes du Roi, que ce fut lui même qui se tua de la maniere que je viens de dire. Ainsi je croi qu'il est plus à propos de s'en raporter à ceux qui y étoient, qu'à ceux qui n'en ont parlé que par passion, ou sur le témoignage de personnes qui en étoient bien loin. Sa mort ne fit point changer de face à la bataille, mais elle aporta un grand changement aux afaires de son parti, qui dans l'étonnement, ou pour mieux dire dans la consternation où il étoit de cet accident, donna le temps au Marêchel de Châtillon de remettre son armée. Le Cardinal qui étoit défait d'un énemi si dangereux, envoia encore de nouvelles troupes à ce Marêchal, & celui-ci s'étant aproché de Sedan, aprés avoir fait courir le bruit que le Roi lui-même alloit le suivre avec une autre armée, le Duc de Boüillon eut recours aux suplications & aux prieres, & obtint par l'entremise de ce Marêchal qui étoit son parent, un pardon de tout ce qui s'étoit passé. Pour ce qui est du Duc de Lorraine, on le dépoüilla tout de nouveau de ses Etats, & il ne fut plaint de personne, parce qu'il étoit cause toujours de son malheur. Le Cardinal aprés avoir terminé cette afaire si heureusement, se voiant au-dessus de tout, avoit dessein de se venger du Prince de Condé qu'il acusoit d'avoir secretement conspiré sa ruine ; & comme il ne manquoit pas de pretexte quand il s'en vouloit servir, il resolut de reveiller l'afaire de Fontarabie & de Dole, dont on avoit parlé au desavantage de ce Prince. Le Prince de Condé qui avoit de l'esprit infiniment, eut quelque soupçon de ce qui se passoit, & l'atribua à la froideur qu'il avoit témoignée à quelque proposition qui lui avoit été faite de la part de ce Cardinal touchant le mariage de son fils aîné : mais étant un

jour

jour alé le voir, il convertit ses soupçons en certitude, quand il s'aperçût en sortant qu'on avoit disposé des gardes pour l'arrêter; il remonta en même temps, & feignant d'avoir oublié quelque chose, il rentra dans la chambre du Cardinal, à qui il parla du mariage de son fils avec sa niéce. Cette proposition adoucit le Cardinal, & aiant envoié à l'heure même ordre aux gardes de se retirer, il reconduisit le Prince de Condé jusqu'à la porte de son antichiambre, donnant à connoitre par cette civilité qu'il ne pratiquoit envers personne, qu'il y avoit un grand changement dans son esprit.

Le Vicomte de Turenne qui avoit eû de grandes alarmes de l'afaire de son frere, se voiant rassuré par ce qui s'en étoit ensuivi, se crut obligé d'en remercier le Roi, lequel avoit eû la bonté de témoigner que c'étoit à sa consideration qu'il se relachoit de sa justice: il en écrivit aussi au Cardinal, & ce Ministre qui avoit une estime particuliere pour lui, & qui eût été bien-aise de l'atacher à sa fortune, lui fit proposer d'épouser une de ses parentes, par le Comte d'Harcourt: mais ce Prince qui avoit plus de disposition au Celibat qu'au mariage, s'excusa sur la diference de religion, ce qui paroissant une raison valable au Cardinal, il ne rabatit rien de la consideration qu'il avoit pour lui.

Cependant le Comte d'Harcourt étant bien-aise d'aler faire un tour en France pour y recevoir les aplaudissemens qui étoient dûs à ses grandes actions, laissa son armée sous la conduite du Vicomte de Turenne, aprés en avoir reçû permission de la Cour. Le Vicomte de Turenne qui ne s'étoit point encore trouvé commander en chef, ne voulant pas perdre l'ocasion qui s'ofroit d'aquerir de la gloire, se mit en campagne quoi qu'on fut encore dans l'hiver, & aiant mis le siege devant Yvrée, il serra cette place de si prés, que les énemis la crurent perduë s'ils ne la secouroient promptement; mais le Vicomte de Turenne avoit si bien pris ses

mesu-

mesures, qu'aprés s'être aprochez de ses ligues ils n'oserent entreprendre de donner combat. Pour faire diversion, ils furent assieger Chivas, dont le Vicomte de Turenne ne se mit gueres en peine, parce qu'il esperoit qu'avant qu'ils eussent poussé leurs ataques, il se seroit rendu maître d'Yvrée, & seroit en état de leur faire lever le siege.

Le Comte d'Harcourt qui étoit plein d'ambition, croiant que la gloire que les autres recevoient aloit à la diminution de la sienne, au lieu de demeurer quelque temps à la Cour ne s'y fit que montrer, & reprenant la poste, se rendit devant Yvrée lors qu'on l'y atendoit le moins. Il trouva toutes choses en aussi bon état qu'il le pouvoit desirer, mais feignant d'avoir des nouvelles que Chivas étoit extrémement pressé, il leva le siege & marcha contre les énemis. Ceux-ci dont le but n'avoit été que de faire diversion, n'eurent garde de l'atendre, & se contenterent de faire un detachement de quinze cens hommes, lequel s'étant joint à la garnison d'Yvrée, se presenta sur les bords de la Loire pour en disputer le passage. Le Vicomte de Turenne qui avoit l'avantgarde, se voiant ainsi arrêté fit mettre son canon en batterie, & tandis qu'il amusoit l'énemi par de petites escarmouches, il chercha un gué où il fit passer mille chevaux; les énemis se voiant pris par devant & par derriere, se retirerent en même temps: mais devant qu'ils se fussent mis à couvert, le Vicomte de Turenne tomba sur leur arriere garde où il mit quelque desordre. Le Comte d'Harcourt aiant ainsi passé la riviere sans recevoir aucun échec, forma diverses entrepriſes, mais n'en trouvant point de plus avantageuse que de s'ouvrir le passage de la mer; il s'achemina contre la petite ville de Ceve, qui étoit munie d'une citadelle. Le Prince Thomas fit mine de la vouloir secourir, & s'avança pour cela jusques sur les bords de la riviere de Tanaer; mais aiant trouvé le Comte d'Harcourt de

l'autre côté, il rebrouſſa chemin aprés qu'on le fut tiré quelques cannonades de part & d'autre. Aprés la priſe de Ceve, le Comte d'Arcourt mena l'armée contre Coſny, & le Prince Thomas n'oſant entreprendre de donner combat, ſe jetta ſur le Montferrat où il ſacagea quelques villages: de là il ataqua Quieraſque, où pendant qu'il perdoit ſon temps l'on preſſa Coſny qui faiſoit une vigoureuſe reſiſtance. Le Prince Thomas aprés avoir ainſi manqué Quieraſque retourna devant Chivas, mais aprenant que Coſny commençoit à capituler, il leva le ſiege pour une ſeconde fois, & ſe joignit au Cardinal Trivulce qui ſe rendit maître du château de Montcalue. Une conquête de ſi peu d'importance n'étoit pas capable de reparer tant de pertes, & le Prince Thomas ſe plaignoit hautement des Eſpagnols, qu'il acuſoit de l'avoir abandonné, car ils avoient retiré une partie de leurs troupes du Piémont, & avec eux le Marquis de Leganés, à la place de qui ils avoient envoié le Comte de Sirovela, qui étoit plus homme de cabinet que d'expedition; mais ils n'avoient pu faire autrement, à cauſe du ſoulevement de la Catalogne, dont la plûpart des places s'étoient miſes ſous la protection du Roi. Le Marquis de Los-Velez avoit le ſuprême commandement des armes Eſpagnoles dans cette Province, & tâchoit de la ramener à l'obeïſſance, tantôt par la douceur & tantôt par la force. Il avoit déja porté les habitans de Tortoſe à avoir regret de leur faute, & excitoit ceux de Terragonne, parmi leſquels il avoit beaucoup de creatures, à ſuivre leur exemple: mais comme beaucoup s'y étoient oposez, il avoit été obligé de joindre les hoſtilitez à ſes perſuaſions, & en étoit venu à bout par ce moien. Cette conquête lui ouvrant le chemin de Barcelonne, il fit mine d'ataquer Montjouy, qui eſt une forteresſe qu'on a faite pour la défenſe de cette place, & pendant qu'on la battoit, il fit ſommer le Magiſtrat de

Barc-

Barcelonne de rentrer dans son devoir. Celui-ci lui fit réponse que la place étoit au Roi, & que c'étoit à ses Officiers qu'il se devoit adresser : mais comme il n'avoit rien à esperer de ce côté là, il se retira promptement, d'autant plus que la Motte Haudancourt étoit en marche pour lui donner bataille. La Motte n'aiant pu le joindre, mit le siege devant Terragonne, mais les Espagnols aiant trouvé moien d'y jetter secours du côté de la mer, il leva le siege & passa dans le Roiaume d'Arragon où il repara l'afront qu'il venoit de recevoir par quantité d'avantages considerables. Cependant le Cardinal de Richelieu s'imaginant qu'il ne pouvoit rien faire de plus avantageux pour la Couronne que d'entretenir la rebellion dans cette Province, resolut de s'ouvrir les passages pour y porter secours quand il voudroit, & n'y aiant que le Roussillon qui put mettre obstacle à son dessein, il y envoia des forces sous la conduite du Prince de Condé, qui s'empara de quelques bicoques. On ne laissa pas neanmoins par leur moien de bloquer Collilloure & Perpignan, qui sont les deux seules places considerables qu'il y ait dans cette Province, & rien ne s'opolant plus au passage des Pirenées, on fit marcher un corps considerable en Catalogne, lequel rassura Barcelonne que le Marquis de Los-Velez inquietoit toujours. Aiant ainsi donné ordre de ce côté-là, on fit son possible pour remettre sur le tapis le traité qui avoit été propose aux Princes de Savoie ; & comme ils étoient mécontens des Espagnols à qui la fortune sembloit avoir tourné le dos, ils accepterent les dernieres propositions qui leur avoient été faites, & joignirent leurs forces à celles de France, tellement qu'ils devinrent amis de ceux à qui ils faisoient la guerre, & firent la guerre à ceux de qui ils étoient amis peu de temps auparavant. Cependant pour faire plus d'honneur au Prince Thomas, il eut le commandement de l'armée. Mais le Cardinal de

Richelieu ne pouvant pas faire ce tort au Comte de Harcourt de le faire obeir à un autre aprés avoir fait de si grandes actions, il le fit General d'une armée en Flandres, & envoia le Vicomte de Turenne en Roussillon, où il sembloit qu'alloit tomber le fort de la guerre. En efet, le Roi voiant que le Prince de Condé étoit plus grand politique que grand Capitaine, se preparoit à y aler lui-même en personne, & devoit être suivi du Cardinal & du Marêchal de la Meilleraye, qui nonobstant la haine qu'on portoit à son oncle, passoit dans l'esprit de chacun pour être habile dans le métier de la guerre: car il venoit encore de forcer Aire place forte dans l'Artois, & quoi que le Cardinal Infant l'eût reprise, il n'en avoit pas moins de reputation. Le Vicomte de Turenne qui avoit toujours souhaité de combatre aux yeux du Roi, fut ravi qu'on l'eût choisi pour servir dans son armée, & se croiant obligé d'en faire des remerciemens au Cardinal à qui il avoit demandé plusieurs fois cette grace, il lui en parla si honnêtement, que cela redoubla encore l'amitié que ce Ministre avoit pour lui. Cependant le bruit qui couroit du voiage du Roi se trouva veritable, & le Vicomte de Turenne lui aiant fait la reverence, ce Prince le prit en particulier & lui confirma de bouche ce qu'on lui avoit écrit plusieurs fois, savoir qu'il avoit beaucoup de consideration pour lui, & que c'étoit la cause pourquoi il avoit oublié sitôt l'ofense du Duc de Boüillon son frere. Le Vicomte de Turenne ne fut qu'elles graces lui rendre de sa bonté, & comme le Duc de Boüillon venoit d'être nommé pour aler commander en Italie sous l'autorité du Prince Thomas, il lui sembla que tant de faveurs à la fois le mettoient hors d'état de pouvoir jamais reconnoitre de si grandes obligations. Il témoigna au Roi les sentimens où il étoit, mais le Roi l'embrassant tendrement lui dit, qu'il étoit trop content de lui, qu'il savoit de bonne part qu'on avoit fait

fait tout son possible pour l'embarquer dans l'afaire du Comte de Soissons, mais que devant que savoir sa réponse il avoit bien jugé qu'il ne feroit rien contre son devoir. Le Vicomte de Turenne le pria de croire qu'on ne lui en avoit jamais parlé, & que si on l'eût fait il n'auroit pas manqué de l'en avertir: mais le Roi lui coupant court lui dit, qu'il lui devoit suffire qu'il fut content de sa conduite, & que comme il s'étoit agi en cette occasion d'une personne qui lui étoit si proche, il avoit été le premier à l'excuser. Cependant l'armée s'assembloit autour de Perpignan, & comme on n'avoit pu empêcher qu'on n'y fit entrer des vivres lesquels y venoient par Coüilloure, où il en abondoit à tous momens par la mer, il fut resolu d'araquer cette derniere place, & de ferrer l'autre de si prés, que rien n'y entrât à l'avenir. Le Maréchal de la Meilleraye s'y étant acheminé avec le Vicomte de Turenne, l'ataqua du côté de terre, pendant que l'armée navale du Roi la batit du côté de la mer. Le Marquis de Mortarre étoit dedans avec une puissante garnison, & avoit bâti plusieurs forts à l'entour pour en défendre les aproches. Le Maréchal de la Meilleraye aiant donc jugé à propos de prendre ces forts avant toutes choses, y envoia le Vicomte de Turenne, qui les emporta l'épée à la main: mais devant qu'on se pût rendre maître de la ville, les Espagnols qui voioient Perpignan perdu s'ils ne secouroient Coüilloure, entrerent en Cani avec un corps de cavalerie & d'Officiers reformez, pendant que la Motte Houdancourt qui épioit leurs actions se mit aux champs de son côté. Les Espagnols qui avoient leur dessein vouloient fuir le combat, mais la Motte les aiant joints dans un passage leur fit tourner tête malgré eux, & aprés avoir défait leur arriere-garde, les serra de si prés qu'il les obligea à un second combat. Le succés ne leur fut pas plus avantageux qu'il avoit été la premiere fois, & ils perdirent bien encore huit

cens hommes. Cependant la Motte n'en étant pas content, les poursuivit nuit & jour dans les montagnes du Capsi, & les aiant ateints auprés de Villefranche, il acheva tellement leur défaite, que ce qui en restoit demeura sur la place ou fut fait prisonnier de guerre. Le Roi qui avoit eû quelque inquietude de cette armée, fut ravi de s'en voir défait si heureusement, & comme il avoit déja reçû de grands services de la Motte, & que ses derniers actions lui rapeloient la memoire des autres, il lui envoia le baron de Marêchal de France. Collioure fut bientôt forcé aprés une victoire si signalée. Cependant comme le Marquis de Mortarre avoit fait tout le devoir d'un bon Capitaine & d'un brave Soldat, le Marêchal de la Meilleraye ne lui voulut pas refuser trois jours qu'il demandoit encore pour se rendre, plutôt pour sauver son honneur que pour esperer aucun secours. Les trois jours étant expirez la garnison sortit, & elle se trouva forte encore de dix huit cens hommes. Cette conquête aiant donné beaucoup de facilité pour reduire le reste du Roussillon, on convertit le blocus de Perpignan en un siege, & le Roi voulant s'y trouver en personne, quita le Languedoc où il s'étoit arrêté pendant quelque temps, & se rendit à Pia, où le Marêchal de la Meilleraye lui fut rendre conte de toutes ses actions. Cependant tout manquoit dans cette ville, excepté les hommes dont il y en avoit sufisamment; mais comme il n'y avoit point de vivres, on fit resolution de ne se point presser & de menager les soldats le plus que l'on pourroit. Le Marquis de Flores d'Avila qui en étoit Gouverneur, voiant de quelle maniere on le vouloit avoir, distribua ses vivres en si petite quantité, qu'il les fit durer beaucoup plus qu'on ne croioit, & cependant il esperoit du secours ou quelque changement dans nos afaires, car la santé du Roi diminuoit plutôt que de se rétablir; & outre cela celle du Cardinal étoit en si méchant

état,

Etat, qu'il avoit été obligé de rester à Narbonne, où il soufroit des douleurs inconcevables. Mais ce qui lui faisoit le plus de peine étoit d'aprendre les brigues que l'on faisoit contre lui, & qui avoient tellement renversé l'esprit du Roi qu'il songeoit à se défaire de ce grand homme, dont le genie élevé étoit cause neanmoins de toutes ses prosperitez. Cinqmars fils du feu Maréchal d'Effiat qu'il avoit mis bien avant dans les bonnes graces du Roi, mais qui pour recompense ne cherchoit qu'à le détruire, étoit le plus dangereux de ses énemis. Ce jeune homme n'étant pas content de sa faveur ni de la charge de grand Ecuier qu'il possedoit, pretendoit lui-même au Ministere; & comme il croioit le Roi prés de sa fin, il se lia si particulierement au Duc d'Orleans, qu'il lui promit non seulement de tuer le Cardinal, mais encore de faire tout ce qu'il voudroit. Le Duc d'Orleans qui étoit craintif de son naturel, aiant peur qu'aprés la mort du Cardinal ses parens & ses amis ne prissent les armes, obligea Cinqmars d'envoier en Espagne pour avoir du secours, tellement que pendant que le Roi s'éforçoit de ruiner cette Couronne, son frere faisoit tout son possible pour la relever. Le Roi d'Espagne qui ne voioit que cette ressource pour sauver le Roussillon, fit beaucoup de caresses à celui que Cinqmars lui envoioit, & lui promit toutes choses, aussi bien qu'au Duc de Boüillon qui s'étoit malheureusement engagé dans cette affaire. Mais le Cardinal qui avoit des épions par-tout, aiant été averti de toute cette intrigue, resolut d'aler à l'armée & de faire arrêter Cinqmars lors qu'il y penseroit le moins. Cinqmars qui avoit pris soin d'aigrir le Roi contre lui, sachant qu'il devoit partir le jour d'aprés, fit entorte que le Roi lui envoia dire qu'il n'en prit pas la peine & qu'il eut à rester à Narbonne, sous pretexte neanmoins que cela seroit nuisible à sa santé. Mais ce Ministre qui entendoit à demi mot, se

croiant perdu aprés ce procedé, feignit d'avoir besoin des bains de Tarascon, afin à tout évenement de s'aprocher de la Provence & du Dauphiné, dont les Gouverneurs étoient à sa devotion. Cependant aprés avoir ainsi donné ordre à la sureté de sa personne, il écrivit une lettre fort secrete au Maréchal de Grammont qui commandoit une armée en Flandres, & qui lui étoit entierement dévoüé. Ce Maréchal suivant ses ordres, ou du moins selon que les politiques en ont conjecturé, se laissa battre à la journée de Honnecourt, & sa défaite aiant laissé la frontiere en proie aux Espagnols, le Roi qui croioit qu'il n'y avoit que le Cardinal qui y pût mettre remede, lui envoia courriers sur courriers pour le prier de vouloir revenir: mais aiant peur qu'il ne se rendit pas assez-tôt auprés de lui, il quitta là le siege de Perpignan resolu de l'aller trouver jusqu'à Tarascon. En chemin le Cardinal lui envoia le traité que Cinqmars avoit negocié en Espagne, & l'on croit qu'il l'avoit reçû de Fontrailles, qui étoit celui qui y étoit alé de sa part. Quoi qu'il en soit, le Roi outré de cette trahison fit arrêter Cinqmars à Narbonne, avec Mr. de Thou, à qui Cinqmars avoit fait part de son secret. Le Duc d'Orleans eut ordre de se retirer, & l'on fit tenir diligemment des lettres en Italie, par lesquelles on mandoit au Comte du Plessis Praslin de s'assurer de la personne du Duc de Bouillon. Cette conjuration étant ainsi dissipée, le Maréchal de la Meilleraye qui avoit été laissé devant Perpignan avec le Maréchal de Schomberg, lequel y avoit conduit des troupes de son gouvernement, fit un si grand devoir, qu'aprés avoir empêché le secours qui étoit venu par mer, il reduisit la ville à l'obeïssance du Roi. Le Vicomte de Turenne qui pretendoit du Roi les mêmes récompenses que venoit de recevoir la Motte Houdancourt, s'en vit bien éloigné dés qu'il eut connoissance de l'affaire de son frere, à qui l'on ne parloit pas moins que

de faire couper le cou. Cependant au lieu des esperances dont il étoit animé peu de temps auparavant, il se trouva saisi de crainte, n'attendant à toute heure que la nouvelle que son frere auroit été arrêté. En éfet, ce malheureux Prince, que sa destinée avoit entrainé dans le precipice, aiant comme un secret pressentiment de ce qui lui devoit arriver, n'avoit point de joie depuis quelque temps; il avoit coutume ordinairement d'être afable à tout le monde, mais sa melancholie l'aiant entierement changé, chacun s'aperceyoit qu'il fuioit la compagnie, & que si le devoir de sa charge lui eût pu permettre d'être tout seul, on lui eût fait beaucoup de plaisir de l'y laisser. Comme il étoit impossible qu'il ne remarquât lui-même ce changement, il l'atribuoit à quelques remors qui lui venoient de temps en temps de s'être embarqué dans une afaire si dangereuse: il consideroit qu'il avoit déja plusieurs enfans, & qu'il les exposoit à une étrange fortune, si ce qu'il avoit entrepris venoit à ne pas réüssir, car de pretendre quelque grace du Cardinal, c'étoit à quoi il ne devoit point songer, il avoit eû mille peines à l'apaiser la derniere fois, & si le Roi n'avoit été plus indulgent que lui, il ne seroit jamais rentré en grace. Toutes ces considerations tenoient neanmoins son esprit en balance, car d'un autre côté il faisoit reflexion qu'il seroit toujours exposé à ses caprices, & que tant qu'il auroit l'autorité en main comme il l'avoit, il n'y auroit jamais de sureté pour lui. Il se souvenoit toujours d'une parole que lui avoit dite le Prince d'Orange son oncle, savoir qu'il ne seroit jamais souverain tant qu'il seroit obligé de demeurer sous la protection de la France, qui avoit coutume de s'approprier peu à peu les choses où elle pouvoit une fois mettre la main. Il se souvenoit d'ailleurs de mille lettres facheuses qu'il avoit reçûës du Roi & de son Ministre, où l'un & l'autre lui parloient si absolument, qu'ils ne faisoient

point de diference entre son caractere & celui d'un sujet : il croioit du moins que s'il faloit dépendre de quelqu'un, il devoit tirer davantage de consideration de sa dépendance, & c'est ce qu'il espe-roit de faire en abaissant le Cardinal & en entretenant quelque division dans le Roiaume. Comme son esprit n'étoit occupé que de ces sortes de reflexions, il étoit dans une impatience extraordinaire de savoir si Cinqmars executeroit sa parole; mais aiant apris qu'il n'avoit tenu qu'à lui par plusieurs fois de tuer le Cardinal, à qui il avoit parlé tête à tête, il jugea bien qu'on s'engageoit souvent à plus qu'on ne vouloit faire, par imprudence ou manque de reflexion. Ce manquement de parole lui fit augurer mal de la suite; neanmoins il sembloit tout rassuré par les lettres de Cinqmars, qui lui mandoit qu'il avoit gagné entierement l'esprit du Roi, & que ce Prince avoit refusé de voir le Cardinal. Mais comme il commençoit à se flatter des plus belles esperances, il lui vint un courier en secret qui devança d'une demie heure celui qu'on envoioit au Comte du Plessis, & qui lui aprenoit le malheureux état de ses afaires. Comme le peril pressoit & qu'il n'y avoit point de temps à perdre, il songeoit déja à se sauver dans le Milanois, quand il fut que le Comte du Plessis aprés avoir reçû son courier avoit donné ordre qu'on bouchât les passages, & étoit sorti de chez lui à dessein d'executer les ordres qu'on lui avoit envoiez. Dans une si grande extremité il prit le parti de se cacher dans un tas de foin, mais le Comte du Plessis en aiant été averti, l'arrêta, & le fit conduire en lieu de sureté. La nouvelle de sa prise étant venuë au Vicomte de Turenne, il est impossible de concevoir quelle fut son affliction. Il se representoit déja ce cher frere sur un échafaut, & ne pouvant s'arrêter sur cette pensée sans verser un torrent de larmes, il touchoit tout le monde de compassion. Il maudit mille fois les Espagnols,

par

par les artifices de qui il s'étoit laiſſé entraîner dans ce precipice, & ſachant qu'ils faiſoient marcher un corps du côté de Sedan pour offrir leur protection à Madame de Boüillon, il lui dépêcha un courier pour la prier de s'en donner bien de garde, à moins qu'elle ne voulut faire perir ſon mari. Il en envoia un autre au Prince d'Orange pour le prier de vouloir interceder pour lui auprés du Roi: mais ne s'arrêtant pas tant à ces ſortes de choſes qu'il negligeât celles qui lui pouvoient ſervir d'un autre côté, il ſe rendit à la Cour où il ſe jetta aux piés du Roi, qui inſtruit par le Cardinal lui fit méchant viſage; ne trouvant pas ſon conte auprés de lui, il fut trouver ce Miniſtre, qui aprés lui avoir fait un favorable acueil lui dit, qu'il ſavoit bien qu'il ne trempoit point dans toutes ces intrigues, & ſe mettant enſuite à exagerer le crime de Mr. de Boüillon aprés le pardon qu'il venoit de recevoir, il lui demanda ce qu'il en penſoit lui-même, & ſi le Roi pouvoit le lui pardonner, que c'étoit une choſe qui demandoit un exemple, & qu'il étoit bien ſeur que tout intereſſé qu'il étoit il ſeroit le premier à aprouver ſon reſſentiment. Le Vicomte de Turenne qui avoit afaire à l'homme du monde le plus ruſé: mais qui de ſon côté avoit aſſez d'eſprit pour voir où il en vouloit venir, le laiſſa dire ſans vouloir l'interrompre: mais quand il eût ceſſé de parler, il lui répondit, que le Roi étoit trop juſte en toutes ſes actions pour trouver rien à redire à ce qu'il faiſoit; que Mr. de Boüillon étoit veritablement criminel, mais que le Roi étoit ſi bon, qu'il eſperoit qu'il auroit égard à une pauvre famille deſolée, dont les ancêtres avoient rendu quelques ſervices, & qui avoit l'honneur d'apartenir à des Princes qui en rendoient encore actuellement; que c'étoit plutôt par imprudence que de deſſein premedité qu'il s'étoit engagé dans cette intrigue; qu'il avoit ouï dire même, qu'excepté le traité d'Eſpagne le Roi étoit participant de tout ce qu'il

avoit fait; qu'il ne lui disoit point cela pour diminuer sa faute, mais pour lui faire remarquer que l'aiant offensé plus que personne, c'étoit à lui particulierement qu'on vouloit s'adresser pour obtenir son pardon; qu'il ne se trouveroit point à l'égard du traité d'Espagne qu'il y eût été consentant; que Fontrailles avoit bien declaré qu'il étoit un de ceux qui devoient servir de Lieutenans Generaux dans l'armée du Duc d'Orleans, mais qu'il n'avoit point dit qu'il l'eût envoié pour rien proposer de sa part; que c'étoit le Duc d'Orleans qui avoit fait toutes choses à sa fantaisie, & à qui on devoit imputer l'intelligence avec les étrangers. Le Cardinal voiant que le Vicomte de Turenne ne venoit point à son but, crut à ce propos de l'interrompre, & lui demanda comment il accorderoit ce qu'il disoit avec la promesse que son frere avoit faite de livrer sa place de Sedan au Duc d'Orleans & à ceux de son parti. Mais comme le Vicomte de Turenne se preparoit à lui répondre, il l'interrompit de nouveau & lui dit, que cette place avoit fait manquer son frere tant de fois, qu'elle lui serviroit toujours d'instrument pour lui faire commettre de nouvelles fautes; que le Roi ne pouvoit jamais prendre de confiance en lui ni en aucun Prince tant qu'ils auroient une place comme celle-là en leur disposition; que c'étoit l'azile des rebelles, & qui surpassoit même la Rochelle, qui n'avoit servi de retraite qu'à ceux de la Religion; mais que pour elle, le Duc de Boüillon l'offroit indiferemment à tout le monde, faisant assez voir par sa conduite qu'il ne songeoit qu'à broüiller l'Etat. Le Vicomte de Turenne ne fit pas semblant d'entendre ce que cela vouloit dire, & s'étant retiré sans avoir pu rien obtenir, il se presenta au Roi derechef pour implorer sa misericorde; mais le Roi paroissant tout chagrin de sa vûë, lui tourna le dos, après lui avoir dit, qu'il s'étonnoit qu'il osât l'importuner pour une affaire comme celle-là. Cependant le Prince d'O-

d'Orange aiant envoié exprés un gentilhomme en Cour, n'eut pour toute réponse que des paroles obligeantes sur ce qui le regardoit, mais pour ce qui regardoit Mr. de Boüillon, on lui répondit qu'on étoit bien fâché de ne pouvoir lui acorder ce qu'il demandoit, & on colora ce refus des mêmes pretextes qu'on avoit déduits si amplement au Vicomte de Turenne. Ce Prince se presentoit encore tous les jours devant le Cardinal, mais ce Ministre lui paroissoit plus reservé, & même de plus difficile accés, tellement qu'il voioit bien qu'il vouloit avoir Sedan s'il on vouloit obtenir quelque chose de lui. Les Espagnols étoient auguets s'il faut ainsi dire sur cette affaire; ils avoient fait mille belles propositions à Madame de Boüillon: mais cette Princesse qui n'avoit rien de plus cher que la vie de son mari avoit été conseillée de les rejetter toutes, & de perdre plutôt tous ses biens que de voir perir ce Prince bien aimé. Enfin comme elle étoit suspenduë entre l'amour de son mari & l'amour de ses enfans, dont l'interêt ne permettoit pas qu'elle se défit de sa souveraineté, elle eut avis que le procés avoit été fait à Cinqmars, & à de Thou, & qu'ils avoient eu le cou coupé à Lion. Apréhendant donc une pareille destinée pour son mari, elle n'hesita plus sur le parti qu'elle avoit à prendre, & aiant envoié un gentilhomme au Vicomte de Turenne avec une lettre instructive de ce qu'il avoit à faire, ce Prince fut trouver le Cardinal, & lui offrit de lui donner Sedan pour la grace de son frere. Le Cardinal qui l'avoit toujours reçu fort civilement, ne lui en fit ni plus ni moins à cette proposition, quoi qu'elle lui fut bien agréable. Cependant comme il étoit plein de dissimulation, il lui répondit qu'il ne savoit si le Roi s'en voudroit contenter, étant extrémement aigri contre Monsieur de Boüillon; que dans la crainte d'un refus il vouloit bien lui dire comme faisant profession d'être son ami, qu'il devoit emploier

ploier toutes sortes de recommandation en cette rencontre, & particulierement celle du Prince d'Orange pour qui le Roi avoit beaucoup de consideration. Le Vicomte de Turenne trouva étrange qu'il fit le dificile aprés la connoissance qu'il lui avoit donnée de ses intentions; mais comme il faloit suivre la loi des vainqueurs, il fut obligé d'envoier en Holande pour une seconde fois, afin de prier le Prince d'Orange de faire encore cette démarche. Ce Prince qui aimoit le Duc de Boüillon, qui avoit porté les armes sous lui pendant plusieurs années, & qui le regardoit, s'il faut ainsi dire, comme son éleve, aiant passé par dessus toutes sortes de consideration en faveur d'une personne si chere, & qui d'ailleurs lui appartenoit de si prés, acorda au Vicomte de Turenne ce qu'il demandoit, & aiant renvoié un gentilhomme en France, on lui voulut faire acroire que c'étoit à sa recommandation, plutôt qu'à toute autre chose, qu'on lui acordoit la grace du Duc de Boüillon. Mais il n'y en avoit point qui ne crut le contraire, & qui ne dit même tout haut, que Cinqmars avoit été bien malheureux de n'avoir pas une place comme Sedan pour lui racheter la vie.

Cette afaire s'étant ainsi terminée avec tant de peine, on crut que cela seroit capable de faire aler servir le Vicomte de Turenne dans quelque pais étranger: mais ce Prince qui voioit sa Maison extrémement déchuë, redoubla tout au contraire son zele pour la Couronne, esperant qu'avec le temps il obligeroit le Roi de la distinguer. Cependant il avoit de grandes mortifications, car il sembloit que son frere aiant perdu sa souveraineté, on lui voulut disputer le rang qu'il se croioit aquis par sa naissance: tel qui lui cedoit la main auparavant pretendoit devoir passer devant lui, ou du moins d'être consideré comme son égal; c'étoit principalement à la Cour où naissoient ces sortes de contestations, tellement qu'il n'y demeu-

roit

voit que le moins qu'il pouvoit, car à l'armée le rangé oit reglé par les charges, & il ne lui sembloit pas étrange d'obeir à un Maréchal de France, parce que cela s'étoit toujours pratiqué. Cependant il trouvoit qu'on n'avoit pas fait encore beaucoup de choses pour lui, tandis qu'on avoit donné des corps à part à des gens qui n'avoient ni plus de merite ni plus de service. Il souhaitoit sur tout de commander en Alemagne, où il lui sembloit qu'on faisoit mieux la guerre qu'en quelque endroit que ce fut: mais quand même on auroit eû quelque bonne volonté pour lui, ce qui venoit d'arriver lui en devoit ôter l'esperance. En efet, on n'avoit garde de lui confier un commandement comme celui-là après un afront si recent. Il le desiroit toutefois afin de signaler sa fidelité, & il disoit à ses amis, que c'étoit la principale raison qui le lui faisoit desirer. Comme il ne se pouvoit faire qu'il n'eut quelque chagrin contre le Cardinal, en faveur de qui il n'étoit pas si bien prevenu qu'il ne lui imputât le malheur de sa Maison, il étoit au desespoir d'etre obligé de rester sous le commandement du Maréchal de la Meilleraye, qui étoit un autre Cardinal pour lui. Il s'étonnoit que le Roi nonobstant les soupçons qu'il avoit contre ce Ministre, laissât toutes ses armées sous le commandement de ses parens, comme s'il n'y avoit eû personne dans le Roiaume capable de cet emploi, car le Comte d'Harcourt en commandoit une, comme j'ai déja dit, le Maréchal de Grammont qui avoit épousé une de ses proches parentes une autre, & quoi qu'il se fut si mal comporté à la journée de Honnecourt, comme j'ai remarqué ci-devant, cela n'avoit pas été capable de le faire demettre de sa charge. Mais ce qu'il y avoit de plus extraordinaire à cela, c'est que le Roi lui-même savoit que pendant la maladie qu'il avoit euë devant Perpignan, tous ces Generaux avoient fait des brigues dans leurs armées pour conserver le Ministere à leur parent, tellement qu'il pou-

pouvoit juger par là de l'atache qu'ils avoient à son service, puis qu'au prejudice de toutes choses ils n'avoient songé qu'à conserver l'autorité qui étoit dans leur Maison. Ce n'est pas qu'il ne rendit justice à chacun selon qu'il le meritoit, il étoit le premier à dire que le Marêchal de Grammont avoit beaucoup d'esprit, que la Meilleraye entendoit parfaitement les sieges, & que le Comte de Harcourt, quoi qu'il ne fut pas le plus consommé de tous les hommes dans le métier, avoit un courage qui le rendoit recommandable par dessus les plus grands Capitaines. En efet, ce Prince avoit encore fait des choses cette campagne qui avoient été fort glorieuses, quoi qu'elles n'eussent pas toujours été suivies d'un heureux succés. Il commandoit en Flandres, comme j'ai déja dit, & avoit eû assez de peine à resister à Dom Francisco de Melo, General des armées Espagnoles, qui avoit deux fois autant de monde que lui: neanmoins il avoit suplée au nombre par son courage, & quoi que la France eût été en grand danger, sur tout aprés la défaite du Marêchal de Grammont, il avoit empêché que les énemis ne profitassent de leur victoire, & avoit borné leurs conquêtes à si peu de chose, qu'on ne s'en étoit presque pas ressenti. Il est vrai qu'il y avoit eû de la faute de Melo, qui n'avoit jamais voulu se joindre aux troupes Imperiales qui agissoient vers le Rhin: mais cela ne diminuoit rien de la gloire de ce Prince, qui avoit toujours fait paroitre la même fermeté, & qui n'étant pas en état de hazarder le combat, avoit tant fait par son adresse qu'il avoit ruiné l'armée énemie, & repris sur elle, avant que l'année se passât, tout ce qu'elle avoit pu prendre pendant la campagne. Ainsi l'on pouvoit dire que cette année étoit toute glorieuse à la France, laquelle avoit ramené les Princes de Savoie à l'obeïssance qu'ils devoient à leur Souveraine, conquis le Roussillon, conservé la Catalogne, dissipé les troubles

do-

domestiques, porté ses armes jusques dans le Roiaume d'Arragon, & enfin augmenté sa reputation en Alemagne, sans que tant d'heureux succés eussent été troublez d'aucune perte considerable, si ce n'est de celle qu'avoit fait le Maréchal de Grammont. Mais cette défaite n'étoit rien en comparaison de celle du General Lamboi, à qui le Comte de Guebriant, qui commençoit à se rendre fameux en Alemagne, avoit livré bataille aprés s'être rendu maitre d'Orlinghen, quoi qu'il se vit menacé d'un autre côté par le General Hasfeld, qui tâchoit de l'enfermer entre Lamboi & lui. Le fruit qu'on avoit retiré de cette victoire avoit été la prise de Nuitz, de Kempen & de quelques autres villes de moindre importance; joint à cela que les Imperiaux avoient été obligez de donner le temps de respirer aux Suedois, qu'ils suivoient auparavant sans relache. Le Comte de Guebriant en avoit encore tiré des avantages particuliers pour sa fortune. Car outre quelques bienfaits qu'il avoit reçûs du Roi, il avoit été fait Maréchal de France. Mais comme la fortune se lasse bientôt de favoriser une même personne, il fut obligé à quelque temps de là de lever le siege de Lokenik. Il se vengea bientôt de cette petite disgrace par la défaite de Jean de Wert, qui le pensoit attirer dans une embuscade où il se trouva pris lui-même. Les Suedois le vengerent encore merveilleusement bien; car aiant fait tomber le Duc de Saxe Lawenburg dans un piege qu'ils lui tendirent, la plûpart des siens y furent tuez, & lui blessé si dangereusement, qu'il ne survécut guéres à sa défaite. Ils prirent ensuite Schwitz & Olmutz, & auroient poussé plus loin leurs conquêtes, si l'Archiduc Leopold s'étant joint avec Picolomini ne leur eût fait lever le siege de Brieg où ils s'étoient attachez aprés la prise d'Olmutz. Cependant le même malheur arriva dans peu de temps aux gens de l'Archiduc, qui avoient voulu reprendre Olmutz, & avoient encore assiegé Grossglogaw, car ils furent

rent obligez de se retirer de devant l'un & l'autre, ce qui encouragea tellement les Suedois qu'ils assiegerent Leipsik, où le canon fit une si grande breche, qu'ils resolurent de donner l'assaut; mais ne leur aiant pas réüssi, ils leverent le siege pour aller au devant de l'Archiduc, qui s'avançoit à dessein d'y donner secours. Les deux armées se rencontrerent proche de Britenfeld, & aiant toutes deux envie d'en venir aux mains, il se donna un rude combat, dont les commencemens menacerent les Suedois d'une entiere défaite, car pendant que leur aile droite combatoit avec un avantage égal, leur aile gauche aiant perdu le Colonel Sclang qui la commandoit, manqua tellement de courage, qu'elle ne se seroit jamais ralliée, si le Comte de Koningsmark n'y fut acouru, & n'eût fait des merveilles de sa personne. Aiant donc redonné du cœur à ceux qui l'avoient perdu, il fit avancer le corps de reserve qui fit tourner la victoire de son côté, laquelle sembloit ne se vouloir pas encore declarer; l'Archiduc prit la fuite avec Picolomini, & les principaux chefs de l'armée, dont il en demeura neanmoins quelques-uns sur la place; tout le bagage demeura aux Suedois avec la vaisselle d'argent des Generaux, aiant eû assez de peine à sauver leurs personnes. Aprés cette victoire les Suedois remirent le siege devant Leipsik, nonobstant les incommoditez de la saison qui étoit déja bien avancée, ce qui faisant croire à la garnison qu'ils ne pouvoient jamais reüssir dans leur dessein, ils firent une si vigoureuse resistance, que les Suedois se virent mille fois à la veille de se rebuter; neanmoins aiant tenu bon, ils se rendirent maîtres de la ville contre l'opinion de bien des gens. Cet exploit fut par où ils finirent la campagne de 1642. Mais le beau temps ne fut pas plutôt revenu qu'ils augmenterent leurs conquêtes de la prise de Tornaw, Mellerstald & Melvic: ils bloquerent ensuite Magdebourg & Osterwic, & surprirent

rent la ville d'Halberstat, dont ils passerent la garnison au fil de l'épée. Galas se voulut opposer au cours de ces prosperitez, mais cela n'empêcha pas qu'Osterwic étant serré de plus prés ne tombât encore entre leurs mains. Cependant peu s'en falut qu'ils ne surprissent l'Empereur lui-même comme il s'aprochoit de son armée; & s'il ne se fut detourné de son chemin, c'eût été un surcroit terrible à tant de pertes; mais aiant évité cet embuscade par un grand bonheur, il envoia ses troupes contre Olmutz, pendant que celles des Suedois étoient occupées à la prise de Demitz. L'armée que nous avions en Alemagne ne combatoit pas avec tant de bonheur, car il en avoit falu envoir une partie au secours de la frontiere de Champagne, qui étoit menacée par une armée de vint-cinq mille hommes que commandoit le Comte de Fontaines, & les énemis en avoient encore une autre dans l'Artois qui occupoit le reste de nos forces. Le Duc d'Anguien, qui n'avoit servi jusques là que de volontaire, mais en qui on reconnoissoit un courage sans pareil & une conduite au dessus de son âge, avoit été envoié contre la premiere, & le Duc d'Angoulême observoit l'autre avec un camp volant. L'un & l'autre n'avoit pas trouvé lieu de faire encore grand' chose, mais le Comte de Fontaines aiant assiegé Rocroy, le Duc d'Anguien marcha contre lui, & lui aiant donné bataille, il gagna une victoire si signalée, que les Espagnols ne s'en purent remettre de long-temps. Le Comte de Fontaines y fut tué, toute son infanterie taillée en pieces avec une partie de la cavalerie, & ce qui en restoit tellement en desordre, qu'il eut assez de peine à se sauver. Le Duc d'Angien alors sans s'amuser à perdre de temps tourna ses armes contre la frontiere d'Alemagne, & s'étant ouvert un passage par la prise de Thionville & de Ciré, il marcha au secours du Maréchal de Guebriant, qui se trouvoit enfermé entre les troupes de Baviere & celles du

Duc

Duc de Lorraine. Les énemis n'aiant eû garde de l'atendre, il renforça l'armée du Maréchal de Guebriant, & celui-ci se trouvant en état aprés cela de faire des entrepriſes, mit le ſiege devant Rotwiel; où il fut bleſſé d'un coup de fauconneau, dont il mourut. Sa mort fut ſuivie d'un événement facheux, l'armée qui avoit une creance merveilleuſe en lui, aiant perdu toute ſorte de confiance aprés ſa mort, ſe retira à Teutling, aprés avoir pris neanmoins Rotwiel, & ſe laiſſa ſurprendre dans ſes quartiers par le Duc de Lorraine, qui la défit entierement.

Cependant il étoit arrivé de grands changemens à la Cour, où le Cardinal de Richelieu étoit mort dés l'année precedente, & le Roi le quatorziéme de Mai enſuivant: ce n'étoit que brigues à qui auroit la Regence, & à l'exemple de la Cour de Savoie, où les oncles avoient pris parti contre le neveu, le Duc d'Orleans étoit tout prêt à broüiller l'Etat. Ce n'eſt pas que le Roi n'eût diſpoſé de toutes choſes devant que de mourir: mais ſes dernieres volontez ne plaiſoient à perſonne, parce qu'elles limitoient le pouvoir de ceux à qui il attribuoit quelque autorité. La Reine ſa veuve fachée qu'il lui eût lié les mains, diſoit tout haut qu'on lui avoit donné plutôt des tuteurs qu'elle n'étoit élûë tutrice du Roi ſon fils, & dans le deſſein de faire rompre ſon teſtament, elle careſſoit les uns & les autres, & ſur tout le Parlement qui avoit beaucoup de pouvoir en ce temps-là. Mazarin qui s'étoit rendu recommandable par pluſieurs ſervices qu'il avoit rendus en Italie, & qui avoit été fait Cardinal à la recommandation du feu Roi, étoit dans ſa confidence avec l'Evêque de Beauvais: mais celui-ci n'étant pas aſſez habile pour ſupporter le faix des afaires, l'autre le ſupplanta bientôt, & ſe rendit maître entierement de ſon eſprit. Enfin la Reine aiant trouvé moien par ſon adreſſe d'étendre ſon autorité, ſe vit obligée de ſe faire des creatu-

ces,

res, & aiant une estime toute particuliere pour le Vicomte de Turenne, elle le fit Marêchal de France. Ce Prince étoit retourné en Italie aprés l'afaire de son frere, & avoit tellement gagné le cœur du Prince Thomas, qu'il n'entreprenoit rien sans lui, si bien que lui aiant conseillé le siege de Willeneuve d'Ast, les troupes eurent ordre en même temps d'y marcher. Cette ville ne fit qu'une mediocre resistance, en suite de quoi l'on marcha contre Alexandrie, & y aiant établi ses quartiers tout de même que si on l'eût voulu prendre de force, on fit naître l'envie au Gouverneur du Milanois de degarnir les autres places pour y faire entrer du secours. Pour lui en faciliter le moien, on laissa quelque intervale entre les quartiers, & les Espagnols s'étant coulez entre deux crurent avoir fait un beau coup, mais on se jetta en même temps sur Trin qui étoit dépourvû de monde, & où selon toutes les aparences on ne devoit pas trouver grande resistance. Le Prince Thomas se trouvant incommodé dés le commencement du siege, en laissa le soin au Vicomte de Turenne, qui fut secondé merveilleusement bien par le Comte du Plessis. Tous les dehors furent emportez avec beaucoup de vigueur, & le Gouverneur du Milanois desesperant de le pouvoir secourir, marcha du côté d'Ast & de Nice, croiant que la jalousie qu'il lui doneroit l'obligeroit à lever le siege: mais le Vicomte de Turenne qui y avoit pourvû en envoiant du renfort à ces garnisons, poursuivit de battre si vivement la ville, qu'elle se rendit à composition. Ce fut la derniere entrepri-se où il se trouva en Italie, car aiant été fait Marêchal de France peu auparavant, & en aiant reçû le Bâton, il laissa l'armée sous les ordres du Comte du Plessis, à qui c'étoit à la commander.

La maladie du Prince Thomas duroit toujours, & quoi qu'il eût resté dans le camp jusqu'à ce que la ville eût été prise, il en étoit parti pour se faire trai-

traiter plus commodément. Le Comte du Plessis qui étoit déja fort expert dans le métier de la guerre, voulant profiter de la saison qui lui permettoit encore d'entreprendre quelque chose, se rendit devant Pontestura, & l'aiant batu avec douze pieces de canon, les assiegez le rendirent aprés avoir fait tout ce qui étoit en leur pouvoir pour se bien défendre. Ces heureux succés furent encore secondez de plusieurs autres, que nous eûmes en Catalogne par la valeur & par la conduite du Maréchal de la Motte, qui donna tant d'alarme au Roi d'Espagne, qu'il resolut de s'acheminer lui-même jusques dans son armée : mais sa presence n'aiant pu reparer ses pertes, son Conseil crut qu'il iroit de sa gloire s'il y demeuroit plus long-temps, tellement qu'il reprit le chemin de Madrid peu satisfait des peines qu'il s'étoit données. Il se livra encore cette année un combat naval entre la flotte de France & celle d'Espagne, dont nous eûmes tout l'avantage. Mais nonobstant tous ces heureux succés, nous nous voyions tous les jours menacez d'une étrange revolution par l'ambition des Grands, & par l'audace des Parlemens, qui sous pretexte du bien public, faisoient des entrepriſes qu'il n'étoit pas au pouvoir de la Reine-Mere de dissimuler, car à moins que de vouloir rendre son fils pareil au Roi de la Grande Bretagne à qui le Parlement d'Angleterre vouloit ôter la Couronne, & à qui enfin il ôta la vie, il faloit s'opoſer de bonne heure à toutes ces nouveautez qui étoient odieuſes aux gens de bien. Il étoit besoin d'un autre côté de pourvoir aux neceſſitez de l'armée d'Alemagne, dont le débris s'étoit retiré en deça du Rhin, ſans chef, ſans armes, & ſans autre reputation que celle d'être les miſerables reſtes d'une armée qui avoit été autrefois la terreur de tout l'Empire, car il eſt vrai que c'étoit avec ces hommes que le Duc de Weimar avoit aquis tant de gloire, & que le Maréchal de Guebriant s'étoit rendu ſi recommanda-

mandable. Celui-ci aprés avoir servi de Maréchal de camp dans la Valteline, avoit été envoié en Alemagne pour commander sous le Duc de Longueville ; mais ce Prince n'aiant pas voulu obeir au Duc de Weimar, ni le Duc de Weimar l'avoir pour son Compagnon, Guebriant avoit tout d'un coup monté d'un degré, & le Duc de Weimar étant mort peu de temps aprés, comme j'ai dit ci-devant, son merite avoit fait qu'on n'avoit point été obligé de jetter les yeux sur d'autre que sur lui pour en prendre le commandement. Quoi qu'il en soit, étant question de remplir une place qui avoit été ocupée par deux si grands hommes, la Reine-Mere fit choix du Vicomte de Turenne au grand contentement de l'armée & des Princes aliez de la Couronne, à la plûpart de qui il avoit l'honneur d'apartenir du côté de sa mere. D'abord qu'il eût été nommé pour cet emploi, il se rendit sur la frontiere, où il trouva les choses en si méchant état, qu'il eut besoin de sa sageſſe & de sa conduite pour les rétablir : mais comme rien ne lui paroissoit impossible quand il s'agissoit du service du Roi, il surmonta ces obstacles par ses soins & par sa patience, desorte que tout commença à changer de face. La plus grande dificulté fut de trouver de l'argent pour habiller les soldats qui étoient tout nus, car dans le desordre où étoit la Cour, il avoit falu faire des liberalitez aux uns & aux autres, & pour éviter qu'il n'arrivât du mal, on s'étoit mis en un état qu'on ne pouvoit remedier à ce qui pressoit le plus. D'ailleurs le Cardinal Mazarin qui s'étoit emparé de l'esprit de la Reine, avoit prodigué les deniers de l'Epargne pour faire des creatures, & elle étoit tellement prevenuë en sa faveur, qu'elle s'imaginoit qu'il y aloit de l'interêt de l'Etat, quoi qu'il n'y alât que de l'interêt particulier de ce Ministre. Tous ces desordres aiant donc reduit l'Armée d'Alemagne dans l'état pitoïable que je viens de representer, le Vicomte de Turenne

renne fut obligé d'emprunter une somme considerable sur son credit, & se servant encore de quelque argent dont la Reine Mere lui avoit fait present avant son départ, il emploia l'un & l'autre à vêtir les soldats, & aux autres necessitez de l'armée. Cela fait il lui fit passer le Rhin, croiant qu'aprés ce qui étoit arrivé l'année precedente; il y aloit de la reputation du Roi, & pincipalement de sa minorité, de rassurer les aliez, qui paroissoient encore tout étonnez de la derniere defaite. Cependant pour faire une puissante diversion, la Reine Mere souhaita que le Duc d'Anguien s'acheminât pareillement sur la frontiere d'Alemagne, où aloit fondre tout le faix de la guerre; ce n'est pas qu'elle ne voulut faire encore quelque éfort contre la Flandres, mais elle ne s'étoit pu empêcher de promettre au Duc d'Orleans le commandement des armes de ce côté-là, & il se preparoit déja à se mettre en campagne à la tête d'une armée de vint mille hommes. Le siege de Gravelines avoit été resolu dés Paris, c'est pourquoi il en prit le chemin aprés avoir detaché le Marêchal de la Meilleraye pour s'assurer des passages, & de quelques forts qui pouvoient aporter quelque obstacle à son entrepriſe, celui de Gajette fut emporté le premier, & l'on ôta par là aux énemis la communication de St. Omer, & l'on se donna celle du Marêchal de Gassion, qui étoit sur les ailes avec un camp volant. Ceux de Gravelines aiant reconnu par cette demarche que s'étoit à eux qu'on en vouloit, lacherent les écluses: mais le Duc d'Orleans aiant trouvé moien de faire écouler l'eau, investit la place de tous côtez, & fit amener son canon avec grande peine, car la terre qui étoit ainsi detrempée enfonçoit sous les chevaux, & ils étoient si fatiguez qu'il en faloit deux fois plus qu'à l'ordinaire. Cependant toutes ces dificultez étant levées par un peu de patience, on reduisit les autres forts qui étoient autour de la place, & quoi qu'on

n'eût

n'eût pu empêcher d'y entrer du secours, elle fut attaquée si vivement qu'elle se vit reduite à capituler. Ce siege qui avoit duré quelque temps, & qui d'ailleurs avoit été assez meurtrier, fut cause que le Duc d'Orleans qui avoit Picolomini en tête n'osa plus rien entreprendre, joint à cela qu'il étoit bien aise de s'en retourner en Cour pour y arracher de nouvelles graces, car il avoit moins acordé que vendu sa protection au Cardinal Mazarin, tellement que ce Ministre avoit été obligé de faire tout ce qu'il avoit voulu, jusqu'à acorder un brevet de Duc & Pair à un de ses favoris. Le Prince de Condé qui ne dormoit guéres quand il s'agissoit de ses interêts, suivant cette maxime; vendoit pareillement sa faveur à ce Ministre, & ne lui refusoit rien pourvû qu'il le voulut bien acheter; cependant il la lui vendoit toujours le plus cher qu'il pouvoit, car comme il étoit considerable pour lui-même, & qu'il entroit tous les jours en plus grande consideration par le merite du Duc d'Anguien, il croioit que toutes choses lui étoient dûës. Le Cardinal se voioit à la verité à la tête des afaires, mais il étoit reduit à une telle extrémité, qu'il se donnoit toute la peine pour les autres. En éfet, le Duc d'Anguien lui-même instruit peut-être par ces exemples, ou peut-être aussi parce que son pere n'étoit pas trop liberal, n'avoit pas été si fort touché de la gloire, à laquelle neanmoins il étoit fort sensible, qu'il eût voulu partir sans que ce Ministre lui eût donné moien de subvenir à une grande dépense. Tous les tresors étoient donc pour ces trois Princes, & comme le Cardinal n'étoit pas trop bien dans ses afaires, & qu'il avoit lui-même aussi bon apetit que les autres, il s'aproprià de son côté tout ce qu'il put; de sorte que les finances étant ainsi dissipées si mal à propos, il falut avoir recours à des Edits qui firent crier les peuples, & rendirent son ministere extrémement odieux. Il n'y avoit que le Vicomte de Turenne,

qui oubliant ſes interêts ne ſongeoit qu'à ceux de la Couronne, quoi que la conſideration où il étoit lui eût pu faire eſperer comme aux autres de profiter de la foibleſſe du Miniſtre, car les Grands à l'exemple des Princes mettoient leurs ſervices à prix, & pour peu qu'on les negligeât ils ſe jettoient dans des cabales, qui faiſoient que le Cardinal les rapelloit bientôt pour leur acorder encore plus qu'ils n'avoient demandé. Le Duc d'Anguien aprés avoir obtenu ce qu'il deſiroit étoit parti pour l'armée, & lui aiant fait paſſer la Meuſe, il ſe joignit au Comte de Marſin, qui lui amena un renfort conſiderable. Le General Bek qui étoit pour l'obſerver lâcha le pié devant lui, & craignant pour les places du Luxembourg il y jetta du monde: mais le deſſein de ce Prince n'étoit pas de s'arrêter ſi prés, & il y avoit des raiſons qui l'obligeoient de paſſer outre. Les Imperiaux pour donner de l'occupation aux Suedois leur avoient ſuſcité les Danois leurs anciens énemis, qui n'aiant pas manqué de pretextes pour leur declarer la guerre, faiſoient une ſi puiſſante diverſion de leurs forces, qu'il n'en étoit preſque point reſté en Alemagne. Le Vicomte de Turenne ſe trouvoit donc aſſez embaraſſé pour reſiſter avec ſix ou ſept mille hommes qu'il avoit, aux troupes de Bavieres & de Lorraine qui étoient jointes enſemble, car pour celles de l'Empereur on leur avoit ſuſcité pareillement le Prince de Tranſilvanie, qui leur donnoit aſſez d'ocupation: ainſi la guerre s'étoit repanduë en tant d'endroits, qu'on eût dit que les hommes euſſent été acharnez les uns contre les autres. Cependant les Holandois profitoient toujours de ces deſordres, & afermiſſoient peu à peu leur Etat, que nous avons vû depuis ſi floriſſant. Quant à nous, outre les troubles domeſtiques dont on apercevoit déja quelques étincelles, les afaires d'Alemagne commençoient à nous inquieter. Le Vicomte de Turenne avec tout ſon experience & toute

toute sa capacité se trouvoit si foible, comme j'ai déja dit, qu'il fut obligé de se retirer sur le Rhin & de se mettre à l'abri de Brisac, pendant que les Bavarrois & les Lorrains enflez de quelque petits avantages qu'ils avoient déja remportez, marchoient enseignes déployées contre Fribourg. Comme leurs forces étoient nombreuses en comparaison de celles du Vicomte de Turenne, il n'osa tenter le combat, mais ne negligeant rien de ce qui pouvoit servir à la défense de Fribourg, il le pourvut d'hommes & de munitions, & se tenant toujours sur les ailes, il manda au Duc d'Anguien de s'avancer promptement. Ce jeune Prince qui étoit naturellement desireux de gloire, mais à qui les mains demangeoient encore davantage que de coutume depuis sa victoire de Rocroy, marcha jour & nuit pour arriver assez à temps: mais la garnison n'aiant pas fait la resistance qu'on esperoit, il trouva que la ville étoit prise à son arrivée, dont il fut fort en colere contre le Gouverneur. Cependant comme c'étoit une chose à laquelle il n'y avoit plus de remede, il s'aboucha avec le Vicomte de Turenne pour voir quel parti il y avoit à prendre là-dessus, & se consolant l'un l'autre de ce qu'il n'y avoit point de leur faute, ils furent ensemble reconnoître les énemis, qui sur le bruit de l'arrivée du Duc d'Anguien s'étoient campez sur deux montagnes, dont l'abord dificile de soi-même avoit encore été rendu plus dificile par plusieurs retranchemens, & par un abatis d'arbres qui embarassoit les chemins. Mais toutes ces dificultez aiant plutôt excité qu'abatu leur courage, le Duc d'Anguien envoia ordre à Marsin à qui il avoit laissé son armée, de la lui amener en diligence. A peine lui voulut-il donner un jour ou deux de repos aprés une si longue marche, & comme s'il eût eû peur que les énemis ne lui eussent échapé, il la mena lui-même au combat, qui fut long & opiniâtre de part & d'autre.

Les énemis qui se fioient sur la force de leurs retranchemens & sur la situation de leur camp, semboient d'abord se moquer des éforts qu'il faisoit, mais s'étant aperçû que le Vicomte de Turenne, aprés s'être rendu maître d'un bois où ils avoient jetté de l'infanterie, les venoit ataquer par un endroit qui n'étoit pas si dificile, ils firent marcher leur cavalerie, qui arrêta les gens de pié qui avoient passé plutôt que les gens de cheval, à cause que le bois étoit rempli d'arbres & de fossez qui embarrassoient les chemins. La nuit qui survint empêcha que les choses n'alassent plus avant, le Vicomte de Turenne emploia ce temps-là à faire passer la cavaliere, qui se trouva en bataille à la pointe du jour. Mais les énemis s'étant servis de l'obscurité pour cacher leur retraite, abandonnerent leur camp, dont ils n'avoient pas eu le temps de rompre les baraques, ni d'emporter mille commoditez qui s'y trouverent, pour les hommes & pour les chevaux. Le Duc d'Anguien y aiant laissé reposer son armée, qui étoit extrémement fatiguée de la journée precedente, à cause des pluies continuelles qu'il avoit fait, en partit à la pointe du jour, resolu de poursuivre les énemis qui s'étoient retirez auprés de Fribourg. Il trouva qu'ils avoient choisi un poste avantageux, ce qui lui fit faire alte devant que de les ataquer. Mais comme il prenoit avis du Vicomte de Turenne & de quelques autres Oficiers, des soldats s'étant mis à escarmoucher, engagerent tellement le combat qu'il n'y avoit plus de moien de s'en dédire, si le Vicomte de Turenne pour empêcher le desordre qui commençoit à paroître parmi les nôtres, ne se fut mis à la tête du régiment de Flexteim, avec lequel il repoussa les énemis. La vigueur avec laquelle il s'étoit mêlé les fit retourner dans leurs retranchemens, d'où ils étoient sortis sous l'esperance d'une prochaine victoire. Les choses s'étant ainsi rétablies comme on le pouvoit desirer, il fut resolu qu'on les

attaqueroit jusques dans leur camp; mais on trouva les passages si bien retranchez, qu'aprés avoir combatu jusqu'à la nuit on fut obligé de les laisser en repos. Cependant il ne fut pas de longue durée; car le Duc d'Anguien qui aimoit le sang, & qui ne s'étonnoit pas de la perte qu'il avoit faite en cette occasion, croiant qu'il iroit de sa gloire, si aprés avoir si bien réüssi dans les commencemens il se rebutoit pour si peu de chose, se fut camper à Landeslinghen, afin qu'en leur coupant les vivres, ils quitassent un poste si avantageux. Ses esperances ne furent point trompées, les énemis venant à manquer bientôt de toutes choses, voulurent chercher un endroit où ils vécussent plus commodément, mais le Duc d'Anguien leur tombant sur les bras d'un côté, pendant que le Vicomte de Turenne les ataquoit de l'autre, ils furent contraints d'abandonner leur canon & de se sauver dans les montagnes. Le Duc d'Anguien aiant ainsi dissipé leur armée, voulut reprendre Fribourg où il y avoit une forte garnison: mais le Vicomte de Turenne lui remontrant que les énemis avoient dépourvû toutes les autres places pour assurer celle-là, lui persuada d'aler plutôt à Philisbourg, qui étant plus forte par sa situation & par ses dehors, lui devoit donner plus de gloire. C'en étoit dire assez à ce Prince, qui n'avoit rien tant en recommandation que les choses de grand éclat, pour le faire courre à cette entreprise: il s'aprocha en même temps de cette place, & y aiant mis le siege, il s'en rendit maitre en douze jours de tranchée ouverte. Cette conquête aiant été mise en bon état, le Vicomte de Turenne s'avança du côté de Worms, & aprés avoir battu une partie de la cavalerie du General Bek, il fit sommer cette ville, il se soumit sans coup ferir. De Worms il marcha contre la ville de Mayence, dont l'Electeur avoit embrassé le parti des énemis, & aprés avoir reduit Oppenheim en chemin faisant, il se rendit devant Ma-

yence, qui étoit déja investi par une partie de ses troupes. L'Electeur qui n'étoit pas de volonté ni d'un caractere à se trouver dans une ville assiegée, en étoit sorti de bonne heure pour se retirer à Cologne; il avoit emporté en s'en alant, si cela se peut dire ainsi, le courage de la garnison; tellement que le Chapitre, qui d'ailleurs avoit ses interêts à part de ceux de l'Electeur, députa vers le Vicomte de Turenne pour le prier de ne point ruiner une si belle ville, laquelle étoit toute prête à lui ouvrir ses portes. Le Vicomte de Turenne répondit à ces Députez qu'il faloit encore lui remettre la ville & le château de Binghen, qui étoient sous la protection du Chapitre; & voiant qu'aprés quelques pourparlers qu'ils avoient eû avec ceux de la ville, ils y avoient enfin consenti, il donna avis de tout au Duc d'Anguien, qui étant afamé de gloire se rendit lui-même dans le camp, afin qu'on presumât que c'étoit lui qui avoit fait cette conquête. Les énemis s'étoient retirez à Hailbron où ils tâchoient de renforcer leur armée: mais les secours qui leur venoient étoient si lents, que devant qu'ils se fussent mis en état d'entreprendre quelque chose, le Vicomte de Turenne avoit encore pris Landau & Baccarach, avec plusieurs châteaux qui assuroient toutes ces conquêtes. Mais la précipitation qu'eut le Duc d'Anguien d'aler à la Cour recevoir de nouvelles loüanges, aiant été cause que beaucoup de gens quiterent l'armée, elle demeura si foible que les énemis ne craignirent plus de se montrer. Ils se mirent donc en marche aprés un si long repos, & aiant ataqué Manheim, où il n'y avoit que deux cens hommes de garnison, ils l'emporterent assez facilement. Ce succés leur aiant enflé le courage, ils firent dessein sur Spire, qui dés devant le siege de Philisbourg, avoit ouvert ses portes: mais comme c'eût été soufrir qu'on eût bloqué Philisbourg de ce côté-là, le Vicomte de Turenne ne se contenta pas d'y jetter

jetter du secours, mais aiant encore bordé le Rhin de son infanterie, il empêcha le passage de quelques bateaux, qui à la faveur de certains traitres qu'il y avoit dans la ville, pretendoient qu'ils y seroient reçûs dés qu'ils viendroient à paroitre. Il sauva pareillement Baccarach qui étoit menacé d'une semblable entrepriſe, & comme le Gouverneur lui avoit donné le temps par sa valeur de la venir secourir, il lui donna deux cens pistolles de son argent, & écrivit en Cour en sa faveur, car ce Prince n'avoit point plus de plaisir que de procurer des graces à ceux qu'il en reconnoissoit dignes; mais il faisoit ces sortes de choses sans se faire de fête comme font la plûpart des autres, tellement que l'on se trouvoit bien souvent recompensé sans savoir à qui l'on en avoit obligation. Il promettoit donc rarement, mais il ne laissoit pas de s'emploier tout de même que s'il eût promis, car il disoit que ceux qui promettoient avec tant d'empressement, sembloient s'engager à faire reüssir ce qu'ils avoient promis, ce qu'il ne faloit point faire, à moins que cela ne dépendit de soi. Il disoit encore, qu'un homme qu'on avoit amusé de belles promesses s'en prenoit plus souvent à celui qui s'étoit engagé d'être son intercesseur, qu'à celui en la disposition de qui étoit la grace qu'il demandoit, que cela venoit de la faute d'un certain nombre de personnes, dont le caractere étoit de promettre legerement, ou de ne se pas souvenir de ce qu'ils avoient promis.

Cependant les énemis aiant manqué Spire & Baccarach comme je viens de dire, tenterent Creusenac, que le Vicomte de Turenne avoit pareillement reduit à son obeïssance: mais s'étant mis en marche pour le secourir, ils passerent le Mein, & furent assieger Hochst, petite place qui étoit occupée par les armes de la Lantgrave de Hesse qui étoit dans nôtre aliance. Le Vicomte de Turenne aiant peur qu'elle ne fut pas en état de se défendre, se

voulut presser pour y aler, mais aiant apris en chemin qu'elle étoit déja renduë, il tourna ses armes contre Gernsheim, qui le récompensa de cette perte. Il ne lui restoit plus pour achever une si belle campagne que de rencontrer encore les énemis, ce qu'il souhaitoit sur toutes choses, parce qu'il lui sembloit que quelque gloire qu'il eût aquise à la défaite des Bavarrois & des Lorrains, le Duc d'Anguien lui en déroboit une partie, aiant le commandement en chef de l'armée. Il avoit beau se dire, que ce Prince étant encore jeune & avec peu d'experience, le monde lui rendroit assez de justice pour croire qu'il auroit du moins contribué autant que lui à tant d'heureux succés, mais cela n'étoit pas capable de le satisfaire; il se disoit aussi en même temps que ce Prince étoit un des plus braves Princes du monde, & que sa bravoure avoit peut-être produit tous ces grands événemens; il se souvenoit de l'avoir vû tout couvert de feu au milieu des énemis, & il avoit eû souvent plus de peur pour les perils où il s'exposoit, que d'espérance de l'en voir sortir heureusement, car comme il étoit un de ceux qui admiroient davantage la vertu de ce jeune Prince, l'affection qu'il avoit eûë pour lui de tout temps, étoit venuë à un point qu'il n'en auroit pas eu davantage pour un fils. Ce n'est pas qu'avec tout cela il y eut une grande simpatie d'humeur entr'eux. Le Duc d'Anguien aimoit toutes sortes de plaisirs jusqu'à s'en rendre esclave; au lieu que le Vicomte de Turenne faisoit consister tout le bien dans son devoir. Le Duc d'Anguien étoit colere & plein de feu; le Vicomte de Turenne étoit doux & temperé. Le Duc d'Anguien étoit éloquent & parloit beaucoup, le Vicomte de Turenne parloit peu, & avoit comme j'ai déja dit de la peine à s'exprimer: ils n'avoient enfin du raport qu'en ce qu'ils étoient tous deux braves & froids dans le commandement; mais au surplus si diférens d'humeur, qu'on avoit lieu de s'é-

tou-

tonner comment la nature aprés les avoir fait si dissemblables en toutes choses, leur avoit neanmoins donné deux qualitez si ressemblantes.

Le Vicomte de Turenne eut bien cherché les ennemis: ils eurent encore plus de précaution pour éviter sa rencontre, qu'il n'eut d'adresse pour les trouver; tellement que craignant de perdre son temps s'il perseveroit dans son dessein, il s'aprocha de Philisbourg où il manquoit beaucoup de choses; il lui fut fait là quantité de propositions de la part des Grands du Roiaume, qui étant mécontens du Cardinal Mazarin, cherchoient à en arracher de nouvelles graces en s'en faisant craindre; mais n'aiant rien tant en recommandation que son devoir, il ne voulut rien écouter, quoi qu'on lui voulut assurer de grosses pensions, & qu'on lui promit mille belles choses capables d'ébranler la fidelité d'un autre. Les Espagnols venant aussi à la charge lui offrirent de grands avantages, & tâcherent de l'engager par le ressentiment qu'ils croioient qu'il dut avoir de l'afaire de Sedan: mais il fit réponse à celui qui lui en parla, que si cela lui arrivoit une autre fois, il feroit en sorte qu'on le mettroit en un état qu'il ne feroit plus de pareilles propositions. Cependant il ne savoit s'il devoit parler de ces sortes de choses à la Reine Mere, n'aiant point de preuves en main, & craignant que se démenti ne lui en demeurât, car il soupçonnoit les plus grands du Roiaume de tremper dans cette intrigue, & son soupçon s'étendoit même jusques sur le Duc d'Orleans. En éfet, ce Prince moins pour contenter son ambition que celle de ses favoris, n'étoit pas satisfait de la place qu'il tenoit dans le Conseil, & quoi que ce fut la premiere, on lui soufloit aux oreilles, que pendant que le Cardinal lui laissoit les marques aparentes de l'autorité, il se l'atribuoit toute entiere. Le Prince de Condé de son côté, quoi qu'il acumulât des richesses immenses, trouvoit à redire qu'on lui

refusât la moindre chose ou pour lui ou pour ſes creatures, & il n'y avoit point de propoſition qu'il n'écoutât quand elles tendoient à le rendre encore plus puiſſant qu'il n'étoit. Le Cardinal étoit bien embaraſſé comment ſe ſoutenir parmi des eſprits ſi intereſſez & ſi remuans, & toute ſa politique n'aloit qu'à ſe faire tantôt un rampart du Duc d'Orleans contre le Prince de Condé, & tantôt du Prince de Condé contre le Duc d'Orleans.

Les Eſpagnols avoient beau faire leurs afaires parmi toutes ces diviſions. Le Roi d'Eſpagne auſſi ne voulant pas manquer une ocaſion comme celle-là, retourna lui-même en Catalogne, où il mit le ſiege devant Lerida, que le Maréchal de la Motte voulut ſecourir inutilement: une partie de nôtre armée y fut defaite, mais cela n'aiant pas empêché ce Maréchal d'entreprendre d'aſſieger Terragone, il fut obligé encore d'en lever le ſiege, ce qui diminua un peu de la reputation qu'il avoit aquiſe en ce païs-là. Neanmoins il y en eut qui trouverent qu'il avoit eû raiſon de faire ce qu'il avoit fait. Car outre que le Roi d'Eſpagne avoit des forces infiniment au deſſus des ſiennes, & qu'il ne faiſoit pas ſeur de l'atendre, il eut peur qu'il n'eut quelque deſſein ſur Barcelonne ou ſur Balaguier, & qu'il ne fut trop tard d'y remedier s'il s'arrêtoit plus long-temps devant Terragonne. Quoi qu'il en ſoit, la Cour lui imputant ces malheureux ſuccés, le fit arrêter, & envoia à ſa place le Comte d'Harcourt, eſperant qu'aprés la gloire qu'il avoit aquiſe en Italie, ſon ſeul nom ſeroit capable de donner de la terreur aux énemis. Les Eſpagnols ne furent pas tout-à-fait ſi heureux au delà des Alpes, le Prince Thomas quoi qu'il n'eut qu'un foible ſecours de nous, ſoutint les afaires par ſa reputation & par ſon credit, de ſorte qu'aprés avoir pris la citadelle d'Aſt il mit le ſiege devant Final, dont il ne put neanmoins ſe rendre maître. Pour ce qui eſt du Portugal, qui s'étoit revolté comme j'ai déja

déja dit, les Espagnols n'y purent pas faire grand chose, parce que les afaires de la Catalogne leur aiant ôté bien des mesures, ils songerent à remettre cette Province dans l'obeïssance préferablement à tout le reste. Ainsi le Duc de Bragance qui avoit été élu Roi par un consentement universel de tous les peuples, se servant adroitement de cette conjoncture pour assurer son pouvoir, dissipa quelques conjurations, qu'un reste d'amour pour les Espagnols avoit élevé dans l'esprit de quelques personnes de qualité.

Le commencement de l'année 1645. ne fut gueres favorable à la France, non plus qu'au Vicomte de Turenne qui avoit toujours le commandement de l'armée d'Alemagne. Les éforts que faisoient les énemis de ce côté-là l'aiant obligé de passer l'hiver sur le Rhin, il se trouva assez embaraſſé comment pourvoir à la sûreté de plusieurs villes qui étoient également menacées. Neanmoins en étant venu à bout par sa prudence, il sembloit qu'aprés tant de peine il dût goûter quelque repos, lors qu'il eut avis que les énemis marchoient du côté de la Franconnie, il passa le Rhin à Spire en même temps, esperant s'il pouvoit ocuper les passages, ils auroient de la peine à executer leurs entrepriſes. On étoit encore sur la fin de l'hiver, qui est assez rude en ces quartiers-là, tellement que l'armée eut beaucoup à soufrir dans une marche qui étoit longue & dificile : mais le Vicomte de Turenne encourageant les soldats avec sa douceur acoutumée, leur fit trouver les choses moins penibles, parce qu'il partageoit avec eux jusqu'aux moindres incommoditez. En efet, il vouloit que rien ne leur manquât, & il recommandoit sur tout à ceux qui aloient marquer les Cantons, qu'ils eussent soin que les soldats fussent à couvert, autant que le lieu & les énemis le pouvoient permettre; s'il étoit obligé de les faire camper, il campoit d'ordinaire avec eux, sans se servir du

privilege d'un General, car son sentiment étoit que pour bien discipliner une armée, il falloit que le chef lui servit d'exemple: quand l'on manquoit de vivres il vouloit qu'il y parut sur sa table; quoi que ses gens en eussent pu recouvrer assez abondament pour lui, il disoit qu'il n'étoit pas juste qu'il fit bonne chere, pendant que les autres enduroient la faim & la soif; que plût à Dieu qu'il put les sustanter tous en s'abstenant de manger; que ce seroit pour lui la chose du monde la plus agréable, puis que rien ne lui sembloit bon tant qu'il les savoit dans l'indigence. Ainsi dans ces temps de misere & d'affixion, quelque longue marche que l'on fit il ne s'arrêtoit jamais pour manger; il disoit qu'il falloit épargner aux soldats une vûë qui les rendoit encore plus sensibles à leurs malheurs; qu'un homme qui avoit faim avoit encore plus faim quand il voioit manger les autres, & que puis qu'on partageoit avec eux la gloire qui revenoit de leurs actions, il étoit bien juste de partager leurs peines & leurs miseres: quand il arrivoit que dans ces marches quelque ville ou quelque communauté qu'il ne pouvoit obliger à la contribution lui faisoit un present, il le refusoit disant, qu'elles lui feroient plus de plaisir de répandre leurs liberalitez sur ses soldats qui en avoient plus de besoin que lui. Cependant pour les y obliger en quelque façon il retournoit souvent sur ses pas, craignant qu'elles n'oubliassent ses recommandations: car quoi que ces sortes de presens lui fussent à charge d'ordinaire, il n'avoit plus cette consideration quand il s'agissoit du soulagement des siens. Il est aisé de comprendre qu'en usant de cette maniere avec eux il en étoit aimé éperdument; aussi les eût-il menez jusqu'au bout du monde, sans que pas un s'en fut plaint, car ils étoient déja persuadez qu'il ne leur faisoit pas faire un pas qui fut inutile. Aprés avoir marché prés de trois semaines parmi les montagnes & pendant

des

des pluies qui ne cessoient point, & avoir traversé plusieurs rivieres, enfin il trouva les énemis sur le bord du Nekre, qui changeant le dessein qu'ils avoient de l'ataquer en celui de se pouvoir défendre, se retirerent dans les montagnes. Le Vicomte de Turenne à qui il ne pouvoit arriver rien de plus agreable, puis qu'il lui suffisoit d'avoir traversé leurs entrepriſes, crut neanmoins que pour les empêcher de revenir il devoit passer la riviere, & s'étant mis à leurs trousses il les poursuivit sans relache. Enfin son armée étant prête de tomber sur les dents, il fut contraint de s'arrêter; mais pour avoir des nouvelles certaines de ce qu'ils deviendroient, il détacha aprés eux le Colonel Rose, qui les suivit encore quatre journées entieres. Rose voiant qu'il ne les pouvoit atteindre, & se contentant de les avoir conduits si loin, s'en revint sur ses pas, & aprés avoir rendu conte au Vicomte de Turenne de ce qu'il avoit fait, ce Prince crut qu'il pouvoit envoier ses troupes dans des quartiers: mais comme il étoit bien éloigné de se douter d'aucune surprise, les énemis rebrousserent chemin en même temps que Rose, & lui tombant sur les bras dans le temps qu'il y penſoit le moins, ils trouverent ses quartiers dispersez çà & là, tellement qu'ils en eurent bon marché. Le Vicomte de Turenne qui avoit mis le quartier du Roi à Mariendal, étant surpris d'une nouvelle si imprévûë, crut qu'il devoit s'avancer pour recevoir ses troupes, à qui il envoia ordre de se rendre à un certain rendez-vous: mais à mesure qu'elles y arrivoient, comme elles n'étoient qu'en petit nombre, elles étoient défaites devant que de se joindre, & ce qui pouvoit échaper par la fuite ne savoit où se sauver, les énemis s'étant emparez des passages. Le Vicomte de Turenne étoit dans un desespoir inconcevable; neanmoins la grandeur du peril ne lui ôtant point le jugement, il fit ferme à un defilé, & aiant donné

moien

moien par là à quelques fuiards de le joindre, il reprit le chemin de Mariendal où il avoit laissé la meilleure partie de son infanterie : les bois & la nuit favoriserent sa retraite; cependant étant poursuivi vivement, il fut obligé de tourner tête par plusieurs fois : mais comme ses gens étoient encore tout épouventez, il falut qu'avec ce qui restoit d'Oficiers il fit le devoir de soldat, combatant souvent corps à corps, jusqu'au passage du Mein, qu'il traversa le dernier. Les énemis croiant alors qu'il leur seroit inutile de le poursuivre davantage, se jetterent sur les Etats de la Lantgrave de Hesse nôtre aliée, ce qui obligea le Comte de Koningsmark qui étoit occupé contre les Danois, de quiter le siege de Rensbourg pour la venir secourir; il y laissa neanmoins Wrangel qui commençoit à entrer dans quelque sorte de reputation : mais soit qu'il n'eut pas encore assez d'experience pour venir à bout de cette entrepriſe, ou que Koningsmark lui eût laissé trop peu de forces, il fut obligé de se retirer de devant, aprés avoir perdu bien du temps & beaucoup de monde. Cette défaite ne porta pas seulement ce prejudice aux afaires des Suedois, mais empêcha encore que Tortenson qui commandoit pour eux un autre corps ne poursuivit ses conquêtes avec plus d'éfet. Ce General qui avoit gagné une grande bataille à Janwitz dans la Boheme, où celui qui commandoit l'armée de l'Empereur avoit été fait prisonnier, & le General major Coeutz, tué, s'étoit jetté sur la Moravie, qu'il avoit conquise entierement à la reserve du château de Brin; il avoit même étendu ses conquêtes jusqu'aux portes de Vienne, d'où l'Empereur s'étoit retiré peur d'un siege. Mais sur le bruit de ce malheureux succés, il sembla perdre cœur en même temps que la garnison de Brin reprit courage. Le Prince de Transilvanie, même qui prétendoit se joindre à lui, n'osa se hazarder à entrer plus avant dans la Hongrie, où il avoit dé-

ja jetté tant de fraieur qu'on avoit retiré de Presbourg la Couronne Roiale que l'on a coutume de mettre sur la tête des Rois de Hongrie, incontinent aprés qu'ils ont été élevé sur le trône, car ces peuples sont si superstitieux, qu'ils s'imagineroient que ce Roiaume tomberoit entre les mains des étrangers s'ils ne conservoient ce dépôt, qui est si sacré parmi eux, qu'ils y font consister leur bonheur ou leur malheur.

Pendant qu'on en étoit en ces termes en Alemagne, la France tâchoit de reparer ce desordre en se procurant des avantages d'un autre côté, & comme à mesure que le Roi d'Espagne faisoit de plus grands éforts pour faire rentrer la Catalogne dans son devoir, elle en faisoit de son côté pour y entretenir la rebellion; elle y fit venir d'Italie le Comte du Plessis; avec une partie des troupes Françoises qui étoient en ce païs-là; tellement que le Prince Thomas n'aiant plus que des forces tres mediocres, se vit réduit à borner ses entreprises à la conquête de la Roque de Vigevane. Elle mit d'ailleurs deux autres armées sur pié; l'une qu'elle destina contre la Flandres; l'autre contre l'Alemagne, sans conter un camp volant que commandoit le Marquis de Villeroi. Le Duc d'Orleans avoit toujours la conduite de celle de Flandres, car pour l'amuser de quelque vaine aparence de commandement, le Cardinal Mazarin avoit fait ensorte auprés de l'Abé de la Riviere qui gouvernoit son esprit comme il vouloit, qu'il prendroit le gouvernement des armes pendant qu'il lui laisseroit le maniment des afaires. Ce Prince se repaissant donc des fumées dont l'entretenoit son favori, étoit marché en Flandres, pendant que le Roiaume étoit en proie à ce Ministre, qui l'apauvrissoit tous les jours par de nouveaux Edits. Le Duc d'Orleans avoit le Maréchal de Gassion pour Lieutenant General, & s'étant aproché du fort de Mardik, il l'emporta aprés un siege où

il

il perdit quelque monde. Le Prince d'Orange étoit cependant sur les ailes pour donner de la jalousie aux Espagnols, & faisant mine d'en vouloir tantôt à Bruges & tantôt à quelque autre place, il donna le temps au Duc d'Orleans de prendre encore le fort de Link, & Bourbourg. L'armée ayant eû besoin de quelque repos aprés ces dernieres conquêtes, on se remit en campagne au bout de quinze jours, & le Prince d'Orange favorisant toujours nos desseins, on s'empara de Bethune, Lisiers, St. Venant & Armentieres. Le Duc d'Orleans étant bien-aise aprés cela d'aler faire un tour à la Cour, soit qu'il y fut porté de lui-même, ou par son favori qui vouloit arracher quelque nouvelle grace du Ministre, laissa son armée entre les mains de Gassion, & de Rantzau qui venoit d'être fait Maréchal de France; & ceux-ci pour rendre le change au Prince d'Orange, lui ouvrirent les passages pour aler assieger Hulst, qu'il obligea de capituler.

Pour ce qui est de la nouvelle armée qu'on envoioit en Alemagne, le Cardinal la mit sous le commandement du Duc d'Anguien, comme il avoit fait l'année precedente: mais quoi que les afaires pressassent de ce côté-là, ce Duc eut ordre de favoriser les entreprises du Marquis de Villeroi, qui s'étoit ataché à reduire quelques places en Lorraine qui obeissoient encore à leur Prince naturel. Car le Duc de Lorraine aiant honte de laisser perir de si braves gens sans leur donner secours, remontoit le long de la Meuse croiant que rien ne s'opposeroit à son passage, mais aiant rencontré le Duc d'Anguien campé avantageusement, il fut obligé de s'arrêter tout court, & cependant le Marquis de Villeroi se rendit maitre de la Mothe, dont le Gouverneur avoit aquis beaucoup de gloire à la défense. Cette afaire étant ainsi achevée, le Duc d'Anguien continua sa route, & fut excité à faire plus de diligence par les facheuses nouvelles qui lui arrivoient de moment à autre. Car outre que les Imperiaux

avoient

avoient repris Gernsheim, le Vicomte de Turenne qui s'étoit joint aux Suedois & aux troupes de Hesse en suite du malheur qui lui étoit survenu, ne cessoit de lui mander qu'il étoit prêt à être abandonné des uns & des autres, sur tout du Comte de Koningsmark, qui étant acoutumé à donner beaucoup de licence à ses soldats, ne pouvoit les retenir dans la discipline, qu'il leur faloit neanmoins observer en l'état où étoient les afaires. Toutes ces choses étoient assez suffisantes pour donner des ailes, si cela se peut dire, au Duc d'Anguien. Aiant ainsi marché jour & nuit, il fit tant de diligence qu'il ne se trouva plus qu'à une journée du Vicomte de Turenne, lequel de son côté s'approcha de Hekre où se devoit faire leur jonction. Le Vicomte de Turenne s'assura de Wisloc en chemin faisant, & s'étant abouché avec le Duc d'Anguien, ils resolurent de passer la riviere quoique les ênemis passassent déja de l'autre côté. Mais Koningsmark refusant de combatre sous pretexte qu'il étoit obligé de donner secours à Tortenson, qui étoit environné de deux armées, les troupes de Hesse à son exemple demanderent pareillement à se retirer, ce qui fit differer l'entreprise. On emploia le reste du jour & une bonne partie de la nuit à gagner Koningsmark & celui qui commandoit les troupes de Hesse, mais Koningsmark s'étant montré inflexible on n'osa tenter le passage de la riviere, quoi que les troupes de Hesse offrissent à demeurer. Le Duc d'Anguien étoit dans une colere inconcevable, le Vicomte de Turenne n'y étoit pas moins, quoi que d'une humeur plus temperée, car il esperoit que cette occasion lui donneroit moien d'avoir sa revanche. Mais enfin n'y aiant point de remede il falut donner congé à Koningsmark, & prendre d'autres mesures. Koningsmark s'étant retiré on fut assieger Wimphem, & par sa prise, que les ênemis ne purent empêcher, on se rendit maître d'un passage sur le Hekre, par où l'on pretendoit se faire un chemin dans

dans la Baviere. Les énemis qui avoient besoin de leurs troupes pour défendre l'entrée de leur païs, redoutant la fortune du Duc d'Arguien, ne voulurent pas accepter la bataille qu'il leur ofroit, & aiant jetté quelques troupes dans Dunkespiel se retirerent auprés de Norlinguen. Le Duc d'Anguien à qui cet endroit avoit déja donné tant de gloire, esperant qu'il étoit encore destiné à lui faire aquerir de nouveaux lauriers, aprés avoir pris Rotembourg marcha à Dunkespiel, étant bien-aise d'insinuer aux énemis qu'il vouloit s'atacher à cette place : mais passant outre tout d'un coup, il les auroit surpris s'ils n'avoient trouvé heureusement un marais, derriere lequel il se mirent en bataille. Le Duc d'Anguien dont le courage étoit au dessus de toutes sortes de dificultez, vouloit donner, quelque peril qu'il y eut à les ataquer, dans ce poste : mais le Vicomte de Turenne lui aiant remontré qu'ils n'y pouroient pas demeurer long-temps, tempera les fureurs de sa jeunesse, tellement qu'il se resolut de les chasser de là par la famine. Cependant il fit avancer son canon, & les énemis aiant aussi pointé le leur, ce tintamarre dura jusqu'à la nuit, & l'on se tua deux ou trois cens hommes de part & d'autre. Enfin le manque de vivres aiant, comme le Vicomte de Turenne avoit bien prévu, obligé les énemis à décamper, le Duc d'Anguien se mit à leurs trousses, & les aiant ateints devant qu'ils pussent gagner Norlinguen, ils mirent leur armée en bataille ; aprés s'être saisis d'un village où il y avoit un château qui étoit assez bon, ils y jetterent une bonne partie de leur infanterie, & aiant mis leur cavalerie derriere, ils se croioient d'autant plus en sûreté que leur camp étoit sur deux montagnes de dificile accés, à cause d'un marais qui étoit d'un côté, & d'un bois qui étoit de l'autre. Le Duc d'Anguien aprés avoir reconnu toutes ces choses donna le commandement de son aile droite au Maréchal de Gram-

mont,

mont, & celui de la gauche au Vicomte de Turenne, & aiant resolu de faire ataquer le village, il y fit marcher un détachement conduit par Marsin, qui fut repoussé avec grand' perte; Marsin lui-même aiant été blessé dangereusement fut obligé de se retirer, & la Mouffaye qui eut ordre de prendre sa place n'eut pas une meilleure fortune. Le Duc d'Anguien qui s'imaginoit que toutes choses devoient aler selon son courage, marcha lui-même pour voir à quoi il tenoit qu'elles n'alassent mieux: mais son cheval aiant été tué sous lui, & aiant reçû même une contusion, il sembloit que le combat se ralentissoit, quand le Vicomte de Turenne trouva moien de passer entre le vilage & une montagne; la cavalerie énemie le voiant venir s'éforça de l'arrêter, afin qu'il demeurât exposé au feu du vilage qui le prenoit en flanc; mais le Vicomte de Turenne aprés avoir changé de cheval parce que le sien avoit été blessé la reçût si bravement, qu'il lui fit bientôt prendre la fuite. Gléen Lieutenant General de l'armée Imperiale fut pris en cette ocasion. Mais la destinée du General Mercy fut encore plus malheureuse; car comme il s'éforçoit de soutenir le combat avec l'aile droite qui n'avoit pas encore pleié, il fut tué tout roide sur la place. La disgrace des Oficiers atira celle des soldats; ceux-ci manquant de chefs pour les conduire ne combatirent plus qu'en desordre, tellement que ce fut plutôt un carnage qu'un combat, leur artillerie avec la plûpart de leur équipage fut le butin des vainqueurs, & le Duc d'Anguien qui n'étoit pas d'humeur à laisser échaper le fruit de sa victoire, s'empara de Norlinguen & de Dunkespiel. Le Duc de Baviere, dont les Etats demeuroient en proie aprés la perte de cette bataille, eut recours à l'Empereur à qui il demanda des secours avec d'instantes prieres, & l'Empereur craignant qu'il ne s'acommodât avec les énemis qui lui foisoient quelques propositions,

fit

fit marcher en même temps l'Archiduc Leopold avec Galas; par ce moien Tortenson se trouva delivré de crainte, & continua avec plus de repos, mais non pas avec plus de bonheur le siege de Brin. La venuë de l'Archiduc Leopold & de Galas donnerent des bornes aux conquêtes du Duc d'Anguien, qui d'ailleurs étant tombé malade avoit été obligé de se faire porter à Philisbourg. Il commanda avant que de partir au Marêchal de Grammont, & au Vicomte de Turenne à qui il laissoit la conduite de l'armée, de se tenir seulement sur la défensive, soit qu'il en eut des ordres secrets de la Cour, ou qu'esperant d'être bientôt gueri il voulut se reserver toutes les entreprises. Mais quand même il ne le leur eût pas ordonné, la prudence vouloit qu'on n'en usât pas autrement; car les ênemis étoient de beaucoup plus forts que nous, tellement qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre que celui qu'il enseignoit: aussi aprés avoir jetté du monde dans Dunkelspiel & dans les autres places dont on s'étoit rendu maître, le Marêchal de Grammont & le Vicomte de Turenne prirent le chemin de Philipsbourg, & l'Archiduc croiant les engager dans quelque ocasion qui lui fut favorable, leur presenta la bataille, qu'ils n'eurent garde d'accepter. Comme il vit qu'il ne les y pouvoit obliger, il s'aprocha lui-même de Philipsbourg, mais aiant trouvé la place en trop bon état pour oser l'assieger, & tous les passages du Rhin si bien gardez, qu'il ne pouvoit entrer en Alsace, il rebrousa chemin & tourna ses armes d'un autre côté. L'armée Françoise n'aiant plus rien à craindre pour Philipsbourg se separa en deux sous la conduite du Marêchal de Grammont & du Vicomte de Turenne; & ce Prince quoi que foible ne voulant pas perdre son temps, vint prendre Treves pendant que les ênemis ataquoient Dunkelspiel & Rotembourg; ils se rendirent maîtres aussi de Wislok & de Wimphem, tellement qu'il sembloit que la for-

Fortune prit plaisir à favoriser tantôt les uns & tantôt les autres.

Il n'y avoit qu'en Catalogne où elle parut moins inconstante ; car le Comte d'Harcourt s'étant avancé dans la plaine d'Urgel pour arrêter les ênemis pendant que le Comte du Plessis faisoit le siege de Roses, elle se declara tellement en sa faveur, qu'on eût dit qu'elle avoit épousé son parti. Cependant les énemis qui étoient forts aiant peine à soufrir qu'on les arrêtât, firent diverses tentatives, & ne se rebutant point pour avoir mal-réüssi dans les commencemens, entreprenoient tous les jours de nouvelles choses. Le Roi d'Espagne étoit à Sarragosse d'où il pressoit ses Generaux de s'ouvrir les passages, & comme il se défioit de sa fortune, il n'avoit osé venir lui-même dans son armée de peur de recevoir quelque afront. Ses Generaux sembloient participer à ses craintes, & le voiant si retenu, ils étoient aussi plus circonspects dans leurs entreprises. Tellement que le Comte du Plessis profitant de leurs retardemens obligea la ville à capituler. Le Roi à qui ce Comte avoit déja rendu plusieurs services le fit Maréchal de France, & le renvoia en Italie pour satisfaire aux plaintes du Prince Thomas, qui n'étoit pas content de ce qu'on le laissoit ainsi sans secours. Cependant le Comte d'Harcourt aprés avoir ainsi assuré la prise de Roses, resolut de traverser la Segre dont les énemis défendoient le passage : mais comme il étoit dificile d'en venir à bout en leur presence, il envoia un détachement du côté des montagnes où ils ne prenoient pas garde, & ce détachement aiant passé sur un pont de corde se retrancha de l'autre côté en atendant le reste de l'armée. Les énemis aiant eû avis qu'une partie avoit déja passé marchérent de ce côté-là, & aiant atâché le combat pour empêcher de passer le reste, ils furent repoussez & poursuivis jusques dans la plaine de Llorens ; les deux armées s'étant trouvées là en bataille, le com-

combat qui ne s'étoit fait que par détachement fut general ; mais les Eſpagnols aiant encore été battus, prirent la fuite & ſe ſauverent à la faveur de la nuit. Le Comte d'Harcourt encouragé par tant d'heureux ſuccés, mit le ſiege devant Balaguier, qui s'étoit rendu aux énemis l'année precedente, & aprés l'avoir repris s'en retourna à Barcelonne à cauſe d'une conjuration qui étoit formée par la Baronne d'Alby, femme d'une grande beauté, & qui atiroit par là beaucoup de monde dans ſes interêts.

Les Eſpagnols qui ſe voioient maltraitez en tant de lieux tâchoient d'avoir leur revanche en Portugal & en Italie, mais le Marquis de Leganés qui étoit entré ſur les terres de ſa Majeſté Portugaiſe trouvoit plus de dificultez qu'il n'avoit prevû, & le Gouverneur du Milanois qui eſperoit avoir bon marché du Prince Thomas, ſe vit fruſtré de ſon atente par l'arrivée du Marêchal du Pleſſis. Le Gouverneur ne deſeſperant pas encore neanmoins de pouvoir empêcher leur jonction, ſe poſta ſur la riviere de Mora, & s'étant emparé de certains poſtes fit tête au Prince Thomas, pendant que d'un autre côté on tâchoit d'arrêter le Marêchal du Pleſſis : mais ce Prince qui ſe voioit manquer de vivres aiant fait un éfort pour s'ouvrir les paſſages, s'y comporta ſi vaillamment que les troupes Eſpagnoles furent miſes en déroute. Aprés cela n'y aiant plus rien qui l'empêchât de joindre le Marêchal du Pleſſis, il le rencontra en chemin, ce Marêchal aiant fait de ſon côté tout ce qui étoit en ſon pouvoir pour s'aprocher de lui.

La guerre qui étoit répanduë en tant d'endroits pendant l'année precedente, ceſſa en quelques-uns par la paix qui fut faite entre l'Empereur & le Prince de Tranſilvanie, & entre la Suede & le Dannemark : mais elle continua avec plus de force dans les autres lieux, parce que les troupes de l'Empereur & du Roi de Suede s'étant réünies chacunes à leur parti,

parti, on en forma divers corps, qui porterent la guerre en tant d'endroits, qu'il n'y eut point de lieu qui ne devint un théâtre sanglant; l'hiver même, qui semble un temps destiné au repos, fut employé à faire diverses entrepriſes, comme ſi les autres ſaiſons n'euſſent pas ſuſi. Les Eſpagnols qui ſuportoient impatiemment la priſe de la Roque de Vigevane d'où on faiſoit des courſes juſqu'à Milan, y mirent le ſiege, & continuant leurs ataques nonobſtant le grand froid, s'en rendirent les maîtres. Cette entrepriſe qui avoit été commencée ſur la fin de l'année 1645, & qui fut achevée au commencement de l'année ſuivante, bien loin d'ôter le cœur au Prince Thomas l'excita à ſe venger ſur quelque autre place, & étant venu faire un tour à Paris il fit reſoudre la Cour à envoier une armée navale en Italie, pour favoriſer quelque deſſein qu'il avoit ſur les côtes de Toſcane: mais comme on n'avoit peur que le Grand Duc ne s'en alarmât, on lui fit part du ſecret, & l'on convint avec lui qu'il ne donneroit aucun ſecours aux Eſpagnols. La Cour aiant ainſi donné ordre de ce côté-là, le Duc de Brezé qui étoit Amiral de France & beau-frere du Duc d'Anguien, ſe mit en mer avec la flotte, pendant que le Prince Thomas prit ſon chemin vers Orbitelle, qu'il avoit reſolu d'aſſieger. Cette place ne pouvoit être ſecouruë par terre que des forces du Roiaumes de Naples; mais comme ce ſecours étoit lent & d'ailleurs fort incertain, les Eſpagnols aſſemblerent des vaiſſeaux, & firent en atendant quelques tentatives avec les garniſons de Porto-Ercole & des autres forts qu'ils tiennent en ces quartiers-là. Carlo de la Gatta, qui étoit dans la place, fit auſſi de ſon côté tout ce qu'il put pour retarder les aproches, & aiant tiré les choſes en longueur par ſa bravoure, l'armée navale ſe mit en mer, & le ſecours partit de Naples mais ſi peu nombreux, que ſelon toutes les aparences il n'y avoit pas beaucoup de fonds à faire ſur lui.

lui. L'armée navale s'étant trouvée prête avant les secours, les Espagnols presenterent la bataille, & le Duc de Brezé qui étoit jeune & qui desiroit de se signaler aiant fait la moitié du chemin, on combatit de part & d'autre avec beaucoup de courage. Enfin les Espagnols ne pouvant resister à la furie Françoise, ne songerent plus qu'à se retirer, & ils auroient peut-être soufert dans leur retraite, si par bonheur pour eux le Duc de Brezé n'eût été tué d'un coup de canon, ce qui ôta l'envie aux François de les poursuivre. Il ne restoit plus d'esperance à Carlo de la Gatta que dans le secours de Naples, & c'étoit si peu de chose, comme j'ai déja dit, qu'il n'en presumoit pas beaucoup à son avantage: mais l'issuë du combat qui venoit de se donner sur mer aiant alarmé les Princes voisins, chacun grossit sous main ce secours, & il se trouva si considerable avant que de se trouver en presence des énemis, que Carlo de la Gatta en pouvoit avoir meilleure opinion sans craindre qu'on l'accusât de trop de vanité. En effet, aprés avoir pris un jour ou deux de repos, il attaqua les lignes avec tant de valeur, que le Prince Thomas fut obligé de degarnir la trenchée pour pourvoir en mille endroits diferens où les énemis paroissoient: mais Carlo de la Gatta prenant un temps si favorable pour faire une vigoureuse sortie chassa des travaux ceux qui y étoient restez, & aiant mis le feu aux fassines & comblé la tranchée, le Prince Thomas n'eût point d'autre parti à prendre que de faire retraite.

Le mauvais succés de cette entrepriſe donna de l'inquietude à la France, qui avoit reconnu en cette occasion le peu d'amitié que les Princes d'Italie avoient pour elle; & comme le Prince Thomas se voioit mépriſé des siens aprés cela, & que son desespoir étoit capable de le porter à de grandes extrémitez, il fut résolu de faire un nouvel éfort pour faire diversion des forces Espagnoles qui se pre-

préparoient à lui donner beaucoup d'affaires. Le Maréchal de la Meilleraye eut ordre d'équiper une nouvelle armée navale, & s'étant embarqué il fut mettre le siege devant Piombin, où le Maréchal du Plessis le vint trouver avec quelques troupes Françoises. Cette entreprise, qui fut plus heureuse que celle d'Orbitelle, repara en quelque façon nôtre reputation en Italie, mais la prise de Piombin aiant été suivie de celle de Portolongonne, la jalousie des Princes voisins fut plus forte que jamais, dont il ne tint pas à eux qu'ils ne nous donnassent de funestes marques. Cependant quoi que la guerre se fit avec tant de chaleur en Italie, elle ne se ralentissoit pas en Flandres ni en Alemagne. Le Duc d'Orleans étoit entré en Flandres avec une armée où étoit la fleur des troupes de tout le Roiaume, & avoit le Duc d'Anguien sous lui. On en vouloit sur tout à Dunquerque, & on l'avoit assez témoigné dés l'année precedente par les entreprises qu'on avoit faites de ce côté-là; c'est pourquoi on fit ensorte avec le Prince d'Orange qui avoit surpris Tirlemont pendant le cœur de l'hiver, qu'il enverroit des troupes aux devans & dans les autres endroits où on en pourroit avoir besoin. Ce Prince s'avança même en personne, faisant mine d'en vouloir aux meilleures places, & aiant fait une grande diversion par là, il donna moien au Duc d'Orleans, qui ne vouloit pas encore donner à connoître son dessein, d'aler assieger la ville de Courtray, s'en étant assuré il passa le Canal de Bruges, & le Prince d'Orange s'étant aproché de ce côté-là, le Maréchal de Grammont passa dans son camp avec six mille hommes. Les Espagnols croiant donc qu'il entreprendroit quelque chose aussitôt que personne, furent obligez de diviser leurs forces, mais le Duc d'Orleans s'étant aproché de Mardik, que les Espagnols avoient repris l'année precedente, il y mit le siege. Le Duc d'Anguien qui s'exposoit comme le moindre soldat, y courut

nisque de la vie, & fut blessé en divers endroits. Cependant Picolomini tâchoit de s'opposer autant qu'il pouvoit à cette conquête; mais le Prince d'Orange traversant ses desseins, il eut le chagrin de n'en pouvoir venir à bout. Mardik étant pris, le Duc d'Orleans retourna en Cour, & le Duc d'Anguien marcha contre Bergues, dont après s'être assuré il assiegea Dunquerque. Le siege de cette place qui est un port de mer auroit donné beaucoup de jalousie dans un autre temps aux Anglois, & peut-être qu'ils auroient fait leur possible pour le traverser; mais comme la rage dont ils étoient saisis contre la personne de leur Roi les rendoit incapables de tout autre sentiment, ils virent avec une grande tranquilité le commencement, la suite & la fin de cette entrepriſe. Le Duc d'Anguien aiant achevé ſes lignes de circonvallation, preſſa la ville vivement; & quoi que Picolomini eût tout quitté pour y donner ſecours; il s'en rendit maître au grand étonnement des étrangers, qui croioient que cette place dût reſiſter plus long-temps. Cette conquête augmenta encore la gloire que ce Prince s'étoit aquiſe en Alemagne, & la Cour eut tant de conſideration pour lui, que le Duc d'Orleans commença à en avoir de la jalouſie: mais comme le Duc d'Anguien avoit l'eſprit adroit, il fut ſi bien le prendre qu'il lui ôta tous ſes ſoupçons. Le Prince d'Orange croiant profiter de la conſternation où étoient les Eſpagnols aprés cette perte, mit le ſiege devant Venlo; mais ne l'aiant entrepris qu'à ſa confuſion il ſe retira en ſon païs, pendant que le Maréchal de Grammont eût beaucoup de peine à gagner la France.

Les heureux ſuccés que nous avions eûs en Flandres furent un peu ternis par la levée du ſiege de Lerida que le Comte d'Harcourt avoit entrepris, & où il conſuma bien des hommes & bien de l'argent. Mais la chaleur de la guerre ne paroiſſoit point tant en aucun endroit qu'en Alemagne, où la prudence

du

du Vicomte de Turenne éclata en beaucoup de choſes. Les Imperiaux aiant eû un peu de relache à cauſe de l'hiver tâcherent d'en profiter, & comme ils étoient dans leur païs & qu'ils avoient des avantages que les Suedois n'avoient pas, ils reprirent beaucoup de places dans la Boheme, & dans les autres Provinces où ils on avoient perdu. Le Vicomte de Turenne qui étoit ſur le Rhin étoit trop éloigné pour donner ſecours à nos alliez, neanmoins il tâchoit autant qu'il pouvoit à obliger les ênemis à diviſer leurs forces; c'eſt pourquoi il faiſoit de temps en tems quelque petite entrepriſe, & leur donnoit de la jalouſie par ce moien: mais enfin ſes troupes n'étoient pas ſuffiſantes pour faire ce qu'il auroit voulu, il n'avoit que ſix mille hommes tant cavalerie qu'infanterie, & avec ſi peu de monde il n'étoit pas capable de grand' choſe. Ainſi n'aiant pu empêcher que les ênemis ne priſſent des quartiers dans la Heſſe, il n'eut plus de communication avec les Suedois, & quand la ſaiſon vint à ſe preparer pour entrer en campagne, il ne ſut comment faire pour leur donner ſecours: cependant il étoit aſſez embaraſſé lui-même pour ſe défendre des ſurpriſes des ênemis, qui au défaut de la force emploioient toutes ſortes de ruſes contre lui; il venoit de découvrir une intelligence qu'ils avoient dans Philipsbourg, & quoi qu'il en eût fait punir les auteurs, il ne ſavoit s'il n'y en avoit point encore quelque autre; & s'il oſeroit s'en éloigner; le temps preſſoit neanmoins, les Imperiaux deſoloient la Heſſe, & incommodoient tellement les Suedois, qu'ils étoient reduits à d'étranges extrémitez. La Lantgrave de Heſſe le ſolicitoit de lui donner ſecours, les Suedois lui demandoient la même choſe, & il ne voioit gueres d'aparence à l'un & à l'autre par la difficulté des chemins, & par les places ênemies qui étoient entre deux. Enfin aprés avoir bien penſé à ce qu'il avoit à faire, il envoia vers le Prince d'O-

range pour le prier de lui prêter un pont de bateaux qu'il avoit sur le Rhin, & aiant passé ce fleuve dessus aux environs de Wesel, il fit dessein à son tour de couper les énemis, & de les enfermer après qu'il auroit joint les Suedois, ce qu'on ne lui pouvoit plus empêcher, s'il étoit assez heureux que d'en pouvoir venir à bout. Les énemis pouvoient bien encore s'exempter de cette incommodité, mais aiant peur qu'il ne marchât dans la Baviere dont les passages étoient ouverts, ils quitterent promptement la Hesse, & pendant qu'ils marchoient en corps ils firent des detachemens pour s'avancer en diligence sur le Mein. Le Vicomte de Turenne sur la nouvelle qu'il eut de tous ces mouvemens, croiant que le succés de son entreprise ne dependoit que de s'ouvrir le passage de cette riviere, fit avancer aussi quelques troupes, & ces troupes aiant chassé trois cens hommes qui défendoient un gué, toute l'armée passa, aiant une journée d'avance devant celle des énemis: cependant il se saisit d'Aschaffembourg & de quelques autres places de moindre importance, & aiant laissé garnison dans quelques-uns & fait sauter des autres, on marcha vers le Danube, où la plûpart des villes ouvrirent leurs portes sans faire qu'une mediocre resistance. Rhain toutefois arrêta nos armes pendant quelques jours; mais aiant été emporté comme les autres, toute la Baviere demeura en proie à nôtre armée, qui avoit encore passé le Lek. Il n'y eut qu'Ausbourg qu'on ne put reduire, qui avoit demandé d'abord la neutralité, mais qui aiant ensuite apellé les énemis, obligea à y mettre le siege. Le Duc de Baviere pensa être surpris dans une maison de campagne où il prenoit le divertissement de la chasse; car n'aiant pas prevû qu'on dût passer tant de rivieres en si peu de temps, il n'avoit garde de se douter du malheur dont il étoit menacé; il se retira dans sa capitale, mais ne s'y croiant pas en seureté, il auroit passé bien plus loin s'il

n'avoit

n'avoit trouvé moien d'éloigner l'orage dont il étoit menacé, en proposant de demeurer neutre : ce Prince, nonobstant qu'il parut le plus redoutable de nos ennemis, aiant toujours entretenu une secrete correspondance avec nous, car nous n'étions pas bien-aises que les Suedois devinssent si puissans, & lui de son côté n'étoit pas faché que les Impériaux reçussent de temps en temps de petites mortifications. On sacrifioit ainsi pour l'utilité commune de pauvres miserables, en lâchant tantôt le pié & tantôt en faisant mine de pousser, c'étoit pour cela que l'armée d'Alemagne étoit toujours si foible, & s'il on y avoit envoié du secours les deux années precedentes, c'étoit plutôt pour faire voir de quoi la France étoit capable, que pour faire des conquêtes bien avant. Aussi avoit-on vû par experience que dans le cours d'une même année des armées victorieuses avoient été obligées de reculer, car ces deux puissances avoient le secret de faire des détachemens à propos, pour remettre les choses dans l'équilibre dont elles étoient convenuës ensemble ; mais à cette fois il en étoit arrivé autrement, & le Vicomte de Turenne, qui ne savoit rien de toutes ces menées, avoit poussé les choses si loin, que les uns autant que les autres ne savoient comment y mettre remede. Dans une si grande extrémité il n'y avoit que deux expediens ; l'un d'envoier ordre au Vicomte de Turenne de se retirer, l'autre de lui mander de se laisser batre. Le premier ne se pouvoit faire sans montrer l'intelligence ; l'autre étoit dangereux, parce que c'eût été lui faire part du secret, ce qu'on ne vouloit pas neanmoins. Comme les choses pressoient & que la Baviere soufroit extraordinairement par le sejour de tant de troupes, on prit le parti de proposer un traité, sous couleur duquel le Vicomte de Turenne eut ordre de repasser le Rhin. Ce Prince en fut extrémement surpris, car on se fioit entierement à la parole du Duc de Baviere, qui promettoit

d'abandonner l'Empereur : mais comme ce n'étoit pas à lui à penetrer le secret, & qu'il se devoit contenter d'obeir, il marcha où il lui étoit commandé, au grand déplaisir des Suedois qui crioient fortement contre ce traité. Ils se separerent donc avec beaucoup de froideur, quoi qu'il n'y eut personne dans leur armée qui n'eût conçu pour lui une estime particuliere, car il se montroit si bon jusques envers les simples soldats, qu'il n'y en avoit pas un à qui il n'eût fait quelque grace, sur tout à ceux qui étoient depuis long-temps dans le service, & qu'il prenoit plaisir d'entendre discourir des diverses ocasions où ils s'étoient trouvez. Au reste il arriva qu'un lui faisant le detail de la bataille de Leipsik, comme ce vint à la mort du Roi de Suede, il se prit à pousser des sanglots, & les larmes lui empêchant de poursuivre son discours, la tendresse de ce soldat pour son Roi l'édifia tellement qu'il le voulut avoir à son service: mais ce soldat lui répondit qu'il ne vouloit point avoir d'autre maitre que son Capitaine, & qu'aprés avoir fait toute sa vie un métier si honorable, il n'étoit pas résolu d'en faire un autre qui le fut moins. Le Vicomte de Turenne bien loin de se scandaliser de cette réponse, la trouva tellement à son gré, qu'il pria Wrangel qui commandoit les troupes de Suede de lui vouloir donner ce soldat, & s'étant presenté peu de jours aprés une Lieutenance de cavalerie dans un Regiment de son armée, il lui en fit present & de ce qu'il falloit pour l'équiper. Car ce Prince ne s'arrêtoit pas seulement à dire du bien de ceux qui avoient quelque merite, il leur en faisoit encore autant qu'il pouvoit, & même quelquefois au de là de ses forces; il disoit aussi qu'on ne devoit pas craindre de manquer quand il s'agissoit de procurer la fortune de quelqu'un, & que c'étoit autant de personnes reconnoissantes qui n'abandonnoient jamais au besoin. S'il étoit si libre à donner sans qu'on le lui

demandât, il eſt à préſumer, ſans que je le die, qu'il ne refuſoit jamais ce qui étoit en ſon pouvoir: il aloit même au devant de ceux qui avoient beſoin de lui ou qu'il croioit en quelque ſorte de neceſſité, & il ne s'informoit pas alors s'il alteroit ſa dépenſe, ou ſi cela ne l'incommoderoit point lui-même; auſſi diſoit-il d'ordinaire, que qui n'étoit bon pour ſoi n'étoit bon pour perſonne, qu'un Prince ne pouvoit jamais manquer, & qu'aiant tant de reſſources, il étoit bien peu charitable s'il ne compatiſſoit à la miſere d'un homme qui ne ſavoit bien ſouvent où donner de la tête. Cependant il ſe trouva un jour ſi court pour avoir fait de ces ſortes de liberalitez, que l'argent lui manqua, & ſon Intendant qui lui parloit librement faiſant le facheux, juſqu'à lui dire, que puis que c'étoit par ſa faute qu'il ſe voioit reduit en cet état, c'étoit à lui à y donner ordre; Mon ami, lui dit-il, ne nous emportons point, & nous alons voir dans un moment ſi nous n'avons pas des amis: au même temps il témoigna publiquement le beſoin où il étoit, & toute l'armée en étant avertie lui aporta ſon argent, juſqu'aux ſoldats qui le prioient d'accepter leur prêt, diſant qu'ils n'en feroient pas plus embaraſſez pour ſubſiſter. Le Vicomte de Turenne fut ravi de cette bonne volonté, & prenant ce qu'il avoit afaire dans la bourſe de ſes amis, il remercia les autres, leſquels ne ſe pouvoient conſoler de ce qu'il y en avoit eû qui leur avoient été préferez.

Le credit qu'il avoit ne lui faiſoit pas cependant faire un fou de dépenſe plus qu'il n'étoit neceſſaire, & même dans ſa grande jeuneſſe il avoit toujours eû cela de particulier qu'il s'étoit toujours meſuré ſelon ſon bien; c'eſt pourquoi il diſoit qu'il ne faloit jamais prendre garde à ce que les autres faiſoient, parce qu'on en trouveroit toujours à qui on auroit lieu de porter envie; que c'étoit par là bien ſouvent qu'on ſe mettoit hors d'état de ſervir,

& qu'un homme qui avoit une belle ambition n'avoit pas besoin de tant d'équipage pour faire son devoir; que c'étoit le luxe qui causoit ce desordre, & non pas la grandeur d'ame comme beaucoup de gens s'imaginoient. Surquoi il raportoit ce qu'avoit fait un de ses amis, lequel étant obligé d'aler à l'armée & se trouvant sans équipage avoit refusé de prendre de l'argent, de peur de n'être pas en état de le rendre dans le temps qu'on le lui redemanderoit. Il disoit que c'étoit ainsi qu'on en devoit user, & dans un siecle où la licence & le luxe regnoient au dessus de l'imagination, il s'éforçoit de rétablir la vertu au lieu du vice. Aussi surant parmi les étrangers que parmi les François étoit-il en si grande reputation, qu'on le consideroit comme un Prince qui étoit moins distingué par sa naissance que par la grandeur de ses sentimens. Ses domestiques mêmes ne remarquoient rien que de relevé en lui, car quoi que dans sa maison il n'y en eut point qui ne fit paroitre quelque foiblesse, il en étoit tellement exempt, que ses moindres actions donnoient de l'admiration; il n'en étoit neanmoins ni plus fier avec les égaux, ni plus orgueilleux avec ses inferieurs. Pour ce qui est de ses domestiques, il en usoit avec eux avec tant de bonté qu'ils avoüoient hautement, qu'aiant le malheur de servir ils étoient trop heureux d'avoir rencontré un si bon maitre; il ne leur parloit jamais que comme s'ils eussent été ses égaux, toujours doux, toujours afable; aussi disoit-il qu'ils étoient déja assez à plaindre dans leur condition, sans agraver leur malheur par de mauvais traitemens: cependant il vouloit que chacun fit son devoir, car s'il eût reconnu la moindre débauche, il n'avoit plus alors de consideration, & il faloit qu'ils changeassent de maitre; mais cela se faisoit doucement & sans violence, & il se contentoit de les faire avertir du sujet pourquoi ils sortoient, afin qu'ils eussent à s'en corriger. Cette conduite étoit cause que sa maison

n'étoit remplie que d'honêtes gens, ou du moins de gens qui paroissoient tels à ses yeux & aux yeux de tout le monde. Ceux qui aimoient le desordre n'avoient que faire aussi d'y entrer, mais pourvû qu'ils fissent paroitre de bonnes inclinations, ils étoient seurs de sa protection & pour eux & pour leurs familles; c'est pourquoi il ne prenoit pas garde s'ils étoient mariez ou non, & bien loin de craindre que cela ne les détournât de son service, il croioit qu'ils lui en seroient plus affectionnez; s'ils avoient quelques afaires, il en faisoit la sienne, & la solicitoit en personne, sans se contenter de la recommander par lettres: car il disoit que la presence faisoit plus d'éfet que toute l'écriture du monde, & qu'un homme qui avoit envie de rendre service ne devoit pas prétendre garde s'il faisoit quelquefois plus qu'il ne devoit; mais en solicitant un juge il ne disoit jamais, je vous prie de vouloir faire cela pour moi, mais je vous prie de le faire si vous le trouvez juste, car il ne vouloit pas que son credit fut nuisible à personne, & il disoit à ceux qui le prioient d'aler recommander pour eux, qu'ils ne s'y engageassent pas pour peu que leur afaire fut delicate.

Le traité dont j'ai parlé ci-dessus s'étant fait avec le Duc de Baviere, l'année 1647. étoit déja bien avancée, que les Suedois ne vouloient point sortir des places qu'ils avoient occupées, n'étant pas d'humeur de ratifier le traité qu'on ne les laissât en possession de ce qu'ils tenoient. Cependant le Prince de Condé mourut avant que l'autre fut finie, & le Duc d'Anguien prit son nom, tellement que quand je nommerai dorénavant le Prince de Condé, ce sera de lui que je voudrai parler. Les contestations qui étoient survenuës entre les Suedois & le Duc de Baviere furent causes que le Vicomte de Turenne demeura encore quelque temps sur ses terres, où il donna même un petit combat; car aiant sû que les ênemis marchoient du côté du Rhin, il les attaqua

vigoureusement, & les poursuivit jusqu'aux portes de Newbourg; il prit encore plusieurs petites villes de son païs, car pour l'obliger à donner toute sorte de contentement aux Suedois, il faloit toujours faire paroître la même chaleur. Cependant comme les afaires traînoient en longueur, une partie de l'armée s'avança vers le Lac de Constance, & donna l'alarme aux Cantons par la prise de Bregens & de quelques autres places: ils députerent au même temps au Vicomte de Turenne pour savoir ses intentions; mais ce Prince les aiant assurez que le Roi son Maître ne songeoit point à rien innover à leur égard, ils se retirerent fort satisfaits, étant persuadez qu'il n'eût pas voulu leur donner cette parole pour la violer dans la suite. En éfet, ceux qui le connoissoient, savoient que pour toutes choses du monde il n'eût pas été capable de tromper personne. Aussi disoit-il d'ordinaire, qu'il y avoit une grande diference entre les ruses de guerre & les fourberies, & qu'autant que l'on estimoit ceux qui savoient mettre l'un en usage, autant devoit-on blâmer celui qui se servoit de l'autre pour venir à bout de ses desseins; que la parole devoit être inviolable, aussi bien à l'égard des énemis que des amis, & que s'il les faloit surprendre, ce n'étoit pas en leur promettant ce qu'on ne leur vouloit pas tenir. Enfin le traité dont je viens de parler s'étant fait, les Suedois qui y avoient été obligez par les François, en garderent un secret ressentiment dans le cœur, dont ils ne furent pas long-temps sans leur en donner des marques.

Cependant le Vicomte de Turenne étant sorti de la Baviére, tourna ses armes contre l'Electeur de Mayence & le Lantgrave de Darmstat, sur qui il reprit les villes d'Aschaffembourg, Selingenstat, & quelques autres; car pendant qu'il étoit occupé d'un côté, les énemis agissoient de l'autre, & quelquefois dans une même campagne une ville changeoit

geoit trois ou quatre fois de parti. Il s'empara aussi de la ville de Darmstat, capitale des Etats du Lantgrave de ce nom, & aiant jetté la terreur dans l'Electorat de Cologne, il obligea ces Princes à demander la neutralité. Tous ces traitez auroient étonné l'Empereur, s'il les eût cru de longue durée; mais il se doutoit bien, comme en efet il arriva, que le Duc de Baviere aiant laissé ses principales villes aux Suedois, & étant contraint de demeurer armé, ne pouroit pas subsister long-temps sans tacher de s'afranchir de l'esclavage; qu'ainsi il aimeroit encore mieux courre les hazards de la guerre que de se consumer peu à peu: c'est pourquoi il se resolut de faire un éfort pour l'y obliger encore plutôt. Cependant il étoit dans un si méchant état, que tout son credit sembloit perdu en Alemagne; car nous étions maîtres des bords du Rhin, depuis Cologne jusqu'à Basle, & pour percer dans le païs, nous nous étions encore reservez Hailbron & Lawinghen, qui nous rendoient le passage libre jusques dans les païs hereditaires. Les Suedois d'un autre côté ocupoient une infinité de places dans le cœur du païs; mais l'Empereur esperant profiter de la froideur qui étoit entr'eux & nous depuis le traité de Baviere, songea non seulement à reprendre ce qu'il avoit perdu, mais encore à soutenir avec quelque sorte de reputation les afaires de Flandres, qui étoient bien déchûës depuis la prise de Dunquerque. Car considerant que si le Roi pouvoit une fois se rendre maître de ces Provinces, il seroit capable ensuite de donner la loi à toute l'Europe, il crut que quoi qu'il n'y eut pas tant d'interêt que le Roi d'Espagne, il en devoit faire neanmoins sa propre afaire. Pour cet éfet il y envoia l'Archiduc Leopold, afin que les Grands excitez par la grandeur de sa naissance, se défissent de certaine jalousie à quoi il atribuoit le malheur des campagnes précedentes. L'Archiduc étoit acompagné de

forces nombreuses & bien disciplinées, & étant bien-aise de signaler sa venuë dans la Flandre par quelque exploit de consideration, il mena son armée contre la ville d'Armentieres, dont le Gouverneur se défendit vaillament: mais aprés avoir tenu plus de trois semaines sans qu'il se fût presenté aucun secours sufisant, enfin il se rendit à des conditions honorables. D'Armentieres l'Archiduc marcha contre Landrecies, où il avoit intelligence avec le Marquis d'Haudicourt qui commandoit dedans. Ainsi s'en étant empare avec beaucoup de facilité, l'armée Françoise qui marchoit au secours fut obligée de tourner ses armes d'un autre côté. Pour reparer ces pertes elle prit Dixmude & la Basiée, mais elle ne garda cette premiere place que si peu de temps, que ce ne fut pas la peine de s'en vanter: car aussitôt l'Archiduc y remit le siege, pendant que le Maréchal de Gassion ataquoit Lens. Ce fut au siege de cette place, que ce Capitaine, qui s'étoit aquis beaucoup de reputation dans toutes ses entreprises, reçût un coup de mousquet dont il mourut; il fut regreté des siens, estimé des ennemis, & ses parens qui perdirent beaucoup à sa mort, y perdirent encore moins toutefois que l'Etat, à qui il étoit capable plus que jamais de rendre de grands services. Cependant l'armée de l'Archiduc grossissoit toujours, & la Cour aiant peur qu'elle ne profitât de la mort de Gassion manda au Vicomte de Turenne, qui s'étoit arrêté sur les bords du Rhin pour asseurer ses conquêtes, de repasser en deçà: mais en donnant ordre aux afaires de ce côté-ci, celles de ce côté-là empirerent, car l'Empereur profitant de cette diversion, chassa les Suedois de divers postes. Pour comble de malheur le Colonel Rose qui servoit dans l'armée du Vicomte de Turenne, gagné par les siens, qui comme j'ai dit ci-devant, étoient outrez du traité de Baviere, fit des brigues dans son regiment & dans celui de

quel-

quelques Suedois qui servoient comme lui sous le Vicomte de Turenne, afin d'exciter quelque sedition, & quoi que ce Prince averti de ses menées l'eût fait arrêter, la chose ne laissa pas d'avoir d'étranges suites. Comme ce Prince les voulut mener en Flandres, il entendit un murmure qui passoit de rang en rang, & se doutant bien que c'étoit l'éfet des menées qu'il avoit découvertes, il crut qu'il se devoit montrer pour les reprimer: mais au lieu de trouver l'obeïssance qu'il esperoit, les Officiers comme les soldats lui dirent, qu'aiant été levez par le Grand Gustave, ils n'avoient fait aucune difference des services qu'ils avoient rendus à la France de ceux qu'il avoit exigé lui-même, parce que l'aliance qui étoit entre les deux Etats, confondoit les interêts de l'un & de l'autre, & n'en faisoit, s'il faut ainsi dire, qu'un même parti; mais qu'aujourd'hui qu'il s'agissoit d'aler porter la guerre en Flandres, ce n'étoit point l'interêt de la Couronne de Suede, & que par consequent ils ne vouloient point passer plus avant. Tous les soldats cependant avoient la méche compassée, ni plus ni moins que s'ils eussent été devant l'énemi; mais le Vicomte de Turenne sans s'étonner dit aux Officiers, que c'étoit à eux à en répondre; qu'ils eussent à prendre leur parti dans vint-quatre heures, sinon qu'il savoit bien prendre le sien. Ce temps-là se passa en pour-parlers de part & d'autre; les mutinez demandoient qu'on leur paiât ce qui leur étoit dû, & qu'aprés ils iroient où on les voudroit mener: mais comme ce n'étoit qu'un pretexte pour couvrir leur desobeïssance, ils se separerent du reste de l'armée sur ce qu'on leur demanda du temps pour les contenter. Ils étoient deux mille cinq cens hommes ou environ, & marchant en bataille avec un courage extraordinaire, ils resolurent nonobstant les menaces qu'on leur faisoit & la difficulté des chemins, d'aler trouver Koningsmark, qui leur offroit mille choses avantageuses.

pour

pour les attirer à lui. Le Vicomte de Turenne qui les avoit épargnez jusques-là, à cause de leur bravoure qu'il avoit éprouvée tant de fois, n'aiant plus rien à ménager se mit à leurs trousses, & les aiant ateints dans un détroit où ils s'étoient mis en état de défense, il en défit une partie & donna la chasse au reste. Comme il avoit fait quelques prisonniers, il resolut de les faire pendre, & de commencer par quelques Oficiers: mais un vieillard qui avoit les cheveux tout blancs, & qui étoit venerable pour sa vieillesse, aprés avoir découvert son estomac, sur lequel il y avoit trente-deux blessures, *Nous ne craignons point la mort*, lui dit-il, *de quelque maniere qu'elle se presente à nos yeux, & mes compagnons pourroient bien te montrer aussi-bien que moi, qu'ils l'ont affrontée plusieurs fois sans pâlir; menes nous où tu voudras pourvû qu'il y aille du service de la Couronne dont nous sommes nez sujets, mais que nous te suivions pour les interêts de la tienne, c'est ce que nous ne ferons point sans en avoir reçû ordre auparavant de la Reine de Suede nôtre unique maîtresse. Tu dis que nous sommes des mercenaires, & que comme tels nous te devons suivre par tout; si nous avons été à la solde du Roi ton Maître, nous l'avons bien servi pour son argent, voilà trente-deux blessures depuis dix ans que je le sers, & quoi que je porte les armes depuis l'âge de dix-sept ans, je ne m'étois jamais trouvé en tant de combats, ni en tant de sieges, que j'ai fait depuis que je suis sous ses enseignes. Chacun de nous t'en dira autant, & il y en a qui te montreroient bien d'autres blessures, & qui n'en ont pas neanmoins grande récompense. Ie ne dis pas cela pour te faire reproche, tu fais tout ce que tu peux pour les gens de service, & si tu n'en fais pas davantage, c'est que tu n'en as pas le pouvoir. Ne crois pas cependant que je tienne ce discours pour te flater, ou parce que je suis entre tes mains, il n'y a que la verité qui m'y oblige. I'ai soixante & quatre ans passez, & étant comme je le suis sur le bord de ma fosse, tu ne saurois avancer mes jours que de peu de temps; mais*

prens

prens garde à deshonorer les tiens en ordonnant un supplice infame à de braves gens, & fai bien reflexion aux suites que tu pourras attirer par là au Roi ton Maitre. L'assurance avec laquelle ce vieillard avoit parlé, eut dequoi surprendre tous ceux qui l'écoutoient. Chacun crut qu'aiant manqué de respect envers son General il alloit être envoié au suplice; mais le Vicomte de Turenne admirant la grandeur de son courage, *Ie te pardonne*, lui dit-il, *la liberté avec laquelle tu me parles, & en faveur du sang que tu as répandu en tant de bonnes ocasions, je te conserverai celui qui te reste, & celui de tes compagnons: mais il me semble que pour avoir servi si long-temps, tu n'as gueres apris à obeïr, rens toi sage s'il se peut par le peril où tu te trouves, & je veux bien que tu saches que si je faisois mon devoir, tu n'en sortirois peut-être pas à si bon marché.* Il le congedia aprés cette réponse, & lui aiant permis à lui & aux siens de se retirer où ils voudroient, ils furent joindre leur gros, au devant duquel Koningsmark s'étoit avancé.

Cette desobeïssance aiant beaucoup diminué l'armée du Vicomte de Turenne, il n'y trouva plus que six mille hommes quand il fut en deçà du Rhin; neanmoins s'étant avancé dans le Luxembourg, il ne laissa pas de sacager le plat païs, & de prendre quelques châteaux avec la petite ville de Wirton. Les énemis étant obligez alors d'envoier des troupes pour lui faire tête, leur armée s'afoiblit tellement qu'elle ne put plus rien entreprendre. Le Vicomte de Turenne esperoit cependant trouver quelque ocasion favorable de combatre, mais aiant avis que la ville de Worms étoit assiegée, il rebroussa chemin pour l'aler secourir. En efet, il étoit besoin de s'oposer à l'Empereur qui faisoit la guerre avec succés: car quoi que les Suedois eussent pris la ville de Steinfwrt dans la Franconie, & celle d'Egger dans la Boheme, ils en avoient perdu plusieurs autres qui étoient d'une plus grande importance; surquoi le Duc de

Baviere qui se voioit mangé par ses troupes, prit sujet de rompre le traité qu'il avoit avec la Suede, car non seulement il étoit faché de voir garnison chez lui, mais il vouloit encore partager avec l'Empereur les dépoüilles de cette Couronne, qu'il voioit abandonnée de la France, & qu'il croioit n'en devoir pas être secouruë si promptement, car le Roi avoit des afaires en Flandres, & d'ailleurs il y avoit aparence qu'il seroit bien-aise de se ressentir de ce qui venoit de se passer à l'égard du Vicomte du Turenne. Ainsi pour nous obliger encore plutôt à ne nous point mêler de ses afaires, il protestoit hautement qu'il n'avoit nul dessein de rompre avec nous, & défendoit à ses troupes de faire aucune hostilité dans tous les lieux qui nous apartenoient. On le laissa faire pendant quelque temps, car on n'étoit point faché, comme je croi déja avoir dit, de rabatre un peu de la puissance des Suedois: mais quand on vit qu'aprés les avoir chassez de son païs, il pretendoit étendre ses conquêtes jusques sur les autres lieux qu'ils tenoient en Alemagne, on songea à les secourir. On envoia donc ordre au Vicomte de Turenne de passer le Rhin tout de nouveau, & il renforça son armée de quelques garnisons de Lorraine & d'Alsace, par où il prenoit son chemin. Cependant il vint nouvelle de Catalogne, que le Prince de Condé qui étoit alé relever le Comte d'Harcourt n'avoit pas été plus heureux devant Lerida, dont il avoit aussi formé le siege. Ce malheureux succés joint à quelques autre petites disgraces qui nous étoient arrivées en Flandres, & en Italie où les Espagnols avoient saccagé le Montferrat, obligeant la Cour à prendre garde que les afaires n'empiraſſent encore en Alemagne, on tâcha de regagner la confiance des Suedois, qui n'étoient pas si grossiers qu'ils n'euſſent quelque soupçon des sentimens que nous avions à leur égard. Cependant rien ne nous embarraſſoit davantage dans les conjonctures qui se pre-

Presentoient, que la conduite des Provinces Unies, lesquelles menageoient à nôtre insçu un traité de paix avec les Espagnols ; car quoi qu'on leur remontrât dans le soupçon qu'on en avoit, que leur unique sureté étoit de demeurer inseparablement attachées à nous, elles étoient si lasses de la guerre, qu'elles ne voioient point de paix, quelque méchante qu'elle fut, qui ne lui fut preferable. Comme on se doutoit de leurs intentions, on envoia Servient à la Haie, qui nonobstant les belles paroles qu'on lui donna, jugea que leur dessein étoit de nous abandonner ; c'est pourquoi on manda aux Ambassadeurs que nous avions à Munster, & qui étoient assemblez là pour traiter une paix generale, de prendre garde aux demarches des Ambassadeurs de Hollande, dont la conduite étoit d'autant plus suspecte, qu'elle étoit cachée. La mort du Prince d'Orange qui arriva justement dans cette conjoncture, servit encore à leur inspirer ce desir ; car ils consideroient qu'après avoir perdu ce Prince qui étoit rempli de beaucoup d'experience, leurs affaires changeroient peut-être de face sous la conduite du Prince Guillaume son fils, à qui il falloit beaucoup de temps devant que d'avoir acquis autant de connoissance qu'en avoit son pere, & dans la guerre & dans la politique. Quoi qu'il en soit, ils demeuroient sans rien faire, comme s'ils se fussent repentis de nous avoir aidé à prendre tant de bonnes places. En effet, on disoit que c'étoit là le sujet pourquoi ils desiroient le plus de faire la paix, & que nôtre voisinage leur étoit déja suspect ; car ils consideroient que la Flandres étant si éloignée des autres Etats du Roi d'Espagne, & les passages d'Italie étant mêmes bouchez par le moien de la Lorraine que nous occupions, ce Prince n'étoit pas en état de se défendre long-temps contre une puissance aussi formidable que la nôtre, & principalement quand il y auroit quelque diversion en nôtre faveur. Mais ce

qui

qui les fachoit le plus, c'est que pour quelque argent qu'on leur donnoit, on les obligeoit le plus souvent à favoriser nos conquêtes sans leur en faire aucune part, comme il s'étoit pratiqué dans les deux campagnes precedentes: ils disoient qu'aprés avoir combatu pour leur liberté pendant un siecle entier, ce seroit manquer beaucoup de jugement que d'en laisser recueillir le fruit aux autres; que s'ils ne pouvoient rendre leur Etat plus grand, il étoit assez florissant dans ce qu'il contenoit pour s'en contenter; que la paix le rendroit encore tout autre, & qu'enfin aprés tant de peine & de sang répandu, il étoit temps de joüir de quelque repos, & de mourir dans son lit. Les Espagnols qui n'ignoroient pas ces sentimens, tâchoient d'en profiter: mais les Holandois qui savoient de leur côté le desir que les autres avoient de les détacher de nous, mettoient la paix à un si haut prix, qu'il y avoit encore esperance qu'ils ne s'accommoderoient pas.

Les choses étoient en cet état au commencement de l'année 1648, année facheuse pour nous comme je le dirai en son lieu, non pas toutefois par les avantages que les énemis remporterent, car ils furent plutôt vaincus que vainqueurs, mais par nos divisions intestines, qui penserent causer la ruine de l'Etat. Le Prince de Condé qui avoit éprouvé un revers de fortune devant Lerida, étoit revenu en Cour, où il solicitoit le commandement de l'armée de Flandres, dont le Duc d'Orleans ne se soucioit plus gueres: tellement qu'aprés l'avoir obtenu il se mit en campagne contre l'Archiduc Leopold, qui avoit manqué Courtray, qu'il pretendoit surprendre par escalade. Les énemis étoient extrémement forts cette année, & ne menaçoient pas moins que d'entrer en France par la Champagne & par la Picardie, qu'ils menaçoient également. Pour remedier à ce desordre on fit avancer des troupes de divers endroits: & on en tira même de Brisac qui firent mine

ne d'investir Fribourg, afin de faire marcher de ce côté là un petit corps énemi qui leur pouvoit disputer le passage. Le Maréchal de Rantzau qui avoit eû le Gouvernement de Dunquerque, amassa d'un autre côté diverses garnisons, & l'Archiduc étant obligé de diviser ses forces, le Prince de Condé qui étoit entreprenant, fut mettre le siege devant Ypres. L'Archiduc qui avoit cru être maître de la campagne, se trouva surpris de sa hardiesse, & étoit en état de lui donner bataille; mais craignant que la fortune ne se declarât pour le Prince de Condé, il n'osa entreprendre de forcer ses lignes, & lui laissa achever sa conquête sans y aporter tout l'obstacle qu'il auroit pu. Comme il étoit mort du monde devant Ypres, & qu'outre cela l'armée étoit afoiblie par la garnison qui y étoit entrée, l'Archiduc qui avoit pris de son côté la ville de Courtray, & qui avoit eû le temps de se reconnoître, crut devoir faire quelque entrepriſe, & fut assieger Ertert. Cette place n'étoit ni de la force d'Ypres, ni digne d'une si grande armée: cependant le Prince de Condé s'imaginant qu'il iroit de sa reputation de la laisser prendre sans la secourir, decampa promptement, & s'achemina de ce côté-là. Quelque diligence qu'il put faire neanmoins, elle étoit renduë devant que d'arriver; ce qui le mit un peu en colere contre celui qui commandoit dedans; mais s'étant bien-tôt consolé, il s'aprocha des énemis, qui aprés avoir pourvû à leur nouvelle conquête avoient mené leurs force contre Lens: il trouva encore qu'ils s'en étoient rendus maitres, de sorte que ne pouvant plus rien pour la ville, il resolut de se venger sur les énemis à qui il offrit le combat; il demeura deux jours en bataille sans qu'ils vouluſſent s'éloigner de la ville. Enfin aiant peur de l'afamer ils firent quelques mouvemens, mais le Prince de Condé leur étant en même temps aux trousses, ne les laiſſa pas échaper sans combatre. Cependant comme il avoit entrepris de reparer sa repu-

reputation qui avoit soufert quelque ateinte par la levée du siege de Lerida, il fit des merveilles de sa personne, & aprés avoir défait leur aîle gauche, il tomba sur la droite, que le Maréchal de Grammont avoit ataquée avec moins de succés. Le desordre fut grand parmi les troupes de l'Archiduc, & ce Prince ne put jamais les ralier, quelque peril qu'il afrontât pour donner exemple aux siens. Rantzau profitant de cette victoire fut ataquer Sfrondatte, qui avec un petit corps d'Espagnols prenoit garde aux places du côté de la mer; & aprés l'avoir batu jusques dans ses retranchemens, il mit le siege devant Furnes, où le Prince de Condé se rendit. Il reçut là un coup de mousquet dans les reins, mais la balle s'étant aplatie contre son buffle qui se trouva croisé l'un sur l'autre, il en fut quite pour une contusion. Ces pertes alarmerent tellement les Espagnols, qu'ils se resolurent à passer par dessus toutes les considerations qui les avoient empêchez jusques là de conclure avec les Holandois, & le traité aiant été signé, ils crurent qu'ils pouroient avoir leur revanche. Cependant ce n'étoit pas de ce côté là seul que leurs afaires aloient mal, ils avoient été obligez de lever le siege de Elix en Catalogne, & le Maréchal de Schomberg leur avoit pris Tortose; ils avoient encore été obligez en Italie d'abandoner contre leur gré quelques Iles dont ils s'étoient emparez sur le Po, & le Duc de Modene qui avoit le commandement de l'armée, à cause de quelque mécontentement que l'on avoit du Prince Thomas, avoit assiegé Cremone dans l'Etat de Milan avec une armée de quinze mille hommes. Ils aprehendoient l'événement de ce siege comme une chose fatale à leur grandeur. Le Duc de Modene y emploioit tous ses soins, aussi bien que le Maréchal du Plessis & le Marquis Ville, sur qui rouloient particulierement toutes les ataques, mais celui-ci aiant été blessé d'un coup de canon dont il mourut deux jours aprés, sembla empor-

emporter avec lui tout le bonheur. En effet, le Duc de Modene aiant fait quelques pertes dans diverses sorties, ne crut pas devoir poursuivre davantage cette entreprise; & quoi qu'il fût perdu du monde & du temps, il fit moins de reflexion à la honte qu'il auroit de lever le siege, qu'à l'obligation où il étoit de sauver le reste de ses gens. La joie que les Espagnols reçûrent de la levée du siege de Cremone, avoit été precedée d'un autre événement où ils avoient encore été bien plus sensibles; aussi la chose leur étoit bien plus de consequence, & comme je n'en ai point encore parlé, j'en dirai un mot ici puis que l'occasion s'en presente. Le Vice-roi qu'ils avoient à Naples aiant deplu au peuple comme à la Noblesse, chacun s'étoit revolté contre lui dés la nuit precedente; & comme ils craignoient que le Roi d'Espagne n'en fit un châtiment exemplaire, ils apellerent le Roi à leur secours, qui leur envoia le Duc de Guise, dont la personne leur étoit agreable. Ce Duc qui étoit brave soutint les choses quelque temps avec beaucoup de vigueur; mais comme il aimoit ses plaisirs, il se laissa emporter à son naturel, sans considerer l'humeur de la nation, qui est jalouse jusqu'à la furie. Ainsi ne lui pardonnant point quelque amouretes qui n'avoient que trop éclaté, ils firent diverses conspirations contre lui, & même le rendirent tellement suspect au Roi, qu'il en fut comme abandonné. Dans une si grande extrémité il voulut s'ouvrir un passage, pour faire entrer des vivres dans la ville qui en avoit grand besoin; mais étant sorti imprudemment lui-même, ceux qui lui en vouloient livrerent une porte aux Espagnols, qui d'un autre côté se saisirent de sa personne. Or cet événement étoit d'une trop grande consequence pour eux pour n'en avoir pas une joie toute extraordinaire; mais elle auroit encore été plus grande sans ce qui se passoit en Alemagne. J'ai dit ci-dessus; que le Duc de Baviere aiant rompu son traité, le

Vicom-

Vicomte de Turenne avoit repris le chemin de l'Allemagne par ordre de la Cour ; & comme ce Prince savoit la necessité qu'il y avoit de se presser, il marcha à grandes journées jusqu'à ce qu'il eût passé le Rhin : il joignit les Suedois, qui pour le besoin qu'ils avoient de lui, lui firent de grandes excuses d'avoir reçû les troupes qui s'étoient mutinées, & lui aiant offert de les lui remettre entre les mains pour en faire telle justice qu'il voudroit, il leur fit réponse qu'il ne falloit plus songer à ce qui s'étoit passé, & que pourvû qu'elles fussent plus obeissantes, il leur pardonnoit volontiers. Cette afaire s'étant ainsi terminée sans qu'il parut aucune aigreur de part & d'autre, l'armée marcha droit au Danube, où les ênemis atendoient avec trente mille hommes comme s'ils eussent voulu donner bataille ; mais sur la nouvelle qu'ils eurent que le Vicomte de Turenne s'approchoit, ils marcherent à Donawert où ils passerent le fleuve. Le Vicomte de Turenne voiant par là qu'ils ne vouloient point combatre, voulut les y obliger en se passant lui-même à Lawinghen, & pour faire plus de diligence il y laissa ses malades & ses bagages. Melander qui commandoit il n'y avoit que deux ans les troupes de Hesse, mais qui pour quelque mécontentement s'étoit jetté dans le parti de l'Empereur, ne crut pas encore devoir accepter le combat, & voulant gagner la petite riviere d'Armuth, il fut tout surpris de voir que devant que son arriéregarde eût pu passer Sommerhawen elle étoit déja ataquée. Il s'y rendit en même temps pour donner ses ordres ; mais comme il s'éforçoit d'arreter l'énemi qui le poussoit vertement, il reçût un coup de pistolet dans les reins. Il sentit bien que sa blessure étoit mortelle ; mais comme c'étoit un homme d'un grand courage, il dit à ceux qui s'empressoient de le secourir, qu'ils ne pensassent qu'à sauver l'armée, & leur aiant commandé de presser le plus qu'il leur seroit possible,

blé, il rendit l'ame en proferant ces paroles, Avancez vous, avancez vous. L'arriere-garde eut beaucoup de peine à paſſer la riviere, & il en fut tué ſur le bord un grand nombre: mais enfin les autres aiant paſſé, ils rompirent les ponts, & pourſuivirent toujours leur chemin. Cependant le Duc de Wittemberg ſe poſta dans une prairie avec douze cens chevaux, ſoutenant deux bataillons qu'on avoit placez pour nous défendre le paſſage, & il s'aquita ſi vaillamment de cet emploi, qu'on ne ſauroit dire trop de choſes à ſa gloire. En éfet, quoi qu'il eût perdu plus de la moitié de ſon monde qui avoit été tué de nôtre canon, il demeura ferme dans ſon poſte juſqu'à la nuit, qu'il fit ſa retraite. L'obſcurité fut cauſe que le Vicomte de Turenne n'oſa paſſer pour le pourſuivre; mais dés que la pointe du jour parut l'armée travailla à des ponts pendant que la cavalerie cherchoit un gué. Enfin aiant trouvé moien de paſſer en moins de trois heures, elle ſe mit aux trouſſes des énemis qui fuioient vers le Lek. Comme ils avoient une nuit d'avance, & que d'ailleurs la pour leur donnoit des ailes, le Vicomte de Turenne ne put les ateindre, & étant arrivé au bord de la riviere, il les vit au delà qui commençoient à ſe retrancher, il fit avancer ſon canon, qui ne fit pas aſſez de déſordre pour les obliger à lâcher le pié, tellement qu'il tourna du côté de Rhain, où il y avoit un pont qu'il voulut ſurprendre. La garniſon le défendit quelque temps avec aſſez de courage, mais aiant peur d'être forcée, elle y mit le feu, que les nôtres éteignirent incontinent. Aprés qu'il eût été reparé, l'armée paſſa deſſus, & étant entrée dans le cœur de la Baviere, elle y jetta tant d'épouvente, que le Duc ne s'y crut plus en ſeureté: il voulut remettre quelque traité ſur le tapis, mais comme on ne pouvoit plus prendre de confiance en lui, on ne le voulut pas ſeulement écouter. Les voies d'acommodement,

ment lui étant donc ôtée, il partit de Munik avec toute sa famille, & c'étoit une chose digne de compassion, de voir un grand Prince comme lui être obligé à s'enfuir à l'âge de soixante & dix-huit ans, après avoir été jusques là si puissant, qu'il avoit souvent donné de la jalousie à l'Empereur. Il s'étoit embarqué sur l'Iser, & alloit chercher sa retraite auprés de l'Evêque de Saltzbourg: mais la fortune lui voulant encore montrer de quoi elle étoit capable en son endroit, fit perir à ses yeux un bateau où étoit une partie de ses gens & de ses domestiques. Ce Duc aiant ainsi abandonné ses Etats, ils furent mis au pillage, & le soldat eut dequoi remplir son avarice. Cependant le Vicomte de Turenne vouloit poursuivre les ênemis qui s'étoient retirez vers Passaw; mais Wrangel s'y opposa, sous pretexte de quelque inteligence qu'il avoit dans la Basse Autriche, où il vouloit entrer. Le Vicomte de Turenne ne l'aiant pu ramener à son sentiment, fut obligé de suivre le sien, depeur qu'en se separant les ênemis ne lui tombassent sur les bras. Ainsi l'on marcha du côté de la riviere d'Inn, où aprés avoir tenté inutilement le château de Wasserbourg, on se mit à vouloir construire un pont: mais les eaux crurent tellement la nuit, qu'elle emporta tous les bateaux. Aprés qu'on les eût rassemblez, on fut chercher un autre endroit où l'on crut avoir plus de facilité; mais le Communes qu'on assembloit de tous côtez s'étant presentées sur le bord de la riviere, elles n'eurent qu'à seconder la furie de l'eau, qui mettoit déja assez d'obstacle à nôtre passage. Comme Wrangel étoit entêté de son dessein, il ne se rebuta pas pour toutes ces difficultez, & l'on tenta encore diverses fois de faire un pont. Ainsi aiant perdu beaucoup de temps inutilement, on donna moien aux ênemis d'apeller du secours de plusieurs endroits. Sur ces entrefaites Koningsmark surprit le petit côté de Pragues où il fit un butin inestimable,

bre, & qu'on faisoit monter seulement pour sa part à plus de vint millions ; & comme il étoit dans le dessein de se rendre maître du reste de la ville, il l'assiegea dans les formes. Ce succés, dont les suites étoient d'une grande consequence pour les Imperiaux, leur fit songer à fortifier les passages pour aller au secours des assiegés, celui même que le Vicomte de Turenne fit dessein de prendre à Neubourg, afin que s'ils passoient en quelque endroit il les pût couper en chemin. Le Duc de Baviere étoit au desespoir de l'affaire de Prague : car comme l'Empereur abandonnoit tout autre dessein pour courir à celuilà, son pais demeuroit exposé en proie sans esperances de le pouvoir garentir. Piccolomini neanmoins sçachant que l'Empereur avoit envoié à la tête de ses troupes, avoit quelque égard pour lui, & dépeur que le desespoir ne l'obligeât de faire quelque traité desavantageux, il tenoit tête au Vicomte de Turenne, qui achevoit de manger la Baviere pendant que les Suedois pressoient Prague. Ils étoient donc aux mains tous les jours, mais sans engager toutes leurs forces, qu'ils ménageoient de part & d'autre, par les inconvenients qui étoient inévitables s'il leur fut arrivé quelque échec considerable. Cependant ils n'étoient pas tellement maîtres quelquefois des soldats que leur courage ne les emportât au delà de leurs ordres, & ce fut dans une de ces occasions que les ennemis perdirent le Duc de Wirtemberg, qui s'étoit signalé si glorieusement, comme j'ai dit, à la défense de la riviere d'Armutz. Pour les consoler de cette perte ils eurent quelque petit avantage deux ou trois jours aprés, mais comme ces combats, qui n'étoient à proprement parler que des escarmouches, ne décidoient rien, on s'attendoit tous les jours à quelque événement considerable, quand tout d'un coup on fut averti que la paix venoit d'être conclue à Munster entre l'Empereur & la France, dans laquelle étoient compris leurs Alliez, à la reserve toutefois des Espa-

gnols. Elle avoit été precedée, comme j'ai dit ci-devant, de celle des Holandois, qui avoient encouru en cela le blâme des puissances qui avoient quelque aliance avec eux : mais comme ils avoient leur raison, ainsi que j'ay raporté ci-dessus, ils laissoient dire aux autres tout ce qu'ils vouloient, & joüissoient cependant des avantages qu'ils s'étoient procurez par là. Comme cette nouvelle fut bientôt confirmée par plusieurs courriers qui furent dépêchez exprés aux deux armées, elle arrêta toutes les hostilitez, tellement que les chefs n'aiant plus rien à faire, chercherent en atendant la ratification de la paix des occupations conformes à leur inclination. Le Vicomte de Turonne fit diverses parties de chasse avec les principaux Officiers de ses troupes, mais comme il étoit un jour avec Wrangel, qui étoit suivi de son côté de tout ce qu'il y avoit d'Officiers de consideration de son parti, Jean de Wert passe l'Iser à Munic, & s'aproche d'un endroit, qui étoit le seul par où l'on pouvoit entrer dans la forêt; il passa sur le ventre de quelques dragons, qu'on avoit placez là plus pour la forme que pour aucun soupçon que l'on eut, & aiant jetté une telle crainte parmi tous ces Officiers, qu'il n'y en eut pas un qui ne crut être perdu, il se mettoit en état de profiter de son entreprise, quand Dieu suscita un cerf qui leur montra un chemin qui étoit au milieu d'un marais, dont la forêt étoit environnée de tous cotez. Un Officier aiant fondé s'il y avoit seureté à le suivre, trouva ce qu'il desiroit, & chacun s'étant mis sur ses voies, remercia Dieu du miracle qu'il avoit fait ce jour-là en leur faveur. Cependant la ratification étant venuë, les armées se retirerent. Mais on n'étoit gueres en état de nôtre côté de joüir des fruits de la paix, il étoit survenu en France des troubles épouvantables, & qui pour avoir été jusqu'à l'extrémité, ne laissoient pas encore de continuer, quoi qu'en die que les choses violentes ne sont pas de lon-

longue durée. J'ai remarqué ci-devant que la dissipation des finances obligeoit à faire des nouveaux édits. Enfin les peuples en murmurerent, mais comme ils ne pouvoient rien sans le secours des puissances, on ne se seroit gueres soucié de leurs plaintes, s'ils n'eussent joint les efets aux menaces par la conjoncture qu'on leur fournit imprudemment. Emeri qui étoit Surintendant, aiant épuisé son esprit par un grand nombre d'édits, ne sachant plus à quoi avoir recours pour remplir les coffres, insinua au Cardinal qu'il faloit retenir les gages des Officiers du Parlement, des eux des autres Cours souveraines, & enfin des Presidiaux & des autres Jurisdictions. L'édit aiant été sellé par le Chancelier, qui étoit un homme dévoüé aux volontez du Cardinal, le Parlement bien loin de le verifier, donna un Arrêt d'union, c'est-à-dire un arrêt par lequel les Cours souveraines s'unissent les unes aux autres pour aporter du changement aux afaires, tellement que l'interêt de quelques particuliers fit ce que n'avoit pu faire l'interet de tant de peuples, qui gemissoient sous l'oppression depuis la regence. La Cour dissimula cét afront, on fit semblant de disgracier Emeri, & de donner l'administration des finances à la Meilleraye, & l'Edit fut revoqué avec beaucoup d'autres marques de foiblesse. Cependant le Prince de Condé aiant gagné la bataille de Lens dont j'ai parlé ci-dessus, la Reine Mere qui avoit eû de la peine à se resoudre à toutes ces choses, crut être en état de faire valoir l'autorité Roiale, & le Parlement aiant assisté au *Te Deum*, qui se chantoit à Nôtre-Dame pour remercier Dieu de cette celebre victoire, on arrêta deux de ses membres au sortir de l'Eglise. Le peuple qui haissoit le Cardinal s'émût à cette nouvelle, chacun s'atroupa dans les ruës, & comme la sedition aloit éclater, la Reine Mere envoia des personnes de consideration vers le peuple pour le ramener par la douceur; mais s'en étant revenus au Palais Ro-

Roial, où demeuroit alors le Roi, après avoir couru fortune de leur vie, la Reine Mere leur commanda de prendre des Compagnies des Gardes, & de se saisir des mutins qui poursuivoient le Chancelier, qui alloit porter de nouveaux édits au Palais. Le commandement étoit plus aisé à donner qu'à executer, il y avoit déja cent mille hommes sous les armes, & ceux qui étoient à la tête de ces Compagnies aiant eû l'imprudence de faire tirer, furent bientôt obligez de s'enfuir, pour se derober à la furie d'une populace qui n'étoit plus capable d'obeissance. La Reine Mere, à qui l'on venoit dire de moment à autre que la sedition augmentoit, n'en vouloit rien croire, & continuoit à prendre des resolutions vigoureuses; ce fut pour cela qu'elle reçût si mal le Coadjuteur de l'Archevêque de Paris, qui lui conseilloit de ceder pour un temps à cette furie qu'elle ne pouvoit plus reprimer par la force, mais aiant apris que l'on se baricadoit par tout, il falut prendre des desseins plus moderez & plus conformes au temps. Cependant le Parlement s'étant assemblé deputa au Roi & à son Conseil pour avoir la liberté de ceux de son corps qui avoient été arrêtez; mais comme ces députez s'en retournoient sans avoir pu rien obtenir, le peuple les renvoia avec menaces que si on leur refusoit encore une fois le retour de leurs confreres, il iroit mettre le feu au Palais Roial, & poignarder le Cardinal avec ceux de son parti. Les deputez n'aiant rien celé de toutes ces choses à la Reine Mere & à son Conseil, il falut rendre réponse sur le champ, & quoique la Reine fut encore d'avis de soutenir l'autorité Roiale jusqu'au bout, le Duc d'Orleans & Mazarin aiant été d'un autre avis, ils l'emporterent par-dessus elle, en sorte qu'on promit au peuple ce qu'il demandoit. Ce succés donna une nouvelle audace au Parlement, & comme il se sentoit soutenu du peuple, il pretendit faire chasser le Cardinal & mettre un Ministre à sa fantaisie;

traisse ; pour cet éfet il prit des mesures avec le Duc d'Orleans, qui étoit poussé à la même chose par l'Abé de la Riviere, qui étoit devenu Evêque de Langres, mais qui ne se contentant pas de cette dignité vouloit y joindre l'éclat de la pourpre, que le Cardinal lui avoit fait esperer inutilement; ainsi l'acusant de l'avoir amusé, il étoit devenu son énemi, & cherchoit toutes les ocasions de le perdre. Le Cardinal aiant le Duc d'Orleans & le Parlement contre lui, n'eut plus de recours qu'au Prince de Condé, qui étoit en grande consideration par sa nouvelle victoire: mais le Duc de Châtillon qui étoit son parent & qui avoit beaucoup de credit sur son esprit, s'éforçoit de le détourner de son parti, parce qu'il se plaignoit comme la Riviere que le Cardinal lui promettoit depuis longtemps le bâton de Maréchal de France, sans qu'il vit aucun éfet de ses promesses. Enfin tout dépendoit de la resolution que prendroit ce Prince; quand le Maréchal de Grammont excité par l'afection qu'il portoit au Cardinal, trouva moien de le faire incliner de son côté. Le Prince de Condé aiant donc fait connoitre qu'il prendroit le parti de la Cour & le sien, le Parlement qui avoit déja donné un arrêt contre le Cardinal, par lequel il lui étoit enjoint de sortir du Roiaume, n'osa pousser les choses plus avant, & le Duc d'Orleans dont l'esprit étoit assez moderé, ne voulant point s'attirer sur les bras un homme de la reputation & du courage du Prince de Condé, consentit à une conference que la Cour demandoit, pour aporter du remede aux choses sur lesquelles on formoit des plaintes. Neanmoins comme la Riviere possedoit toujours le Duc d'Orleans, le Cardinal Mazarin jugea à propos de lui confirmer les asurances qu'il lui avoit données du chapeau de Cardinal, que la Couronne devoit demander pour lui à la premiere promotion; & la Riviere aiant pris ses suretés autant qu'une pareille afaire le pouvoit permettre, l'obstacle

qui retardoit l'acommodement public s'évanoüit. Le Cardinal s'étant ainsi delivré du malheur qui le menaçoit, au lieu de songer à contenter la Riviere, crût qu'il se devoit bien donner de garde de lui procurer un pareil établissement, qui l'eût mis en quelque sorte de concurrence avec lui: il étoit cependant bien embarassé comment lui manquer de parole. Mais le Maréchal de Grammont qui avoit infiniment de l'esprit le tira encore de cette affaire, il fit ensorte par le moien du Prince de Condé, que le Prince de Conti son frere demanda à être fait Cardinal à la premiere promotion; & comme sa naissance ne permettoit point à qui que ce fut de lui disputer cét honneur, la Riviere se vit aussi éloigné de ses esperances qu'il s'en étoit crû proche. Son depit ne laissa pas d'éclater, il empêcha son maître d'aler comme il avoit de coûtume au Palais Roial, & quand il ne s'en pouvoit dispenser, il ne parloit au Cardinal qu'avec aigreur, & plus prêt à le quereller qu'à lui dire quelque belle parole. La Reine Mere irritée justement, qu'un homme de la naissance de la Riviere mit les afaires à un point que le Roiaume étoit prêt de rentrer dans le desordre, proposa au Prince de Condé, sans qui elle n'osoit rien entreprendre, de le faire arrêter. Mais il eut peur que le Duc d'Orleans ne s'en aigrit davantage, & comme il étoit bien éloigné en ce temps-là des resolutions violentes auxquelles il se porta depuis, il pria la Reine de prendre des voies plus douces. La Reine le crût, & les choses se pacifierent plus aisément qu'on n'esperoit; car la Riviere qui avoit eû vent de ce qui se proposoit contre lui, craignant que le Prince de Condé ne le laissât exposé au juste ressentiment de cette Princesse, fut le premier à porter son maître à le tirer de ce mauvais pas. Cependant le calme qui sembloit être rétabli par là ne fut pas de longue durée, le Parlement étant rempli de beaucoup de personnes, qui par des considerations particulieres haïssoient

le

le Cardinal, ils n'eurent point de repos qu'ils n'euſſent broüillé de nouveau. Ils s'adreſſerent au Coadjuteur, dont l'eſprit altier & plein d'ambition étoit également échaufé du deſir de ſe venger du mépris que la Reine avoit fait de lui, & de remplir la place du Cardinal: toutefois comme il ne ſe ſentoit pas les épaules aſſez fortes pour pouvoir achever tout ſeul un ſi grand deſſein, il tenta la fidélité du Prince de Condé, & lui inſinua de ſi grandes eſperances, que ce Prince ſe laiſſa aler à lui promettre quelque choſe. Il ne lui tint pas parole neanmoins, ce qui facha tellement le Coadjuteur, que ſans avoir égard au reſpect qu'il devoit à ſa naiſſance il en parla en des termes deſagreables, & qui étant raportez à ce Prince, donna commencement à cette forte haine qui parut depuis entr'eux. Le Coadjuteur qui ne ſe ſoucioit plus de le menager, croiant encore lui faire pieces que de s'unir au Prince de Conti ſon frere, qui étoit mal avec lui pour quelques amourettes, chercha à entrer dans ſa confiance, & n'y aiant que trop bien réüſſi il le fit declarer chef du parti des Frondeurs, nom qu'on donnoit à ceux qui avoient juré la perte du Cardinal. Cependant le Parlement continuoit toûjours de s'aſſembler, & les Princes du ſang s'y trouvoient le plus ſouvent, pour détourner par leur autorité les reſolutions facheuſes qu'on y vouloit prendre. Le Prince de Condé, dont la haine qu'il portoit au Coadjuteur ſe repandoit ſur ceux qui avoient la moindre afinité avec lui, voiant que Viole l'un des plus hardis Frondeurs s'étoit emporté à dire quelque choſe contre le Cardinal, l'interrompit bruſquement, & l'autre n'aiant pas laiſſé de continuer, il le menaça de la main. Cette action ne plût pas à la compagnie, qui pretendoit avoir droit de commander aux puiſſances qui étoient encore au deſſus de lui: mais comme il étoit craint, tout le reſſentiment ne parut que dans un murmure ſourd,

qui ne laissa pas de lui penetrer jusqu'au fonds du cœur. En effet, soit qu'il crut avoir perdu son affection par ce qui venoit d'arriver, ou qu'il fut excité par le Maréchal de Grammont, il entreprit de l'abaisser tellement qu'il ne fut plus en état de s'attribuer tant de puissance. Il étoit difficile cependant d'en venir à bout, car les Parisiens dont le nombre est infini, faisoient leur cause de la sienne, & l'on avoit assez reconnu par ce qui étoit arrivé, qu'on ne pouvoit pas impunément faire arrêter aucun de ses membres. Il prit donc un autre parti, qui fut de bloquer Paris, esperant que les Parisiens ne verroient pas plutôt la cherté dans leur ville, qu'ils attribueroient leurs miseres à ceux qu'ils nommoient alors leurs Protecteurs. Le dessein étoit grand, ce Prince n'aiant que sept ou huit mille hommes, mais sa passion lui montrant les choses plus faciles qu'elles n'étoient, il y fit resoudre le Duc d'Orleans par le moien de l'Abé de la Riviere, à qui il promettoit que la Cour abandonneroit à Rome les interêts du Prince de Conti pour lui donner contentement. Cette resolution étant prise, on fit sortir le Roi de Paris avec le Duc d'Anjou son frere, & la Reine le mena à St. Germain en Laye, pour voir de là comme de dessus un théatre ce qui arriveroit d'une si grande entreprise. Cependant on solicitoit de part & d'autre les Grands de se declarer, & le Parlement en ajoit tous les jours qui venoient lui faire offre de service, car il ne disoit pas que c'étoit contre le Roi qu'il en vouloit, au contraire il publioit des Manifestes, par lesquels il faisoit voir que le Cardinal pour porter l'autorité Roiale trop loin choquoit tous les ordres du Roiaume, & mettoit l'Etat à deux doigts de sa perte. Outre le Prince de Conti qui avoit embrassé son parti, comme j'ai dit ci-devant, le Duc d'Elbeuf, le Duc de Boüillon & plusieurs autres s'étoient déja declarez en sa faveur. Le Vicomte de Turenne étoit pressé de faire la même chose

avec

avec son armée, & le Duc de Boüillon qui pretendoit que ces remuemens lui fraieroient un chemin pour rentrer dans Sedan, ne cessoit de le solliciter de s'aprocher de Paris. Il avoit fermé l'oreille à ses persuasions tant qu'il y avoit eû des ennemis en campagne, mais voiant la paix faite il commença à croire qu'il n'y avoit pas tant de crime à faire valoir les pretentions de son frere, joint à cela qu'il étoit outré contre le Cardinal, qui aprés de si longs services venoit de lui refuser une grace qu'il lui avoit demandée pour un de ses amis. Le Cardinal qui se défioit de son ressentiment, envoia en même temps Hervart Controlleur General des Finances vers son armée; & celui-ci par le moien de son argent aiant gagné les Colonels, ils abandonnerent le Vicomte de Turenne, quoi qu'ils lui eussent promis de faire tout ce qu'il voudroit. Le dessein d'Hervart étoit aprés cela de se saisir de sa personne, mais en aiant été averti par un Officier, il se retira de bonne heure & se sauva. Les Espagnols qui connoissoient son experience, firent tout leur possible pour le faire entrer en France à la tête d'une de leurs armées; mais comme les choses ne furent pas long-temps sans s'accommoder, ils ne purent pas retirer tout l'avantage qu'ils esperoient de ces broüilleries.

Cependant le blocus de Paris faisoit crier un si grand peuple, & dés le premier jour de marche aiant ressenti la disette, il y en eut plus de la moitié qui se repentit de ce qu'il avoit fait; il n'étoit plus temps neanmoins: le Parlement en qui residoit l'autorité souveraine n'étant pas reduit à une si grande extrémité, bien loin de parler de s'humilier donna un nouvel arrêt contre le Cardinal, mais le Prince de Condé sans s'arrêter ainsi à des choses si frivoles, passoit des menaces aux effets, & les Parisiens étant encore maîtres de Charenton, passage sur la riviere de Marne, il resolut de les en chasser;

il chargea le Duc de Châtillon de cette attaque, pendant qu'il s'avança sur la hauteur qui est en deça de Paris pour s'opposer au secours. En effet, il sortit un nombre infini de monde de cette grande ville: mais les aiant repoussez avec deux ou trois escadrons, il surprit les siens aussi-bien que les ennemis par une hardiesse si extraordinaire; cela aiant favorisé l'ataque du Duc de Châtillon, il emporta les premiers retranchemens avec une bravoure singuliere: mais comme il n'avoit plus qu'une barricade à forçer, il reçut un coup de mousquet, dont il mourut le lendemain au grand regret du Prince de Condé, qui l'aimoit assez pour lui procurer les plus grands emplois. Son malheur n'empêcha pas qu'on ne se rendît maitre de la barricade; mais cette bicoque étoit de trop peu de consequence pour consoler le Prince de Condé de la perte qu'il avoit faite. Il se donna encore plusieurs petits combats pour gagner ou pour défendre d'autres postes, mais ils furent tous desavantageux au Parlement, ce qui relava autant la gloire du Prince de Condé, qu'elle abaissa celle des Generaux qui avoient entrepris sa défense. Les Parisiens à qui l'on promettoit tous les jours d'ouvrir les passages, ne savoient que dire de tout cela, & murmuroient assez hautement du Parlement pour lui donner lieu de craindre qu'ils ne l'abandonnassent. On commençoit à dire tout haut que la paix étoit préferable à une guerre si malheureuse, & le Parlement qui n'étoit pas propre à la continuer, eût bien voulu trouver un moien favorable de rentrer dans son devoir. De toutes les personnes de qualité qui étoient dans son parti, il n'y en avoit pas une qui n'eut commerce à la Cour, ne faisant tous les difficiles que pour tirer quelque avantage. Ainsi il ne tenoit pas à eux pareillement que la paix ne se fit: cependant personne ne la vouloit proposer le premier, depeur que cela ne fut nuisible à sa fortune. Mais la Cour qui avoit interêt d'apaiser au plu-

plutôt ces troubles, envoia un Heraut au Parlement avec une lettre, & le Parlement se servant de cette occasion pour faire sa paix, renvoia le Heraut avec sa lettre, sous pretexte que les Herauts ne s'envoiant qu'aux Princes souverains & aux énemis, ils n'avoient ni l'une ni l'autre de ces qualitez pour le recevoir; mais que s'il plaisoit au Roi ils enverroient des deputez à St. Germain pour aprendre ce qu'il desiroit de lui. La Reine Mere étoit trop éclairée pour ne pas reconnoître d'où partoient ces soumissions, mais comme elle aprehendoit que les Espagnols ne profitassent de ces desordres, vers qui le Prince de Conti avoit déja envoié, elle prit cette occasion aux cheveux pour faire des propositions d'acommodement; l'on convint de s'assembler à Ruel, & enfin aprés quelques contestations de part & d'autre, l'on fit un traité qui ramena quelque aparence de calme; je dis aparence, car les esprits des Grands étoient prevenus de trop d'ambition pour laisser long-temps les peuples en repos. On acorda une amnistie generale à ceux qui avoient trempé dans cette affaire, & le Vicomte de Turenne étant revenu par ce moien, il s'atacha auprés de Mr. le Prince, qui aprés de si grands services étoit en état de tout esperer de la Cour. Pendant toutes ces broüilleries les énemis firent lever le siege de Cambrai, que le Comte de Harcourt avoit ataqué avec toutes ses forces, & ils reprirent les villes d'Ypres & de St. Venant, avec quelques autres postes qui étoient de ce côté-là. Tout cela fut si mal défendu, qu'on ne sauroit croire combien nos gens témoignerent de foiblesse, pour ne pas dire de lâcheté. Mais toutes ces pertes auroient été bientôt reparées, sans la guerre civile qui commença de plus belle par les raisons que je vais deduire. Ce que le Prince de Condé venoit de faire en faveur du Cardinal produisit deux éfets; l'un que le Prince de Condé pretendit que tout lui étoit dû, l'autre que le Cardinal

voiant bien qu'il ne le pouroit jamais contenter, résolut de se retirer de la dependance dans laquelle il alloit entrer. Pour cét éfet il lui donna de la defiance de tout le monde, jusqu'à lui persuader que les Frondeurs en vouloient à sa vie. Le Prince de Condé qui ne les aimoit déja pas trop, redoubla la haine qu'il avoit pour eux, & ceux-ci ne se trouvant point en sureté à moins que de se joindre au Cardinal dont ils penetroient les sentimens, oublierent la haine qu'ils avoient pour lui. Le Cardinal trouvant son avantage à traiter avec eux, n'eut pas de peine de son côté à s'y resoudre; si bien que la seule dificulté étoit de gagner le Duc d'Orleans, ou pour mieux dire la Riviere qui étoit entierement au Prince de Condé, par la promesse qu'il lui avoit faite de le servir, comme j'ai dit ci-dessus, pour obtenir le chapeau de Cardinal. Mais le Coadjuteur qui n'étoit pas mal auprés de ce Duc, aiant trouvé moien de lui donner de la jalousie du Prince de Condé, qui avoit eû l'imprudence, il n'y avoit que quelques jours, de batre un Officier de ses Gardes, il lui fit jurer qu'il ne parleroit point à la Reine de ce qu'il avoit à lui dire, & aprés avoir pris son serment qu'il lui fit faire sur l'Evangile, il lui proposa de s'assurer de la personne du Prince de Condé, de celle du Prince de Conti, & de celle du Duc de Longueville leur beau-frere. En éfet il n'en faloit pas faire à deux fois, parce qu'il y eût eû du danger de les arrêter les uns sans les autres. Le Duc d'Orleans aprés s'être rendu aux raisons qu'il lui aportoit pour lui faire aprouver ce dessein, s'aboucha avec le Cardinal, & la chose aiant été resolue entr'eux, on mit exprés sur le tapis une afaire qu'il y avoit au Conseil pour un des parens du Duc de Longueville, esperant qu'ils y viendroient tous trois pour la faire réüssir. Cependant on doubla la garde, mais afin que le Prince de Condé n'en eut point de soupçon on lui fit une fausse confidence, comme s'il eût

que

que ce n'étoit que pour s'assurer de quelques seditieux qui tenoient des discours insolens sur le gouvernement present ; il fut neanmoins averti de plusieurs endroits de ne point aler au Palais Roial & qu'il y avoit quelque dessein contre sa personne ; mais sa destinée l'entraînant dans le precipice, il fut arrêté dans le cabinet de la Reine avec le Prince de Conti & le Duc de Longueville. On le remit entre les mains du Comte de Miossens, qui à la tête de seize gendarmes le mena à Vincennes, prenant son chemin par la campagne, depeur qu'en traversant la ville il ne lui arrivât quelque accident. D'abord que cette nouvelle fut répandue dans Paris, ses amis craignant d'être envelopez dans son malheur s'enfuirent, les uns en Normandie, les autres en Guienne, sous espérance de faire revolter ces deux Provinces. Mais la prévoiance de la Reine rendit tous leurs desseins inutiles, tellement qu'il n'en seroit pas arrivé la moindre chose, si le Vicomte de Turenne qui avoit reçû de nouveaux outrages du Cardinal, qui lui avoit refusé le gouvernement d'Auvergne aprés le lui avoir promis, ne se fut rendu à Stenay, place qui avoit été donnée au Prince de Condé pour recompense de ses services. Il avoit si peu d'argent quand il sortit de Paris, qu'il n'avoit pas dequoi faire son voiage ; mais il trouva en Champagne un gentilhomme qui étoit à lui, qui lui donna six cens Louis d'or. La Duchesse de Longueville arriva à Stenay peu de jours aprés avec ses pierreries, qu'elle offrit au Vicomte de Turenne pour faire des troupes, & pour travailler plus efficacement à la liberté de ses freres & de son mari. Comme l'argent qu'on en pouvoit tirer ne suffisoit pas pour un si grand dessein, il fut resolu qu'on enverroit vers l'Archiduc. Mais pendant qu'on attendoit sa réponse, le Vicomte de Turenne ne s'étant pu défendre des charmes de cette Princesse, en devint amoureux. Elle étoit d'une complexion extrême-

ment

ment tendre, & plusieurs personnes qui n'étoient ni de son merite ni de sa qualité en avoient reçû des marques : mais quelque raison que je ne sai point le rendant plus malheureux que les autres, elle ne se contenta pas de lui être cruelle, mais elle fit encore des railleries de sa passion avec la Mouſſaye Gouverneur de Stenay, tellement qu'au lieu de continuer de l'aimer il eut un grand mépris pour elle. Enfin la réponse de l'Archiduc arriva, & étant conforme à ce qu'on esperoit, le Vicomte de Turenne partit avec quelques troupes qui étoient à lui pour s'aler joindre à un corps d'armée qu'il lui devoit donner. Ils s'aboucherent ensemble pour deliberer de ce qu'il y avoit à faire, & aiant pris leurs mesures, le Vicomte de Turenne entra en France, pendant que le Duc de Lorraine qui avoit des inteligences dans son païs, profitoit d'une conjoncture si favorable. Le Marquis de la Ferté Senneterre fut envoié contre le Duc de Lorraine, pendant que le Maréchal du Plessis qu'on avoit fait revenir d'Italie marcha contre le Vicomte de Turenne. Le dessein de ce Prince étoit de s'aprocher le plus prés qu'il pourroit de Paris, de se saisir des passages des rivieres, & de s'avancer avec deux mille chevaux jusqu'à Vincennes, d'où il pretendoit tirer les Princes facilement. En éfet, il s'étoit déja rendu maître de tous les passages jusqu'à la Ferté Milon, quand par la trahison du Comte de ....., favori de l'Archiduc, qui avoit une pension de cent mille livres du Cardinal, & à qui l'Archiduc avoit revelé le secret, on transfera les Princes à Marcoussis, & de là au Havre de Grace. Ce Comte avoit ainsi correspondance à la Cour par le moien de la Duchesse de Chevreuse, avec qui il avoit été bien du temps qu'elle étoit à Bruxelles sous le Regne du feu Roi, & elle lui avoit procuré cette pension en reconnoissance des bons momens qu'il lui avoit fait passer. Mais quoi que cette pension fut si consi-

fidérable, le Cardinal ne plaignit pas son argent après en avoir reçû un avis si salutaire.

Le Vicomte de Turenne aiant manqué son coup rebrousſa chemin, & fut se poſter auprés de Sompais, où l'Archiduc étoit arrivé en perſonne. Le Maréchal du Pleſſis l'avoit côtoié en ſe retirant; & les deux armées eſcarmouchoient tous les jours ſans oſer s'engager au combat; car d'un côté l'Archiduc craignoit en perdant la bataille d'avoir de la peine à faire ſa retraite, & de l'autre le Maréchal du Pleſſis laiſſoit le cœur du Roiaume en proie, ſi la fortune lui étoit contraire. Pendant que des circonſtances ſi conſiderables arrêtoient les uns & les autres, le Cardinal Mazarin ſe rendit dans l'armée du Maréchal du Pleſſis, & lui donnant ordre de combattre, il s'arrêta dans le camp, où il coucha ſur la dure ſans crainde de foüiller la pourpre. Il fit quelque largeſſe aux ſoldats pour les obliger à faire leur devoir, & aiant paſſé la nuit avec quelque inquiétude de l'événement, la pointe du jour ne fut pas plutôt venuë que le Maréchal du Pleſſis rangea ſes troupes en bataille; l'Archiduc & le Vicomte de Turenne en firent de même de leur côté, & les deux armées n'étant ſeparées l'une de l'autre que de la portée du mouſquet, en vinrent bientôs aux mains avec une grande furie. Le ſuccés fut égal des deux côtez au premier choc, l'aile droite de l'Archiduc où il étoit en perſonne fut miſe en deroute, pendant que le Vicomte de Turenne qui commandoit l'aile gauche, rompit l'aile droite du Maréchal du Pleſſis. Le Vicomte de Turenne voulant profiter de l'avantage qu'il avoit eû, & finir tout d'un coup la bataille, ataqua l'aile gauche des énemis; mais celle-ci qui étoit en bon ordre, fit une telle défenſe, qu'elle donna le loiſir à l'aile droite de ſe ralier, & l'Archiduc n'ep aiant pû faire autant de la ſienne, le Vicomte de Turenne fut bientôt environné de tous côtez: il fit merveilles pour diſputer

ter la victoire, mais aiant été abandonnée de l'Archiduc & même d'une partie de ceux qui combatoient sous lui, il fut obligé de s'enfuir lui dix-septiéme. Il n'avoit pas fait une lieuë qu'il se vit poursuivi par un escadron, ce qui lui fit dire à ceux qui étoient avec lui, qu'il n'y avoit plus d'autre parti à prendre que de tourner tête contre les ennemis. Ces gens, qui étoient tous des Oficiers qui avoient beaucoup de courage, lui aiant témoigné qu'ils étoient prêts de faire ce qu'il voudroit, ils se rangerent en ordre, & le Vicomte de Turenne les menant en même temps à la charge, ils passerent sur le ventre de cet escadron, dont la plûpart des cavaliers furent tuez sur la place. S'étant ainsi défaits de ces importuns, ils continuerent leur chemin avec plus de liberté; mais à cette incommodité il en succeda une autre, qui pour n'être pas si dangereuse n'en étoit pas moins pressante, la faim & la soif commencerent à les presser tellement, qu'il leur fut impossible de les suporter davantage. Enfin le Vicomte de Turenne aiant plus de pitié d'eux qu'il n'en avoit de lui-même, s'aprocha d'un bois dont il connoissoit jusqu'aux moindres sentiers, & leur aiant dit d'en suivre un qui les conduiroit à une fontaine, il décendit de cheval, & aprés l'avoir débridé, le fit repaitre lui-même pendant que ses gens aloient étancher leur soif; il y en eut qui lui aporta de l'eau dans son chapeau, & l'aiant trouvée la meilleure du monde il remonta à cheval, & marcha jusqu'à ce qu'il eût vû de la lumiere. Il ala droit de ce côté-là, & il se rencontra que c'étoit un moulin, où de ses gens qui s'étoient enfuis de bonne heure s'étoient retirez, ils avoient un gigot de mouton & une longe de porc à la broche, & il en mangea avec tant d'apetit, qu'il crut ne se pouvoir jamais rassasier. Les chevaux trouverent aussi de l'avoine, tellement qu'aprés avoir fait un si bon repas il gagna la frontiere, où il joignit les debris de son armée. Cette défaite enor-

gueil-

gueillit tellement le Cardinal, qu'il ne se mit pas beaucoup en peine de contenter les Frondeurs. Ainsi eux, ci considerant qu'ils n'avoient travaillé qu'à son établissement, resolurent de le perdre. Le Duc de Beaufort qui avoit eû incontinent après la mort du Roi des marques singulieres de la bienveillance de la Reine, avoit éprouvé comme le Prince de Condé un étranger revers de fortune. Le Cardinal par l'ascendant qu'il avoit pris sur l'esprit de cette Princesse, avoit trouvé moien de le rendre suspect, & il avoit éprouvé une dure captivité, au lieu des graces qu'il avoit lieu d'esperer. Cependant il s'étoit sauvé heureusement du donjon de Vincennes, mais il étoit tellement animé contre le Cardinal, que ses mains étoient aussi prestes que s'il les eût encore enduites. Il étoit devenu le chef du parti des Frondeurs, mais il avoit peu de commerce avec la Cour, ce qui le rendoit agreable au peuple, joint à cela qu'il avoit les manieres populaires. La disposition où étoit son esprit auroit été fort avantageuse pour la liberté des Princes, s'il n'y avoit eû un grand obstacle. Il étoit épeint jusqu'à la Prince de Condé, lequel de son côté s'étoit declaré entierement contre sa Maison, ce qui étoit cause en partie de son malheur, car il s'étoit opposé ouvertement au mariage que le Cardinal vouloit faire d'une de ses niéces avec le Duc de Mercœur, frere aîné de ce Duc, & le Cardinal en avoit eû tant de ressentiment qu'il en avoit hâté la perte. Le Duc de Nemours qui étoit dans les interêts du Prince de Condé & qui avoit épousé une sœur du Duc de Beaufort, pouvoit bien être mediateur entre l'un & l'autre, mais il n'étoit pas trop bien avec son beau-frere, parce qu'il en usoit assez mal avec la sœur. Il étoit amoureux de Madame de Châtillon, & soit par complaisance pour sa maîtresse, ou qu'il n'aimât pas sa femme, il ne couchoit point avec elle. Les amis du Prince de Condé aiant peur que sa prison ne fut

bien

bien longue, & ne voiant point de plus prompt remede que de s'acommoder avec le Duc de Beaufort & sa cabale, furent trouver le Duc de Nemours, & l'obligerent à être quelque temps sans voir Madame de Châtillon. Ce Prince fit encore davantage, il concha avec sa femme, & aiant regagné ses bonnes graces par là, elle le racommoda avec le Duc de Beaufort son frere. Cette bonne inteligence aiant fraié le chemin à ce que l'on souhaitoit, on mit l'afaire des Princes en deliberation: mais comme les Frondeurs demandoient des conditions que le Duc de Nemours ne pouvoit acorder sans savoir auparavant la volonté du Prince de Condé, on envoia vers lui, sous pretexte du testament de Madame la Princesse de Condé sa mere, qui étoit morte à Châtillon sur Loin il y avoit fort peu de temps. Celui qui y étoit alé aiant eû permission de lui parler en particulier, il lui expliqua le sujet de son voiage, & lui aiant dit qu'il ne tenoit plus qu'à son consentement pour avoir sa liberté, le Prince de Condé donna une promesse par écrit, touchant le mariage du Prince de Conti son frere avec Mademoiselle de Chevreuse, qui étoit le denoüement de toute l'afaire. Dés le moment que la promesse fut vûë des Frondeurs, ils crurent que c'étoit un nœud qui les aloit lier si bien les uns aux autres, qu'il seroit indissoluble: sur ce pié-là ils furent trouver le Duc d'Orleans qui n'étoit pas trop content du Cardinal, & l'aiant encore animé par des raports pleins d'adresses, & où il y avoit quelques veritez demêlées, ils lui firent jurer sa perte. Le Parlement bien éloigné d'avoir éteint la haine qu'il avoit pour lui, l'avoit encore augmenté. Ainsi trouvant une ocasion si favorable de le perdre, toutes ces puissances s'unirent ensemble pour en venir à bout. Le Parlement donna des arrêts contre lui, le Duc d'Orleans dit à la Reine qu'il ne viendroit plus au Conseil tant qu'il seroit auprés de sa personne, & les Frondeurs

deurs quoi qu'ils n'osassent parler tout-à-fait si haut, en dirent neanmoins assez pour faire craindre à la Reine quelque funeste revolution. Cependant chacun demanda la liberté des Princes comme une chose dont dépendoit le repos de l'Etat, & c'étoit merveilles de voir que ceux qui avoient uniquement conspiré à la leur ravir, se montrassent si zelez pour la leur faire recouvrer. Comme le Parlemẽt vit que la Reine avoit peine à se resoudre sur l'éloignement du Cardinal & sur la liberté des Princes, il redoubla ses arrêts contre ce Ministre, & en donna un en faveur des prisonniers; tellement que la Reine aprehendant quelque desordre, consentit enfin que le Cardinal s'éloignât, & que les Princes sortissent de prison. Elle fut cependant quelques jours sans expedier la lettre de cachet qui étoit necessaire pour leur liberté; mais en étant pressée elle ne la put plus refuser. Le Cardinal qui étoit cause de ce retardement, quoi qu'il ne fut plus à la Cour, étant averti de ce qui se passoit requit en même temps une lettre de cachet toute pareille à celle qui avoit été expediée, & qui étoit datée de deux jours auparavant, & aiant pris le chemin du Havre, il prétendit que les Princes lui auroient obligation de leur liberté; neanmoins il n'osa paroitre devant eux qu'il ne les eût fait presentir par le Marêchal de Grammont. Mais le Prince de Condé avoit trop d'esprit pour prendre ainsi le change, & en aiant dit son sentiment à ce Marêchal qui étoit son ami, celui-ci eut peur qu'il ne le, put faire consentir à voir le Cardinal. Cependant le Marêchal de Grammont lui dit tant de choses, & lui fit voir tant d'inconveniens dans ce refus, que ce Prince consentit à la fin qu'il le fit venir. Le Cardinal entra en tremblant, & s'étant voulu excuser, le Marêchal de Grammont qui vit qu'il se tireroit mal de cette afaire, l'interrompit en lui disant, qu'il ne faloit plus songer à ce qui s'étoit passé. Il les convia de boire ensemble, & le Prince,

de

de Condé aiant peine à s'y resoudre parce qu'il eut déja voulu être dehors, ne permit pas qu'on fit aucun aprêt. Il fit donc aporter un morceau à manger, & aiant pris un verre, il but à la santé du Cardinal, & se leva aussi-tôt. Chacun aiant fait de même, quoi qu'il n'put pas eu le temps de mettre un morceau dans sa bouche, le Prince de Condé décendit de sa chambre, le Cardinal se tenant toujours à ses côtez, en le priant de se resouvenir en temps & lieu que sa prison étoit l'ouvrage des Frondeurs & non pas le sien, que c'étoit lui au contraire qui contribuoit à sa liberté, & que s'il en avoit été cru, la chose auroit été faite plutôt. Le Prince de Condé ne lui fit pas grand compliment, & étant entré en carrosse il prit le chemin de Rolien, d'où il se rendit à Paris en trois jours. Toute la ville lui fut au devant jusqu'à quatre lieües, & le Duc d'Orleans le fut recevoir à St. Denis, où il lui presenta le Duc de Beaufort & le Coadjuteur. Il embrassa l'un & l'autre, & aprés les avoir tous remerciez de lui avoir procuré la liberté, il monta dans le carosse du Duc d'Orleans, où entrerent aussi le Prince de Conti & le Duc de Longueville avec le Duc de Beaufort & le Coadjuteur. Ils vinrent décendre au Palais Roial suivis d'un nombre infini de peuple, qui témoignoit par ses aclamations la joie qu'il avoit de leur retour : ils furent reçus du Roi & la Reine Mere avec des marques aparentes de bienveillance ; mais avec tout cela l'esprit du Cardinal regnoit encore à la Cour, quoi que sa personne en fut éloignée, cela se reconnut deux jours aprés par les reproches que fit la Reine à certaines personnes qui étoient alées visiter le Prince de Condé, il lui échapa même de dire tout haut, que la Cour étoit deserte maintenant que le Prince de Condé étoit revenu, ce qui étant raporté à ce Prince, il en conçût des soupçons, qui ne se trouverent pas trop mal fondez par ce qui arriva ensuite. Cependant les exilez

revinrent, c'est-à-dire, ceux qui s'étoient retirez après la prison des Princes. Le Vicomte de Turenne revint aussi, quoi que les Espagnols eussent tâché à le faire demeurer avec eux par mille belles offres, dont ils pretendoient toutes sa fidelité; mais ce Prince faisoit bien de la difference entre une action comme celle-là & celle qu'il avoit faite. Etant arrivé à Paris le Prince de Condé le reçût à bras ouverts, & comme un homme qui s'étoit exposé pour lui à toutes sortes de dangers: mais au bout de quelques jours ce Prince parut plus froid & plus reservé par les persuasions de la Duchesse de Longueville, qui se plaignoit qu'il l'avoit déchirée par des railleries piquantes, lorsqu'il étoit auprés l'Archiduc. Le Vicomte de Turenne trouvant ce procedé injuste, de la maniere que les choses s'étoient passées, & aprés ce qu'il venoit de faire pour lui, ne voulut point entrer en de grandes justifications, mais, prenant cette occasion pour se détacher de lui, il fit sa Cour plus assidûement à la Reine qui lui avoit fait un favorable acueil, & qui n'oublioit rien pour le gagner. Dans ce dessein elle lui fit porter quelques paroles par Messieurs de Lionne & le Tellier, qui en l'absence du Cardinal étoient ses agens les plus fidéles, comme étant tres-affectionnez au Cardinal: mais il fit réponse qu'il n'étoit pas d'humeur à vendre ses services; que ce refus ne procedoit pas neanmoins du desir d'embrasser d'autres interêts, qu'il seroit attaché dorénavant à ceux de cette Princesse autant & plus que ceux à qui elle se confioit davantage, & que quand il auroit merité par là quelque recompense, il la recevroit plus volontiers qu'à present qu'il se reconnoissoit indigne de ses bontés. La Reine qui savoit le sujet qu'il avoit de se plaindre du Prince de Condé, trouva quelque chose de si honnête dans cette réponse qu'elle fit encore plus d'efforts pour le gagner; mais il ne changea ni de sentiment ni de stile, ce que la Reine attribua

à

à sa politique, s'imaginant que ce qu'il en faisoit n'étoit que pour ne pas rompre entierement avec le Prince de Condé. Cependant les affaires se broüilloient plus que jamais à la Cour, on avoit intercepté des lettres du Cardinal à l'Abé Fouquet, & de l'Abé Fouquet au Cardinal, par lesquelles on découvroit mille ressorts pour le faire revenir: toutes les puissances en grondoient, & pour couper la racine de tous ces maux, les Frondeurs pressoient le Prince de Condé de conclure le mariage de Mademoiselle de Chevreuse avec le Prince de Conti, qui leur devoit ôter toute la jalousie qu'ils pouvoient avoir de sa conduite. En efet, ce Prince aiant oublié que sa liberté n'avoit été moiennée qu'à cette condition, trouvoit tous les jours des pretextes pour retarder cette aliance, & le moindre retardement étant suspect en l'état qu'étoient les choses, les Frondeurs entroient dans des défiances inconcevables, & qui n'étoient pas sans fondement. En éfet, le Prince de Condé couvert de gloire par ses actions precedentes, sembloit ne plus songer qu'à ses interêts; il avoit écouté quelques propositions de la part de la Reine, & quoi qu'il eût feint d'abord de ne pouvoir entrer en aucune negociation au prejudice de ses amis, ce n'étoit que pour en tirer plus d'avantage: aussi quand on lui eût promis avec le Gouvernement de Guyenne quantité de choses considerables pour ses parens & pour ses creatures, il ne fit plus tant le dificile; mais comme il y eût eu de la foiblesse à lui d'être l'auteur du retour du Cardinal qui lui avoit fait soufrir une si rude captivité, il demanda pour se disculper en quelque façon dans le monde, que la Reine ne l'obligeât pas d'y contribuer, & qu'elle se contentât qu'il n'y aportât point d'obstacle. C'étoit tout ce que desiroit la Reine; ainsi ce ne fut pas une dificulté. Mais il y en avoit une autre qui faisoit plus de peine au Prince de Condé, c'étoit de se degager honnêtement du mariage de Mademoiselle

moiselle de Chevreuse, dont le Prince de Conti étant devenu amoureux, il n'étoit pas aisé de le dissuader. Comme le Prince de Condé avoit tenu fort secret tout ce qu'il avoit negotié avec la Reine, il avoit été difficile aux Frondeurs de le penetrer; mais reconnoissant à son procedé qu'il faloit qu'il y eut quelque chose de particulier, ils firent dessein de s'assurer tellement du Prince de Conti, qu'il ne fut plus en état d'écouter les conseils qu'on lui donneroit. Pour cét éfet ils resolurent de passer outre au mariage, & envoierent à Rome secretement pour avoir dispense, à cause de la parenté qui étoit entre ces parties; le Coadjuteur étant tout puissant dans Paris pour ces sortes de choses, ils pretendoient par son moien que la dispense étant venuë, on les marieroit sans que personne en sut rien. Le Prince de Conti pour contenter sa passion y donnoit les mains, Madame de Chevreuse pour voir sa fille Princesse du Sang le desiroit, la fille pour être mariée ne demandoit pas mieux. Enfin tout Paris avoit une extréme passion de voir cette afaire concluë, quand le Prince de Condé averti de ce qui se passoit du Prince de Conti, * qu'étant d'aussi belle taille & aussi bien fait qu'il étoit, il avoit raison de vouloir encore chercher quelque agrément; que son mariage alloit orner sa tête plus qu'il ne pensoit, qu'il auroit des cornes chargées de mitres, d'armes & de bonnets à corne; & enfin qu'en prenant Mademoiselle de Chevreuse pour sa femme, il alloit s'assurer de l'Eglise, de la Noblesse & du tiers Etat. Là-dessus il lui designa le Coadjuteur, le Marquis de Noirmoustier & Commartin pour être bons amis de sa maitresse; & comme il n'y a pas beaucoup de chemin à faire d'un grande passion à une grande jalousie, le Prince de Conti s'en trouva si fort épris, qu'il fit des reproches à son frere de ne l'en avoir pas averti plutôt. On n'auroit rien su de toute cette conversation, sans le Prince de Conti, qui

* *Il étoit bossu & fort petit.*

étoit

étoit trop amoureux pour s'en taire, il en parla à sa maîtresse, mais en des termes si fâcheux qu'elle en fut outrée. Madame de Chevreuse prit part au ressentiment de sa fille comme elle devoit, aussi bien que toute la cabale, mais le Coadjuteur, qui étoit naturellement violent, se laissa aller à un si grand excès de colere, que s'il avoit été de la qualité & de la profession du Prince de Condé, il n'auroit pas attendu plus long-temps à en tirer vengeance. Au défaut de cette satisfaction il fit resoudre son parti à chercher les moiens de perdre ce Prince, & n'y en aiant point de plus assuré que de se racommoder avec la Reine, il fit toutes les avances, & rompit par là le traité que le Prince de Condé avoit ébauché avec elle. La Reine, pour garder neanmoins quelques mesures, feignit que le Tellier & de Lionne l'avoient engagée au delà des ordres qu'on leur avoit donnez, & se retranchant sur des offres moins avantageuses, elle lui proposoit encore quelque accommodement, se doutant bien qu'il ne feroit pas d'humeur à rien rabattre de ce qui lui avoit été promis. En effet, ce Prince qui voioit qu'on l'avoit joüé, songeoit bien plutôt à faire de nouvelles affaires à la Reine, qu'à accepter les propositions qui lui étoient faites; & comme le Duc d'Orleans étoit necessaire à son dessein, il fléchit son esprit à toutes sortes de complaisances pour le gagner. La Duchesse de Longueville sa sœur, qui pour quelques amourettes étoit mal avec son mari, qui la menaçoit tous les jours de la mener dans son Gouvernement de Normandie, & même de la faire enfermer, faisoit cependant tout son possible par le moien de ses amans pour le porter à exciter une guerre civile, s'imaginant que dans un temps de confusion & de desordre on auroit bien autre chose à faire qu'à prendre garde à sa conduite. Le Prince de Condé étant donc excité par son ressentiment, par l'interêt de sa sœur, dont il vouloit épargner la reputation aux yeux du public, & par

la perſuaſion de ſes amis, ne ſongea plus qu'à faire de nouvelles creatures, & à s'aſſurer de ceux ſur qui il avoit eû autrefois du pouvoir. Comme il n'étoit pas avec le Vicomte de Turenne de la maniere qu'il y avoit été avant ſon retour, il ſe rechaufa pour lui, eſperant que cette nouvelle ardeur produiroit ſon éfet: mais le Vicomte de Turenne ſans s'ouvrir ni d'une façon ni d'une autre, reçût comme il devoit les marques de ſon amitié; ce qui ne ſatisfaiſant pas le Prince de Condé, il l'engagea dans une partie de plaiſir où il devoit ſe trouver au Marais, eſperant que dans le vin & la debauche où l'on découvre ordinairement les ſentimens des plus ſages, il lui ſeroit aiſé de conjecturer ce qu'il avoit à eſperer de lui. Le Vicomte de Turenne ne lui voulut pas refuſer d'y aler: mais il ſe montra ſi retenu, que le Prince de Condé ne pouvant aſſeoir aucun jugement qui lui fut favorable, fut obligé de le faire expliquer plus clairement. Des gens lui aiant donc parlé de ſa part, il leur répondit qu'il étoit ſerviteur de Mr. le Prince, mais que Mr. le Prince en avoit uſé ſi mal avec lui, qu'il n'étoit pas reſolu d'épouſer ſes interêts au prejudice des ſiens; qu'il n'avoit pas ſongé à ſes amis depuis ſon retour, quoi qu'il leur eût pu rendre ſervice; qu'il avoit au contraire afecté de leur dérober la connoiſſance de tout ce qu'il avoit traité en ſecret, comme s'il avoit eû peur qu'ils ne participaſſent à ſa bonne fortune, comme ils avoient fait à ſa méchante; que pour avoir lieu de ne rien faire pour lui, il s'étoit ſervi de quelques plaintes mal fondées de Madame de Longueville, quoi qu'il lui eût fait connoître que c'étoit elle qui avoit tenu des diſcours à ſon deſavantage; qu'il s'étoit endeté par deſſus les yeux à ſa conſideration, & qu'étant marié comme il étoit depuis peu de temps, il faloit qu'il prit garde de plus prés à ſes afaires. En éfet il venoit d'épouſer la fille du Duc de la Force, Dame extrêmement vertueuſe, & plus conſiderable

par là que par mille autres qualitez, qui la rendoient neanmoins fort recommandable : car outre qu'elle étoit d'une des meilleures Maisons de France, elle avoit beaucoup de bien, & étoit assez bien faite d'ailleurs pour s'atirer l'afection d'un mari. La réponse du Vicomte de Turenne aiant fait presumer au Prince de Condé qu'il lui seroit dificile de l'atirer à son parti, il voulut neanmoins tout mettre en usage avant que d'en perdre l'esperance ; & comme le Duc de Boüillon ne paroissoit pas si mécontent, quoi qu'il ne lui voulut point donner de parole positive, il lui proposa quantité de choses avantageuses pour l'un & pour l'autre ; il pria le Duc de Boüillon d'en parler à son frere, car le Vicomte de Turenne avoit un Regiment de cavalerie de seize cens chevaux avec son Regiment d'infanterie, qui le rendoient encore plus considerable au Prince de Condé, qui dans l'état où il se trouvoit avoit besoin de troupes & d'amis. Ces ofres montoient à cent mille écus chacun, & le Prince de Condé s'engageoit outre cela de leur procurer de grosses pensions des Espagnols, avec qui il avoit déja traité. Le Duc de Boüillon se laissoit aler insensiblement à ces belles promesses, & considerant que sa Maison avoit été de tout temps atachée à celle de Condé, il tâchoit de gagner son frere qui prenoit d'autres mesures, car il avoit commerce avec la Reine, qui pour les détacher tous deux du Prince de Condé, leur faisoit de son côté un parti assez avantageux. Cependant comme ils avoient l'un & l'autre beaucoup de dettes, & que pour paier leurs creanciers il étoit besoin de se procurer la meilleure fortune qu'ils pourroient, ils ne rompoient point entierement avec le Prince de Condé, afin d'exciter la Reine à faire encore davantage. Le Prince de Condé qui savoit leurs negociations, prevoiant bien que dans l'état où étoient les choses la Reine ne les laisseroit pas échaper, pressa le Duc de Boüillon de lui dire ce qu'ils demandoient l'un & l'autre

d'autre, afin de terminer cette afaire au plutôt. Le Duc d'Orleans, qui par le moien de sa fille étoit dans les interêts du Prince de Condé, dit la même chose au Duc de Boüillon, & enfin étant obligé de se declarer, il demanda deux cens mille écus pour lui & pour son frere, que le Parlement de Bordeaux donnât de pareils arrêts contre le Cardinal qu'avoit donné celui de Paris, afin que par là ils fussent asfurez que la Guienne où l'on pretendoit porter la guerre prendroit le parti du Prince de Condé, qu'ils eussent dans les places qui lui apartenoient le même pouvoir qu'il y avoit lui-même, & qu'enfin les Espagnols leur donnassent sureté de cent cinquante mille livres de pension pour eux deux. Le Duc d'Orleans & le Prince de Condé trouverent ces pretentions extrêmement grandes, sur tout à l'égard des places, car ils ne pretendoient pas moins que de pouvoir établir ou deposer les Oficiers; mais enfin la conjoncture des choses les obligeant à passer par-dessus toute sorte de consideration, ils tomberent d'acord de tout, & il fut pris heure pour signer le traité au Palais d'Orleans où s'étoit rendu le Prince de Condé. Mais le Vicomte de Turenne qui s'étoit engagé avec la Reine, & qui pretendoit que son devoir l'obligeoit à prendre son parti plutôt que celui du Prince de Condé qui vouloit broüiller l'Etat, dit à son frere qu'il ne lui avoit point donné parole de signer aucun traité, qu'il lui conseilloit même de se tourner comme lui du côté de la Reine, & aiant cherché tous deux des expediens pour se tirer honnêtement de cette afaire, ils traiterent avec la Reine, qui fit declarer le Duc de Boüillon Ministre d'Etat, & destina le commandement des armées au Vicomte de Turenne. Cependant les choses s'aigrissoient à un point entre la Reine & le Prince de Condé, que les Frondeurs lui proposerent de s'en défaire par une voie violente. La Reine qui étoit une bonne Princesse & éloignée de ces sortes de sentimens, rejetta

cette proposition, mais s'arrêta en suite sur celle qu'on lui fit de s'assurer de sa personne. Les Frondeurs se chargerent de faire agréer la chose au Duc d'Orleans, qui étoit à proprement parler une girouëtte à tous vents; & l'aiant fait comme ils l'avoient promis, il ne fut plus question que d'en trouver l'ocasion; laquelle se rencontra quelques jours aprés lors que la Reine y pensoit le moins. En passant dans le cours avec le Roi, elle y trouva le Prince de Condé tout seul dans son carosse, mais n'aiant pas eû l'esprit assez present pour s'en servir, elle manqua un coup qui auroit arrêté bien des desordres. Le Prince de Condé qui avoit été averti du dessein qu'on avoit sur sa personne, trembla quand il vit qu'il s'étoit livré si imprudemment entre les mains de ses ênemis, & s'étant retiré à l'heure même, il resolut d'avoir plus de precaution à l'avenir. Cependant il tomba d'une extrémité en une autre, car aiant su qu'il y avoit deux compagnies des gardes de commandées qui prenoient le chemin du Fauxbourg St. Germain, il crut que c'étoit pour l'investir dans sa maison, & ne voulant pas attendre cette extrémité, il monta à cheval, & s'avança vers les Chartreux, qui est l'endroit le plus proche de l'Hôtel de Condé, pour gagner la campagne; il eût là une forte alarme, aiant entendu de loin des chevaux qui venoient à lui, mais il se trouva que ce n'étoit rien, ce bruit n'étant causé que par des gens qui apportoient des vivres à Paris. Le jour étant venu, il se mit sur une hauteur pour découvrir s'il ne verroit rien, & il aprit là que ces deux compagnies qui leur avoient fait tant de peur, s'en aloient à la Tournelle pour donner main forte aux partisans que l'on insultoit, car dans le malheureux état des afaires chacun se donnoit des licences, qui auroient été griévement punies dans un autre temps. Il se trouva fort embarrassé s'il devoit retourner à l'Hôtel de Condé, ou suivre son premier dessein, qui étoit de

se

se retirer. Mais enfin comme aprés avoir éprouvé une dure captivité il étoit plus susceptible de crainte qu'un autre, il prit le parti de s'en aler à St. Maur, l'une de ses maisons qui n'est qu'à trois petites lieües de Paris. Chacun sachant qu'il étoit là lui fut rendre visite, & il y eut un si grand nombre de gens de qualité qui lui furent offrir leurs services, qu'il crût être plus en état de se faire craindre que d'apprehender. La Reine lui envoia le Maréchal de Grammont sous pretexte de lui demander le sujet de sa retraite, mais en éfet pour tâcher de le faire revenir à Paris, où elle croioit qu'il lui seroit plus facile de le surprendre: mais le Prince de Condé qui vouloit du mal au Maréchal de Grammont pour ne lui avoir pas revelé le dessein qu'on avoit de l'arrêter, dont il avoit connoissance, ne voulut pas entrer dans aucun pourparler avec lui, & lui dit seulement que l'esprit du Cardinal regnoit encore trop à la Cour, pour pouvoir prendre aucune confiance en la parole de la Reine. Cependant pour mettre sa famille en seureté il envoia sa femme & son fils unique à Montrond, place forte qu'il avoit dans le Berry, & Madame de Longueville voulant se delivrer de l'aprehension où elle étoit avec justice que son mari ne la voulut punir des infidelitez qu'elle lui avoit faites, s'en ala avec sa belle sœur. Le Prince de Condé n'aiant plus alors l'embarras d'une femme & d'un fils, dont la foiblesse du sexe de l'une & le bas âge de l'autre lui faisoient aprehender de facheuses suites en cas qu'il fut obligé de partir promptement, s'en retourna à Paris pour rechaufer ses amis, sur tout ceux du Parlement qu'on tâchoit de lui débaucher. Il trouva la chose plus dificile qu'il ne pensoit; car outre le credit que le Coadjuteur avoit dans cette compagnie, le premier Président à qui il avoit fait piece le rendoit suspect autant qu'il pouvoit, neanmoins comme dans la conjoncture où étoient les choses il lui étoit important de paroître uni avec

ce corps, de qui le peuple sembloit, s'il faut ainſi dire, emprunter ſes mouvemens, il aſſiſtoit à toutes ſes aſſemblées, careſſoit les uns & les autres, & paroiſſoit bien éloigné de cette violence qui lui avoit autrefois fait menacer un de ſes membres. Le Coadjuteur, qui eût cru que c'eût été abandonner la partie que de ne s'y pas trouver, y aſſiſtoit pareillement comme Conſeiller d'honneur, qualité qui étoit atribuée aux Archevêques de Paris: mais comme il ſavoit que le Prince de Condé étoit perſuadé que c'étoit lui qui avoit voulu inſinuer à la Reine de le faire tuer, il n'y aloit point qu'il ne fut bien acompagné. Le Prince de Condé ne ſachant à quelle intention il le faiſoit, invita de ſon côté ſes amis à y aler avec lui; & les uns & les autres portoient des armes ni plus ni moins que s'ils fuſſent alez à la guerre. La Reine prenant parti en cette ocaſion, voulut que le Coadjuteur fut eſcorté par une brigade de gendarmes & de chevaux legers du Roi, & le Prince de Condé ſachant que ce qu'elle en faiſoit, étoit plutôt par la haine qu'elle avoit pour lui que pour l'amour qu'elle avoit pour l'autre, s'opoſa plus que jamais à ſes volontez. L'unique deſſein de cette Princeſſe étoit de faire revenir le Cardinal, mais elle avoit des difficultez à vaincre de tous côtez avant que d'en venir à bout; car les Frondeurs, quoi qu'ils paruſſent dans une grande union avec elle, avoient un but bien opoſé; ils étoient dans les interêts du garde des ſeaux de Châteauneuf, qui aprés avoir ocupé la premiere place dans le Conſeil, avoit éprouvé un revers de fortune qui l'en avoit fait éloigner; neanmoins la plûpart ne deſeſperoient pas encore qu'il ne ſe rétablît, & il n'y avoit que le Coadjuteur qui ne le ſouhaitoit pas, parce qu'il n'étoit pas d'humeur à laiſſer à un autre ce qui lui faiſoit faire tant de choſes indignes de ſon caractere. Cependant étant un jour au Palais il ſe trouva fort embaraſſé; car étant ſorti de la grand' chambre pour empê-

cher

cher qu'il n'arrivât du desordre entre ses amis & ceux du Prince de Condé qui restoient dans la grand'sale, il se vit tout d'un coup environné d'épées, & si chacun ne se fut retiré à sa troupe, il auroit cru qu'ils n'auroient eû tous tant qu'ils étoient que sa personne pour but de leur vengeance. Enfin aiant distingué ses amis d'avec ses énemis, il se rangea parmi ceux-là, pendant que le Duc de la Rochefoucaut se mettoit à la tête des autres. Ainsi l'on eût dit qu'ils en aloient venir à un combat; mais la crainte qu'ils eurent tous deux de decrediter leur parti dans le Parlement fut cause qu'ils se contenterent de se menacer. Aprés cela ils voulurent retourner l'un & l'autre dans la grand' chambre; mais comme le Duc de la Rochefoucaut avoit gagné les devans, il atendit l'autre derriere la porte du parquet; & comme il vint à passer il la ferma rudement, & lui prit la tête entre l'autre moitié de la porte qui étoit restée fermée. Le Coadjuteur fit un grand cri comme s'il l'eût voulu assassiner, & le Parlement étant interrompu par toutes ces choses, songea plutôt à apaiser ce desordre, qu'à deliberer sur les afaires pour lesquelles il s'étoit assemblé. Le Duc de la Rochefoucaut pour ne pas choquer le Parlement répondit aux plaintes que le Coadjuteur fit en même temps contre lui, que son dessein n'avoit pas été de lui faire insulte, & que s'il avoit fermé la porte, ce n'étoit que pour empêcher que ceux de son parti qui le poursuivoient ne manquassent de respect envers un corps si auguste: mais celui qu'on lui portoit étoit si petit, que le Duc de Brissac qui étoit proche parent du Coadjuteur s'emporta à des paroles fâcheuses, que le Duc de la Rochefoucaut n'auroit jamais soufertes sans en tirer raison, si le Duc d'Orleans ne se fut entremis de les acommoder. Cette afaire fut plus fâcheuse au Coadjuteur qu'on ne sauroit croire; chacun le blâma de se vouloir mesurer avec le premier Prince du Sang, & sa profession,

ne lui permettant pas de rien faire de violent, comme toutes ſes actions en avoient l'aparence, on croit plus facilement ce que le Prince de Condé publioit de lui, ſavoir qu'il l'avoit voulu faire aſſaſſiner. Comme la Reine ne pouvoit douter de la haine qu'ils ſe portoient l'un à l'autre, ce fut un grand ſujet de merite envers elle à l'égard du Coadjuteur; & pour l'engager à continuer comme il commençoit, elle lui promit le premier chapeau de Cardinal que la Cour de Rome accorderoit à la France. Ainſi dans ce temps de deſordre & de confuſion le vice étoit recompenſé comme la vertû, mais il ſuffiſoit qu'on fut en état de ſe faire craindre par ſes intrigues & ſes cabales, & pourvû qu'on ne s'oposât pas directement aux volontez de la Reine, on étoit en état d'eſperer toute ſorte de graces. Cependant le Parlement ſoûtenu par le Duc d'Orleans, qui par ſon inconſtance naturelle changeoit de parti auſſi ſouvent que de chemiſe, reconnoiſſant tous les jours de plus en plus que la Reine ne butoit qu'au retour du Cardinal, qui au lieu de s'éloigner de la France comme elle avoit promis s'étoit arrêté à Liege, rendit de nouveaux arrêts contre lui, portant qu'aucun Cardinal même de la nation n'entreroit dorénavant dans le Conſeil du Roi. La Reine qui n'oſoit témoigner ouvertement ſes volontez, fut obligée de ſouſcrire à une condition ſi dure, en faiſant expedier un édit en conformité de l'arrêt. Cela n'empêchoit pas pourtant qu'elle ne lui envoiât de l'argent, & le Duc d'Orleans en fit arrêter une voiture qui étoit deſtinée pour lui, & qui venoit des Provinces voiſines de la Loire, où le ſang des peuples n'étoit pas épargné non plus que celui du reſte du Roiaume, qui lui étoit prodigué pour faciliter ſon retour. Le Cardinal par le moien de cét argent levoit des troupes, & ſans dequoi entretenir ſes vieux amis & en faire de nouveaux, il fortifioit ſon parti autant qu'il le pouvoit, & ne renonçoit pas encore aux eſperances

qu'il

qu'il avoit de devenir plus puissant que jamais. Les peuples qui soufroient de toutes ces nouveautez, se plaignoient cependant que pour l'interêt d'un seul homme tout l'Etat fut proche de sa ruïne, mais avec tout cela la plûpart des Grands étoient bien-aises qu'on leur donnât ce pretexte pour se rendre plus puissans, & quoi que dans leur desobeïssance, ils eussent toûjours le bien public à la bouche, quand ce venoit à faire des propositions tout rouloit sur leurs interêts, & il n'y avoit pas un mot touchant le pauvre peuple. Cependant le Roi entroit dans sa quatorziéme année, qui est le temps fixé pour la majorité de nos Rois, & l'on esperoit qu'étant majeur il pourroit peut-être aporter quelque remede aux maux qui affligeoient le Roiaume, principalement quand on lui feroit connoître d'où ils provenoient, & le moien dont il se faloit servir pour les arrêter: mais les plus sages esperoient peu de soulagement de ce côté-là, ils disoient que c'étoit s'abuser que de croire qu'un enfant nouri dans l'amour d'une mere, & dans la haine des Princes du Sang, qu'on lui faisoit passer pour vouloir envahir sa Couronne, eut le jugement de discerner le vrai d'avec le faux; que si nos Rois étoient declarez majeurs à quatorze ans, c'étoit plutôt par coûtume que par raison; qu'on savoit bien qu'à cét âge-là on n'étoit pas capable de grand' chose; qu'aussi voioit-on qu'ils avoient plus besoin que jamais de conseil, parce que commençant à avoir quelques volontez sans pouvoir encore distinguer ce qui étoit salutaire d'avec ce qui étoit nuisible, il faloit qu'on les redressât quand ils venoient à faire un mauvais choix. En éfet cette ceremonie s'acheva avec plus de pompe & d'éclat que d'utilité, & tout le changement qu'il y eut, c'est qu'il n'y eut plus que le nom du Roi dans les declarations, au lieu que celui de la Reine y étoit aussi auparavant: mais les mêmes maximes & des mêmes sentimens parurent toûjours,

jours, tellement que l'on vit bien que ce n'étoit pas de là d'où l'on devoit atendre son repos. Cependant le Parlement continuoit toujours de s'assembler, & il n'y avoit point de semaine qu'il ne reçut deux ou trois lettres de cachet; mais il ne laissoit pas d'aler son chemin, & quand il avoit fait ce qu'il pretendoit, il se contentoit de remontrer au Roi l'inconvenient qu'il y auroit eû à le satisfaire; il lui envoioit des députez de temps en temps, qui parloient hautement contre le retour du Cardinal, dont il couroit un bruit sourd, nonobstant toutes les asurances qu'on donnoit du contraire. Mais enfin n'y aiant plus de lieu d'en douter par diverses lettres qui furent interceptées, le Prince de Condé qui minutoit la guerre depuis longtemps prit le chemin de Guienne, aprés avoir mandé aux Comtes de Tavanes & de Marsin de lui amener les troupes qui lui étoient afectionnées: par cette trahison ces deux chefs, dont l'un commandoit en Champagne & l'autre en Catalogne, laisserent ces deux Provinces à l'abandon, ce qui avança beaucoup les afaires des Espagnols, aussi-bien que la guerre civile, qui s'alluma en même temps dans divers endroits du Roiaume: car plusieurs Gouverneurs, ou poussez par le zele qu'ils avoient pour les interêts du Prince de Condé, ou esperant de faire une plus grande fortune, se declarerent en sa faveur. Le Roi voiant que le fort de la guerre aloit tomber en Guienne, s'en ala en Poitou pour en être plus prés, aprés avoir pourvû aux frontieres autant que l'état où il étoit le lui pouvoit permettre. Cependant il apella auprés de lui ceux en qui il pouvoit prendre confiance, & aiant écrit au Vicomte de Turenne, il le fut trouver à Poitiers. Depuis qu'il étoit revenu d'avec les énemis il s'étoit tenu dans sa famille où il goutoit le repos; il avoit tâché de racommoder ses afaires par quelques bienfaits qu'il avoit reçûs de la Cour, & comme il voioit que dans les troubles qui s'élevoient

voient il y avoit beaucoup d'ambition mélée avec les pretextes qu'on prenoit pour troubler l'Etat, il fut bien-aise d'avoir évité les embuches qu'on lui avoit tenduës si long-temps. Etant arrivé à Poitiers, il reçut du Roi & de la Reine Mere tous les bons traitemens qu'il en pouvoit desirer : car outre que son merite leur étoit connu, comme ils avoient besoin de lui ils ne prenoient pas garde à en faire quelquefois davantage qu'ils n'en eussent fait en un autre temps ; la Reine Mere sur tout l'embrassoit, en lui recommandant son fils en des termes qui faisoient compassion ; car elle aprenoit de moment à autre de nouveaux soulevemens, qui lui faisoient craindre que ce méchant exemple ne seduisit les autres. Le Vicomte de Turenne la consola du mieux qui lui fut possible, & l'aiant assurée de sa fidelité il reçût ses ordres, qui furent de s'aler oposer au Duc de Nemours, qui avec un corps de sept ou huit mille hommes étoit du côté de Montargis. Le Comte de Harcourt marchoit cependant contre la Province de Guienne, dont beaucoup de villes se repentoient déja de leur revolte, car quand il est question de faire la guerre contre son Prince, il survient tant de choses qu'on n'a pas prevuës, qu'on voudroit bien souvent être encore à recommencer. Bordeaux étoit divisé en factions, qui étoient toutes en aparence pour le Prince de Condé, mais qui étoient tellement opposées les unes aux autres par l'interêt particulier de ceux qui étoient à la tête, que la ville étoit tous les jours à la veille de se perdre. Les autres villes de la Province à l'exemple de la capitale n'étoient pas en meilleur état, la plûpart s'étoient declarées par la haine qu'ils portoient au Cardinal, mais voiant que le remede qu'elles croioient aporter à leur maux étoit pire que le mal même, elles se plaignoient que ceux qu'elles avoient apellé à leur secours n'étoient venus que pour les rendre encore plus miserables. Le Prince de Condé dissimuloit ces

choſes à ſes principaux Officiers, de peur que la foibleſſe de ſon parti ne les rebutât : mais enfin il ne leur en put dérober la connoiſſance, par une ſedition qui arriva à Agen où il vouloit faire entrer garniſon ; il eut beaucoup de peine à ſe tirer honêtement de cette afaire, dont il aprehendoit les ſuites, parce qu'il y avoit à craindre que les autres villes ne ſe reglaſſent ſur celle-là, mais aiant terminé les choſes à l'amiable, quoi qu'il y allât un peu du ſien, il lui vint une nouvelle qui lui donna une autre inquietude. Le Duc de Beaufort s'étoit joint il y avoit quelques jours au Duc de Nemours avec quatre ou cinq mille hommes, & pretendoit, à cauſe du pas qu'il avoit à la Cour par deſſus les Princes étrangers, conſerver cette prerogative à l'armée ; le Duc de Nemours n'en étoit pas d'accord, & tout beau-freres qu'ils étoient, ils en ſeroient venus aux mains pluſieurs fois, ſi ceux qui étoient auprés d'eux n'y euſſent pris garde. Leur diviſion étoit nuiſible à leur parti, & l'un pour l'autre ils demeuroient ſans rien faire, pendant que le Roi s'aprochoit de l'Anjou, où le Duc de Rohan avoit formé ſon parti, croiant l'enfermer entre le Prince de Condé & lui. Ces nouvelles donnoient comme je viens de dire beaucoup de chagrin au Prince de Condé, & diminuoient la joie qu'il avoit de quelques heureux ſuccez qu'il avoit remportez ſur le Marquis de St. Luc, Lieutenant de Roi de Guienne. Cependant le temps preſent lui faiſoit encore moins de peine que l'avenir, il recevoit tous les jours de nouveaux avis comment la meſintelligence croiſſoit entre le Duc de Beaufort & le Duc de Nemours, & aprehendant que cela ne produiſit à la fin quelque choſe facheuſe, il reſolut de s'acheminer de ce côté-là, afin qu'ôtant par ſa preſence le ſujet de diviſion qui étoit entre ces deux chefs, il ſe vit delivré de crainte. L'entrepriſe étoit extrémement perilleuſe, il avoit pluſieurs Provinces & pluſieurs rivieres à traverſer,

mer ser, & il faloit qu'il fit ce voiage sans suite, pour ne pas abandonner la Guienne : mais sa fortune l'aiant tiré de ce mauvais pas, aprés avoir évité divers dangers, il arriva dans l'armée de ces Ducs au grand contentement de tous les siens. Le Roi venoit de reduire le Duc de Rohan à la raison, & il remontoit la Loire pour s'assurer des villes qui sont situées sur cette riviere. Le Vicomte de Turenne qui s'étoit joint au Marquis d'Hocquincourt, qui avoit été fait Maréchal de France pour s'être montré fort afectionné au Cardinal, au devant de qui il étoit alé sur la frontiere, & l'avoit conduit ensuite jusqu'à la Cour, commandoit l'armée conjointement avec lui ; ils étoient dans des quartiers, où Hocquincourt se tenoit en sureté à cause qu'il croioit le Prince de Condé bien loin ; mais ce Prince étant bien-aise de signaler sa venuë par quelque action éclatante, marcha toute la nuit, & enleva deux quartiers à ce Maréchal devant qu'il se fut mis en état de se défendre. Enfin Hocquincourt aiant rassemblé en diligence tout ce qu'il put, dans la crainte où chacun étoit à cause de la nuit, il s'avança au devant du Prince de Condé, qui aprés avoir encore pillé deux de ses quartiers, pretendoit emporter le reste aussi facilement ; sa contenance donnant à connoitre à ce Prince que la chose n'étoit pas si facile qu'il se l'étoit imaginée, il fit alte pour donner le temps à ses gens, qui étoient écartez çà & là au pillage, de se ralier ; & les menant au même temps à la charge, il obligea le Maréchal d'Hocquincourt d'abandonner la tête d'un quartier, & de se retirer derriere. Les gens du Prince de Condé y mirent le feu, & pretendoient passer plus avant ; mais les autres quartiers avoient eû le temps de se mettre tous les armes, tellement qu'à la reserve de quelques équipages qui furent encore pris, le Maréchal d'Hocquincourt en fut quite pour ce qu'il avoit perdu ; il jetta son infanterie dans Bleneau, & la cavalerie

lerie se retira d'un autre côté. Cependant le Vicomte de Turenne, sur l'avis qu'il eut que le Maréchal d'Hocquincourt étoit ataqué, assembla en diligence tous ses quartiers, & sans atendre son infanterie s'avança jusqu'à cent pas d'un bois qui étoit sur le chemin; s'il en eût eû avec lui, il s'en seroit emparé avant l'arrivée du Prince de Condé; mais la sienne n'étant pas encore venuë, il n'osa engager sa cavalerie dans un endroit si desavantageux. Le Prince de Condé, qui aprés avoir batu comme il avoit fait le Maréchal d'Hocquincourt ne croioit pas que le Vicomte de Turenne osât l'atendre, s'avançoit cependant, pretendant surprendre la Cour dans Gien, lieu de peu de défense, & qui n'étoit pas capable de tenir côtre lui. En éfet, quelques fuiars y aiant porté la nouvelle de leur défaite tout le monde étoit tellement alarmé, qu'on ne savoit où sauver la personne du Roi & de la Reine sa Mere; pour ce qui est du Cardinal, il étoit déja tout botté prêt à s'enfuir. Mais le Vicomte de Turenne aiant arrêté le Prince de Condé, la Cour eut le temps de se remettre & de reprendre courage, sur ce qu'il lui envoia dire qu'elle ne devoit pas encore s'éfraier; le Prince de Condé esperant neanmoins lui passer sur le ventre, fit avancer son infanterie qui borda le bois, & comme le Vicomte de Turenne en soufroit beaucoup il recula quelques pas, ce qui lui donna un peu de relâche. Le Prince de Condé croiant qu'il lâchoit le pié fit marcher sa cavalerie, mais le terrain étoit si incommode, qu'outre qu'il n'y pouvoit tenir que sept ou huit escadrons de front, il y avoit plusieurs fosses qui l'empêchoient de se mettre en bataille. Cependant le Vicomte de Turenne aprehendant que s'il le laissoit avancer davantage toute l'armée ne lui tombât insensiblement sur les bras, repassa un defilé derriére lequel il s'étoit mis, & se mêlant avec cette cavalerie, il la renversa l'une sur l'autre. Le Prince de Condé n'étoit gueres d'humeur à se rebu-

ter du premier coup ; mais le desavantage qu'il y avoit pour lui à combatre dans un lieu si desavantageux retenant son courage, on se canonna le reste de la journée. La Cour qui étoit en grande inquietude du succés du combat, envioit couriers sur couriers pour en étre avertie assez à temps ; mais aiant su que le Prince de Condé n'avoit pu pousser sa pointe, elle manda au Vicomte de Turenne de se retirer à l'entrée de la nuit ; ce qu'il executa facilement, à cause de plusieurs defilez qui separoient les deux armées. Il reçut du Roi, de la Reine & du Cardinal, tous les témoignages de reconnoissance qu'il pouvoit esperer aprés un service si signalé ; il n'y eut que le Maréchal d'Hocquincourt, à qui le chagrin d'avoir été battu fit tenir des discours à son desavantage, comme s'il l'eût accusé d'avoir contribué à sa défaite en ne le secourant pas assez à temps : mais on acorda aisément à un homme accablé d'affliction la liberté de se plaindre, & le Vicomte de Turenne lui-même mépriſa ces sortes de choses, chacun sachant assez la diligence qu'il avoit faite. En éfet, le Prince de Condé, qui étoit d'humeur à rendre justice à ses énemis, publioit hautement lui-même, que sans lui il auroit mis fin tout d'un coup à la guerre, & prenant plaisir à exagorer sa valeur & sa conduite, il sembloit qu'il le voulut rendre suspect à son parti au contraire il faisoit mille railleries piquantes du Maréchal d'Hocquincourt, ce qui ne plaisoit point du tout au Vicomte du Turenne, qui savoit qu'en l'état où étoient les choses & dans un siecle où chacun faisoit gloire d'être infidéle, il n'en faloit pas davantage pour faire douter de sa fidelité. Le Prince de Condé aprés avoir remporté cet avantage mena son armée vers Châtillon, & aiant dessein d'aler faire un tour à Paris, il emmena le Duc de Beaufort avec lui, afin que par son absence il n'eut pas de nouveaux démêlez avec le Duc de Nemours, qui n'étoit gueres en état cependant

pendant d'en avoir, aiant été bleſſé dangereuſement au dernier combat. Sur ces entretaites le Parlement donna un arrêt, par lequel ſa haine éclata plus que jamais contre le Cardinal, car il mit ſa tête à cinquante mille écus, & pour donner quelque ſorte d'aſſurance à ceux qui entreprendroient de le tuer, on leva cette ſomme au moien d'une nouvelle impoſition qui fut faite ſur le peuple, tellement que dans le malheureux état du Roiaume, il étoit devenu également la victime du Cardinal & de ſes énemis: mais la haine qu'on avoit pour ce Miniſtre étoit ſi univerſelle que perſonne ne ſe plaignit de cette malrête, & jamais on n'en avoit paié une de ſi bon gré. Le Prince de Condé étant arrivé à Paris trouva le Parlement & le peuple dans une diſpoſition ſi favorable pour lui, qu'il n'avoit rien à deſirer davantage; il étoit regardé des uns & des autres avec admiration, & enfin il conçût de ſi grandes eſperances, que le Cardinal lui aiant fait de nouvelles propoſitions d'acommodement, il les éluda toutes par des demandes exorbitantes. Le Cardinal qui étoit grand politique prolongeant ces negotiations, tantôt en feignant de lui acorder une partie de ce qu'il demandoit, tantôt en s'y opoſant, donnoit cependant à connoître au peuple, que la haine du Prince de Condé pour lui n'étoit pas ſi forte qu'elle ne pût s'éteindre, s'il vouloit contenter ſon ambition; tellement que ce peuple, qui ſe flatoit que ſon interêt lui avoit fait prendre les armes, & que c'étoit pour lui qu'il s'étoit expoſé tant de fois, s'en voiant deſabuſé perdit inſenſiblement l'amitié qu'il lui portoit. Pendant toutes ces intrigues, ſon armée qu'il avoit laiſſée du côté de Châtillon ſur Loin venant à y manquer de toutes choſes, le Baron de Clinchant & le Comte de Tavannes à qui elle obeiſſoit la menerent vers Eſtampes qui tenoit ſon parti. Cependant il ſembloit que la Cour eut encore deſſein de vouloir bloquer Paris, car elle avoit

des

les troupes dans plusieurs lieux d'alentour, ce qui obligea le Prince de Condé d'envoier un detachement du côté de St. Cloud, dont les troupes du Roi avoient dessein de s'emparer. Comme ce detachement étoit foible & que St. Cloud n'est pas un lieu de défense, il se contenta de se rendre maître du pont, dont il fit sauter un arche; par ce moien on empêcha les courses que l'on faisoit jusques aux portes de Paris, & qui avoient fait un peu crier les habitans de cette grande ville. Mais le Roi qui les vouloit mortifier & punir de tant de desobeïssances envoia pour reprendre le pont, & sur l'avis qu'en eut le Prince de Condé, il sortit de Paris pour encourager les siens, suivi de plusieurs personnes de qualité, & même de plusieurs bourgeois qui avoient pris les armes. Sa presence aïant arrêté le dessein des ennemis, il marcha contre St. Denis où le Roi tenoit garnison, & aprés s'en être rendu maitre, il se retira à Paris où il y avoit plus de brigues que jamais. Le Roi fut conseillé de s'en aprocher pour y retenir quelques serviteurs qui lui étoient encore fidéles, & il le fit à leurs prieres, aprés qu'ils lui eurent remontré que tout étoit perdu sans cela. En effet son éloignement avoit fait presumer qu'il abandonnoit cette belle ville; mais sa presence aïant donné une autre opinion, ceux qui avoient comme quité son parti firent reflexion à la faute qu'ils avoient faite, & ne songerent qu'à la reparer. Le Vicomte de Turenne couvrit toûjours la personne du Roi dans une marche qui dura prés de quarante lieües, & aprés avoir sû qu'il étoit arrivé à Melun, il mena son armée vers Chartres, afin que celle du Prince de Condé qui étoit à Etampes n'eût plus de communication avec Paris. Tous ces mouvemens qui ne s'étoient pû faire sans la desolation de la campagne, excitoient le murmure des peuples, qui commençoient à se lasser de la guerre, tellement qu'on fit plusieurs deputations au Roi pour le prier de vouloir éloigner

le

le Cardinal, aprés quoi il trouveroit autant d'obeïssance que jamais dans Paris & dans tout le reste du Roiaume : mais les serviteurs les plus particuliers qu'il avoit dans cette grande ville lui disoient sans lui parler de l'éloignement de ce Ministre, qu'il n'avoit qu'à y revenir pour calmer toutes choses, que la plûpart du Parlement & des bourgeois étoient bien desabusez du Prince de Condé, aprés lui avoir vû oublier leurs interêts pour ne songer qu'aux siens ; qu'il faloit profiter de cette disposition, & ne pas atendre qu'il eût regagné leur confiance par de nouveaux artifices : enfin qu'ils se rendoient garants de l'événement & qu'ils en répondoient sur leur vie. Ces raisons jointes au dessein que le Roi avoit de faire encore sentir aux Parisiens les incommoditez de la guerre, afin qu'ils eussent encore plus de passion pour la paix, le fit resoudre à faire ataquer Estampes, dont la prise auroit ôté la communication d'Orleans, dont ils tirent quantité de vins & d'autres choses necessaires à la vie. Il voulut neanmoins savoir auparavant du Vicomte de Turenne s'il aprouvoit cette resolution : mais ce General aiant remontré au Roi quantité d'inconveniens qui en pouvoient arriver, le Roi se remit à lui de toutes choses, & il demeura toujours dans ses quartiers autour de Chastres & de Montlery. Cependant le Vicomte de Turenne aiant apris que Mademoiselle d'Orleans fille ainée du Duc d'Orleans avoit demandé à voir sous les armes en passant à Estampes l'armée du Prince de Condé ; il fit marcher la sienne, & surprit un des faux bourgs dans le temps que les énemis s'ajustoient pour cette revuë. Le desordre y fut si grand que la plûpart des cavaliers abandonnerent leurs chevaux, & sans Sauvelle, qui étoit Mestre de Camp du regiment de Conti, & qui commandoit la garde qui fit fort bien son devoir, c'auroit été encore toute autre chose. Ce succés qui avoit surpassé l'esperance du Vicomte de Turenne, lui fit

chan-

changer de sentiment, & croiant qu'il pourroit profiter de la consternation où il avoit jetté l'armée énemie, il assiegea Estampes, qui bien loin d'être une place de guerre, n'a qu'une simple muraille avec un méchant château du côté de Dourdan, sans dehors, sans fossé, & même qui étoit ouverte de plusieurs côtez. Mais l'armée qui étoit dedans suppléoit à tous ces défauts, & c'étoit encore une assez grande entreprise que de l'attaquer dans ce lieu, quelque méchant qu'il put être. Neanmoins le Vicomte de Turenne aiant pris ses précautions, dressa ses ataques & ses bateries, & comme il pressoit la ville, il eut avis que le Duc de Lorraine s'avançoit pour lui faire lever le siege. La Cour, qui n'avoit point de ressource si elle fut venuë à perdre son armée, fut extrémement surprise de cette nouvelle, & ne balançant point sur le parti qu'elle avoit à prendre, elle envoia vers ce Duc pour voir s'il ne seroit point d'humeur à traiter pour quelque argent. Cependant elle manda au Vicomte de Turenne de lever le siege dés qu'il aprocheroit; mais il fit réponse que la chose ne pressoit pas encore, & que lors que cela seroit, il y prendroit garde de si prés, qu'il ne lui arriveroit point d'accident. Le Duc de Lorraine, qui n'avoit point de plus grande passion que d'amasser de l'argent, fut sensible aux offres de la Cour: mais comme il s'agissoit du plus au moins il s'arrêta aux environs de Paris, sous pretexte de venir conferer avec le Duc d'Orleans & le Prince de Condé; il s'émut là une contestation entre lui & le Prince de Condé pour le rang; & il la fit durer quelques jours, afin que la Cour eut le temps de s'aviser si elle lui donneroit ce qu'il demandoit. Enfin la Cour qui n'étoit pas alors fort opulente aiant trouvé moien de faire la somme qu'il vouloit avoir, il fut convenu de concert avec le Duc d'Orleans son beau-frere que le siege d'Estampes seroit levé, à condition qu'aussitôt que l'armée du Roi se seroit retirée, les troupes du Prin-

ce

ce de Condé sortiroit de la ville. Le Duc de Lorraine croiant avoir ainsi pourvu à son honneur par la de s'en retourner, selon qu'il étoit obligé par un traité secret qu'il avoit fait avec la Cour : mais le Duc d'Orleans & le Prince de Condé croiant contre lui, il promit de demeurer, & au lieu de reprendre le chemin de Flandres, comme il s'y étoit engagé, il marcha du côté de Corbeil, où il mit le plat païs à feu & à sang, cela obligea le Vicomte de Turenne de marcher contre lui, & s'étant passé quelques hostilitez entre les deux armées, le Duc de Lorraine prit pretexte de là de dire que la Cour manquoit à sa parole, & l'on fut obligé de part & d'autre d'en venir à de nouvelles explications. Mais le Vicomte Turenne aiant apris par experience que les remedes doux n'étoient pas bons avec lui, se mit en état de lui donner bataille. Le Duc de Lorraine qui étoit dépoüillé de ses Etats, & dont la reputation & le credit ne subsistoient plus que par ses troupes, & n'étant pas resolu à les exposer, fit dresser un pont sur la Seine pour mettre cette riviere entre deux : mais se voiant pressé en sorte qu'il ne pouvoit plus éviter le combat, il pria le Milord Digbi de vouloir s'entremettre d'un nouveau traité qui fut mis sur le tapis. Le Vicomte de Turenne n'en vouloit point entendre parler, & pretendoit decider dans peu la chose par les armes : mais la Cour, qui dans le besoin qu'elle avoit pareillement de ses troupes avoit tout à menager, aima mieux acorder quelque nouvelle grace au Duc de Lorraine, avec laquelle on le chassa, s'il faut ainsi dire, du Roiaume.

Quoi que tous ces succés ne fussent pas grands de part & d'autre, la Cour neanmoins en retiroit beaucoup d'avantage : car le peuple impatient de ne point voir de fin à ses miseres souhaitoit la paix encore plus qu'auparavant, & se plaignoit des violences que le Duc de Lorraine avoit exercées, au lieu du secours qu'il en avoit esperé. Les troupes

du

du Prince de Condé, qui s'étoient aprochées sur le bord de la riviere de Seine entre Surennes & St. Cloud, achevoient de rendre ces plaintes plus legitimes, par la desolation qu'elles jettoient dans toute la campagne, dont elles ne consumoient pas seulement les grains & les fourages, mais pilloient encore les maisons. Le Prince de Condé en avoit des plaintes tous les jours, mais quelque soin qu'il y aportât, il ne pouvoit reprimer la licence des soldats, qui se croioient tout permis dans une guerre civile, & à qui d'ailleurs il n'oſoit commander absolument, parce qu'il n'avoit pas moien de les paier. Toutes ces choſes excitant donc les Parisiens à rentrer dans le devoir, le Prince de Condé fut obligé de se mettre lui-même à la tête de ſes troupes, afin non ſeulement de les faire vivre dans un meilleur ordre, mais de les preſerver encore de danger; car le Vicomte de Turenne ſe voiant deliveré des Lorrains pretendoit les obliger à combatre, nonobſtant qu'elles cruſſent s'en garantir par le moien du pont de St. Cloud, qui leur donnoit la facilité de ſe retirer en deçà & en delà de la riviere. La Cour qui ne voioit point de meilleur moien de terminer la guerre civile que de défaire les reſtes de cette armée, qui diminuoit tous les jours faute de paiement, manda le Maréchal de la Ferté avec les troupes qu'il avoit en Lorraine; & ce Maréchal aiant fait faire un pont de bateaux ſur la Seine aux environs de St. Denis pretendoit prendre le Prince de Condé d'un côté, pendant que le Vicomte de Turenne l'attaqueroit de l'autre. Ce Prince pour éviter ſa défaite qui étoit inévitable decampa promptement, & aiant abandonné le pont de St. Cloud, il eût deſſein de demander paſſage à Paris, pour ſe mettre à couvert des rivieres de Marne & de Seine; mais ne ſachant ſi les Parisiens le lui voudroient acorder, & craignant d'ailleurs que ſon armée n'adhérât de ſe debander dans la ville, il prit ſur la gauche pour gagner le haut du faux-bourg

St.

St. Martin, d'où il pretendoit tirer ensuite vers le pont de Charenton, au de là duquel est une Ile capable de contenir une armée : mais le Vicomte de Turenne qui s'étoit mis à ses trousses ne lui en aiant pas donné le temps, son arriere-garde fut obligée de tourner tête pour soûtenir quelques escadrons, que le Vicomte de Turenne avoit détachez, afin d'engager le combat : elle eut beaucoup de peine à s'en demêler, & à gagner la tête du faux-bourg St. Antoine, où l'avant-garde s'étoit mise en bataille; Mr. le Prince croiant qu'à cause de Paris & de quelques retranchemens dont il se pouvoit servir, & qui avoient été faits pour se garantir des courses de l'armée du Duc de Lorraine, le Vicomte de Turenne songeroit à deux fois avant que de l'attaquer. Il choisit donc ce poste comme le seul qui pouvoit empêcher la défaite, car le Vicomte de Turenne étoit de beaucoup plus fort que lui, & il attendoit encore le Maréchal de la Ferté, qui sur l'avis de la marche du Prince de Condé devoit bien-tôt venir avec ses troupes. Toutes ces choses lui faisant presumer, comme je viens de dire, qu'il auroit beaucoup de peine à se tirer d'afaires, il voulut toujours sauver ses bagages dans Paris : mais ceux qui y tenoient le parti du Roi lui firent refuser les portes, & il fut obligé de les mettre sur le fossé qui est entre la ville & le faux-bourg. Cependant le Roi, qui dans un âge si tendre faisoit déja voir son humeur guerriere, s'avança sur la hauteur du Mesnil montant pour avoir le plaisir de voir combatre ses troupes; elles armoient incessament à la file, & le Vicomte de Turenne qui ne vouloit pas laisser de temps davantage au Prince de Condé pour se reconnoître, le fit attaquer par un bataillon, qui fut repoussé par le Prince de Condé, qui s'étoit mis lui-même à la tête d'un escadron composé de gens de qualité. Le Vicomte de Turenne voiant qu'il lui seroit difficile de forcer cet endroit où le Prince de Condé étoit lui-même

avec

avec la fleur de ſes troupes, afoiblit cette ataque pour renforcer celles qui ſe faiſoient d'un autre côté; le Prince de Condé ne s'en étant pas aperçû, ne put empêcher que ſes gens ne fuſſent forcez, & quoi que le Marquis de St. Maigrin, l'un des favoris du Cardinal & qui s'étoit vanté de chercher le Prince de Condé, eût été tué avec pluſieurs autres perſonnes de condition, le reſte ne laiſſa pas de marcher en bataille juſqu'à l'Abaïe de St. Antoine. Le Prince de Condé qui avoit fait merveilles par tout où il s'étoit trouvé aprenant cette méchante nouvelle marcha incontinent de ce côté-là, & avec le même eſcadron, à la tête duquel il avoit déja combatu pluſieurs fois, il battit encore ces troupes: mais les ſiennes s'éclairciſſoient à vuë d'œil; & comme le Maréchal de la Ferté commençoit déja à paroitre, elles abandonnerent aprés quelque combat un poſte qu'elles gardoient à la tête de la ruë de Charenton. Le Vicomte de Turenne fit percer en même temps pluſieurs maiſons pour le pouvoir conſerver, le Prince de Condé ne pouvant eſperer de l'en pouvoir chaſſer avec ſa cavalerie fit venir de l'infanterie, laquelle lâcha le pié honteuſement. On ne ſauroit dire la colere du Prince de Condé à cette vuë, non plus que le deſordre où ſe trouverent quelques eſcadrons, qui étoient expoſez au feu des maiſons dont j'ay parlé ci-deſſus; neanmoins le Prince de Condé qui avoit le courage trop grand pour ſe laiſſer abatre à aucune diſgrace, voulant eſſaier s'il ne réüſſiroit pas mieux que les autres, marcha lui-même avec tout ce qu'il y avoit de gens de qualité dans ſon armée: mais comme il s'avançoit, un de ſes eſcadrons qui ſe retiroit le prenant pour un énemi le chargea, & lui de même, pendant que ceux de la baricade qui en avoient une autre penſée, tirerent ſur l'un & ſur l'autre. Cependant tout Paris étoit acouru ſur le rampart pour voir ce qui arriveroit de ce combat, & chacun étoit épris de diferens ſentimens

mens suivant les diferentes passions dont il étoit animé. Mademoiselle d'Orleans, quoi qu'un pareil spectacle ne dut pas être trop agreable à une personne de son sexe, étoit venuë elle-même à la Bastille, d'où elle voioit tout ce qui se passoit; mais enfin considerant que nonobstant tout ce que le Prince de Condé avoit fait d'admirable il alloit succomber sous le nombre, elle fit pointer le canon sur l'armée du Roi, & envoia dire à celui qui étoit de garde à la poste St. Antoine, que s'il ne l'ouvroit incontinent elle le feroit pendre avant qu'il fut une heure. Celui qui étoit à la porte aiant reçû un commandement si precis n'osa y contrevenir, quoi qu'il eût été bien-aise de rendre service au Roi, car il savoit l'humeur de cette Princesse qui vouloit être obeïe, & qui sous des habits de femme faisoit voir un visage d'homme & un cœur capable des plus grandes choses. Elle avoit esperé un temps de pouvoir épouser le Roi; mais la Reine s'y étant opposée aussi bien que le Cardinal, elle croioit qu'elle se marieroit avec le Duc d'Anguien nonobstant la disproportion de l'âge, & le Prince de Condé la repaissoit de cette esperance, soit qu'effectivement il en eût le dessein à cause de ses grandes richesses, ou qu'il ne le fit que pour le service qu'elle lui pouvoit rendre auprés du Duc d'Orleans son pere. Le Roi voiant que Paris s'étoit declaré contre lui manda au Vicomte de Turenne de se retirer, & le Roi l'embrassant, aussi-bien que la Reine Mere & le Cardinal, ils lui promirent tous trois qu'ils n'oublieroient jamais ses services. Le Roi ne pouvoit s'empêcher neanmoins de donner des loüanges au Prince de Condé, dont la valeur & la conduite avoient paru avec un tel éclat, que ses énemis mêmes publioient, qu'il n'y avoit que lui de capable de se tirer d'une afaire si dangereuse. Le Cardinal qui se défioit de l'afection de la plûpart des Grands, interompoit autant qu'il pouvoit cette conversation; mais le Roi qui se plaisoit

soit sur tout à s'entretenir de ces sortes de choses, voulut savoir du Vicomte de Turenne en detail de toute l'action, & il falut que le Cardinal l'écoutât comme les autres. L'armée du Prince de Condé s'étant ainsi sauvée dans Paris, il sembla que les bourgeois excitez par ses grandes actions ne lui eussent jamais porté tant d'afection; ils se mirent aux fenêtres pour le voir entrer, & ni plus ni moins que s'il eût été victorieux ils le comblerent de loüanges: mais cette amitié se repandit encore jusques sur les soldats; ils décendirent aux portes pour leur donner à boire, & ceux qui avoient besoin de linge pour leurs blessures, en trouvoient deux fois plus qu'il ne leur en faloit. Le Prince de Condé étoit trop habile pour laisser ralentir leur afection, il se fit de nouveaux traitez pour exterminer le Cardinal, & afin que ce dessein fut general, on obligea d'en donner des marques à l'exterieur, en portant de la paille à son chapeau. Ainsi on ne voioit plus dans tout Paris que des cordons de paille, & on fit même des trophées de même matiere pour les carrosses & pour les chevaux: ceux qui ne furent pas avertis assez à temps de la necessité qu'il y avoit d'en porter penserent être tuez par la populace, & on couroit aprés eux comme aprés des bêtes enragées, en criant au Mazarin. Il se fit sur ces entrefaites une assemblée à l'Hôtel de ville, mais il y arriva beaucoup de desordre, que quelques-uns atribuerent au Prince de Condé, qui pour faire perir quelques gens qu'il soupçonnoit de ne lui être pas afectionnez, ne se soucia pas que d'autres fussent exposez au même peril; on tira des coups de fusil dans les fenêtres, & quelques-uns aiant voulu regarder pour voir ce que c'étoit furent obligez de se retirer. La chose passa cependant plus avant, on força les portes, & il y eût quelques personnes de tuez du corps du Parlement. Cette violence, que beaucoup de gens atribuoient, comme je viens de dire, au Prince de

Condé, lui fit perdre l'afection du peuple, & ſes ennemis publierent, afin que perſonne ne doutât plus que ce ne fut lui, qu'on avoit reconnu parmi ces ſeditieux des gens de ſon armée, & qu'on les avoit vû entrer chez lui un jour ou deux auparavant. Ce mal-heur ne lui arriva pas tout ſeul, il fut ſuivi de la perte qu'il fit du Duc de Nemours, lequel aiant pris querelle contre le Duc de Beaufort ſur une pareille choſe qui les avoit déja broüillez, fut tué en duel d'un coup de piſtolet. Ce fut ſans doute grand dommage, car il étoit auſſi brave qu'on le pouvoit être, honnête, civile, liberal, & aiant enfin toutes les bonnes qualitez, qu'on pouvoit ſouhaiter en une perſonne de ſa condition.

Les deux armées ne faiſoient rien cependant ni l'une ni l'autre; celle du Roi s'étoit retirée aux environs de St. Denis, & celle du Prince de Condé dans la plaine d'Yvry, la riviere de Seine entredeux. Paris ſoufroit également de l'une & de l'autre; l'une faiſoit des courſes juſqu'aux portes St. Denis & St. Martin; l'autre deſoloit tout juſqu'aux fauxbourgs St. Victor & St. Marceau, le Prince de Condé n'aiant pas un ſou pour la paier. Les Pariſiens qui avoient déja perdu une partie de leur afection pour lui à cauſe de ce qui étoit arrivé à l'Hôtel de ville, achevoient de perdre le reſte par le ſac de leurs maiſons. Neanmoins la haine du Cardinal prevaloit encore par deſſus toutes choſes, & pendant que le Prince de Condé tâchoit de faire ſon accommodement par le moien du Duc de Boüillon, l'on envoia des Deputez au Roi pour le prier de vouloir éloigner ce Miniſtre: le Roi retint les Deputez ſans leur faire de réponſe, & les aiant laiſſez à St. Denis pendant qu'il étoit alé à Pontoiſe, le Prince de Condé les fut requerir à la tête de deux mille hommes, & les ramena à Paris en triomphe. Sur ces entrefaites le Vicomte de Turenne eut une grande affliction, qui fut cauſée par la mort du Duc de Boüillon ſon frere, qui arriva à Pontoiſe en ſuite

te d'une maladie qui ne dura que peu de jours: il fut regreté de tous les deux partis, dont il étoit estimé également à cause de son merite & de sa probité; il étoit fidel, & loial ami, homme d'esprit & de cabinet, mais dont l'humeur paroissoit changée depuis sept ou huit ans; car autant qu'il avoit aimé les brigues & les cabales, autant aimoit-il le repos & la tranquilité. On doit atribuer cela à la grande famille qu'il se voioit, & à l'amour qu'il portoit à sa femme, dont il laissa dix enfans, savoir cinq garçons & cinq filles. Il avoit eû pour recompense de la Principauté de Sedan la Duché d'Evreux, avec plusieurs autres belles & grandes terres. Il mourut avec l'estime & l'amitié du Roi, mais avec la haine des Huguenots, dont il avoit quité la religion à la persuasion de sa femme.

Le Roi tâchoit cependant à gagner les principaux du Parlement & des bourgeois, & pour jetter quelque division dans ce corps il le transfera à Pontoise, mais il y en eut peu qui s'y rendissent, ce qui faisant presumer au Roi que dificilement remettroit-il la ville dans le devoir à moins que d'éloigner le Cardinal, il ceda au temps, resolu toutefois de le faire revenir dés que l'ocasion s'en presenteroit. Croiant alors avoir levé toute sorte de dificultez, il demanda au peuple & au Parlement des éfets de leurs promesses; mais ils firent voir bientôt que cet éloignement qu'ils avoient demandé avec tant de passion, n'avoit été qu'un pretexte pour couvrir d'autres interêts. Leur desobeïssance donna de grands mouvemens de colere au Roi, il resolut d'emploier la force puis que la douceur lui avoit si peu réüssi, & aiant renforcé son armée autant que l'état où il se trouvoit le pouvoit permettre, il bloqua Paris de si prés que les Parisiens ressentirent beaucoup de necessité: les taxes continuelles qu'il leur faloit païer d'ailleurs pour entretenir l'armée du Prince de Condé achevoient de les miner, tellement que n'étant plus en état de

fournir ce qu'il auroit falu pour lever des troupes qui eussent pu s'opoſer à celles du Roi, on apella une ſeconde fois le Duc de Lorraine au ſecours. Il vint avec une armée de douze mille hommes, & s'étant campé prés du Vicomte de Terenne, les troupes du Prince de Condé firent la même choſe, pendant que le Duc de Wittemberg d'un autre côté tâchoit de l'enfermer entre ces deux armées & la ſienne. Jamais la Cour n'eût tant d'inquietude qu'elle en eut alors, elle voulut encore traiter avec le Duc de Lorraine afin qu'il eut à ſe retirer; mais le Vicomte de Turenne feignant tous les jours de decamper, prit enfin ſon temps pour paſſer la riviere d'Hieres, & aiant rompu ſes ponts, il étoit déja bien loin devant que les énemis ſe fuſſent mis en état de pourſuivre. Le Prince de Condé qui étoit malade à Paris crut que cela ne s'étoit pu faire ſans intelligence avec le Duc de Lorraine; mais n'oſa faire paroître tout ce qu'il en penſoit, parce que dans l'état où il étoit reduit, il craignoit d'en avoir à faire. En éfet les Pariſiens ne vouloient plus donner d'argent pour l'entretien de ſes troupes, & étant comme deſeſperez des violences que l'armée du Duc de Lorraine & celle du Duc de Wittemberg avoient faites à la campagne ils reſolurent à la fin de rapeller le Roi. Le Prince de Condé eut beau vouloir s'opoſer à cette reſolution, on fut juſqu'à Compiegne pour le prier de revenir, & tout le credit du Prince de Condé ne put aler qu'à faire diferer la choſe de quelques jours. Enfin voiant toutes ſes brigues inutiles il prit le parti de ſe retirer hors de France avec les Eſpagnols, action qui ternit beaucoup celles qu'il avoit faites auparavant. Ainſi le Roi rentra dans Paris, & rapella le Cardinal, qui s'étoit déja rendu ſur la frontiere, car ſon éloignement n'avoit été à proprement parler, qu'une pure grimace. Le retour du Roi fut ſuivi de pluſieurs nouveautez, le Duc d'Orleans ſe retira à Blois, ville de ſon apanage avec ſa femme & ſes enfans

enfans, plusieurs du Parlement furent exilez, & le Coadjuteur arrêté; cependant aiant gagné un de ses gardes, il se sauva de Vincennes, & fut trouver le Prince de Condé qui étoit son plus mortel ênemi: mais ce Prince crut que son malheur le punissoit assez sans lui faire encore paroitre du ressentiment. Il le reçût donc avec humanité, & s'étant montré plus genereux en lui pardonnant, qu'il n'auroit pu faire en le traitant d'une autre façon, il le gagna si bien, que le Coadjuteur se donna entierement à lui. Tous ces mutins aiant été ainsi punis, on croioit que ceux qui avoient pris le parti de la Cour aloient être recompensez, la plûpart en avoient grand besoin, aiant fait beaucoup de dépense, dans un temps où la necessité de l'Etat les obligeoit à tout prendre sur eux: mais le Cardinal, dont le credit étoit plus grand que jamais, songeoit bien moins à contenter ses anciens amis qu'à en acquerir de nouveaux. Ainsi le Vicomte de Turenne qui avoit lieu d'esperer quelque chose de ses services, ne reçût que de belles paroles, pendant que les autres recevoient des éfets.

La rebellion subsistoit encore en diverses Provinces, & sur tout dans celle de Guienne; mais le Prince de Condé n'aiant pu retenir Paris où il avoit quantité de creatures, & où sa grande valeur étoit admirée également de tout le monde, il ne faut pas s'étonner si le Prince de Conti, qui n'avoit d'autre reputation que celle qu'il tiroit de son frere, ne put empêcher que Bordeaux ne se perdit. Cependant Lainé qui étoit dans les interêts du Prince de Condé fit tout son possible pour dissiper les brigues qui s'élevoient contre lui; mais le Pere Favre Cordelier, à qui le Cardinal avoit promis un Evêché pour recompense de ses soins, agit si puissamment sur l'esprit des devots & des devotes, que ceux de son ordre confessoient, qu'il lui fut impossible de remedier à ce malheur. Cela ne se fit pas neanmoins sans faire paroitre

une armée navale dans la riviere de la Garonne ; car Marsin qui avoit le commandement des armes dans la Guienne sous l'autorité du Prince de Conti, menaçoit de tout mettre à feu & à sang s'il voioit la moindre aparence de conjuration. Il avoit envoié outre cela vers Cromwel, qui sous le nom de Protecteur, avoit usurpé la Couronne d'Angleterre, aprés le parricide commis en la personne du feu Roi, pour en tirer quelque secours. Ainsi il avoit été besoin, comme on n'étoit pas seur de la réponse qu'il feroit, de faire paroitre une armée navale, toute prête à s'opoſer à ses entrepriſes. Mais deux choſes empêcherent Cromwel de se declarer; l'une qu'il avoit la guerre à soûtenir contre les Holandois; l'autre qu'il vouloit se faire le moins d'énemis qu'il lui seroit possible dans les commencemens de sa fortune. Cependant il permit que les Espagnols levassent des Irlandois, dont il étoit bien-aise de se défaire, à cause qu'ils étoient les énemis les plus redoutables qu'il eut : par ce moien les Espagnols, que Marsin avoit aussi apellez à son secours, entretinrent encore quelque temps la rebellion dans Bordeaux : mais le Duc de Vendôme qui commandoit l'Armée Navale de France s'étant saisi du bourg & du château de Lormont, & aiant bâti deux forts sur la Garonne, serra tellement les Bourdelois, qu'ils se virent reduits à de grandes extrémitez. La famine commençant donc à se faire sentir aussi-bien aux riches qu'aux pauvres, le nombre des conjurez s'augmenta de jour en jour, & si Marsin ne se fut rendu en diligence dans la ville, ils l'aloient livrer entre les mains du Roi. Cependant il se mit bientôt mal avec le Prince de Conti, & la jalousie qu'ils prirent l'un de l'autre fut cause que ce Prince écouta quelques propositions qui lui étoient faites de la part de la Cour, ou pour mieux dire il se servit de ce pretexte pour abandonner un parti qui n'étoit pas seulement chancelant, mais qui étoit déja tom-

bé ;

bé : car quoi que le Prince de Condé eût pris Rhetel, Château Porcien, Ste. Menehou, & quelques autres places en se retirant, tout cela n'étoit pas capable d'entrer en comparaison avec les grandes pertes qu'il avoit faites. Ainsi la ville de Bordeaux revint sous l'obéissance du Roi, & cet heureux succés aiant été precedé de la reduction des autres places de la Province, la France qui avoit été prés de cinq ans entiers dans les guerres civiles, se réünit pour s'opposer aux étrangers qui avoient grandement profité de ses desordres. Les Espagnols pendant ce temps de malheur & de division avoient non seulement étendu leurs frontieres du côté de la Flandres, mais avoient encore reduit la Catalogne & Cazal, outre Piombin & Portolongonne qu'ils avoient repris. Il étoit donc necessaire de rétablir nôtre reputation qui étoit perduë chez les Princes voisins. L'Italie sur tout crioit déja que les Espagnols qui avoient tâché tant de fois d'y établir leur domination l'aloient soumettre; tellement que le Duc de Savoie qui avoit plus de lieu que les autres de les aprehender, soit à cause qu'il avoit embrassé nôtre parti, ou que son païs étoit plus à leur bien-seance, ne songeoit qu'à les apaiser par quelque traité. Le Roi, qui avoit un notable interêt à le retenir dans son aliance, lui depêcha promptement le Plessis Besançon, homme de guerre & de cabinet, lequel lui remontra que la France n'étant plus divisée en elle-même comme elle l'avoit été les années precedentes, ses voisins aloient sentir des efets de sa protection; qu'aprés avoir dompté les rebelles qui étoient apuiez de toutes les forces d'Espagne, il ne lui seroit pas dificile de vaincre ces mêmes forces, qui n'étoient plus soutenuës de la rebellion des villes & de la revolte des principaux sujets; que tout étant rentré dans le devoir par la sage conduite du Roi & de ses Ministres, on aloit voir de grands changemens; qu'il nous restoit encore une porte en Italie par où

faire entrer des secours proportionnez au besoin de nos aliez, & qu'enfin il en auroit bientôt des marques en son particulier, lui pour les interêts de qui le Roi se montreroit toujours aussi afectionné que pour les siens propres. Le Duc de Savoie ne se seroit pas contenté de toutes ces belles paroles, si elles n'avoient été suivies de la marche de cinq mille hommes, qui s'étant joints à trois mille qui nous restoient en ce païs-là, firent un petit corps d'armée qui le rassurerent un peu. De là le Plessis Besançon passa chez le Duc de Mantouë, à qui les Espagnols avoient rendu Cazal en aparence, mais dont ils étoient les maîtres en éfet par la garnison qu'ils païoient de leurs propres deniers : il lui fit quelques propositions, mais soit que ce Duc ne nous crut pas en état d'executer ce qu'on lui promettoit, ou que l'aliance du sang qu'il avoit avec l'Empereur ne lui permit pas d'entrer dans des interêts qui lui fussent contraires, il répondit à cet Envoié, qu'il étoit resolu de ne point troubler le repos de l'Italie, qui subsisteroit toujours tant que Cazal demeureroit comme il étoit entre ses mains. Le Plessis Besançon aiant si mal réüssi de ce côté-là, passa chez les Venitiens qu'il tâcha de porter à quelque remuëment ; mais ces sages politiques, dont la grandeur ne subsiste que par la paix, n'eurent garde de vouloir entrer dans ces ressentimens, & comme ils avoient eû de la jalousie de nous voir maitres de Cazal, ils s'empêcherent bien de nous donner des forces pour la reprendre ; ils répondirent neanmoins aux propositions que le Plessis Besançon leur en faisoit, que si les Espagnols entreprenoient quelque chose, ils verroient à prendre d'autres mesures. Mais comme c'étoit leur interêt qui les faisoit parler de la sorte, le Roi ne fut point content du tout de cette réponse. Cependant le Marquis de Caracene, qui avoit été pourvû du gouvernement du Milanois, se preparoit à entrer en Piemont, où il avoit déja fait quelques

con-

conquêtes les années precedentes; à quoi étant neceſſaire de remedier, nos troupes marcherent vers l'Alexandrin, afin par cette diverſion de les obliger à quiter leurs entrepriſes. En éfet, les Eſpagnols croiant qu'il leur étoit plus avantageux de conſerver le leur que d'aquerir le bien d'autrui, rebrouſſerent chemin, & les deux armées s'étant rencontrées combatirent pendant trois heures par détachement, le terrain n'étant pas propre pour faire aler tout le monde à la charge. Le combat ne laiſſa pas d'être rude, & les deux partis ſe vanterent d'y avoir remporté l'avantage: mais il ſembloit que les François en euſſent plus de raiſon que les autres, car le Marquis de Caracene y avoit été bleſſé, outre que les Eſpagnols avoient abandonné le champ de bataille. Quoi qu'il en ſoit, aprés que les deux armées eurent auſſi éprouvé leurs forces, elle firent des treves à diverſes repriſes qui conſumerent le reſte de la campagne, tellement qu'il ne ſe paſſa rien de conſiderable en ce païs-là. Pour ce qui eſt de la Catalogne, on y envoia le Marêchal d'Hocquincourt, plutôt cependant pour y donner de la jalouſie aux énemis, que dans le deſſein de recouvrer ce qu'on avoit perdu. Neanmoins le Marêchal d'Hocquincourt aſſiegea Gironne, & s'en ſeroit rendu maître, ſi de certaines mouches qui ſont fort communes en ce païs-là n'euſſent fait perir la meilleure partie de ſa cavalerie. Les énemis qui n'avoient encore oſé paroitre en campagne, n'aiant plus rien à craindre aprés cet accident, s'aprocherent de Gironne; & le Marêchal d'Hocquincourt n'aiant plus de cavalerie à leur opoſer fût obligé de lever le ſiege. Les énemis le pourſuivirent, & crurent le défaire facilement: mais s'étant retranché dans un endroit où il avoit plus de beſoin d'infanterie que de cavalerie, il leur fit voir qu'ils étoient fort éloignez de leurs eſperances, leur aiant tué ou bleſſé plus de neuf cens hommes. Ce petit avantage conſola la Cour du

chagrin qu'elle avoit eû de la levée du siege de la Gironne. Cependant toutes ces choses lui étoient de bien peu de consequence au prix de ce qui se passoit sur les frôtieres de Picardie & de Champagne. Le Prince de Condé aprés avoir été obligé, comme j'ai dit ci-devant, de quitter le cœur du Roiaume, ne songeoit qu'à établir sa puissance dans ces deux Provinces; il avoit déja en Champagne, Rhetel, Ste. Menehou & Mouzon, & par le moien de ces places il faisoit des courses jusqu'à quinze ou vint lieües de Paris. Le Roi s'apliquoit uniquement à les reprendre, car tant que le Prince de Condé auroit un pié dans le Roiaume, il étoit à craindre que cela n'y entretint la rebellion. On voioit aussi continuer les assemblées jusques dans la capitale, quelque défense qu'on en fit, & il sembloit que le Parlement aussi-bien que les Grands ne cherchassent que l'occasion de broüiller les afaires tout de nouveau. Le Roi dans le besoin qu'il avoit d'argent avoit fait verifier treize Edits qui aloient à la foule du peuple, & le Cardinal avoit eû l'adresse de les faire passer avant son retour, afin qu'on les imputât à tout autre qu'à lui: mais comme on savoit qu'il donnoit le branle à toutes choses aussi-bien de loin que de prés, ce détour le rendoit encore plus odieux. Le Duc d'Orleans s'étoit retiré à Blois, comme j'ai dit, & le Duc d'Anville qui avoit sa confiance, mais qui dans l'esperance d'une plus grande fortune avoit promis amitié au Cardinal, faisoit plusieurs alées & venuës pour tâcher de le faire revenir à la Cour. Le Duc d'Orleans qui se laissoit gouverner facilement y donnoit déja les mains; mais sa femme qui avoit encore plus de pouvoir sur lui que le Duc d'Anville rompit ses negotiations, par la haine qu'elle avoit pour la Reine Mere & pour le Cardinal; elle aimoit d'ailleurs la solitude, ce qui lui faisant desirer de passer ses jours éloignée du tumulte de la Cour, & de tant d'intrigues dont elle

avoit

avoit été acablée depuis son mariage, elle fit à la fin resoudre son mari à renoncer à toutes sortes de cabales ; ce que le Cardinal desiroit le plus. Ainsi le bonheur de ce Ministre lui faisoit trouver des facilitez qu'il ne devoit pas esperer vrai-semblablement, car si le Duc d'Orleans eût voulu il auroit tiré des avantages considerables pour lui & pour les siens, s'il eût feint seulement de faire à la consideration du Cardinal, ce qu'il faisoit par complaisance pour sa femme. La fortune s'étant donc ainsi declarée pour le Cardinal dans une afaire d'une si grande importance, il ne songea qu'à afermir son pouvoir par des aliances avec les plus considerables du Roiaume ; & comme le Prince de Conti, qui avoit été de tout temps destiné à l'Eglise, avoit l'esprit fort éloigné de cette profession, il fit venir d'Italie une de ses nieces, qui étoit fille d'un gentilhomme Romain, & l'ofrit à ce Prince avec des avantages considerables. Le Prince de Conti avoit peine à se resoudre à ce mariage ; mais aprés avoir vû cette Demoiselle qui avoit du merite & de la beauté, cette aliance ne lui fit plus tant de peur ; à quoi il étoit encore excité par des gens que le Cardinal avoit gagnez auprés de lui, qui ne cessoient de lui representer que le Duc de Mercœur n'avoit pas tant fait de façons, quoi qu'il n'y eût pas trouvé si bien son conte ; que le Prince de Condé son frere étant avec les énemis, tous ses biens, toutes ses charges & tous ses Gouvernemens étoient pour lui s'il savoit user de sa fortune ; qu'il n'y avoit point d'aparence qu'il fit jamais sa paix aprés les mesures qu'il avoit prises avec les Espagnols ; qu'il ne faloit donc pas atendre qu'on eût enrichi quelqu'autre de ses dépoüilles pour se resoudre, que le plutôt étoit le mieux, & que peut-être pour vouloir trop deliberer il perdroit une ocasion qu'il ne recouvreroit jamais. Ces discours étant familiers au Prince de Conti, il n'eut pas de peine à se resoudre à une chose où il étoit déja porté par sa le-

gereté naturelle. Cependant le Cardinal qui n'avoit pas encore perdu esperance de s'acommoder avec le Prince de Condé, difera cette alliance jusqu'à ce qu'il eut vû ses dernieres resolutions, & fut bien-aise de l'en faire avertir, afin que par la crainte de perdre tous ses biens qui étoient considerables, il ne poussât pas les choses à l'extremité : mais ce Prince aprés avoir fait ce qu'il avoit fait, ne balança pas un moment sur la resolution qu'il devoit prendre, & étant excité dailleurs par les Espagnols, qui ne lui promettoient pas moins que de lui donner quelques places en souveraineté, il fit tous ses éforts pour entrer en France, où il avoit encore de bonnes habitudes. Cela rompit les mesures du Cardinal, qui n'avoit rien épargné pour mettre l'armée de Champagne en état de reduire les places que ce Prince ocupoit dans cette Province. Le Vicomte de Turenne la commandoit, à qui enfin le Cardinal avoit acordé le Gouvernement du Limosin : il avoit assiegé Rhetel qui incommodoit beaucoup ceux de Reims, qui avoient envoié en Cour plusieurs fois pour prier le Roi de les delivrer de cette servitude : le Prince de Condé se servant de ce temps-là pour executer ce qu'il avoit resolu, passa la Somme, & étant entré en France fit tout trembler jusqu'aux portes de Paris. Roye voulut faire quelque resistance, mais le châtiment s'en étant ensuivi de fort prés, les autres villes se firent sages à ses dépens, tellement qu'elles reçurent garnison, & lui fournirent tout ce qu'il avoit besoin ; il ne voulut pas neanmoins diviser ses forces, c'est pourquoi s'étant contenté des assurances qu'elles lui donnoient de leur fidelité, il marcha toujours plus avant, esperant peut-être de causer quelque sedition à Paris : mais voiant que personne ne branloit pour lui, il repassa la Somme aprés avoir fait beaucoup de butin. Le Vicomte de Turenne qui avoit eû le temps de s'assurer de Rhetel, avoit marché

du

du côté de Picardie pour l'obliger à se retirer : mais voiant qu'il l'avoit prévenu, il ne songea plus qu'à garantir les places de dessus la Somme, que le Prince de Condé sembloit toutes menacer également ; il fit entrer du secours dans Peronne, dans St. Quentin & dans Guise, & se tenant aux environs de Ham, il se tint prêt à marcher où il seroit necessaire. Le Prince de Condé voiant qu'il lui rompoit toutes les mesures qu'il pouvoit prendre de ce côté-là, fit mine d'en vouloir à Arras, afin de l'atirer en raze campagne : mais le Vicomte de Turenne qui n'avoit pas des forces pour lui resister, ne se mit gueres en peine de cette entreprise, sachant que la place étoit bien munie de toutes choses, & se tenant dans son camp, il attendit à se resoudre sur ce qu'il auroit à faire, quand il seroit plus particulierement instruit dans ses desseins. Le Prince de Condé le voiant éloigné prit ce temps-là pour assieger Rocroy, & s'y étant rendu avec toute son armée il l'emporta, pendant que le Vicomte de Turenne se rendit maître de Mouzon : ce n'est pas qu'il n'eût été plutôt d'avis de secourir Rocroy, mais le Cardinal ne vouloit point de bataille, craignant que si le succés lui étoit contraire, cela ne vint à renouveller les factions, par les avantages que le Prince de Condé tireroit de sa victoire. Il aima donc mieux recompenser encore cette perte par la prise de Sainte Menehou, où il envoia le Maréchal du Plessis, pendant que le Vicomte de Turenne observoit le Prince de Condé.

Cependant il se formoit encore un parti en Alsace où le Comte de Harcourt sembloit ériger une souveraineté. Il avoit été emploié au commencement de la guerre de Guienne ; mais étant devenu suspect au Cardinal, il s'étoit retiré mécontent sur le soupçon qu'il avoit eu qu'il le vouloit faire arrêter : il avoit trouvé moien ensuite en supposant de faux ordres de se faire recevoir en Alsace où

où il avoit tellement gagné le cœur des principaux Oficiers, qu'il s'étoit rendu maitre des principales villes; il publioit neanmoins qu'il les tenoit pour le Roi, mais insensiblement il s'atribuoit un pouvoir, qui dans la suite des temps n'auroit plus soufert de dépendance. La conjoncture des choses obligeoit le Cardinal à dissimuler ces entrepriſes; mais ne les aiant pas moins à cœur, il envoia sur les lieux des personnes habiles & en qui il prenoit beaucoup de confiance, & ceux-ci gagnerent si bien la garnison de Brisac, que le Gouverneur qu'y avoit laissé le Comte d'Harcourt étant sorti de la ville pour une partie de chasse, on lui ferma les portes quand il voulut rentrer. On s'assura de Philipsbourg presque de la même maniere, & cette Province aiant été ainsi remise à l'obeïssance, on fit dessein d'assieger Betfort, dont le Comte de la Suse se pretendoit Seigneur, & qui étoit dans les interêts du Prince de Condé: comme c'étoit un passage voisin de la Lorraine, on donna cette commission au Marêchal de la Ferté, qui en étoit Gouverneur, & qui au commencement de la campagne avoit joint ses troupes à celles du Vicomte de Turenne. Mais ces deux esprits ne s'acordoient pas l'un avec l'autre; le Marêchal de la Ferté étoit d'une violence extraordinaire, & dans une sufisance fort mediocre s'en faisoit tellement acroire, qu'il vouloit qu'on crut qu'il n'y avoit que lui qui sût toutes choses. Dés la campagne precedente il étoit arrivé mille petites piques entr'eux; mais le Vicomte de Turenne avoit fait ensorte par sa sagesse que tout s'étoit apaisé sans faire de bruit. Le Marêchal de la Ferté trouvoit cependant tous les jours mille sujets de lui porter jalousie; car autant que son humeur brusque le faisoit haïr des Oficiers, autant celle du Vicomte de Turenne qui lui étoit opofée le faisoit aimer de tout le monde. En efet, le Marêchal de la Ferté savoit si bien la haine qu'on avoit pour lui, qu'il ne se trouvoit point à aucun

combat

combat qu'il n'alât demander pardon à ceux qu'il avoit ofensez, car il les craignoit plus qu'il ne faisoit les énemis ; il faisoit cependant ces sortes de choses comme par maniere de dérision, je dis à l'égard de ceux qui les lui voioient faire, car à l'égard des autres il y aloit de tout son cœur. Il me souvient qu'un jour comme on étoit prêt de donner bataille, quelqu'un lui aiant demandé où il aloit parce qu'il s'éloignoit de l'endroit où il devoit demeurer, il répondit qu'il aloit chercher l'amnistie, mot extrêmement en usage en ce temps-là, à cause des mouvemens dont j'ay parlé ci-devant, & pour lesquels on étoit obligé souvent d'y avoir recours. Tous les Oficiers rioient de ces sortes de manieres, & sachant le sujet que le Vicomte de Turenne avoit de ne lui pas vouloir de bien, ils prenoient plaisir quelquefois à s'en entretenir devant lui: mais ce Prince qui n'en prenoit point à voir médire de perfonne, les faisoit ressouvenir en même temps du respect qu'ils devoient à une perfonne du rang du Maréchal de la Ferté, & prenoit ainsi le parti de celui qui le déchiroit en toutes sortes d'ocasions; car quand il s'agissoit de parler de lui, le Maréchal de la Ferté ne manquoit jamais pour obscurcir l'éclat de ses actions ou de sa vertu, d'objecter qu'il avoit porté les armes contre le Roi, & pretendoit par là que tout ce qu'il pouroit faire ne seroit jamais capable de reparer ce qu'il avoit fait. Le Vicomte de Turenne, à qui ces discours étoient raportés, bien loin de s'en mettre en colere, répondoit froidement, qu'il lui avoit beaucoup d'obligation de le faire ressouvenir de sa faute; qu'il n'en étoit pas besoin neanmoins, parce qu'il l'avoit toujours presente à son imagination; qu'il ne pretendoit point aussi s'excuser sur la conjoncture des temps, sur quoi beaucoup de gens auroient pu rejetter tout ce qui s'étoit passé ; que rien ne pouvoit excuser un sujet de sa desobeissance, & que ce n'étoit aussi que dans la misericorde du Roi qu'il esperoit son pardon. Par une réponse

si honête & si modeste il sembloit que le Maréchal de la Ferté dut s'abstenir dorénavant de pareils discours ; mais bien loin que cela le rendit sage, si j'ose parler de la sorte d'un Maréchal de France, ses violences n'en furent que plus grandes, & alerent même jusqu'à l'extremité ; car un jour qu'il trouva un des gardes du Vicomte de Turenne hors du camp, il lui demanda qui l'y avoit envoié, & s'il ne savoit pas qu'il étoit défendu de passer les gardes, & sans le vouloir écouter il lui donna quelques coups de canne. Le garde s'en fut plaindre au Vicomte de Turenne ; mais ce Prince faisant venir en même temps son Capitaine des gardes, lui dit d'aler trouver le Maréchal de la Ferté de sa part, & de lui dire que puis qu'il falloit absolument que le garde l'eût bien ofensé pour avoir fait ce qu'il avoit fait, il le lui envoioit pour achever de le punir ; qu'il le chasseroit aussi s'il le trouvoit bon, & qu'il n'avoit qu'à le lui mander pour être obeï. En même temps le Maréchal de la Ferté, qui aprés avoir fait reflexion à ce qu'il avoit fait ne savoit comment s'en laver dans le monde, fut encore plus surpris à ce compliment ; il tâcha de s'excuser du mieux qui lui fut possible ; mais aiant congedié le Capitaine des gardes, il dit à ceux qui étoient auprés de lui, qu'il avoit bien plus de confusion de la maniere que le Vicomte de Turenne recevoit cette ofense, que s'il en avoit témoigné du ressentiment ; & la force de la verité l'obligeant à se dépoüiller de l'amour propre pour rendre justice à son énemi, il ne put s'empêcher de dire, que le Vicomte de Turenne étoit aussi sage qu'il étoit emporté.

Cependant tout cela, quoi qu'il vint à la connoissance du Cardinal, ne fut pas capable de leur faire donner à chacun un commandement separé ; car ce Ministre avoit pour maxime qu'il faloit entretenir les Grands dans une jalousie continuelle les uns des autres ; joint à cela qu'il ne vouloit pas donner tant de credit au Vicomte de Turenne qu'il en-

put

put abuser ; nous verrons pourtant dans la suite de cette Histoire que cette maxime n'étoit pas des meilleures, & il en arriva des inconveniens, qui étoient assez considerables pour l'obliger à la changer. Le Prince de Condé auroit cependant profité d'une conjoncture si favorable, si les Espagnols, n'étoient entrez en défiance de sa conduite, car il le voioient encore irresolu s'il s'acommoderoit avec le Cardinal ou non, qui pour le rendre plus suspect l'amusoit toûjours de nouveaux traitez ; ce Prince d'ailleurs avoit quité plusieurs petites habitudes dans le Roiaume qui lui tenoient au cœur, & quoi qu'il semblât qu'un grand homme comme lui dut être peu sensible à ces sortes de choses, il s'y arrêtoit assez neanmoins pour regreter ce qu'il avoit quité ; il avoit sur tout de la jalousie du Prince de Conti qui vouloit s'établir sur les ruïnes, & il ne pouvoit songer qu'il aloit s'engraisser de ses dépoüilles, sans desirer de le traverser dans ses pretentions. Cependant d'un autre côté il ne savoit quelle confiance prendre au Cardinal, qui lui avoit manqué si souvent de parole, & qui se vengeroit peut-être de lui par une prison encore plus dure que la premiere. Dans un état si incertain il étoit extrémement à plaindre, quand enfin aprés avoir fait reflexion sur ses dernieres actions qui ne lui permettoient gueres d'esperer de pardon, il se resolut à ne plus songer à la France, & à abandonner entierement sa fortune entre les mains des Espagnols. En éfet il eut avis que le mariage de son frere avoit été conclu à Fontainebleau, & que sa charge de Grand Maître de la Maison du Roi étoit déja donnée au Prince Thomas, dont le Prince de Conti ne fut gueres content, car elle lui avoit été promise avant son mariage, mais le Cardinal qui le croioit assez bien lié par là ne se souciant plus de le menager, aima mieux se faire une nouvelle creature que de lui tenir parole. Cependant ce Ministre qui avoit son interêt en particuliere recommandation, s'étoit fait re-

signer

signer une grande partie des benefices qu'il possedoit ; & comme on voioit qu'il s'enrichissoit de tout pendant qu'il apauvrissoit les autres, il étoit tous les jours hai de plus en plus, quoi qu'on fut moins en état de lui en donner des marques, car il avoit pris soin de gagner les Grands qui pouvoient encore remuer, & ceux qui lui avoient fait le plus de mal avoient été les mieux recompensez. Ainsi l'on avoit vu le Comte d'Ognon, cadet du Marquis de Saint Germain Beaupré, être fait Maréchal de France, & avoit cent cinquante mille livres de present pour avoir abandonné les interêts du Prince de Condé. La Cour d'Espagne témoigna bien cependant une autre politique à l'égard du Duc de Lorraine, qui lui étoit devenu suspect, sur tout depuis qu'il avoit laissé échaper le Vicomte de Turenne, comme j'ai raporté ci-dessus; car lors qu'il se croioit le mieux avec eux, & qu'il pretendoit avoir regagné leur confiance par de nouveaux traitez, il fut arrêté à Bruxelles, & conduit de là en Espagne, d'où il ne sortit point de prison que la paix n'eut été faite entre les deux Couronnes. Le Prince de Condé, qui avoit tous les jours des demêlez avec lui pour le rang, ne fut point faché autrement de son malheur ; mais aiant apris par son experience que les Espagnols n'étoient pas d'humeur à pardonner, il fut confirmé plus que jamais dans le dessein qu'il avoit fait de renoncer à toutes les intrigues qu'il avoit entretenuës de ce côté-ci. Voulant donc leur donner des marques certaines de ses intentions, il les porta à faire le siege d'Arras; ce qu'on ne fut pas plutôt à la Cour, que le Roi fut exprés au Parlement pour le faire declarer criminel de leze Majesté, déchu de la qualité de premier Prince du sang comme de toutes les prerogatives duës à sa naissance ; & enfin à être fait mourir de tel genre de mort qu'il lui plairoit: ceux qui suivoient son parti furent pareillement condamnez à avoir le cou coupé, & entr'autres Marsin, Persan l'aîné

l'aîné, & le Président Violle, car à l'égard des autres, on ne fit que les citer en jugement pour leur donner le temps de se reconnoître : mais il n'y en eut point qui le voulussent abandonner pour cela, excepté le Prince de Tarante, car quoi qu'il y allât de la perte de leur bien, il n'y alloit pas de celle de leur vie, la Cour n'osant pousser les choses jusqu'à cette extrémité, depeur que le Prince de Condé n'usât de represailles. En éfet, dés le temps qu'il étoit en France ceux de son parti avoient fait prendre un Oficier de l'armée du Roi, sur l'avis qui leur étoit venu que le Cardinal avoit fait faire la même chose d'un des leurs, & le Prince de Condé bien loin de les reprendre de leur procedé, s'étoit expliqué si clairement sur cet article, que la Cour ne pouvoit douter de ses intentions. Le Vicomte de Turenne sur le soupçon qu'il eût que les énemis en vouloient à Arras, s'achemina en diligence de ce côté-là, & aprés y avoir fait entrer du renfort, il passa la Meuze & marcha contre Stenay, qui avoit été trop long-temps l'azile des rebelles pour le laisser plus long-temps entre leurs mains. L'interêt qu'y avoit le Prince de Condé, à qui la place apartenoit en propre, comme je croi déja l'avoir dit, faisant croire cependant au Vicomte de Turenne que ce Prince ne la laisseroit pas prendre sans coup ferir, il ne voulut pas demeurer dans les lignes, mais prit un poste avantageux pour le combattre. C'étoit bien le dessein du Prince de Condé, qui pretendoit sauver cette place à quelque prix que ce fut; mais les Espagnols qui n'y auroient rien gagné aiant mieux aimé assieger Arras, qui leur devoit apartenir s'ils pouvoient s'en rendre maîtres, l'investirent le même jour que la tranchée fut ouverte devant l'autre place. Le Vicomte de Turenne reconnut par là qu'il n'y avoit rien à craindre pour le secours de Stenay; c'est pourquoi aprés avoir donné les ordres necessaires au Marquis de Faber qu'il laissoit devant, il repassa la Meuse faisant dessein d'afa-

d'afamer les énemis, en atendant qu'il lui fut venu des forces sufisantes pour les combatre. Le Maréchal de la Ferté joignit ses troupes aux siennes, & s'étant aprochez tous deux des lignes des Espagnols, ils se saisirent de certains postes d'où il leur fut aisé de leur couper les vivres & les fourages. Le voisinage des deux armées produisoit tous les jours quelques escarmouches, dans lesquelles la fortune ne sembloit encore de rien decider, car elles étoient tantôt à l'avantage des uns, & tantôt à l'avantage des autres: mais enfin le Chevalier de Crequi, qui est aujourd'hui Maréchal de France: aiant trouvé moien de faire entrer du secours dans la ville, la fit declarer pour son parti. En éfet ce succés rehaussa autant le cour des assiegez qu'il abaissa celui des assiegeans: ceux-ci outre cela avoient de jour en jour plus de besoin de vivres & de fourages, tellement qu'ils étoient prêts de lever le siege, si le Duc de Luxembourg, qui se nommoit en ce temps-là Bouteville, n'eût conduit un convoi au camp, au travers de mille embuches qu'on lui avoit tenduës. Ce secours les aiant donc fait perseverer dans leur dessein, ils presserent vivement leurs ataques, tellement que Mondejeu qui commandoit dans la place manda au Vicomte de Turenne de le venir secourir. Ce Prince avoit diferé jusques là de le faire, croiant en pouvoir venir à bout sans combatre; mais aiant vû le contraire par ce qui étoit arrivé, il disposa toutes choses pour le secours, en quoi il fut secondé par les Maréchaux de la Ferté & d'Hocquincourt, dont le dernier lui avoit amené les troupes qui avoient pris Stenay, & d'autres qu'il avoit tirées des places de dessus la Somme. Les énemis se voiant à la veille d'être ataquez fortifioient leur camp tous les jours, où ils avoient fait de grands trous, non seulement pour arrêter la cavaliere, mais encore pour servir de precipices à l'infanterie, car ils étoient extrémement profonds: mais le Vicomte

comte de Turenne étant instruit de tout cela aussi-bien que les autres Generaux, ils resolurent de ne plus diferer l'ataque, dont ils donnerent avis à Mondejeu, afin qu'il prit ce temps-là pour faire des sorties. Cependant pour donner de la jalousie à tous les quartiers, on les fut reconnoître les uns aprés les autres, ce que le Prince de Condé ne pouvant soufrir sans se montrer, il sortit de ses lignes, & la fortune aiant secondé son courage, il mena batant tout ce qui se presenta devant lui, aprés quoi il fit un grand fourage, qu'il n'auroit jamais osé entreprendre sans cela. Comme ce succés étoit capable d'étonner nos gens à moins qu'il ne fut bien-tôt reparé, le Vicomte de Turenne ataqua divers postes que les énemis tenoient sur les avenuës, & s'en étant rendu maître, il fit marcher une partie de l'armée sur les cinq heures du soir du côté du Mont St. Eloy, pendant que les Maréchaux de la Ferté, & d'Hocquincourt menoient le reste du côté de Mouchy le Preux par divers chemins. Les énemis qui avoient des partis en campagne furent bien-tôt avertis de cette marche, & aiant tiré un coup de canon, qui étoit le signal dont ils étoient convenus entr'eux à nôtre aproche, ils se mirent sous les armes. Le Vicomte de Turenne se voiant découvert aussi-bien que les autres Generaux, ils ne laisserent pas de marcher, & l'on fit deux fausses ataques du côté de Mouchy, pour couvrir la veritable qui se faisoit du côté du Mont St. Eloy. Cependant on fit paroître plusieurs meches atachées au bout de grands bâtons, ce qui fit courir les énemis du côté qu'elles paroissoient: mais le Vicomte du Turenne s'étant servi de cette diversion pour faire son ataque, tout plia devant lui, les lignes de circonvallation furent forcées, & aprés avoir été comblées par linfanterie, la cavalerie passa & se mit aux trousses des énemis, dont la plûpart avoient pris la fuite sans combatre. Il n'y eut que le Prince de Condé qui fit quelque resistance,

ce, mais elle servit plûtôt à sauver les siens qu'à reparer les afaires de son parti. Pour ce qui est des Espagnols, ils abandonnerent leur canon, leurs tentes & leurs équipages, dont les soldats firent un butin si considerable, qu'il y en eut qui s'enrichirent pour toute leur vie. On trouva plus de soixante canons dans leur camp, avec cinq ou six mille tentes qui étoient encore toutes tenduës, beaucoup de chevaux de bât à demi chargez, mais qu'on n'avoit pas eû le temps d'emmener; enfin toutes les marques d'un grand desordre & d'une étrange surprise. Le Prince de Condé se sauva à Doüay; mais il étoit encore dans les lignes que l'avantgarde étoit déja arrivée; car pour ne pas abandonner ses troupes il exposa plusieurs fois sa personne, jusqu'à se mêler comme un simple soldat. Le Vicomte de Turenne qui le reconnut dans la mêlée, admira plusieurs fois sa valeur, mais deplora en même temps sa destinée, qui le retenoit ainsi ataché aux interêts de ceux contre qui il l'auroit employée plus glorieusement. La défaite des énemis ne fut pas plutôt sûë en Cour qu'on en donna toute la gloire au Vicomte de Turenne; car quoi qu'il eut deux Maréchaux de France qui lui étoient égaux dans le commandement, comme on avoit sû neanmoins que c'étoit lui qui avoit forcé les lignes, & que les autres au contraire n'auroient pas réüssi pour s'être égarez par les chemins, on se crut obligé de ne le pas confondre avec eux. En éfet, le Cardinal qui étoit, s'il faut ainsi dire, l'ame du Roiaume, se crut obligé de l'en feliciter tout seul, & il lui fit de si grandes promesses, qu'il étoit aisé de penetrer l'interêt qu'il prenoit à ce succés. En éfet, ce Ministre avoit tous les jours de nouvelles inquietudes, & l'on venoit encore d'arrêter sur la frontiere un nommé Beaulieu qui avoit commerce avec les Espagnols, & qui pretendoit ralumer la sedition dans diverses Provinces. Un malheureux évenement étoit donc capable de replonger le

Roiaume.

Roiaume dans les troubles dont il ne faisoit que de sortir : ainsi il avoit cru être obligé de témoigner sa reconnoissance envers celui qui avoit assuré son repos & celui de l'Etat. Cependant le Vicomte de Turenne qui se fioit en ses promesses lui en aiant demandé des éfets à quelques jours de là, éprouva comme beaucoup d'autres avoient fait avant lui, qu'il n'y avoit pas grand fonds à y faire ; car lui aiant demandé la charge de Colonel General de la cavalerie, qui étoit vacante par la mort du Duc de Joyeuse, il le païa de tant de remises, que le Vicomte de Turenne vit bien qu'il se moquoit de lui : il n'en voulut pas parler au Roi ni à la Reine Mere, qui lui avoient témoigné plusieurs fois qu'il n'y avoit rien qu'il ne put esperer par ses services. Le Roi même étoit venu dans son camp pendant qu'on assiegeoit Stenay, & lui avoit renouvellé là tout ce qu'il lui avoit promis en d'autres rencontres : mais quoi que sa derniere action parlât encore en sa faveur, il crut qu'il ne devoit pas s'exposer au refus du Maître, & que c'étoit assez d'avoir essuié celui du Ministre. Il n'en fit paroître neanmoins aucun ressentiment, & continuant de servir avec autant de zele qu'il avoit jamais témoigné, il fut assieger le Quesnoy, place dans le Hainaut, & qui étoit plus importante par sa situation que par ses dehors, qui étoient imparfaits; neanmoins comme on pouvoit faire quelque chose de bon, il fut resolu de la fortifier dés qu'on s'en fut rendu le maître; & le Prince de Condé qui avoit eû le temps de ramasser le debris de l'armée Espagnole, s'avança pour interrompre les travaux ; mais le Vicomte de Turenne aprés s'être emparé de certains postes reduisit ses esperances à de foibles escarmouches, dans lesquelles n'aiant pas eû tout le succés qu'il esperoit, il serra la place de plusieurs côtez, comme s'il eût eû dessein de la bloquer. Le Vicomte de Turenne voiant le parti qu'il avoit embrassé, manda au Cardinal, qui avoit entrepris depuis long-

long-temps d'assieger Clermont, qu'il ne tenoit qu'à lui d'en venir à bout; & la chose aiant été resoluë au Conseil, le Marêchal de la Ferté eut ordre de s'acheminer devant, pendant que le Vicomte de Turenne observeroit le Prince de Condé. Ainsi la Ferté n'aiant point été troublé dans son entreprise l'acheva sans beaucoup de peine. Aprés cela le Vicomte de Turenne voiant que dans l'état où étoient les choses, & dans la saison qui n'étoit plus propre pour tenir la campagne, ce seroit perdre son temps que de ne pas envoier l'armée dans ses quartiers d'hiver, se resolut de partir lui-même pour la Cour, aprés qu'il y auroit donné ordre. Cependant il s'arréta en chemin à Mouchy, maison du Marquis d'Humieres fort agreable pour la chasse, mais où d'autres plaisirs l'atiroient, car il avoit trouvé avant que de venir à l'armée la femme de ce Marquis si charmante, qu'il étoit excité à la revenir voir. Le Marquis d'Humieres qui s'étoit rendu à sa maison, l'y reçût comme un de ses plus particuliers amis, & le bon acueil, qu'il lui fit aussi-bien que sa femme, l'obligea à y retourner plusieurs fois. Ces visites qu'il rendit encore plus frequemment à Paris, le firent enfin devenir si amoureux, qu'il sembloit que ce ne fut plus lui. Le Marquis d'Humieres selon l'ordinaire des maris ne s'aperçût point de ces sortes de choses, & attribuant à la liberté qui regne parmi les personnes de condition cette assiduité, qui eût été peut-être suspecte à un autre, il continua de vivre avec lui comme il avoit acoutumé. Enfin cette atache a duré pour le moins huit ou dix ans, & elle n'a pas été infructueuse à la fortune du Marquis d'Humieres, lequel aiant de son chef beaucoup de merites & beaucoup d'aquis, est parvenu à la dignité de Marêchal de France, par le bien que le Vicomte de Turenne disoit de lui tous les jours. Aussi le Chevalier de Grammont qui savoit d'où cela venoit, & qui aimoit à dire un bon mot, ne put s'empêcher de

de répondre une plaisanterie au Roi, qui lui demandoit lors de la promotion du Marquis d'Humieres à cette dignité, s'il savoit qui il avoit fait Maréchal de France, il lui répondit dit-on que c'étoit Madame d'Humieres, ce qui déplut tellement à ce Prince qui n'aimoit point les railleurs, qu'il en fut exilé à l'heure même.

Les armes du Roi n'avoient pas été tout-à-fait si florissantes dans les autres païs qu'elles avoient été en Flandres, & même il s'en faloit beaucoup. On avoit envoié le Maréchal de Grancey en Italie, & quoi que le Roiaume de Naples, qui recommençoit à se soulever dût lui donner beaucoup de facilité dans ses entrepriſes, il étoit dans une incertitude continuelle de ce qu'il devoit faire. Il laissa écouler ainsi beaucoup de temps, aprés quoi il passa dans cette partie du Milanois qu'on apelle l'Alexandrin : mais les rivieres s'étant enflées par des pluies continuelles, toute sa campagne se termina à consumer les fourages & à quelques legeres escarmouches. Cependant comme l'armée navale, que l'on avoit envoiée du côté de Naples sous la conduite du Duc de Guise, fut obligée de retourner dans nos ports, aprés que nos gens qui avoient fait décente eurent été repoussez avec grande perte; le Maréchal de Grancey fut aussi contraint de repasser le Tanare, de peur de voir fondre sur lui toutes les forces qui avoient été ocupées dans ce Roiaume. Le Duc de Guise & lui ne manquerent pas de raisons pour excuser les manquemens qu'ils pouvoient avoir faits, & ils en rejettoient toute la faute sur ce qu'on avoit usé de trop de menage dans toutes les choses qu'on leur avoit envoiées, comme si ce qui se passoit en ce païs-là, n'eût été d'aucune importance; aussi auroit-on pu dire que le Cardinal en avoit abandonné le soin, & même il ne se feroit gueres soucié des afaires de Catalogne, s'il n'eût voulu contenter le Prince de Conti, qu'il y avoit envoié afin de ne le pas

dégouter sitôt de son aliance. Ce Prince n'avoit pas grande experience, mais à son défaut il y avoit de bons Lieutenans Generaux dans l'armée, lesquels ne voulant pas laisser inutile, la firent marcher contre Villefranche, petite ville à l'entrée du Conflans, située entre deux montagnes, & qui semble avoir été bâtie plutôt pour la retraite des Ours, que pour la demeure des hommes. Neanmoins comme elle empêchoit l'entrée de la Cerdaigne petite Province assez agreable, & que sa prise d'ailleurs devoit ôter aux énemis celle du Roussillon, elle fut ataquée & emportée presque en même temps. Puicerda capitale de la Cerdaigne se rendit ensuite, aprés avoir soûtenu un siege de huit jours: mais le Prince de Conti se lassant bientôt de la guerre, fut bien-aise de trouver pretexte d'aler tenir les Etats en Languedoc, afin de contenter sa legereté naturelle. Sa femme l'y vint trouver, quoi que déja mécontente de lui, car il lui avoit fait un present que la modestie ne me permet pas de specifier, & qui aprés l'avoir reduite à d'étranges extrémitez, fut cause enfin de la perte de sa vie. Ce fut ainsi que l'année 1654 se passa. Mais je ne dois pas oublier ce qui arriva au Vicomte de Turenne, dont la sagesse étoit si generalement connuë, que les Comtes de Montbelliard, qui avoient disputé ensemble pour leur Principauté, s'en raporterent à lui & au Duc de Wittemberg pour terminer leurs diferens. En efet aprés être entré en connoissance des droits de l'un & de l'autre, il rendit son jugement, qui plut tellement à ces deux freres, qu'ils resolurent de s'y soumettre. Ce n'étoit pas seulement à l'égard de ces deux Princes qu'il passoit ainsi pour prudent & pour aimer la justice, sa vertu étoit connuë plus avant en Alemagne, & il recevoit tous les jours des lettres, par lesquelles on le prioit de vouloir dire son sentiment sur de certaines choses qui tomboient en contestation: il le faisoit aussi-tost, mais sans en pretendre tirer vanité: car

bien

bien loin de vouloir qu'on prît son avis comme un arrêt, voilà ce que je pense, récrivoit-il à ceux qui lui avoient envoié ces lettres, puis que vous avez voulu que je vous mandasse mon sentiment, c'est à vous à juger si je me trompe ou non, car cela m'arrive d'ordinaire. Dieu veüille que je ne l'aie pas fait aujourd'hui, afin que vous receviez de mes conseils la consolation que vous en atendez. Il étoit aussi modeste en toutes choses qu'il l'étoit en celle-là, car soit qu'on le priât de faire quelque detail d'une action où il s'étoit trouvé, ou pour mieux dire, dont il avoit été le mobile, ou qu'il fut obligé par des raisons, qu'il seroit inutile de specifier, d'en entretenir la compagnie, il ne parloit jamais de soi-même qu'en se confondant avec les autres. Nous fimes telles & telles choses, disoit-il, un tel regiment fit cela, ou bien ce fut lui qui par un tel mouvement fut cause que les énemis furent défaits: mais on ne l'entendoit jamais dire, ce fut moi qui donna ce commandement, qui pris les énemis en flanc, & milles autres choses semblables, que tous les Generaux ont coutume de s'atribuer, & qu'il pouvoit s'atribuer aussi-bien que les autres. Il n'en étoit pas de même quand il s'agissoit de se blâmer, il étoit le premier à dire ses défauts, & souvent il en trouvoit où personne n'avoit jamais pris garde; cela lui arrivoit sur tout quand il faloit excuser quelqu'un: Il n'y a point d'homme, disoit-il, exempt de faire des fautes, c'est ce qui nous rend sages ordinairement, & s'il n'y avoit des gens vicieux, la vertu ne seroit pas en si grande admiration. Mais sa bonté ne paroissoit point davantage que quand quelqu'un avoit fait quelque chose à la guerre, dont il pouvoit être blâmé; pour prevenir les reproches qu'on lui pouvoit faire, il disoit à chacun mille biens de lui: ce n'est pas sa faute, ajoûtoit-il, s'il a été malheureux, & s'il faloit mépriser tous les gens qui ont été batus, il y a long-temps qu'on ne

devroit plus faire de cas de moi. Ne vous souvient-il pas de ce qui m'est arrivé à Mariendal, & de ce qui m'arrive encore tous les jours; croiez moi, les plus honêtes gens sont sujets à de pareilles avantures, & je n'en estime pas moins un homme. Cependant pour lui donner lieu de reparer sa reputation, il le renvoioit à la guerre jusqu'à ce qu'il eût remporté quelque avantage, alors il ne faloit point d'autre trompette que lui pour le publier. Ne vous l'avois-je pas bien dit, disoit-il, que c'étoit un brave homme, & qu'il ne seroit pas long-temps sans avoir sa revanche; je ne me trompes gueres au jugement que je fais d'une personne, & j'avois toûjours bien jugé que celui-là ne manquoit ni de cœur ni de conduite. Ce procedé lui atiroit tellement l'amitié des Oficiers & des soldats, que les uns & les autres commencerent à l'apeller leur pere; & en efet lui porterent autant d'amitié & de respect que s'il l'eût été veritablement. Il en fit de même de son côté, c'est-à-dire, qu'il les aima comme ses enfans; aussi n'avoit-il point de plus grande joie que quand il en pouvoit avancer quelqu'un. Nous ne sommes au monde, disoit-il, que pour nous faire plaisir les uns aux autres; & ceux à qui Dieu a donné quelque credit, ne doivent l'emploier qu'à procurer l'établissement de ceux qui ont besoin de leur protection. Mais il ne se contentoit pas de le dire, il le faisoit encore comme il le disoit, car alors il ne se soucioit pas de passer pour importun auprés du Ministre, & lui qui n'osoit lui parler quand il s'agissoit de ses interêts, ne le quitoit point quand il s'agissoit de ceux des autres. Quoi que le Roi fut dans un âge assez tendre, comme neanmoins il étoit extrêmement éclairé, il avoit tant de respect, si cela se peut dire ainsi pour la vertu de ce grand Capitaine; qu'il sembloit qu'il n'y eut que lui dans son Roiaume digne de son estime; il l'entretenoit quelquefois des heures entieres, & le Cardinal en paroiſ-

paroissoit inquiet : mais le Vicomte de Turenne qui prenoit plaisir à cultiver les sentimens de ce jeune Prince, qui étoient entierement portez à la vertu, ne faisoit pas semblant d'y prendre garde, ne se mettant gueres en peine d'avoir son amitié pourvû qu'il eut celle de son Maître. C'étoit pour cela qu'il passoit tant de quartiers d'hiver éloigné de la Cour, car le Cardinal, sous pretexte de moindres choses, lui envoioit ordre de ne pas quiter la frontiere, ce qui le distinguoit encore des autres Generaux, qui ne s'exposoient la plûpart que pour avoir plus de part aux bonnes graces de ce Ministre. Cependant l'année 1655. commença, & comme les énemis avoient entierement bloqué le Quesnoy, & que la garnison commençoit à soufrir, le Vicomte de Turenne resolut de s'ouvrir les passages. Pour cet éfet il divisa ses troupes en plusieurs petits corps, comme s'il eût eû plusieurs desseins, & les faisant marcher les uns d'un côté, les autres d'un autre, le Marquis de Castelnau Lieutenant General surprit cinq cens hommes qui étoient dans le bas Catelet, & les aiant fait passer au fil de l'épée, il mit le feu aux quatre coins & au milieu de la ville. Cet exploit aiant fait craindre aux énemis que le Vicomte de Turenne n'eut quelque dessein sur les places qui sont de ce côté-là, ils se servirent des troupes qui étoient emploiées au blocus du Quesnoy: mais à peine furent elles arrivées au rendez-vous, que ce General fit passer un convoi qu'il tenoit tout prêt, & ravitailla la ville. La tenant alors en sureté il donna rendez-vous à toutes ses troupes, & marcha contre Landrecies: comme il avoit déja pris cette ville il en savoit le fort & le foible, ce qui lui donna beaucoup de facilité dans son entrepriſe, joint à cela que la presence du Roi, qui s'étoit rendu dans son camp anima tellement les soldats qu'ils mépriserent toute sorte de peril. Les assiegez dans l'esperance d'un prompt secours ne voulurent jamais entendre parler

de se rendre, quoi que le Roi les fit sommer plusieurs fois: mais les Espagnols n'aiant pu assembler des forces suffisamment pour faire lever le siege, ils se virent à la fin obligez de capituler. Le Roi à son ordinaire témoigna une extréme confiance au Vicomte de Turenne, & vouloit à tous momens qu'il lui rendit raison de ce qu'il faisoit. Cela plaisoit beaucoup plus à ce General qu'au Cardinal Mazarin, qui eût été bien-aise de l'élever comme un particulier, & non pas comme un Roi, qui étoit apelé au gouvernement du plus beau Roiaume qu'il y eut dans toute la Chrêtienté, il le retiroit le plus souvent de ces conversations sous pretexte de quelques autres afaires; mais le Roi ne s'en aloit qu'à regret, & quoi que la Reine sa Mere l'eût nouri dans une grande complaisance pour ce Ministre, il ne pouvoit neanmoins si bien se contraindre, qu'il ne lui fit connoitre la violence qu'il lui faisoit. C'étoit ainsi que Mazarin tâchoit de faire un Roi imbecile, afin de s'assurer toujours l'administration de son Etat: mais les avantages de la nature étoient si grands dans ce Prince, qu'il n'avoit pas besoin d'éducation, & nous voions en lui un des plus grands Rois qui ait jamais porté la Couronne, & qui a peut-être été le plus mal élevé. C'étoit un sujet d'admiration pour le Vicomte de Turenne: cependant sans se soucier de ce que le Ministre en pouroit dire, il instruisoit le Roi de ce qu'il vouloit savoir, & lui donnoit des leçons de guerre, à quoi il se plaisoit merveilleusement. Mazarin n'osoit lui dire ouvertement ce qu'il en pensoit; mais quelquefois sans faire semblant de rien il lui disoit, que le Roi étoit encore trop jeune pour lui confier des choses de consequence, & que dans le poste où il étoit il devoit garder le secret. Il cachoit ainsi sous pretexte de mistere, des mouvemens pleins d'ambition, & peut-être de jalousie; car enfin cette grande familiarité du Roi avec le Vicomte de Turenne lui deplaisoit

soit extrémement, & il craignoit qu'il ne s'emparât si bien de son esprit qu'il ne fut en état de l'en chasser. C'étoit pour cela que depuis quelques années il lui avoit associé au commandement des troupes le Marêchal de la Ferté. Mais la diference de leur humeur avoit produit un éfet tout contraire à celui qu'il avoit esperé : le Roi qui aimoit la douceur ne pouvoit s'acoutumer aux violences de ce Marêchal, qui paroissoit toujours en colère même en se levant. Cependant le Cardinal pour diminuer la gloire qui pouvoit revenir au Vicomte de Turenne de tant d'heureux succés, en rejetoit une partie sur l'autre, & chacun pour plaire à ce Ministre s'éforçoit de lui donner des louanges, sans parler bien souvent du Vicomte de Turenne. Ce Prince s'en rioit en lui-même, & aloit toujours son chemin, bien persuadé qu'il y en avoit beaucoup qui lui rendoient justice : mais enfin les énemis decidérent bientôt la question, & firent voir à qui ils craignoient le plus d'avoir afaire. Aprés la prise de Landrecies, l'armée se partagea en deux. Le Vicomte de Turenne en prit une partie, & le Marêchal de la Ferté l'autre ; celui-ci marcha contre St. Guilain, celui-là contre Condé. Les deux garnisons étoient bien diferentes. Comme les énemis aprehendoient particuliérement pour la derniere de ces deux villes, ils y avoient jetté deux mille hommes & plus de trois cens Oficiers reformez. Il y avoit beaucoup à dire que l'autre ne fut si bien garnie. Cependant le Marêchal de la Ferté aiant perdu du temps inutilement à des bagatelles, les énemis marcherent contre lui, & l'obligerent de se retirer. Il revint joindre l'armée du Vicomte de Turenne, qui s'étoit mieux precautionné, tellement que les énemis s'étant aprochez n'oserent entreprendre de forcer ses lignes. Aiant eû ainsi le temps de continuer ses ataques, il emporta les dehors, & força la garnison de se rendre. Les Espagnols aiant perdu cette

ville firent divers mouvemens pour l'empêcher d'attaquer St. Guilain : mais aiant pourvu à toutes les places qu'ils pouvoient menacer, il y mit le siege, & l'emporta à leur barbe. Ils tâcherent de se venger sur le Quesnoy, autour duquel ils tenoient toujours divers postes ; mais le Vicomte de Turenne fut camper sur les avenuës, & leur armée n'osa jamais entreprendre de s'ouvrir le passage. Une campagne si heureuse augmenta encore sa reputation, & si le Cardinal Mazarin n'eût toujours eû contre lui une secrete jalousie, le Roi l'auroit comblé de tant de bienfaits, qu'il auroit été en état de n'envier la fortune de personne : mais ce Ministre disoit au Roi en particulier, qu'il n'étoit pas à propos de le tant élever, & qu'aprés avoir pris par deux fois le parti des rebelles, il étoit plus que recompensé des services qu'il avoit rendus depuis. Le Roi n'étoit pas acoutumé à resister à ses volontez ; ainsi les choses en demeurerent là, quoi qu'il y eut bien de la diference entre ses actions, & celles des autres Capitaines qui commandoient les armées : en effet on remarqua diverses fautes qu'ils firent pendant cette campagne, & neanmoins toutes les récompenses furent pour eux. Le Prince de Conti, qui étoit en Catalogne, aprés avoir pris Cepdaquiers qui incommodoit la ville de Roses, au lieu de passer promptement les montagnes, s'amusa à faire la débauche avec le Duc de Mercœur son beau-frere, qui étoit venu sur la côte avec l'armée navale de France, tellement qu'il donna le temps aux ênemis de s'assembler, sur qui il auroit pu faire des conquêtes considerables, car le Cardinal pour lui ôter mille degoûts qu'on tâchoit de lui donner de son alliance, avoit fait tout ce qu'il avoit pu pour le mettre en état d'acquerir de la gloire : mais tout cela se borna à la prise de Castillon & de Solsonne deux méchantes places, mais dont on vanta beaucoup la conquête parmi ceux qui ne savoient pas ce

que

que c'étoit, afin de donner de l'encens au Cardinal. Cela lui donna lieu de répandre ses bienfaits sur ce Prince, qui n'étoit gueres en état d'en jouïr; car dés le milieu de la campagne il fut obligé de quitter l'armée, pour s'aler faire traiter d'un mal, qui étoit trop invetéré pour en pouvoir guerir. Le Comte de Merinville eut le commandement de l'armée aprés son depart; & fit lever le siege de Solsonne aux Espagnols, qui avoient cru le pouvoir reprendre. Mais le méme malheur lui arriva devant Bergues, qu'ils avoient pris & qu'il leur voulut ôter, si bien que de part & d'autre il n'y eut pas lieu de se vanter de ses heureux succés. Ce fut presque la méme chose en Italie, où si nous eûmes l'avantage de faire lever le siege de Reggio, que le Gouverneur du Milanois avoit mis pour faire pieces au Duc de Modene nôtre alié, nous eûmes ensuite le chagrin de decamper de devant Pavie, où nous nous étions acheminez sous les ordres de ce Duc, & sous ceux du Prince Thomas. Comme on avoit remarqué diverses fautes dans la conduite de tous ces Generaux, ce fut un sujet de relever la gloire du Vicomte de Turenne, qui savoit si bien digerer ses entreprises, qu'à moins que d'un grand malheur il étoit seur d'en venir à bout. Cependant quoi que ses amis se servissent de toutes ces choses pour avoir matiere de le loüer, il n'étoit pas besoin d'en aler chercher si loin, & il n'y avoit qu'à faire reflexion sur ce qu'il faisoit chaque jour, pour juger qu'il y en avoit peu comme lui : car sans parler de ses actions militaires, il donnoit à tout moment sujet d'admirer sa vertu; cela se reconnoissoit principalement sur l'interêt, que l'on peut dire être la pierre de touche des hommes, puis qu'il est vrai qu'il n'y en a gueres qui ne fassent paroitre de la foiblesse sur ce chapitre. Comme sa charge lui donnoit le pouvoir d'établir des Sauvegardes, c'étoit un moien asseuré de s'enrichir, & le Maréchal

de la Ferté lui en donnoit l'exemple ; qui en tiroit tous les jours trois ou quatre cens écus ; car il y envoioit des cavaliers, à qui il donnoit un écu de cinq ou six qu'il exigeoit par place, & la quantité lui produisoit un si gros revenu. Le Vicomte de Turenne ne manquoit pas de gens qui lui conseilloient de faire la même chose ; sur tout ceux qui avoient soin de sa dépense, lesquels lui remontroient que c'étoit un secours tout prêt pour mille choses qui manquoient dans sa maison. Mais bien loin que ce Prince voulut jamais se mêler d'un si vilain commerce, il gronda fort ceux qui lui en faisoient la proposition, & il laissa ces sortes de profits, tantôt à son Capitaine des Gardes, tantôt à des Oficiers, qui en avoient besoin. Chacun ne se pouvoit tenir d'admirer une générosité, qui n'avoit point d'exemple parmi les Generaux ; mais il disoit quand on lui en parloit, qu'il ne croioit point qu'ils fissent tout ce qu'on leur imputoit, & qu'il parieroit bien qu'on disoit la même chose de lui, quoi que la verité fut qu'il n'étoit jamais entré dans ce detail. Il tachoit ainsi d'excuser les autres pour éviter les loüanges qu'on lui vouloit donner, & il les fuioit tellement, que souvent il les prevenoit par des discours qui auroient fait croire qu'il auroit été en colere, si l'on n'eût su pourquoi il les tenoit. Cependant pour empêcher que quelqu'un ne fut assez hardi pour lui donner un pareil chagrin, il avoit coutume de dire, qu'il n'y avoit rien qui sentit plus le flateur, qu'un homme qui pretendoit en loüer un autre en sa presence ; qu'il en étoit d'eux comme de ces femmes ; lesquelles aprés s'être dit mille choses obligeantes de leur beauté, ne sont pas plutôt éloignées les unes des autres, qu'elles se dechirent autant qu'il leur est possible. Cependant dans le temps que ce Prince étoit le plus estimé, peu s'en falut qu'une mort imprevuë ne le ravit à la fleur de son âge. Comme il avoit extrémement fatigué dans la campa-

gne precedente, à peine fut-il arrivé à Paris qu'il tomba malade, & aiant été obligé de s'aliter, on eut peur que sa maladie n'eut des suites dangereuses; car il avoit une grosse fiévre avec des redoublemens, desorte que les Medecins ne disoient pas ce qu'ils en pensoient. Le Roi envoioit voir tous les jours deux fois comment il se portoit, aussi-bien que la plûpart des Grands; mais le Cardinal se défaisant en cette rencontre de la jalousie qu'il lui portoit, à cause de l'interêt du Roiaume, lui rendit non seulement diverses visites, mais lui aporta encore quelques medicamens, qu'on lui avoit dit être merveilleux pour son mal. Enfin le Vicomte de Turenne s'étant tiré de là plus heureusement qu'on n'avoit esperé, il rendit ses visites dés qu'il fut en état de sortir, & sa santé se rafermissant tous les jours, rien ne le retarda plus de se rendre sur la frontiere, que le mariage de Mademoiselle de Boüillon, qui étoit recherchée par le fils ainé du Duc d'Elbœuf. Ce Prince étoit d'une Maison si illustre, que toute la parenté y donna bientôt les mains: car outre cela il avoit du bien, & pouvoit encore pretendre quelque établissement considerable à la Cour: mais le Vicomte de Turenne, qui voioit plus loin que les autres, s'y opposoit secretement, & remontroit à Madame de Boüillon, que ce Prince en aiant mal usé avec sa premiere femme, à qui il avoit donné un coup de pié dans sa grosseſſe, dont elle étoit morte, c'étoit exposer sa fille à un pareil traitement; qu'il étoit adonné au vin & aux femmes, qualitez non seulement indignes d'une personne de son rang, mais même d'un petit bourgeois; que d'ailleurs il avoit un fils de son premier lit, lequel auroit par le droit d'ainesse tous les biens & toutes les charges de son pere; qu'ainsi c'étoit vouloir rendre les enfans qui viendroient de sa fille & de lui si malheureux, qu'ils n'auroient pas dequoi soutenir l'éclat de leur Maison; qu'il valoit

mieux songer à la pourvoir en Allemagne, où ils avoient déja quelques aliances, & où il se trouveroit assez d'autres partis; qu'il ne falloit pas considerer si elle s'éloigneroit d'elle en faisant cela; qu'il valoit mieux que sa fille fut heureuse bien loin que d'être malheureuse à sa porte; que la veritable amitié d'une mere consistoit à procurer le bonheur de ses enfans, & non pas le sien; & qu'enfin c'étoit prendre tout le contrepié que de songer davantage à ce mariage. Madame de Boüillon avoit beaucoup de creance en toutes choses au Vicomte de Turenne, mais à ce coup elle ne voulut pas s'en raporter à lui, car elle s'imaginoit qu'il vaudroit autant pour elle que sa fille fut morte que d'être mariée si loin; toutefois ce ne fut pas là le seul sujet qui l'en empêcha; elle étoit extrémement atachée à sa religion, & elle avoit peur que si sa fille aloit jamais en Alemagne, elle ne reprit avec l'air du païs les sentimens de ses ancêtres, qui avoient tous été Protestans. Ainsi le Vicomte de Turenne n'aiant pu la diffuader, fut obligé de consentir comme les autres à ce mariage, qui fut fait en presence du Roi & de la Reine Mere & de toute la Cour, ce Prince & cette Princesse aiant voulu témoigner par là au Vicomte de Turenne, la consideration qu'ils avoient pour une personne qui lui apartenoit de si prés. Ce mariage fut bientôt suivi d'une grande fecondité; au lieu que le Vicomte de Turenne ne pouvoit avoir d'enfans; c'étoit le seul sujet de deplaisir qu'il eut dans son mariage, car il avoit d'ailleurs une femme qui l'aimoit éperdûment, & qui étoit un exemple de vertu: il se resignoit neanmoins à la volonté de Dieu, & à ce defaut il regardoit les fils de son frere comme s'ils euffent été les siens propres; il avoit encore d'autres neveux, mais comme ce n'étoient que les fils de ses sœurs & qu'ils ne portoient pas son nom, il en faisoit quelque sorte de difference: ce n'est pas qu'il ne s'éforçat de leur donner des témoi-

moignages de son amitié en toutes rencontres, & principalement aux Comtes de Dunas & de Lorges qui en avoient grand besoin, car ils suivoient le parti du Prince de Condé, dans lequel ils étoient tellement engagez, qu'ils avoient toutes les peines du monde à s'en retirer. Cependant le Vicomte de Turenne n'y perdit point de temps, & en étant enfin venu à bout, il obtint du Roi qu'ils seroient reçûs à lui faire la reverence; aprés cela il les envoia servir en Italie, car il ne vouloit pas comme ils étoient jeunes qu'ils fussent expoſez à la jalousie & aux soupçons qui pourroient naitre, s'ils demeuroient dans le voisinage d'un Prince qu'ils estimoient, & avec qui ils venoient de rompre s'il faut ainsi dire, malgré eux. Cependant la campagne s'aprochoit, & l'aiant obligé de quiter Paris, dans le temps que toute sa famille étoit en joie pour le mariage dont j'ai parlé ci-dessus, il se rendit en Flandres où filoient toutes les troupes. Nous venions de faire une aliance étroite avec Cromwel, qui aprés l'attentat le plus énorme dont on ait jamais oui parler, avoit trouvé le secret de se faire craindre, non seulement des Anglois, mais encore des Princes voisins. En vertu de cette aliance il devoit nous donner secours par mer & par terre, & nous nous étions engagez à partager avec lui les conquêtes que nous pourrions faire. Ces conventions étonnerent les Espagnols, cependant ils ne negligerent rien de ce qui pouvoit contribuer à leur défense, & Dom Juan d'Autriche qui venoit d'arriver dans les Païs-bas se montra infatigable, à l'exemple du Prince de Condé qui étoit à cheval jour & nuit: ils avoient manqué dés l'hiver la ville de St. Guilain, ce qui nous rendoit un peu fiers, pour ne pas dire insolens: mais la fortune leur preparoit matiere de consolation, dont nous étions bien éloignez de nous défier. J'ai dit ci-dessus que le Maréchal de la Ferté avoit beaucoup de jalousie du Vicomte de Turenne, cela avoit déja été contraire

traire au service du Roi en plusieurs ocasions: mais le Cardinal par je ne sai quelle politique n'aiant pas voulu les separer, ils eurent ordre de marcher conjointement contre Valenciennes, l'une des plus fortes places des Païs-bas, mais dont les dehors n'étoient pas en trop bon état: on y travailloit avec beaucoup d'aplication, cependant si l'on se fut servi de la conjoncture, on l'eût emportée sans dificulté avant qu'ils l'eussent mise en état. Mais le Marêchal de la Ferté qui se trouvoit indisposé, arrêta tout exprés les troupes qui étoient sous son commandement, depeur que le Vicomte de Turenne ne vint à bout tout seul de cette entreprise. Comme il fut en meilleure santé il se rendit devant la place, que le Vicomte de Turenne avoit déja investie, & où il naquit entr'eux de nouveaux sujets de division; car aprés qu'ils eurent ouvert la tranchée & pouſſé leurs travaux bien avant, le Vicomte de Turenne lui aiant fait dire qu'il eut à prendre garde à son quartier, qui étoit separé du sien par un canal qu'il avoit été impossible de remplir, & sur lequel il y avoit des ponts pour avoir communication ensemble, il prit cet avis comme une injure, & ne voulut pas recevoir quatre ou cinq regimens de renfort qu'il lui ofroit pour sa sureté. Le Vicomte de Turenne qui avoit été averti par ses espions qu'il devoit être ataqué la nuit, ne se rebuta pas de ce premier refus, & lui aiant envoié dire que le service du Roi vouloit qu'il lui fit les mêmes ofres une seconde fois, il atendoit sa réponse; mais ne lui aiant pas été plus favorable que la premiere, il prit garde à lui-même, & le laïssa faire comme il vouloit. La nuit venuë, les énemis ne manquerent pas à s'aprocher sous la conduite du Prince de Condé & de Dom Juan, qui avoient tout mis en usage pour secourir une place si considerable, & croiant avoir meilleure composition du Marêchal de la Ferté que du Vicomte de Turenne, ils ataquerent ses lignes avec

tant

tant de vigueur, qu'elles furent forcées aprés un combat mediocrement opiniatré. La plûpart tâcherent de se sauver du côté du Vicomte de Turenne; mais les eaux que les énemis avoient fait degorger exprés avoient ruiné quelques ponts sur la digue, & les autres furent tellement chargez par le grand nombre de gens qui s'enfuioient, qu'il s'en rompit quelques-uns. Le Vicomte de Turenne fit en même temps marcher du monde de ce côté-là pour empêcher que les énemis ne se mêlassent parmi les fuiars: mais la chose étant dificile à exeçuter à cause de l'obscurité & du desordre, il fit rompre le pont qui restoit, & ôta par là toute esperance de salut aux vaincus. Ce ne fut plus aprés cela qu'un carnage, beaucoup de gens se ne ierent dans la digue voulant éviter de perir par la main des énemis, les autres furent tuez en combatant, & le reste fut fait prisonnier de guerre: & entr'autres le Marêchal de la Fer[illegible] qui fut mené à Rocroy; les chariots, les tentes & les bagages furent le butin des vainqueurs: mais voulant pousser leur victoire plus avant, ils tâcherent à reparer les ponts, pour poursuivre le Vicomte de Turenne qui se retiroit au Quesnoy. Cependant s'étant saisi d'un poste avantageux, il atendit en bataille les fuiars, & il en arriva un plus grand nombre qu'on n'auroit cru, vû le desordre qui avoit regné; mais la nuit avoit souvent confondu un François avec un Espagnol, & ceux-ci de peur de faire perir un ami avoient souvent épargné un énemi. Ce malheureux succés étonna la Cour, qui se glorifioit un peu trop auparavant de tous les avantages qu'elle avoit remportez; neanmoins aiant une grande confiance en la prudence & en la conduite du Vicomte de Turenne, elle lui envoia quelques troupes de renfort, avec lesquelles il osa non seulement tenir la campagne, mais encore faire des entrepri-
ses. En éfet voiant que les énemis avoient ataqué
St.

St. Guilain, il fut prendre la Capelle, & marcha ensuite pour leur donner bataille. Les énemis ne jugerent pas à propos de l'atendre, & aiant levé le siege il ravitailla la ville. La Cour qui avoit peur de quelque nouvel échec, fut toute surprise de cette merveille, & le Cardinal se croiant trop obligé au Vicomte de Turenne pour ne lui pas donner des marques de son ressentiment, lui promit beaucoup de choses; mais ce Prince qui mettoit toute son ambition à bien servir le Roi, lui demanda pour toute recompense de ne le plus commettre avec le Maréchal de la Ferté, ce qui lui fut acordé. Cette année se passa ainsi en Flandres avec une fortune mêlée de bien & de mal, pendant qu'en Catalogne nous nous tinmes sur la défensive, & qu'en Italie l'on fit le siege de Valence. Ce siege fut long & douteux, car les énemis aiant assemblé toutes leurs forces, & s'étant aprochez des lignes, crurent nous obliger à le lever aprés avoir fait entrer quelque secours dans la ville; mais le Duc de Modene, qui commandoit nôtre armée, s'opiniâtrant nonobstant ce malheureux succés, prit garde de plus prés à ses afaires, & aiant mieux fermé les passages qu'il n'avoit fait auparavant; il reduisit enfin les assiegez à une si grande extrémité, qu'ils furent obligez de capituler. Ce fut une grande mortification pour les Espagnols, qui commencerent à trembler pour le Milanois, qu'on avoit ainsi entamé si heureusement. Cependant ils tâcherent de se venger sur Roses, que nous tenions encore en Catalogne; mais on rompit si bien toutes leurs mésures, qu'ils n'oserent s'en aprocher de plus prés que de deux lieuës. Tous ces heureux succés firent oublier au Cardinal le chagrin qu'il avoit eû de la défaite du Maréchal de la Ferté: mais la fortune le voulant faire ressouvenir qu'il seroit exposé quand elle voudroit à ses caprices,

lui

lui fit sentir une nouvelle affliction par la perte de Madame de Mercœur sa niece, qui ne fut malade que peu de jours. Cette douleur, qui n'étoit particuliere qu'à sa famille, fut suivie d'une autre à laquelle le public prit part, qui fut la prise de Saint Guilain, dont les Espagnols se rendirent maîtres, quelque precaution qu'on put rendre. Cependant nous ressentîmes encore bientôt une nouvelle disgrace, qui fut la levée du siege de Cambray, où le Vicomte de Turenne avoit marché avec toutes ses forces. Cette place, dont la conquête étoit si importante au repos de la Picardie, n'aiant qu'une foible garnison, le Vicomte de Turenne crut qu'on ne pouvoit prendre un temps plus favorable pour la reduire à l'obeïssance; c'est pourquoi il se hâta de l'investir & de faire travailler aux lignes de circonvallation: mais la fortune, qui rompt quand il lui plait les mesures les plus justes, fit trouver le Prince de Condé en son chemin, qui fit échoüer son entreprise. Ce Prince, sans prevoir ce siege, avoit donné rendez-vous à la cavalerie auprés de Keurain, pour voir l'état où elle étoit avant que de la faire sortir de ses quartiers d'hiver: comme il marchoit à ce rendez-vous suivi seulement de quelques domestiques, le hazard lui fit rencontrer un homme, que le Gouverneur de Cambray envoioit à Bruxelles pour donner avis qu'il étoit assiegé, & celui-ci lui aiant apris cette nouvelle, qu'il eut peine à croire d'abord, il fit marcher en même temps sa cavalerie, qui n'avoit ni vivres ni équipages, chacun esperant s'en retourner à son quartier aprés la revuë; il la fit repaitre en chemin, & aiant pris un guide pour passer le bois, il arriva la nuit à une portée de mousquet du Vicomte de Turenne, qui n'avoit pas encore achevé ses lignes de circonvallation. Ainsi le chemin étant tout uni, il passa sans ob-

obſtacle, & marcha fort ſerré, juſqu'à ce que quelque eſcadrons l'aiant découvert s'avancerent contre luy l'épée à la main : ils tomberent juſtement ſur celui qu'il conduiſoit, où étoient la plûpart de ſes domeſtiques, & l'aiant rompu, pluſieurs furent pris, tellement qu'il auroit couru riſque de tomber entre les mains des énemis, s'ils l'avoient pu reconnoître : mais s'étant ſauvé à la faveur de la nuit, il joignit ſes autres eſcadrons qui s'étoient avancez vers la ville. Ainſi Cambray aiant été ſecouru par un coup de hazard, ce fut au Vicomte de Turenne à ſe retirer ; car quoi qu'il n'eût perdu perſonne, comme ce n'étoit que la foibleſſe de la garniſon qui lui avoit fait entreprendre ce ſiege, il faloit tenir une autre conduite. Les choſes aiant ainſi changé de face, cela n'empêcha pas que la Cour ne ſongeât à d'autres conquêtes, & celle de Montmedi étant importante, elle envoia ordre au Maréchal de la Ferté de s'y acheminer, & au Vicomte de Turenne de s'oposer au ſecours ; les énemis voiant qu'il s'étoit campé entre Montmedi & eux, & qu'il étoit dificile de lui paſſer ſur le ventre, firent mine d'en vouloir à toutes nos places pour le faire ſortir de ſes poſtes : mais le Vicomte de Turenne s'étant contenté de pourvoir à celles qui étoient menacées, ne s'éloigna pas de maniere qu'il put être coupé. Aiant tenu ainſi les énemis en halaine, ils marcherent du côté de Charlemont où ils avoient un paſſage ſur la Meuſe, ce qui obligea le Vicomte de Turenne de ſe jetter lui-même dans les lignes de Montmedi avec un détachement. Le Marquis de Caſtelnau, Lieutenant General, demeura cependant avec le reſte de l'armée pour prendre garde à nos places, tellement que les énemis n'aiant rien à eſperer de ce côté-là, aſſemblerent un petit camp-volant des garniſons de Dunquerque, & des autres villes qu'ils tenoient

dans

dans le voisinage de la mer, & aprés avoir fait mine d'en vouloir tantôt à Ardres, tantôt à Bethune, ils tomberent tout d'un coup sur Calais, dont on avoit afoibli la garnison pour pourvoir d'un autre côté. Ils s'emparerent d'abord de la ville basse, soit par inteligence, ou pour avoir trouvé peu de resistance dans la premiere surprise; mais aiant voulu ataquer la ville haute, ils furent repoussez vigoureusement, aprés avoir neanmoins remporté encore quelque petit avantage qui pouvoit augmenter leur esperance. Les énemis aiant ainsi manqué leur coup resolurent d'entrer en France, esperant que cela nous obligeroit de lever le siege de Montmedi: mais le Vicomte de Turenne s'étant aproché de la Somme, ils eurent peur de ne pouvoir repasser cette riviere; tellement qu'aprés avoir fait une course dans le Santerre, ils se retirerent promptement. Tous ces mouvemens donnerent le temps au Marêchal de la Ferté de continuer ses ataques, & aiant emporté tous les dehors, ceux de Montmedi se rendirent aprés avoir obtenu capitulation honorable. Le Vicomte de Turenne n'étant plus obligé alors d'observer les énemis, marcha contre Saint Venant, ce qui leur fit croire qu'ils auroient le temps de prendre Ardres. En éfet le Vicomte de Turenne trouva beaucoup plus de dificulté qu'il n'esperoit dans son entrepriſe, non pas toutefois à cause de la resistance des assiegez, mais parce que l'Intendant de l'armée n'avoit point d'argent pour faire avancer les travaux: voiant cela il fit couper sa vaisselle d'argent en morceaux à peu prés de la valeur d'un écu, & la distribua aux soldats à proportion de ce qu'il leur faloit. Aiant ainsi remedié à cet obstacle il marcha aux énemis, qui sur la nouvelle de sa venuë leverent le siege d'Ardres; mais s'étant emparez de certains

postes

postes par où il lui faloit defiler, ils attaquerent son arriere-garde, & aprés y avoir mis quelque desordre, pillerent plusieurs chariots, dont on reprit neanmoins une partie. Cet exploit n'aiant pas été capable de les consoler des pertes qu'ils faisoient tous les jours, ils assiegerent Mardik aprés avoir reçû quelques renforts; mais cette entrepriſe ne leur aiant pas succedé plus heureusement que l'autre, ils se retirerent sans se montrer davantage de la campagne. Le Vicomte de Turenne ne les aiant plus sur les bras songea à fortifier Saint Venan & Bourbourg, les énemis aiant eû assez d'imprudence pour abandonner cette derniere place; car par le moien de ces deux postes il pretendoit tellement resserrer Dunkerque, qu'il empêcheroit d'y rien entrer. Cependant au milieu de tant d'heureux succés il ne fut pas exempt de ressentir les ateintes de la fortune. Madame de Boüillon, Princesse extrémement vertueuse & fort neçessaire à sa famille, étant venuë à mourir, il se vit chargé de ses neveux, dont le plus âgé n'avoit pas seize ans; il tâcha de les élever dans la vertu, & leur aiant montré par son exemple qu'il faloit moins s'atacher à amasser des richesses qu'à acquerir une bonne reputation, ils profiterent si bien de ses leçons, qu'ils lui donnerent toute sorte de contentemens.

On n'avoit pas eû en Italie un succés si favorable qu'en Flandres. Le Prince de Conti aprés avoir goûté le repos s'en étoit ennuié aussi bien que de la guerre, & par un genie qu'il étoit impossible de fixer, il avoit demandé le commandement de l'armée d'Italie, ce qui avoit deplu au Duc de Modene. Les Espagnols esperoient de cette division qu'il leur seroit plus aisé de reprendre Valence, & ils l'avoient bloqué de si prés, qu'ils pretendoient que la neceſſité le feroit

foit retomber entre leurs mains sans coup ferir. Le Marquis de Vallavoir qui étoit dedans ne cessoit de representer à ces deux Princes le besoin où il étoit de toutes choses, ce qui leur fit surseoir leurs diferens pour lui donner secours. Le bonheur aiant secondé leur entrepriſe, ils s'ouvrirent un passage, & aiant fait entrer deux convois, leur mesintelligence recommença comme auparavant. La ville étant neanmoins en sureté par là, ils eurent honte qu'on dit qu'avec une armée considerable comme celle qu'ils avoient ils demeuraſſent sans rien faire; c'eſt pourquoi ils furent assieger Alexandrie, mais leur division alant toûjours en augmentant, les choſes trainerent tellement en longueur, que les énemis eurent le temps de se preparer à le secourir. Ils vinrent donc avec une armée de douze mille hommes, & s'étant aprochés des lignes, ils mirent douze pieces de canon sur une hauteur, qui firent beaucoup de desordre; aiant marché en-suite en bataille ils étonnerent tellement les nôtres déja intimidés par le carnage que le canon avoit fait, qu'ils aimerent mieux lever le siege que de s'exposer au succés que pouvoit avoir le combat. S'étant ainsi retirés avec tant de honte, les énemis bloquerent Valence tout de nouveau, n'étant pas assez forts pour l'ataquer de vive force. En éfet ils avoient envoié une grande partie de leurs troupes en Portugal, où la guerre s'étoit rallumée ensuite de quelques treves qui avoient interompu les hostilités: cette diversion fut cause pareillement qu'ils ne purent rien entreprendre de considerable en Catalogne, où la guerre ne fit que s'entretenir sans grand avantage de part & d'autre, car pendant que les uns prenoient un château, les autres en prenoient un autre; & la campagne se passa ainsi, n'y aiant eû que les peuples de foulés, qui avoient déja assez soufert par une si

longue

longue guerre. Les deux Couronnes en devoient être lasses aussi-bien que leurs sujets, car la misere avoit suscité des revoltes en Espagne aussi-bien qu'en France, ce qui ne donnoit que trop à connoître le besoin qu'on avoit de la paix. Le Cardinal en avoit fait faire quelques propositions il y avoit déja un an ou deux à Dom Antoine Pimentel, qui avoit passé par Paris à son retour de Suede, où il étoit Ambassadeur d'Espagne; mais elles avoient été mal reçuës à Madrid, parce qu'on avoit proposé en même temps le mariage du Roi avec l'Infante d'Espagne heritiere presomptive de la Couronne. Ainsi le Conseil de sa Majesté Catholique avoit jugé avec quelque sorte de raison, que toutes les ofres qu'on faisoit de faire renoncer le Roi à sa succession, n'auroient lieu qu'entant qu'il plairoit à ce jeune Prince, puis que par des loix établies dans son Roiaume, il étoit relevé quand il vouloit, de ce qui lui étoit prejudiciable. Ces choses mettant donc un obstacle à la paix, le Roi resolut de pousser ses conquêtes en Flandres, & pour obliger le Vicomte de Turenne à le servir encore avec plus d'afection, il donna la charge de grand Chambellan au Duc de Boüillon, de laquelle neanmoins le Duc de Guise qui la possedoit auparavant retira quelque recompense. Aprés que le Vicomte de Turenne eût remercié le Roi, & qu'il eût pris congé de lui, il se rendit à la tête de l'armée qui s'assembloit sur la frontiere du Boulonnois; & étant entré dans le païs il fit ataquer Cassel, qui étoit gardé par cinq cens hommes; on ne les voulut recevoir qu'à discretion, aprés quoi l'armée s'aprocha de Dunquerque, qui fut investi par quatre mille chevaux. Les Anglois de leur côté, selon la convention dont j'ay parlé ci-dessus, fermerent les passages de la mer avec une bonne armée navale, & le Vicomte de Turenne se doutant bien que les énemis n'épargneroient rien pour secourir une place de cette consequence,

té, se hâta de presser ses travaux & ses ataques: mais la garnison qui étoit bonne retardant l'un & l'autre par ses sorties, enfin les énemis eurent le temps de se mettre en campagne. Le Maréchal d'Hocquincourt s'étoit jetté dans leur parti, à cause de quelque afront qu'il pretendoit avoir reçû du Cardinal, & duquel aiant demandé reparation sans l'avoir pu obtenir, il s'étoit porté à cette extrémité, dans l'esperance qu'il se presenteroit quelque ocasion de s'en venger. Comme il étoit soldat, il voulut signaler sa venuë par quelque action qui le fit remarquer des uns & des autres. Il s'avança donc pour reconnoître, mais aiant été blessé en même temps d'un coup de mousquet, ses esperances finirent deux heures aprés avec sa vie. Son malheur étoit un funeste presage pour ceux de son parti, mais comme les braves gens ne s'étonnent pas de pareilles choses, le Prince de Condé & Dom Juan poursuivirent leur entreprise. Le Vicomte de Turenne pour leur épargner la peine de venir ataquer ses lignes, en sortit à la tête de son armée, laissant neanmoins à la tranchée autant de monde qu'il en faloit pour la garder; il se mit en bataille au sortir, & les énemis en aiant fait autant, le combat commença fort opiniatre de part & d'autre: mais les énemis aiant été acablez par le nombre lâchérent le pié peu à peu, aprés cela leurs rangs s'éclaircissant toujours de plus en plus, le desordre fut encore plus grand; de sorte qu'ils tournerent visage tout-à-fait. Il n'y eut que le Prince de Condé, qui à la tête de quelques escadrons qu'il avoit raliez & où s'étoient mis tous les braves qui suivoient sa fortune, voulut faire encore quelque resistance: mais la plûpart aiant été tuez ou faits prisonniers, il fut bien-heureux d'avoir un bon cheval pour se sauver. La victoire ne put être plus signalée qu'elle le fut pour nous, les énemis s'enfuirent jusqu'à la nuit sans tourner

tête

tête, & bien loin d'être en état de revenir à Dunquerque, à peine purent-ils mettre six mille hommes ensemble de tout le reste de la campagne. Aprés que le Vicomte de Turenne eût donné les ordres necessaires pour les poursuivre, il rentra dans ses lignes, où il ne fut pas plutôt qui fit savoir le succés du combat aux assiegez, afin qu'ils eussent à prendre leurs mesures là-dessus. Ils feignirent de n'en être pas plus étonnez, & en éfet firent encore diverses sorties: mais le Vicomte de Turenne les aiant resserrez peu à peu & pris tous leurs dehors, enfin il se rendit maitre de la ville par composition. Cette conquête auroit aporté beaucoup de joie à tout le Roiaume, si l'on n'avoit été obligé par le traité fait avec les Anglois de la leur remettre entre les mains. Cependant on ne fut pas en état peu de jours aprés de faire cette reflexion; par un accident qui étoit bien d'un autre importance. Le Roi, dont l'inclination étoit toute guerriere, n'aiant pas voulu s'abstenir depuis deux ou trois ans de se rendre dans ses armées, il étoit venu pendant cette campagne visiter le fort de Mardik, qui étoit un trou mal sain de lui-même, mais dont l'infection étoit encore plus grande par la maniere de vivre de la garnison, qui ne mangeant que des fruits & des vilenies, étoit la plûpart malade. Cependant ce Prince qui étoit jeune ne connoissant point de peril, ne laissa pas de s'y arréter & de vouloir tout voir, & aiant pris le mauvais air, il s'en retourna à Calais avec le soleil sur la tête, ce qui acheva encore de le perdre. Il commença donc à sentir de grandes douleurs, mais aiant caché son mal pendant deux jours depeur qu'on ne l'obligât à garder le lit, enfin au troisiéme il se trouva si abatu qu'il ne le put plus dissimuler, au quatriéme il fut encore plus mal, ce qui alarma la Cour & sur tout le Cardinal, qui voioit sa fortune perduë si ce jeune Prince venoit à mourir; car quoi qu'il eut un frere, il ne pouvoit se promettre qu'il auroit ses

bonnes

bonnes graces comme il avoit celles du Roi. La Reine Mere étoit aussi dans une affixion qui ne se peut exprimer : mais ce fut encore toute autre chose au bout de quelques jours, car non seulement on ne crut pas qu'il en put jamais réchaper, mais même on tira le rideau, les Medecins aiant dit qu'il étoit passé. Quelques courtisans abusez de ces paroles s'en furent rendre leurs hommages au Duc d'Anjou son frere, mais ils eurent lieu de s'en repentir, car comme on pardonne rarement ces sortes de choses, le Roi les regarda de mauvais œil quand il eût recouvré sa santé. Cependant la Reine qui ne le quitoit ni jour ni nuit, voiant qu'il étoit abandonné de ses Medecins, en fit venir un d'Abeville, dont on lui avoit dit du bien, & celui-ci lui aiant donné deux prises de vin Emetique qui n'étoit pas encore en usage en ce temps là, le tira d'affaire au grand contentement des courtisans, dont ce jeune Prince avoit gagné le cœur par des manieres tout-à-fait engageantes. Ils ne furent pas seuls à se réjouir de cet heureux succés, les peuples y prirent toute la part qu'ils devoient, & le témoignerent par mille réjouissances. Mais pas un n'en eut plus de joie que le Vicomte de Turenne, qui avoit entretenu plusieurs fois le Roi, & qui avoit reconnu dans sa conversation beaucoup de grandes choses, que les autres ne connoissoient pas aussi-bien que lui : cependant comme il ne la lui pouvoit pas témoigner de vive voix, il la lui témoigna par lettres, à quoi le Roi lui fit une réponse tres obligeante, lui mandant entr'autres choses, que ce qu'il faisoit tous les jours pour son service le persuadoit assez de sa bonne volonté, sans qu'il fut besoin qu'il la lui confirmât par lettres. Cela lui aiant donné encore plus d'envie de se sacrifier pour lui, il poursuivit ses conquêtes, qu'il augmenta encore de celles de Bergues, de Furnes & de Dixmude. Mais lors qu'il se preparoit à pousser les choses plus

avant, il s'éleva diverſes ſeditions dans les Provinces de France; ce qui obligea d'y envoier des troupes: comme il n'y avoit point de perſonnes conſiderables qui apuiaſſent les rebelles, ils furent bientôt reduits à l'obeïſſance par la punition de quelques-uns, Bonneſon eut la tête coupée, quelques autres furent pendus, & tout cela n'aiant demandé que le temps d'aler & de venir, il en reſta encore aſſez pour terminer cette campagne comme on l'avoit commencée. On manda donc au Maréchal de la Ferté de s'avancer avec les troupes qui avoient hiverné dans ſon Gouvernement, & le Vicomte de Turenne aiant promis de faire tête aux énemis, la Ferté aſſiegea Gravelines, que nous avions reperdu dans le temps de nos guerres civiles. Le Maréchal de la Ferté aiant mis cette entrepriſe à fin, le Vicomte de Turenne prit Oudenarde & Menin, aprés quoi il marcha contre la ville d'Ypres. Le Prince de Ligne qui commandoit la cavalerie Eſpagnole ſachant qu'on la venoit inveſtir, quita les environs de cette place ſous laquelle il étoit campé, & s'avança juſqu'à un défilé, où il diſputa non ſeulement le paſſage, mais repouſſa encore deux ou trois mille cheveaux. Le Vicomte de Turenne fut tout étonné de les voir revenir en déſordre, & aiant commandé au Comte de Roye de marcher avec le Regiment Roial étranger dont il étoit Colonel, celui-ci rétablit la reputation des autres, & obligea le Prince de Ligne à ſe retirer. La place aiant donc été inveſtie par ce Comte qui étoit neveu du Vicomte de Turenne, le ſiege fut bientôt formé, & eut le même ſuccés qu'avoient eû tant d'autres. Cela étonna les Eſpagnols, qui ſe voioient arracher tant de bonnes villes ſans y pouvoir mettre remede; car comme leurs Etats ſont diviſez les uns des autres, les ſecours qu'ils en pouvoient tirer ſe reduiſoient à peu de choſes ayant qu'ils arrivaſſent où ils étoient neceſſaires. Cependant ils n'étoient gueres plus heu-

reux

feux en Italie, où le voisinage de tant de Principautez & de Roiaumes sembloit les devoir mettre à couvert de pareilles disgraces, car ils n'avoient pas laissé de perdre encoré pendant cette campagne la ville de Trin, qu'ils avoient gardée pour le moins six ou sept ans, c'est-à-dire depuis que nos divisions domestiques avoient rendu nos alliez dépourvus de toute sorte de défense. Ils tâcherent de reparer cette perte par la prise de Valence, qu'ils pretendoient surprendre par escalade; mais ils furent si bien repoussez qu'ils y perdirent trois ou quatre cens hommes. Nous nous emparâmes outre cela de Mortare, & aiant fait des courses jusques aux portes de Milan, les peuples de cette ville se crurent perdus sans ressource, quoi que les Espagnols y eussent jetté leurs principales forces. Nous ne fûmes pas tout-à-fait si heureux en Catalogne, où aiant assiegé Campredon nous fûmes obligez de lever le siege. Cependant comme c'étoit peu de chose en comparaison de ce qui étoit arrivé en Flandres & en Italie, toutes les puissances voisines étoient merveilleusement surprises de voir un si grand changement dans la Monarchie Espagnole, qui donnoit, s'il faut ainsi dire, la loi à toute l'Europe il n'y avoit que quinze ou seize ans. Elle en fut étonnée elle-même, & comme elle n'y voioit point de remede, elle tint divers conseils pour arrêter le cours de nôtre bonne fortune; beaucoup furent d'avis de conclure le mariage de l'Infante avec le Roi; mais la dificulté dont j'ai parlé tantôt subsistant toujours, le Roi d'Espagne ne s'y pût resoudre, tellement qu'il falut recourir à d'autres moiens. La Cour de France sachant la repugnance que les Espagnols avoient à ce mariage, songea à pourvoir le Roi d'un autre côté, & n'y aiant point de Princesse plus agreable dans l'Europe ni qui lui convint mieux que la fille du Duc de Savoie, on fit venir son portrait, qui plut tellement au Roi qu'il resolut d'aller voir l'original. La Cour s'achemina

donc à Lion, où la Ducheſſe de Savoye ſe rendit avec ſes enfans. La Princeſſe de Savoie n'éfaca point par ſa preſence les idées agreables que le Roi s'en étoit faites, & comme il étoit ſuſceptible d'impreſſions amoureuſes, il étoit dans une grande diſpoſition de l'aimer, quand les Eſpagnols, qui voioient la guerre éternelle, ſi ce mariage s'achevoit, envoierent Pimentel à Lion pour le rompre. Sa venuë plut extrémement à la Reine Mere, qui ſouhaitoit ſur toutes choſes que le Roi ſon fils ne s'aliât point à d'autre qu'à l'Infante d'Eſpagne; on commit Mr. de Lionne pour conferer avec lui, & ces deux Miniſtres étant convenus de la plûpart des choſes, on remit le reſte à la diſcretion du Cardinal Mazarin & de Dom Loüis de Haro, les deux principaux Miniſtres des deux Couronnes. Cependant les Eſpagnols qui craignoient qu'on n'emportât le reſte de la Flandres dans la campagne ſuivante, demanderent une treve, qui leur fut accordée, & les deux Miniſtres s'étant rendus ſur la frontiere, convinrent de ce qui reſtoit à regler; ſi bien qu'aprés une guerre qui avoit duré ſi long-temps, les peuples commencerent à gouter des fruits de la paix. Le Roi ſachant que toutes choſes étoient reglées ſe prepara à aler recevoir ſon épouſe, qu'on lui devoit amener juſqu'à l'entrée de ſes Etats; il voulut que le Vicomte de Turenne fut de ce voiage, & il le fit revenir exprés de l'armée, où il l'avoit envoié pour prendre garde à toute choſes: car comme c'eſt dans le temps des treves qu'il faut craindre particulierement quelque ſurpriſe, le Vicomte de Turenne lui-même avoit été d'avis de ſe rendre à l'armée. Le Roi étant arrivé à St. Jean de Luz fut bien-aiſe de voir l'Infante ſans ſe faire connoître; mais le Roi d'Eſpagne, qui avoit voulu lui-même conduire ſa fille, & qui avoit vû pluſieurs fois le portrait du Roi, le reconnut facilement; le Roi étant découvert ne ſe cacha pas d'avantage. Les

deux

deux Rois s'embrasserent avec beaucoup de cordialité ; aprés quoi ils se presenterent l'un à l'autre les principaux Seigneurs de leur Cour. Le Vicomte de Turenne ne s'étant pas avancé des premiers, le Roi d'Espagne demanda à le voir, disant qu'il étoit bien-aise de faire sa paix avec lui ; qu'il confessoit franchement qu'il lui avoit voulu bien du mal, considerant qu'il avoit été cause plusieurs fois de ce qu'il n'avoit pas dormi de bon somme ; mais que puis que la paix étoit faite, il vouloit bien le lui pardonner. Le Vicomte de Turenne reçut ces témoignages d'estime comme il devoit ; & cette premiere entrevûë des deux Rois s'étant terminée avec beaucoup de civilité de part & d'autre, chacun se retira de son côté. Cependant on disposa toutes choses pour avancer le mariage, & Dom Loüis de Haro, à qui le Roi avoit envoyé sa procuration pour épouser l'Infante, aiant satisfait à cette ceremonie, elle fut remise entre les mains du Roi son mari, qui aprés l'avoir épousée de nouveau en face d'Eglise, s'en retourna à Paris où on lui preparoit une magnifique entrée. Le Vicomte de Turenne ne le quita pas d'un pas dans tout ce voiage, & il en reçût diverses marques d'estime & de reconnoissance ; car le Roi ne s'étant pas contenté de lui donner la charge de Colonel General de la cavalerie, créa encore celle de Marêchal de Camp General, dont il le gratifia. Le Roi lui auroit fait encore beaucoup d'autres graces, s'il n'en eût été empêché par l'aversion qu'il avoit pour les gens de la Religion ; c'est pourquoi il lui proposa lui-même de se faire Catholique, & lui fit esperer, s'il le vouloit faire, de faire revivre la charge de Connêtable en sa faveur, qui avoit été supprimée aprés la mort de Lesdiguieres, qui l'avoit possedée le dernier ; mais aprés avoir remercié le Roi de la bonté qu'il avoit pour lui, il le pria de l'excuser s'il ne lui pouvoit obeir

en cette rencontre, ajoûtant qu'il ne vouloit pas trahir sa conscience pour tous les biens & pour tous les honneurs du monde. Le Roi ne l'en estima pas moins pour cela, aussi-bien que tous les courtisans qui savoient les ofres qu'il avoit méprisées. Cependant le Roi étant arrivé à Paris y fut reçû avec une magnificence admirable, chacun à l'envi s'éforça de lui témoigner l'estime & l'amitié qu'il avoit pour lui, & ce Prince commença délors à s'atirer l'admiration de son peuple, de la maniere qu'ils s'y prit pour regner. Mais ce fut encore toute autre chose aprés la mort du Cardinal, qui arriva bientôt: car comme on ne pouvoit plus atribuer qu'à lui seul tout ce qui se passoit, on vit bien qu'on ne pouvoit atendre que de grandes choses d'un Prince, qui dés les commencemens donnoit de si grandes marques de prudence & de sagesse. L'un & l'autre parut principalement dans le choix qu'il fit de ses Ministres, aprés qu'il eût fait arrêter Fouquet Surintendant des Finances; lequel lui étant devenu suspect par les memoires que le Cardinal lui avoit laissez, acheva de se perdre, en faisant une dépense qui étoit au-dessus des forces d'un particulier: car outre ses maisons & ses meubles où la profusion regnoit également, il fit un seul festin au Roi qui lui couta plus de cinquante mille écus. Il fut arrêté à Nantes, & comme le Roi avoit apris qu'il avoit gagné beaucoup de Gouverneurs de places par le moien de son argent, il dit au Vicomte de Turenne de le suivre, afin que s'il arrivoit quelque chose, il l'eut auprés de lui pour lui servir de conseil, & pour executer ce qu'il lui commanderoit: mais personne n'aiant branlé, quoi qu'on eût trouvé des memoires dans ses papiers, qui justifioient les inteligences que je viens de dire, la Cour s'en revint à Fontainebleau, où la jeune Reine étoit restée avec la Reine Mere. Cependant on instruisit le procez de

ce Surintendant : mais l'envie que Colbert, qui lui avoit succedé au maniement des Finances, avoit de le faire perir, lui aiant fait chercher des voies honteuses pour en venir à bout, le crime de celui-ci fit paroître l'autre plus innocent, tellement que les Juges le sauverent. En éfet, comme si Colbert eût eû peur qu'il se fut justifié, il lui fit enlever ses papiers de sa maison de Saint Mandé; mais Dieu aiant permis que Berrier, qu'il avoit emploié à cet usage, y laissât par mégarde une requête qu'on presentoit à Colbert, cela justifia le vol qu'on avoit fait à Fouquet, & celui-ci aleguant qu'il lui étoit impossible de se défendre, puis qu'on lui en avoit ôté les moiens, en lui ôtant ses papiers, ne fut condamné qu'au banniſſement, quoi qu'il y en eut plus qu'il n'en faloit pour le faire mourir. La faveur de Colbert fut cause qu'on commua sa peine en une prison perpetuelle, où il demeura jusqu'à sa mort, qui n'arriva que plus de vingt ans après: mais on peut dire que ç'a été pour son bonheur, car faisant un bon usage de sa prison, il reconnut ses fautes, & se repentit d'avoir vécu comme il avoit fait dans le desordre; il y composa quelques Livres de devotion & de morale, lesquels furent mis au jour dés son vivant, mais qu'il ne voulut pas s'atribuer par modestie. Quoi qu'il en soit, la longue penitence qu'il fit lui atira la compassion des peuples, & comme on haïssoit beaucoup le Ministere de Colbert, le sien fut regreté, & l'on témoigna autant de douleur à sa mort, qu'on avoit témoigné de joie à son empriſonnement. Cependant la jeune Reine acoucha d'un fils, ce qui rejoüit toute la France : tous les Grands en firent leurs complimens au Roi, & le Vicomte de Turenne s'en étant aquité comme les autres, le Roi lui dit qu'il seroit bien-aise qu'il lui put ressembler un jour, mais que sa religion seroit cause qu'il ne pouroit pas lui remettre le soin de son éducation, ce

qu'il auroit bien desiré pour lui inspirer des sentimens proportionnez à sa naissance. Le Vicomte de Turenne ne répondit à cette nouvelle attaque que par une profonde reverence : mais le Roi ne se rebutant pas pour cela lui mettoit tous les jours de pareils discours sur le tapis ; ce qui n'embarassoit pas neanmoins le Vicomte de Turenne, car il étoit encore si zelé pour sa religion, que l'ofre d'une Couronne n'eût pas été capable de le faire changer. Trois ou quatre années s'écoulerent comme cela sans qu'il se passât rien de considerable dans l'Etat, si ce n'est que la guerre qui avoit été assoupie pensa se ralumer par un accident qu'on ne prevoioit pas. Le Comte d'Estrades étoit Ambassadeur à Londres de la part du Roi, & le Baron de Watteville de la part du Roi d'Espagne. Dans une entrée qui se faisoit d'un autre Ambassadeur, comme c'est l'ordinaire que ceux qui ont la même dignité y envoient leurs caroses, le Baron de Watteville gagna quelques Anglois pour favoriser le dessein, qu'il avoit de faire passer le sien devant celui du Comte d'Estrades. En éfet, le cocher de l'Ambassadeur de France s'étant presenté, on coupa les guides de ses chevaux, & pendant qu'il les racommodoit, le cocher du Baron de Watteville prit la premiere place, ce qui obligea l'autre à s'en retourner. Comme c'étoit un afront signalé pour la Couronne, le Roi fit grand bruit de cette action, & en aiant demandé satisfaction en Espagne sans l'avoir pu obtenir, il manda à son Ambassadeur à Madrid de s'en revenir en France, & se prepara à la guerre. Il tint divers conseils là-dessus avec le Vicomte de Turenne, qui lui parlant contre ses propres interêts, qui étoient de se trouver à la tête des armées, dit au Roi, qu'il lui suffisoit d'avoir témoigné son ressentiment sans pousser encore les choses à l'extrémité ; que les Espagnols n'étant pas en état

de

de recommencer la guerre, il n'y auroit gueres d'aparence que sur une chose si injuste ils voulussent s'exposer aux inconveniens qui pouvoient arriver de cette rupture; que sa pensée étoit qu'ils abandonneroient bien plutôt leurs pretentions, & qu'un peu de temps lui aprendroit quelles mesures il lui faloit prendre. Aiant ainsi arrêté le courage de ce jeune Prince qui le portoit aux actions de grand éclat, il donna le temps aux Espagnols de considerer cette afaire de plus prés qu'ils n'avoient fait encore, tellement qu'aprés bien des déliberations, ils se resolurent de desavoüer ce qu'avoit fait le Baron de Watteville. Le Roi ne témoigna pas être content de cette satisfaction, non plus que des ofres qu'ils lui faisoient de declarer qu'ils ne pretendoient pas lui disputer le pas, il vouloit qu'ils lui donnassent cette declaration par écrit; car comme l'afront avoit été public, il sembloit que ce n'étoit pas assez que des paroles pour le reparer. Les Espagnols qui s'étoient portez à cette satisfaction par l'esperance qu'ils avoient, que les choses changeant de face un jour, il seroit facile de desavoüer cette foiblesse, s'obstinerent à n'en rien faire, tellement que les choses auroient été jusqu'à la derniere extrémité, si le Roi en consideration de ses peuples, qu'il faloit laisser remettre aprés une si longue guerre, n'eût trouvé cet expedient, que la declaration se feroit en presence de tous les Ministres étrangers, ce qui fut accepté par les Espagnols. Cette afaire s'étant assoupie de cette maniere, il en nâquit une autre, qui quoi qu'elle vint de tout autre endroit que du côté des Espagnols, ne laissa pas de faire croire que le Roi d'Espagne s'en mêleroit, à cause de l'interêt qu'il prenoit à conserver le repos d'Italie. Ce diférent survint entre le Pape & le Roi, au sujet de quelques violences, qui avoient été faites au Duc de Crequi son Ambassadeur à Rome par les gardes

du Pape. Le Roi qui avoit la raison de son côté & qui sentoit ses forces, ne regardoit point comme quelques-uns de ses predecesseurs avoient fait assez sottement, si c'étoit au Pape qu'il avoit a faire, & pretendoit que sa dignité ne l'exemptoit point de lui rendre justice: mais le Pape pretendant le contraire, le Roi fit marcher son armée en Italie, aprés avoir envoié ordre à son Ambassadeur de se rendre auprés de lui. Les Espagnols qui n'étoient pas fachez que le Roi entreprit cette guerre pour avoir lieu de lui susciter des énemis, tâcherent d'irriter le Pape contre lui, & de porter les Venitiens à entreprendre sa défense: mais le Pape considerant sagement que les armes spirituelles n'étoient pas suffisantes quelquefois pour resister aux temporelles, & qu'il seroit accablé avant que d'être secouru, prit le parti de s'acommoder avec le Roi. Il lui acorda donc que pour reparation de l'offense qui avoit été faite à son Ambassadeur, il seroit dressé une piramide dans l'endroit où la chose étoit arrivée, afin que ce fut un monument éternel à la posterité de la satisfaction qu'il avoit pretendu lui donner: mais le Roi se contentant de l'avoir fait dresser, consentit au bout de quelque temps qu'elle fut abatuë. Cependant la gloire du Roi croissoit de jour en jour, & à mesure que l'âge lui venoit on découvroit en lui de nouvelles qualitez, qui l'auroient élevé par dessus tous les Princes de l'Europe, s'il ne s'étoit laissé trop aler à l'amour & à un desir excessif d'acquerir de la gloire. Il étoit devenu amoureux de Mademoiselle de la Valliere fille d'honneur de Madame, & cette amourete étoit cause que la jeune Reine passoit quelquefois de méchantes heures. Aprés avoir contenté sa fantaisie de ce côté-là, il songea à se satisfaire de l'autre, à quoi l'excitoit le Marquis de Louvois, Ministre qui commençoit à entrer en credit, & qui s'aquit depuis une grande autorité par ses grands services. Il étoit fils de Mr. le Tellier Secretaire d'E-

d'Etat, dont j'ai parlé ci-devant, personnage qui n'avoit jamais abusé de sa faveur, & qui dans un temps où il étoit dificile de se garentir de la haine, avoit fait beaucoup d'envieux, mais fort peu d'ennemis. Le Marquis de Louvois qui avoit la survivance de sa charge aiant beaucoup d'ambition, crut que la guerre lui seroit plus favorable que la paix; c'est pourquoi sans s'arrêter à la renonciation que le Roi avoit faite par son contrat de mariage, il lui insinua la guerre contre l'Espagnol, sous pretexte que la Reine avoit droit sur diverses Provinces de Flandres, selon une certaine loi qu'il fit expliquer en sa faveur: c'est pourquoi il voulut que les Avocats y travaillassent; & ceux-ci étant bien païez n'eurent garde de rien dire contre ses sentimens. Ainsi la guerre fut entreprise sur ce procés où l'on n'avoit point apellé les parties, & l'on entra tout d'un coup en Flandres, où le Roi voulut aler lui-même. Il ne communiqua ce dessein au Vicomte de Turenne que peu de jours avant son depart, lui aiant dit qu'il se reposoit sur lui de cette expedition, dans laquelle il ne vouloit suivre que son conseil; car quoi que le Prince de Condé fut revenu en Cour incontinent aprés la paix, le Roi tenoit toujours son serieux avec lui, & lui avoit même donné quelques sujets de mortification. Le Vicomte de Turenne qui avoit éprouvé la bonté du Roi en plusieurs ocasions, principalement lors qu'il avoit été question de marier le Duc de Boüillon son neveu, à qui il avoit fait épouser une personne qui passoit pour être d'une naissance plus illustre qu'elle ne paroissoit, fut ravi de se voir encore distingué en celle-là. Cependant il n'étoit pas si joieux qu'il étoit à son ordinaire, car il avoit éprouvé une des plus rudes disgraces qui puisse arriver à un homme. Il avoit perdu sa femme ensuite d'une maladie longue & facheuse, & comme il l'aimoit autant qu'il y étoit obligé par sa vertu, il lui étoit impossible de s'en

consoler. Le Roi avoit fait tout ce qu'il avoit pû pour rendre sa douleur plus legere, soit en lui témoignant la part qu'il y prenoit, ou en lui acordant tous les jours quelque nouvelle faveur ; il avoit fait le Comte de Duràs Duc & Pair à sa consideration, & ses parens & ses amis en étoient si bien traitez, que les autres en avoient de la jalousie. Mais comme il n'y avoit que le temps qui le pût guerir, tous les remedes qu'on tâchoit d'y aporter lui étoient inutiles. Le Roi, dont la bonté ne pouvoit être plus grande en son endroit, étant bien-aise de lui épargner un souvenir où il étoit si sensible, ne l'entretint plus que de la campagne prochaine ; & lui aiant donné dequoi faire son équipage, le Vicomte de Turenne prit le soin d'assembler l'armée, où le Roi se rendit peu de jours aprés avec toute la Cour. Ce jeune Prince qui étoit avide de gloire le pria de lui vouloir dire toutes choses, & comme il s'enfermoit quelquefois sept ou huit heures avec lui sans laisser entrer aucun Ministre, chacun le regarda comme un favori qui étoit en état de faire tout ce qu'il voudroit. Le Marquis de Louvois en devint jaloux, & quoi que la guerre lui donnât encore plus d'accés auprés du Roi qu'il n'en avoit ordinairement, il eut peur qu'il ne lui enlevât ses bonnes graces. Le Roi, qui à mesure qu'il avoit de plus longs entretiens avec le Vicomte de Turenne, goutoit davantage son esprit, le pressa alors d'accepter la charge de Connêtable aux conditions qu'il lui avoit proposées ; il lui cita pour exemple le Duc de Lesdiguieres, qui n'avoit pas soint de changer de religion pour une pareille chose : mais le Vicomte de Turenne lui ferma la bouche en lui disant, qu'il croioit être dans le bon chemin, & que s'il avoit une autre pensée, il seroit bien malheureux de ne pas faire ce qu'il vouloit. Cependant la campagne commença, ou pour mieux dire le desordre des

Espa-

Espagnols, car à proprement parler, je ne puis pas apeller guerre ce qui ne fut suivi d'aucune défense. Charleroy ouvrit ses portes dés qu'on fut arrivé devant. Dotiay ne fit gueres plus de resistance, non plus que Tournay, Ath, Courtray & Oudenarde; & si l'Ile n'en eût fait un peu davantage, toute cette expedition auroit eû plutôt aparence d'intelligence que de toute autre chose. Toutes ces conquêtes avec quelques autres de moindre importance furent duës à la prudence & à la conduite du Vicomte de Turenne, pendant que le Maréchal d'Aumont avec un camp volant prit Bergues, Furnes & Dixmude, que nous avions rendus aux Espagnols à la paix generale. Ils virent tout cela sans pouvoir s'y opposer; car à peine purent-ils mettre cinq ou six mille hommes en campagne, avec lesquels Marsin, qui avoit été exclus de l'amnistie lors que la paix s'étoit faite, tenta le secours de l'Ile: mais ne s'en étant aproché que lors que la ville étoit à l'extrémité, elle se rendit devant qu'ils eussent nouvelle l'une de l'autre. Le Roi passa alors au travers de l'Ile pour aler à Marsin, & le surprit tellement qu'il ne songea qu'à la retraite. Neanmoins comme le Roi n'avoit marché qu'avec un détachement, il étoit en état non seulement de se défendre, mais encore de faire quelque coup qui eût pu reparer une campagne si desavantageuse: mais croiant avoir toute l'armée sur les bras, il lâcha le pié, dont son arriere-garde eut beaucoup à soufrir. La foiblesse où étoient les Espagnols, donna beaucoup à penser aux puissances qui n'aimoient pas des voisins comme les François. Les Holandois sur tout à qui la chose touchoit encore de plus prés qu'aux autres, en furent alarmez, & n'aiant pu obliger le Roi par leurs prieres à laisser les Espagnols en paix, ils résolurent d'y emploier les armes, puis qu'il n'y avoit que ce moien-là pour assurer leur repos. Pour

cet

cet éfet ils firent un traité avec l'Angleterre & la Suede, par lequel ces trois puissances s'unirent ensemble pour sauver la Flandres, qui couroit grand risque sans leur secours. Cependant comme elles avoient interêt les unes autant que les autres de ne pas faire la guerre, elles se mirent seulement en état de se faire craindre; aprés avoir fait un armement considerable, elles firent savoir au Roi qu'elles se declareroient contre qui ne voudroit pas faire la paix. Quoi que ce terme fut un peu moins rude qu'un autre dont elles auroient pu se servir, le Roi n'en eut pas moins de ressentiment contre les Holandois, à qui il imputoit plus qu'aux autres les obstacles qui naissoient à ses entrepriſes: neanmoins comme aprés une declaration si formelle c'étoit à lui à prendre son parti, il promit de mettre les armes bas, si les Espagnols pour récompense de ses pretentions, lui vouloient laisser ses conquêtes. Ces ofres parurent rudes aux Espagnols, qui publioient que ces pretentions n'étoient qu'imaginaires; mais les autres puissances aiant leurs raisons, comme je viens de dire, de terminer les choses par la douceur, ces propositions du Roi furent mises en deliberation, & l'on s'assembla à Aix-la-Chapelle, où les Espagnols trainant à leur ordinaire les afaires en longueur, donnerent le temps au Roi de faire dés nouvelles conquêtes; il prit la Franche-Comté en huit jours, non pas à la verité par la force de ses armes, mais par la trahison du Gouverneur, qui la lui avoit venduë avant qu'il sortit de Paris. Le Marquis de Louvois, qui, comme j'ai dit ci-devant, ne pouvoit suporter la faveur de Mr. de Turenne, emploia le Prince de Condé à cette conquête, afin qu'en lui substituant un Capitaine si fameux, le Roi perdit insensiblement l'estime qu'il avoit pour lui. La perte de la Comté étonna non seulement les Espagnols, mais encore l'assemblée d'Aix-la-Chapelle, tellement que

pour

arrêter le cours d'une bonne fortune, les uns & les autres se déterminerent à la fin d'acorder au Roi ce qu'il avoit demandé ; mais il vouloit qu'on comprit dans les conquêtes celle qu'il venoit de faire, dont personne n'aiant garde de tomber d'acord, on crut que les choses alloient se porter à l'extrémité, d'autant plus que chacun faisoit des preparatifs pour la guerre. Neanmoins le Roi faisant reflexion que c'étoit s'exposer à d'étranges suites, lui qui n'avoit aucuns vaisseaux pour resister aux Anglois & aux Holandois qui étoient extrémement puissans sur mer, il aima mieux rendre la Comté, que de s'exposer à une guerre, dont le succés auroit été si incertain. Il n'est pas concevable combien le Roi témoigna de confiance au Vicomte de Turenne dans tous ces pourparlers de paix & de guerre; & si ce n'est que l'interêt de l'Etat vouloit absolument qu'on preferât l'un à l'autre, je dirois que la jalousie qu'en conçût le Marquis de Louvois, aplanit bien des obstacles qui se seroient presentez sans cela. Quoi qu'il en soit, jamais courtisan ne parut si moderé dans sa faveur que fit le Vicomte de Turenne, il ne demanda pas au Roi la moindre grace ni pour lui ni pour les siens, ce qui plut beaucoup au Roi, qui lui ofrit encore plusieurs fois la charge de Connêtable, aux conditions qu'il lui avoit proposées. Mais il étoit de la gloire de ce grand Capitaine de ne pas changer de religion dans un temps où l'on eût pu croire que c'eût été par interêt ; aussi quoi qu'un de ses neveux, qui avoit obtenu de Rome le chapeau de Cardinal, eût déja commencé à bien ébranler son esprit, il ne voulut point faire un si grand pas dans un temps où la moindre démarche eût été suspecte ; il lui restoit toujours neanmoins un certain scrupule qui lui faisoit aprehender de franchir ce saut : mais les Peres de l'Oratoire, avec qui il avoit des conferences secretes aux Celestins, aiant trouvé moien d'achever de le persuader, il declara enfin son dessein, qui

rejouit autant le Roi qu'il afligea les Protestans. Mais il étoit impossible qu'un Prince qui savoit mieux manier l'épée, que se demêler de tant de choses qui n'étoient pas de son usage, put resister à tant d'habiles gens qu'on lui avoit mis en tête. Cependant comme il aprehendoit toujours qu'on ne dit que ce ne fut l'interêt qui le lui eût fait faire, il refusa toutes les graces que le Roi lui ofrit; ce qui donna de l'admiration non seulement à ceux dont il venoit d'embrasser le parti, mais à ceux mêmes qu'il venoit de quiter. Les Peres de l'Oratoire, qui avoient contribué le plus à un si grand changement, eurent aprés cela le plus de part aux afaires de sa conscience: mais quoi que leur parti fut entierement oposé à celui des Jesuites, il ne laissa pas de suivre le Pere Mascaron, dont les Sermons lui plaisoient par dessus tous les autres, à cause de son éloquence, & d'une grace toute particuliere qu'il avoit dans la chaire. Il passa ainsi trois ou quatre ans dans les exercices de pieté, sans être troublé par des mouvemens de guerre, dont le Roiaume se trouvoit exempt. Mais le Roi qui avoit sur le cœur ce que les Holandois lui avoient fait, aiant trouvé moien de les desunir d'avec le Roi d'Angleterre & le Roi de Suede, porta le premier à leur faire la guerre par mer, aprés lui avoir promis de la leur declarer par terre. Comme entre les Souverains on ne manque jamais de pretexte pour rompre quand on veut, ces deux Rois en trouverent bientôt pour se brouiller avec cette Republique; mais avec tout cela ils auroient peut-être eû beaucoup de peine à venir à bout de leurs desseins, si elle n'avoit été divisée en elle-même par des diferens interêts qui y regnoient. Il y avoit trois partis, dont le Prince d'Orange étoit chef de l'un, Jean de With de l'autre, & le troisiéme n'en avoit point ni même n'en vouloit point avoir, parce qu'il croioit que c'étoit déroger à la dignité de la Republique que d'en reconnoître

un-

un. Le premier avoit pour objet de rendre le Prince d'Orange auſſi puiſſant que l'avoient été ſes predeceſſeurs. Le ſecond vouloit l'exclure de toutes ſortes d'emplois pour s'établir ſur ſes ruines, & le troiſiéme ne vouloit ni l'élevation des uns ni celle des autres, parce que, comme je viens de dire, il s'imaginoit que la Republique aprés s'être renduë ſi floriſſante par elle-même, n'avoit beſoin ni du Prince d'Orange ni de With pour ſe conſerver dans la ſplendeur où elle étoit. Cependant quand les deux Rois vinrent à declarer la guerre, ce troiſiéme parti vit bien que c'étoit une neceſſité d'avoir un chef pour opoſer à des énemis ſi dangereux, tellement que la choſe ne roulant plus qu'entre le Prince d'Orange & de With, toutes les Provinces ſe trouverent comme partagées entre l'un & l'autre : mais la plûpart ſe reſſouvenant encore des grandes actions des predeceſſeurs de ce Prince, à qui, comme je croi déja avoir dit, étoit duë leur liberté, ils ſe laiſſerent inſenſiblement aler au deſir de le voir à leur tête, & il fut enfin, nonobſtant tous les obſtacles que de With y aportoit, proclamé Capitaine General de l'Etat. Ce Prince, quoi que ſans experience à cauſe de ſa grande jeuneſſe, ne laiſſa pas de donner tous les ordres neceſſaires pour ſe bien défendre, & s'il en eût été cru on auroit abandonné bien des places, où l'on retenoit inutilement quantité de garniſons : mais n'en aiant pas été le maître, il ſe vit General ſans armée ; car bien loin qu'il y eut des troupes ſufiſament pour en mettre une en campagne, il s'en faloit encore beaucoup qu'il n'y en eut aſſez pour garnir toutes les villes qu'on pretendoit conſerver. Le Roi trouvant une ſi grande facilité à ſes deſſeins, entra dans le cœur du païs par le moien de l'Electeur de Cologne, qui avoit auſſi declaré la guerre aux Holandois ; & l'Evêque de Munſter les ataquant d'un autre côté, la Republique ſe trouva fort embarraſſée. Le Roi qui avoit

fait

fait des preparatifs extraordinaires pour cette guerre, avoit donné de l'emploi au Prince de Condé. Ce Prince prit les devans avec une armée de trente cinq mille hommes, & le Roi le suivit à cinq ou six lieuës de distance avec des troupes aussi nombreuses. Il voulut que le Vicomte de Turenne ne le quitât point, car aiant à s'avancer bien avant dans le païs énemi, il étoit bien-aise d'avoir une personne comme lui, qui eut assez d'experience pour le tirer de peril. En éfet, il pouvoit arriver des choses qui l'eussent pu embarrasser; il aloit s'engager entre des puissances qui lui devoient être extrémement suspectes, joint à cela qu'il laissoit Maestricht derriere lui, qui lui devoit donner une furieuse inquietude, car les énemis y avoient jetté une si grosse garnison, qu'il y avoit bien des armées qui n'étoient pas plus considerables, & les choses pouvoient se tourner d'une maniere que la retraite eût été dificile. Pour remedier à cela, il eût été necessaire d'ataquer cette place; mais le Roi craignât ou qu'elle ne l'arrêtât trop long-temps, ou qu'il n'y perdit une partie de son armée, il s'aprocha du Rhin, où il ne devoit pas trouver tant de resistance. Les Espagnols qui observoient toutes ses demarches, n'y prenant gueres moins d'interêt que les Holandois mêmes, eurent encore lieu d'augmenter leur jalousie par les mauvais traitemens où ils se virent exposez: car le Roi n'aiant pu faire cette marche sans passer par dessus leurs terres, elles furent ravagées, quelque ordre qu'il tâchât d'y aporter. Cependant comme il les faisoit rembourser des fourages que son armée prenoit, ce ne leur auroit pas été un sujet de rompre, si ses conquêtes n'eussent augmenté leurs defiances; ils lui firent neanmoins en passant tous les honneurs qui étoient dûs à un grand Roi, le Gouverneur des Païs-bas l'envoia complimenter, & ceux qui commandoient dans les places, firent tirer le canon lors qu'il vint à passer devant. Cependant ce n'étoit pas eux seu-

le

lement qui avoient les yeux tournez sur cette expedition, toute l'Alemagne, qui savoit le Roi puissamment armé, trembloit, s'il faut ainsi dire, qu'il ne portât ses armes au de-là du Rhin, où il lui voioit des aliances considerables; car le Roi de Suede, quoi qu'il s'ofrît déja à être mediateur entre les Holandois & lui, étoit son pensionnaire, aussi-bien que l'Electeur de Cologne, le Palatin, le Duc de Neufbourg & l'Evêque de Munster; & tout ce procedé faisoit aprehender qu'il n'eut des visées toutes autres, que celles qui paroissoient aux yeux du commun. Chacun tâchoit donc à se precautionner en faisant des levées. Mais les premiers exploits du Roi donnerent bien une autre aprehension, en quatre jours de temps il prit Orsoy & Rhimbergue, pendant que le Prince de Condé & le Vicomte de Turenne reduisirent Wesel & Burik. Ces conquêtes étonnerent autant les énemis, qu'elles animerent le Roi à en faire des nouvelles: mais ne se pouvant passer, s'il faut ainsi dire du Vicomte de Turenne, il le fit revenir auprés de lui, & aprés avoir passé le Rhin à Wesel, il marcha sur les voies du Prince de Condé qui s'étoit acheminé contre la ville de Rées. La garnison sachant que Wesel qui étoit une place tout autrement forte s'étoit rendue, députa au même temps au Prince de Condé pour avoir quelque composition favorable: mais ce Prince qui lui auroit plutôt acordé quelque grace, si elle eût fait une resistance raisonnable, ne la voulut recevoir que prisonniere de guerre, non plus que celle d'Emerik, qu'il fut ataquer en-suite. La garnison de Wesel, d'Orsoy & de Burik n'avoit pas eu un meilleur traitement, & il n'y eut que celle de Rhimbergue qui fut distinguée, non pas toutefois en consideration de sa bravoure, mais parce qu'elle n'avoit pas arrêté le Roi qui avoit dessein de percer plus avant dans le païs. Beaucoup d'autres places se rendirent encore sans coup ferir, & même sans atendre la personne du Roi ou celle du Prince

de

de Condé, car la fraieur étoit si grande, que chacun croioit gagner beaucoup que d'être le premier à rechercher les bonnes graces du vainqueur. Par ce moien le Roi se rendit maître de tout ce qui n'étoit pas à couvert des rivieres : mais comme le Rhin par le moien de deux branches qu'il fait, enferme une bonne partie du païs, il se crut au bout de ses conquêtes, ou du moins qu'elles lui couteroient plus cher qu'elles n'avoient fait jusques-là. Il consulta là-dessus le Vicomte de Turenne, qui ne fut pas d'avis d'entreprendre de forcer l'Issel, l'une de ces deux branches, sur le bord duquel les énemis s'étoient retranchez. Cependant pour leur faire acroire qu'on marchoit droit à eux, il fit trouver bon au Roi de prendre ce chemin : mais au même temps le Roi manda au Prince de Condé de s'informer où l'on pourroit passer le Rhin avec moins de peril, afin qu'il put prendre les énemis par derriere. Le Prince d'Orange qui prenoit garde à tout s'étant douté de ce dessein, envoia Mombas vers le château du Tholhuys, où le Prince de Condé avoit fait sonder le passage : mais Mombas aiant abandonné son poste par inteligence ou par lâcheté, il falut envoier un autre à sa place, car on n'osoit encore abandonner l'Issel à cause du voisinage de l'armée énemie, qui témoignoit toujours vouloir entrer par là dans le cœur du païs. En éfet le Roi voltigeoit à droit & à gauche, comme s'il n'eût pas eû d'autre dessein : mais tout d'un coup il partit avec sa Maison pour se rendre à l'armée du Prince de Condé, & aiant marché toute la nuit, il arriva sur le bord du Rhin au même endroit où le Prince de Condé avoit fait sonder le passage. Wurts y étoit pour le défendre ; & avoit avec lui quelque infanterie & quelque cavalerie : mais au lieu d'aler au devant des énemis, il les regarda passer un à un, croiant peut-être qu'ils n'auroient jamais la hardiesse de passer devant lui, ou qu'il les déferoit aisément, quand

quand ils seroient passez, à cause qu'il les ataqueroit en si petit nombre qu'il voudroit. Mais si le mépris que le regiment des Cuirassiers avoit fait de la mort, en passant un fleuve si large & si rapide, & où plusieurs de ce corps s'étoient neiez, avoit eû dequoi surprendre Wurts, il le fut bien davantage, quand s'étant voulu oposer à lui, il le vit venir l'épée à la main, quoi qu'il n'y eut encore que la tête de passée. On ne sçauroit dire que le choc fut grand ni opiniatré, puis que les troupes de Wurts lâcherent le pié sitôt qu'elles eurent fait la premiere décharge; & ce succés aiant donné courage à ceux qui étoient encore dans l'eau, ils se hâterent de joindre leurs compagnons, qui aprés avoir ainsi chassé les ênemis, s'étoient arrêtez sur le bord pour les atendre. Le Prince de Condé qui se vouloit rendre considerable au Roi par le succés de cette action, qui le regardoit particulierement, à cause que c'étoit lui qui s'en étoit mêlé, passa aussi le fleuve avec le Duc d'Anguien son fils, & le Duc de Longueville son neveu; & comme celui-ci avoit fait la debauche au camp du Prince de Condé, où le Roi s'étoit arrêté en venant, les fumées du vin qui n'étoient pas encore dissipées lui firent faire une faute, qui fut cause de sa mort & de celle de plusieurs personnes de qualité: car au lieu de suivre le Prince de Condé qui s'avançoit vers quelque infanterie qui étoit retranchée en deçà du château du Tholhuys, & qui ne demandoit qu'à être assurée qu'on lui feroit bon quartier pour mettre les armes bas, il fut l'insulter lui seul jusques dans ses retranchemens, ce qui fut cause qu'elle fit une decharge sur lui, & sur le Prince de Condé, qui se doutant de son imprudence s'étoit avancé pour prévenir son neveu: mais n'étant pas arrivé assez à temps, il eut le regret de le voir tomber mort à ses yeux, aussi bien que plusieurs personnes de condition

qui

qui s'étoient rangés au tour de lui. Cependant comme le feu ne discontinuoit point, il fut aussi blessé à la main, ce qui l'échaufa tellement, qu'au lieu des promesses qu'il faisoit auparavant aux énemis de leur donner bon quartier, il les fit tous passer au fil de l'épée. Cependant le Roi qui étoit resté de l'autre côté du Rhin, pressoit ses troupes de passer le plus diligemment qu'il leur seroit possible, & cela fut cause qu'on se jetta dans l'eau en escadron: mais quoi qu'il parut que ce fut faire un plus grand mépris de la mort, on ne hazarda pas tant neanmoins que les autres avoient fait, parce que le grand nombre de chevaux rompoient le fil de l'eau, joint à cela qu'ils s'animoient les uns pour les autres. Ainsi une si grande partie de l'armée aiant déja passé, le Roi fit jetter un pont sur le Rhin, qui fut cependant fort inutile, car à peine le Roi étoit-il au delà du fleuve, qu'il aprit que les énemis abandonnoient l'Yssel depeur qu'il ne les prit par derriere. Sur cet avis il rebroussa chemin, & au même temps il manda au Vicomte de Turenne le succés de cette journée, laquelle auroit été une des plus glorieuses de sa vie sans l'imprudence du Duc de Longueville, qui avoit fait perir avec lui quantité de braves gens. Le Vicomte de Turenne reçût cette nouvelle avec une joie inconcevable, & l'aiant divulguée aux troupes qui étoient demeurées avec lui, chacun eut regret de ne s'être pas trouvé à une action qui devoit faire tant de bruit dans le monde. En efet, il n'étoit pas fort ordinaire de voir passer un fleuve comme le Rhin en presence des énemis; aussi peut-on dire qu'il y eut beaucoup de leur faute, car s'ils avoient voulu s'avancer dans l'eau lors qu'on ne passoit encore qu'un à un, il est sans dificulté qu'on auroit été obligé de se retirer: il est encore constant que ce fut de là d'où provint le desordre où se trouva la Republique, car le Roi auroit songé à deux fois avant que d'entre-

treprendre de passer l'Yssel, ce que l'on croioit bien plus dangereux qu'il n'étoit, car on avoit assuré au Roi que la riviere n'étoit pas guéable, que l'entrée & la sortie étoient dificiles; car l'année étoit si seche qu'il n'y avoit presque point d'eau dans les rivieres. Cependant quand on vint à passer on n'en trouva gueres plus d'un pié & demi.

Le Prince d'Orange se retira vers Utrecht; mais la fraieur de cette ville étoit si grande que sa presence ne la put rassurer. Ainsi quoi qu'elle fut encore à couvert de plusieurs villes qui n'étoient point ataquées, elle envoia ses clefs au Roi qui avoit marché au siege de Doesbourg. Cependant le Prince de Condé étant beaucoup incommodé de sa blessure ne put reprendre le commandement de son armée, & il fut donné au Vicomte de Turenne, qui eut une longue conference avec le Roi & avec le Prince de Condé touchant l'état present des choses. Le Roi leur demanda leur avis, & ils lui dirent qu'il se méprendroit s'il tenoit la conduite qu'il avoit tenuë jusques là, c'est-à-dire s'il prétendoit conserver tant de places; qu'il voioit aussi-bien qu'eux que son armée diminuoit tous les jours par tant de garnisons; qu'il lui devoit sufire de conserver quelques passages, & qu'à moins que d'être toujours fort à la campagne, il verroit bientôt l'Alemagne se remuer, qui devoit être jalouse de ses conquêtes. Le Roi témoigna goûter leurs raisons; mais aiant parlé au Marquis de Louvois, qui s'aquerôit tous les jours de plus en plus du credit sur son esprit, il oublia les consequences que ces deux Princes lui avoient fait remarquer; si bien que contre leur avis il resolut de suivre celui de ce Ministre, qui étoit de garder toutes les conquêtes qu'il pouroit faire. On ne sauroit dire au vrai quel étoit le dessein du Marquis de Louvois en faisant cela, si ce n'est qu'il croioit reduire les Holandois

landois si bas, qu'ils seroient obligez de se soumettre à toutes sortes de conditions avant que de pouvoir esperer du secours. Ainsi comme il croioit que les conquêtes du Roi lui demeureroient, il n'en vouloit abandonner aucune; il pouvoit avoir encore une autre raison, c'est que comme il avoit inteligence avec le Prince de Lokowits premier Ministre de l'Empereur, il se fioit aux promesses qu'il lui faisoit de porter son Maître à entretenir la paix. Quoi qu'il en soit, en aiant été cru preferablement au Prince de Condé & au Vicomte de Turenne, le Roi se trouva avec six ou sept mille hommes peu de jours aprés, quoi qu'il fut entré en campagne à la tête d'une armée si florissante. Celle du Vicomte de Turenne ne fut gueres aussi plus nombreuse au bout de quelques jours, car aprés avoir pris Arnhem, il reduisit encore huit ou dix places, dans lesquelles il fut obligé de faire entrer garnison. Cependant quoi que parmi celles-là il y en eut beaucoup de fortes, pas une ne fit une resistance raisonnable, si ce n'est celle de Nimegue qui le retint sept ou huit jours; ce n'est pas qu'il ne l'eût prise en moins de temps s'il eût voulu, mais il ne vouloit point prodiguer ses soldats, comme on faisoit dans l'armée du Roi, où l'on faisoit porter la fascine & monter la garde en plein jour, comme si la vie de tant de braves gens n'eût pas été une chose à conserver avec beaucoup de soin. Mais le Marquis de Louvois disoit qu'il perissoit plus de soldats par les fatigues qu'en les exposant ainsi quelquefois, que cela étoit necessaire particulierement aux sieges, où le moindre retardement étoit d'une si grande consequence, qu'il n'y avoit plus de moien d'y aporter du remede; c'est pourquoi pour avancer les choses on ne prenoit plus garde à ouvrir la tranchée à une distance raisonnable, mais on l'ouvroit si prés qu'il y perissoit beaucoup de mon-

monde. Cela n'empêcha pas neanmoins que le Roi ne poussât ses conquêtes jusqu'aux portes d'Amsterdam : mais le Marquis de Rochefort qui commandoit de ce côté-là aiant manqué Muideim, dont il auroit pû se rendre maître sans coup ferir ; les énemis qui avoient fait quelques fautes de leur côté, y remédierent aprés qu'ils se fussent delivrez de With, lequel étoit devenu suspect à plusieurs, & principalement à la populace, par les mains de qui il perit. Cependant le Roi, qui s'étoit arrêté aux portes d'Utrecht sous esperance de la paix que les Etats lui avoient fait proposer, n'aiant pû obtenir ce qu'il demandoit, s'aperçût bien de la faute qu'il avoit faite de n'avoir pas crû le Prince de Condé & le Vicomte de Turenne ; car s'il se fut avancé du côté d'Amsterdam à la tête d'une puissante armée, cette ville qui chanceloit déja n'auroit jamais osé prendre des resolutions vigoureuses : mais ne lui voiant plus que six ou sept mille hommes, elle eut le temps de respirer, & luy de son côté n'osa s'engager plus avant avec un si petit nombre. Mais le plus grand malheur qui lui arriva de cette bévûë, fut que le Marquis de Brandebourg gagné par l'argent des Holandois se mit en campagne à la tête de vint cinq mille hommes, ce qui commença à faire remuer toute l'Alemagne, d'autant plus que l'Empereur étoit aussi sur le point de se declarer : mais le Prince de Lokowits aiant differé de faire executer ses ordres, la campagne se passa sans qu'il se fit rien de considerable, ce qui étant venu à la connoissance de l'Empereur, il fit arrêter ce Ministre, & le priva de sa faveur. La marche du Marquis de Brandebourg produisit neanmoins cet éfet, que le Roi s'en retourna aprés avoir tâché de surprendre Bolduc, où il n'y avoit qu'une simple garnison ; mais étant venu à pleuvoir deux ou trois jours de suite, la ville fut garantie

par sa situation, qui dans ces sortes de temps le rend imprenable : car comme elle est assise dans un endroit fort bas, & qu'elle est toute environnée de marais, l'eau se répandit bien-tôt à l'entour, & même il y en vint jusqu'à Boxtel qui est à deux lieües de là, où le Roi avoit établi son quartier. Aiant donc bien reconnu qu'il n'y avoit rien à faire pour lui de ce côté-là, il reprit le chemin de France, aprés avoir donné ordre au Vicomte du Turenne de raſſembler le plus de troupes qu'il pourroit, pour marcher contre le Marquis de Brandebourg qui s'avançoit à grandes journées. Le Vicomte de Turenne ne voulut point le faire reſſouvenir qu'il n'avoit tenu qu'à lui de prevenir cet accident; mais aiant vû le Prince de Condé qui s'étoit fait porter à Arnhem, il prit des meſures avec lui pour détourner le Roi d'avoir tant de confiance en ſon Miniſtre, qui avoit à la verité beaucoup d'eſprit, mais qui n'avoit pas encore aſſez d'experience pour regler toutes choſes à ſa fantaiſie. Monſieur le Tellier aiant eû vent de ce qui ſe paſſoit, & craignant que cela n'arrêtat la fortune de ſon fils, trouva moien de gagner le Prince de Condé, par les promeſſes qu'il luy fit que le Roi ne ſe ſerviroit plus que de lui dans les expeditions les plus conſiderables, & comme ce Prince avoit une ſecrette jalouſie de la confiance que le Roi prenoit au Vicomte de Turenne, il ne ſe mit pas beaucoup en peine de lui tenir la parole qu'il lui avoit donnée. Cependant le Roi étoit en grande inquietude de ce qui arriveroit au de là du Rhin, où le Vicomte de Turenne s'étoit avancé avec douze mille hommes, car il avoit trouvé plus à propos d'aller au devant du Marquis de Brandebourg, que de lui donner le temps de groſſir encore ſon armée; neanmoins comme il n'étoit pas en état avec ſi peu de monde de hazarder une bataille, le Roi lui envoia quatre mille hommes de renfort.

Le

Le Marquis de Brandebourg en avoit beaucoup davantage, comme j'ai déja dit, mais comme le Vicomte de Turenne n'avoit que des troupes choisies, il s'aprocha de lui résolu de lui livrer le combat. Le Marquis de Brandebourg qui craignoit dans ces commencemens que la furie Françoise, qui est extrémement dangereuse, ne lui fit recevoir quelque échec, crut à propos de se couvrir de quelque riviere; c'est pourquoi il repassa le Weser, & aiant jetté quelque monde dans Unna & dans quelques autres petites villes qui étoient sur le passage du Vicomte de Turenne, il atendit à prendre d'autres resolutions sur la marche que prendroit l'ennemi. Il y en auroit eû beaucoup, qui à la place du Vicomte de Turenne se seroient contez d'avoir chassé le Marquis de Brandebourg jusqu'au delà du Weser, mais aiant eû avis qu'il se faisoit divers mouvemens dans l'Empire en faveur des Holandois, il crut devoir prevenir des suites, qui pouvoient devenir fâcheuses s'il ne trouvoit moien de les arrêter, & comme il sembloit que cela dépendit du succez qu'il auroit contre le Marquis de Brandebourg, il passa le Weser après s'être assuré des villes où il avoit laissé garnison: elles se firent batre un jour ou deux; mais la bréche étant faite elles ouvrirent leurs portes. Le Marquis de Brandebourg n'eût pas plutôt avis qu'il passoit la riviere, qu'il se trouva dans un grand embaras, car il lui sembloit d'un côté qu'il y aloit de sa reputation de lâcher ainsi le pié devant une armée plus foible que la sienne, & de l'autre il voioit mille inconveniens s'il venoit à prendre le combat; mais sa seureté lui paroissant preferable à toutes choses, il reprit le chemin de ses Etats, esperant que le Vicomte de Turenne se retireroit aussi, sur ce qu'il n'auroit plus rien à craindre ni pour lui ni pour les aliez de la Couronne. Le Vicomte de Turenne qui

avoit fatigué son armée par une longue marche, resolut alors de lui donner quelque repos, mais à peine lui laissa-t-il trois ou quatre jours de relâche, qu'il poursuivit le Marquis de Brandebourg, qui avoit laissé quelques troupes à la garde des passages. Ces passages aiant été forcez, il mit ses gens en quartier d'hiver dans la Comté de la Mark, ce qui surprit extrémement le Marquis de Brandebourg, qui au lieu de prendre les siens dans le pais énemi comme il s'y étoit atendu, voioit ses Etats desolez aussi-bien par ses propres troupes que par celles du Vicomte de Turenne. Car quoi qu'il possedât un païs d'une assez grande étenduë pour les loger, comme il avoit été obligé de les mettre toutes ensemble depeur que le Vicomte de Turenne ne perçât plus avant, elles fouloient extrémement les lieux qu'elles ocupoient, & ceux qu'elles n'ocupoient pas étoient chargez de beaucoup de subsides pour subvenir aux necessitez presentes. Cependant l'armée du Vicomte de Turenne avoit toutes choses en abondance, ce qui luy faisoit oublier les maux qu'elle avoit eûs dans une marche si longue & si penible. En éfet elle avoit été obligée quelquefois de faire huit ou neuf lieües d'Alemagne, tellement que la cavalerie & l'infanterie s'en trouvoient également ruïnées: mais le Vicomte de Turenne s'apliquant entierement à reparer l'une & l'autre, il y emploia non seulement tout ce qu'il pût tirer du païs énemi, mais encore tout ce qu'il avoit d'argent contant, sans se soucier de ce qu'il deviendroit ni lui ni sa maison. Les Oficiers, peu acoûtumez à servir sous des Generaux qui lui ressemblassent, étoient tout étonnez de le voir si desintereſſé, car il donnoit quelquefois à un regiment un quartier dont il eût pû retirer vint mille écus, mais cela sans acception de personne, car le seul merite tenoit lieu de faveur chez lui: il disoit

pour

pourtant quelquefois, qu'il faloit avoir quelque égard à ceux qui n'étoient pas riches, car il n'étoit pas de l'humeur du Marquis de Louvois, qui croioit que quand un homme avoit du bien, il étoit obligé de le manger au service du Roi. Il leur procuroit donc des avantages aussi bien qu'aux autres, quand il étoit en état de le faire, & toute la diference qu'il y mettoit, c'est que les pauvres passoient toûjours devant eux quand il s'agissoit de leur faire du bien. Ce que le Vicomte de Turenne venoit d'executer contre le Marquis de Brandebourg surprit également les amis & les énemis. Ceux qui nous vouloient du mal tâcherent de porter cet Electeur à prendre patience; mais les autres lui remontrant que dans le comble de fortune où nous étions, il risquoit beaucoup de prendre parti contre nous, enfin ils le disposerent à mettre les armes bas. Beauveau Despense, qui s'étoit retiré auprés de lui il y avoit déja quelques années, seconda merveilleusement bien ce dessein; & comme il étoit ami du Vicomte de Turenne, il s'entremit de quelque accommodement. L'Electeur demandoit qu'on retirât nos troupes de dessus ses terres, qu'on lui rendit Wesel, & quelques autres places qui étoient des dépendances du Duché de Cleves, qui lui apartenoit, & promettoit moiennant cela d'abandonner les Holandois: mais comme il y avoit peu de sureté à ses promesses, & que d'ailleurs on étoit bien-aise de le faire repentir de ce qu'il avoit fait, on traina les choses en longueur sous divers pretextes, pendant quoi on acheva de ruïner la Comté de la Mark. L'Electeur se plaignoit de ce procedé, & sembloit desirer la paix: mais comme on savoit qu'il entretenoit commerce avec l'Empereur, on lui demandoit des asurances qu'il ne pouvoit donner, jusqu'à ce qu'enfin le Duc de Neufbourg, qui s'entremettoit aussi du traité, promit qu'il l'executeroit de bonne foi.

Toutes ces longueurs aiant ainsi donné le temps à nos troupes de se remettre, on convint de sortir de son païs, & de lui acorder ce qu'il demandoit, sous les conditions neanmoins qu'il se reserva de reprendre les armes en cas qu'il y alât du salut de l'Empire, qui lui avoit servi de pretexte pour ce qu'il avoit fait. Cet accommodement, que les Holandois & leurs aliez avoient tâché de traverser autant qu'il leur avoit été possible, eut dequoi surprendre les uns & les autres, d'autant plus que le Duc de Luxembourg, qui avoit été envoié du côté d'Utrecht à la place du Marquis de Rochefort, avoit étendu nos conquêtes par la prise de Woerde & de quelques autres villes de la Province de Holande. Les énemis pour conserver le reste avoient été obligez de lâcher les écluses, qui étoit un terrible remede, & s'étant mis en quelque sorte de sureté par là, le Prince d'Orange forma une armée de quinze ou seize mille hommes, à laquelle se joignirent quatre mille Espagnols que lui envoia le Gouverneur des Païs-bas; car enfin s'ils avoient été si circonspects jusques-là à se declarer, ce n'étoit que la crainte qui les avoit retenus, & non pas le desir d'entretenir la paix. Le Prince d'Orange, qui ne manquoit pas de cœur, se voiant en état de pouvoir entreprendre quelque chose, ce qu'il n'avoit pu faire encore depuis le commencement de la guerre, resolut d'ataquer quelque place, & aiant feint de vouloir assieger Naerden, il embaraſſa le Duc de Luxembourg, qui acourut incontinent de ce côté-là: mais le Prince d'Orange aiant tourné tout d'un coup du côté de Woerde, il y mit le siege; & designa deux forts à la tête des digues, par lesquelles le Duc de Luxembourg pouvoit venir à lui: il ne perdit pas un moment de temps pour mettre ces forts en état, de même que pour faire batre vivement la ville, & ne se donnant du repos ni jour ni nuit, il sembloit que son courage

secon-

secondé par l'assiete des lieux le mettoit en état de ne rien craindre, quand il sut que le Duc de Luxembourg, nonobstant mille raisons qui le devoient détourner de son dessein, ne laissoit pas de marcher contre lui. En éfet comme le Prince d'Orange avoit caché adroitement son entreprise, il n'avoit eû le temps que d'assembler trois mille hommes, ce qui étoit peu de chose pour aler ataquer une armée considerable, joint à cela qu'il ne pouvoit s'avancer que sur la digue, à la tête de laquelle, comme je viens de dire, on avoit élevé deux forts, dans lesquels il y avoit du canon. Cependant comme le Duc de Luxembourg avoit envoié le Marquis de Genlis Maréchal de camp pour lui amener du secours, il persista toujours dans son dessein, & marcha droit à Camprict, où il craignoit qu'on n'eut rompu le pont: mais les énemis n'y aiant pas pensé, soit qu'ils eussent eû trop d'afaires, ou qu'ils eussent cru que cela étoit inutile, il fit passer ses gens dessus, & aiant fait alte pour atendre le Marquis de Genlis, il fut tout étonné de n'en point avoir de nouvelles. Comme il craignoit de s'engager mal à propos, il tint conseil de guerre avec les Colonels & les principaux Officiers de son détachement, & la plûpart qui étoient jeunes, & qui avoient plus de courage que d'experience, aiant été d'avis de ne pas laisser de marcher, il continua son chemin, jusqu'à ce qu'étant arrivé assez prés des énemis, il fit sonder l'inondation qui étoit à côté de la digue; car pour aler à l'ataque d'une maison où les énemis avoient logé de l'infanterie, & d'où l'on eût pris ses gens en flanc lors qu'ils auroient marché contre le premier fort, il faloit entrer dedans de necessité, n'y aiant point d'autre passage. L'eau ne se trouva que de trois piés de haut ou environ. Ainsi le

Duc de Luxembourg s'y jetta le premier, aprés avoir ordonné à une partie de ses gens de s'avancer contre le fort. Le Duc de Luxembourg fit merveilles de sa personne aussi-bien que ceux qui le suivoient, & aiant emporté la maison nonobstant une forte resistance, il facilita aux siens l'attaque du fort qui étoit precedé d'un moulin, autour duquel on avoit élevé quelques retranchemens. Les nôtres s'en étant aprochez les forcerent avec assez de facilité, tellement que ceux qui étoient dans le fort trembloient déja, s'il faut ainsi dire, de la crainte d'un pareil succés, quand l'imprudence de nos gens leur rendit le courage: au lieu de se servir de l'obscurité, qui avoit jusques-là favorisé leur entreprise, ils mirent le feu dans ce moulin, ce qui donna tellement visée aux énemis, qu'avec du canon qu'ils chargerent à cartouches ils tuerent en un moment plus de deux cens hommes. Les afaires commencerent donc à changer de face, les nôtres reculerent au lieu d'avancer, & si le Duc de Luxembourg ne leur eût redonné du courage par sa presence, tout étoit perdu sans difficulté; mais comme il étoit fort brave il s'exposa tout le premier, & nos soldats qui auroient eû honte de ne pas suivre leur General, firent si bien que le fort fut emporté malgré tous les éforts que put faire Zuilesteim, oncle naturel du Prince d'Orange, qui fut tué en le défendant. Cette action où il y avoit peut-être eû plus de temerité que de conduite, aiant neanmoins si bien réüssi, les énemis abandonnerent non seulement l'autre fort, mais leverent encore le siege. Le Prince d'Orange retira son canon & son infanterie, & faisant ferme avec sa cavalerie, il mit l'un & l'autre en sureté. Mais le Duc de Luxembourg ne songea qu'à jetter du secours dans la ville, où étant entré lui-même,

me,

me, il s'aboucha avec le Comte de la Mark, qui en étoit Gouverneur, & qui avoit fait diverſes ſorties, dans leſquelles il avoit témoigné beaucoup de courage. Le Prince d'Orange ſuporta ce malheur avec une conſtance qui donna de l'admiration à tout le monde, & cherchant moins à s'excuſer par des paroles que par des actions, il reſolut de ſurprendre le Duc de Duras, qui étoit avec un camp volant du côté de Tongres. Pour cet éfet il publia qu'il avoit deſſein ſur cette place & ſur Maſeik, qui apartenoient à l'Electeur de Cologne, mais qu'il avoit remis entre nos mains pour faire le blocus de Maeſtricht. Comme l'une & l'autre incommodoient beaucoup cette ville, on crut aiſément ce qu'il publioit, ce qui obligea le Duc de Duras de mander Montal Gouverneur de Charleroi pour prendre garde à Tongres, pendant qu'il veilleroit d'un autre côté. Le Prince d'Orange pour rendre ſon deſſein plus vrai-ſemblable, fit à Maeſtricht un grand amas de peſles & d'autres inſtrumens propres à remuer la terre, & les Eſpagnols de leur côté, qui agiſſoient de concert avec lui, quoi qu'ils n'euſſent pas encore declaré la guerre, firent la même choſe à Namur, à Ruremonde & à Venlo : mais ſortant tout d'un coup de leurs garniſons, ils s'emparerent des paſſages par où le Duc de Duras pouvoit ſe retirer à Charleroi. Pendant que le Prince d'Orange s'aprocha de la Meuſe pour le couper, il eût été facile au Duc de Duras de s'enfermer dans Tongres ou dans Maſeik ; mais comme il ne le pouvoit faire ſans les afamer, il prit parti de ſe retirer du côté de Cologne, eſperant que le Prince d'Orange le laiſſeroit en repos, par la crainte qu'il auroit de manquer de vivres en le pourſuivant: mais ce Prince tenant ſa victoire aſſurée, paſſa la Meuſe aprés

s'être joint aux Espagnols, & le poursuivit si vivement qu'il l'obligea de traverser la Roer, sur les bords de laquelle il l'auroit défait, si les Espagnols qui avoient l'avant-garde, eussent voulu marcher aprés avoir aussi passé cette riviere; mais aiant été d'avis de s'arrêter jusqu'à ce que l'arriere-garde fut arrivée, cela donna le temps au Duc de Duras de se sauver; & comme il ruïnoit tout sur son passage, & que d'ailleurs les énemis commençoient à manquer de vivres, ils n'oserent s'engager plus avant, & repasserent la Roer. Ils prirent leur chemin le long de la Meuse, comme s'ils eussent été encore incertains sur quoi ils feroient tomber l'éfort de leurs armes: mais aiant passé cette riviere, ils firent mine d'en vouloir à Tongres, ce qui obligea Montal à se jetter dedans avec deux ou trois cens hommes. Le Prince d'Orange l'y sachant enfermé, envoia sept ou huit cens chevaux autour de la ville pour lui faire toujours croire la même chose: mais se rendant en diligence devant Charleroi, il affligea extrêmement Montal, qui étant rempli d'experience ne se pouvoit consoler d'avoir été ainsi atrapé par un jeune Prince, qui ne faisoit encore que son aprentissage dans le métier. Le Roi n'en fut pas moins étonné que Montal, & comme la chose étoit d'une grande consequence, il témoigna aux courtisans qu'ils lui feroient mieux leur cour en se rendant à l'armée, qu'en s'arrêtant comme ils faisoient auprés de lui. C'en fut assez pour faire partir chacun, tout le chemin de Paris jusqu'à Charleroi se trouva couvert de gens de condition, qui pour plaire au Roi marchoient au rendez-vous, sans avoir eû le temps de faire aucun équipage: d'un autre côté Montal resolu de perir ou de rentrer dans sa place, sortit de Tongres à la tête de cent cavaliers choisis, & aiant marché dans les bois, il se mêla parmi les énemis comme ils décendoient le Bivac; si bien qu'ils le prirent pour être de leur parti. Il con-

continua ainſi ſon chemin ſans être decouvert, juſqu'à ce que s'étant aproché de la ville, une garde avancée ſe défia de quelque choſe, ce qui obligea celui qui la commandoit d'aler au qui vive: mais n'aiant été ſuivi que d'une partie de ſon monde, le reſte n'aiant pas eû le temps de brider, Montal lui paſſa ſur le ventre, & arriva heureuſement dans la ville. Là ſans s'amuſer à recevoir les complimens de chacun qui le vouloit congratuler de ſon action, il ſe rendit ſur le rampart, où il fit faire un furieux feu, tant du canon que de l'infanterie; aprés cela il fit une ſortie où il eut quelque ſuccés, tellement que les énemis, qui s'étoient fondez principalement ſur ſon abſence, reſolurent de lever le ſiege, aiant avis d'ailleurs que le Maréchal d'Humieres amenoit un grand ſecours. Le Prince d'Orange parut plus ſenſible à ce malheur, qu'il n'avoit fait à celui qui lui étoit arrivé devant Woerde, il ſe retira plein de deſeſpoir: mais ne laiſſant pas pour cela d'aſſiſter la Republique de ſon bras & de ſa tête, il atira plus de compaſſion que de mépris, qui eſt une ſuite neanmoins preſque inévitable des malheureux ſuccés. Pendant que tout cela ſe paſſoit, le Roi d'Angleterre qui avoit mis une puiſſante armée en mer, à laquelle s'étoient joints pluſieurs vaiſſeaux François, avoit tenté de faire une décente en Holande: mais Ruiter, ſous le commandement de qui les Holandois avoient mis leur flotte, s'étoit ſi bien opoſé à tous ſes deſſeins, que n'en pouvant venir à bout, il manda au Duc d'Yorck qui commandoit ſes vaiſſeaux de livrer combat. Le ſuccés n'aiant pas répondu à ſes eſperances, les Anglois qui ne donnent pas volontiers leur argent, ſe laſſerent de celui, qu'on avoit levé ſur eux pour une guerre qui leur étoit ſi infructueuſe, joint à cela qu'ils ne pouvoient regarder ſans jalouſie toutes les conquêtes que nous avions faites. Ainſi beaucoup d'entr'eux commencerent à deſirer la paix, ce qui

embarrassa fort le Roi d'Angleterre, qui avoit ses raisons pour s'y opposer ; neanmoins comme il étoit obligé d'user d'une grande politique, il consentit de faire une treve ; & la fit proposer aux Hollandois : mais ceux-ci qui croioient jetter de la division dans son Etat, à cause des nouvelles impositions qu'il lui faudroit faire pour la campagne suivante, la refuserent obstinément, ce qui étonna même leurs aliez, qui s'imaginoient que dans l'état où étoient les choses, ils eussent eû plus davantage à l'un qu'à l'autre. Le Roi d'Angleterre qui étoit peut-être bien-aise dans son ame qu'ils eussent fait ce choix, ne songea plus qu'à convoquer son Parlement, dont le consentement lui étoit necessaire pour tirer de son peuple le secours qu'il lui faloit pour la continuation de la guerre. Beaucoup de Membres gagnez par les artifices des seditieux partirent de leur maison avec des sentimens bien opposez à ceux du Roi d'Angleterre : mais ce Prince aiant gagné les principaux, toutes choses s'y passerent selon sa volonté. Cependant le Duc d'Yorck rebuté des mauvais succez qu'il avoit eûs pendant la campagne precedente, refusa de prendre le commandement de la flotte, & le Roi d'Angleterre l'offrit au Prince Robert son cousin germain, qui étoit fils du feu Roi de Boheme, & d'une fille d'Angleterre. Ce Prince avoit eû le même emploi plusieurs fois, ce qui faisoit juger au Roi d'Angleterre qu'il s'en aquiteroit comme il faut : mais il feignit de ne le pas vouloir accepter, afin qu'on y attachât des conditions, sans lesquelles il lui sembloit difficile de pouvoir réüssir. Cependant comme le Duc d'Yorck aprés avoir eû si peu de succés eût été fâché qu'un autre en eût eû davantage, il traversa non seulement ses pretentions, mais même fit en sorte sous main qu'on lui refusât les choses necessaires.

Il n'y avoit que la saison qui empêchât les François

fois de tenter de nouvelles conquêtes ; ou pour mieux dire les eaux qui couvroient la surface de la terre. Le Duc de Luxembourg, qui étoit toujours à Utrecht, esperoit neanmoins que s'il pouvoit geler une fois, il pourroit par le moien des glaces surprendre plusieurs postes qui étoient inaccessibles sans cela. Comme son dessein n'étoit pas inconnu aux énemis, ils avoient toujours la pesle & le hoiau en main, pour à la premiere gelée qui viendroit se precautionner contre ce malheur ; ils rompoient les moindres glaces, esperant qu'en y prenant garde de si prés, ils lui feroient perdre toutes ses mesures : mais le temps s'étant mis tout d'un coup à la gelée, il leur fut impossible de reparer en plusieurs jours ce qui arrivoit en une nuit. Cela jetta une si forte alarme dans les lieux qui étoient le plus exposez, qu'on ne songea plus qu'à en retirer ce qu'il y avoit de plus precieux. L'effroi se répandit jusqu'à la Haie, qui étant sans murailles & sans défense, ne pouvoit atendre qu'une étrange desolation, si les postes qui le couvroient venoient à être forcez. Cependant le Prince d'Orange, qui prenoit autant de part aux miseres publiques que si elles n'eussent regardé que lui seul, n'auroit rien aprehendé de tout cela, si ses troupes à force d'avoir été battuës n'eussent pas perdu toute sorte de courage ; car quoi qu'il semblât que les glaces donnassent un grand avantage aux énemis, c'étoit toujours neanmoins beaucoup risquer à eux que de le venir attaquer dans des endroits bien retranchez, & où il leur pouvoit opposer autant de gens qu'ils en pouvoient avoir. Il étoit jour & nuit sur pié, soit pour ajoûter de nouvelles fortifications à celles qui étoient déja, soit pour encourager ses Capitaines & ses soldats : mais quelque soin qu'il y prit, le Colonel Pinvin abandonna son poste à la priere des habitans de Dergou, qui le manderent pour conserver leurs murailles. Le Duc de Luxembourg,

bourg, qui se fioit plutôt sur leur fraieur que sur ses forces, s'étant acheminé cependant vers Bodegrave & Swammerdam, emporta l'un & l'autre à la pointe de l'épée; comme si son action n'eût pas été assez glorieuse à cause du peu de resistance qu'il y trouva, il voulut la rendre plus remarquable par un carnage qui fut fait, non seulement de ceux qui furent rencontrez l'épée à la main, mais encore de toutes sortes de personnes, jusqu'aux femmes & aux enfans. On l'entendit plusieurs fois, parmi les cris pitoiables que chacun faisoit pour l'émouvoir à compassion, dire à ses soldats, point de quartier, pillez, tuez & violez. Il fit lui-même ce qu'il disoit, & ses gens à son exemple aprés avoir fait couler des ruisseaux de sang dans les ruës, entrerent dans les maisons où ils exercerent des cruautez inconcevables; plusieurs femmes furent violées entre les bras de leurs maris; plusieurs filles entre ceux de leurs peres, & quiconque voulut s'opoſer à des excés si criminels, fut massacré impitoiablement par ces furieux, qui ne se laissoient plus conduire que par leur passion dereglée & par leur cruauté: ils firent la même chose au poste que devoit défendre le Colonel Pinvin; mais n'étant pas encore contens des maux qu'ils avoient faits, ils mirent le feu dans ces lieux, & brulerent ainsi tout ce qu'ils ne purent emporter. Le Ciel pour punir une barbarie qui n'avoit gueres d'exemple, même parmi les nations les plus feroces, envoia le degel en même temps, & le Duc de Luxembourg eut assez de peine à se retirer avec ses troupes, qui à cause du mauvais temps furent obligées de laisser une partie de leur butin. Ceux de la Haie qui ne pouvoient éviter un pareil malheur, furent ainsi preservez par une espece de miracle; aussi-bien que ce beau lieu, que je ne sai si je dois traiter de ville ou de vilage, car si la beauté de ses maisons, de ses places & de ses promenades, le peu-

peuvent faire aler du pair avec les villes les plus floriſſantes, le manque de murailles y met tant de diference, qu'il ne reſſemble ni à une ville ni à un vilage. Le Duc de Luxembourg s'étant retiré dans ſes quartiers, les Holandois tâcherent de reparer le mal qu'il avoit fait : mais pour donner exemple aux Oficiers ils firent faire le procés au Colonel Pinvin, lequel fut condamné à avoir la tête tranchée. Cependant beaucoup de Princes d'Alemagne voiant le danger où étoit cette Republique, reſolurent de lui donner ſecours, & lui permirent non ſeulement de faire des levées dans leurs Etats, mais en firent encore eux-mêmes pour faire quelque diverſion en ſa faveur. D'un autre côté la Diete de Ratisbonne aprés avoir été aſſemblée long-temps à la requiſition de l'Empereur, qui ſe plaignoit que le Roi avoit fait diverſes hoſtilitez dans l'Empire, declara enfin que la priſe des armes étoit neceſſaire pour le ſalut de chacun, tellement que la plûpart aiant un ſi beau pretexte pour couvrir leur jalouſie, reſolurent de nous declarer la guerre. Ainſi le Palatin & le Duc de Neufbourg ſe preparerent à nous tourner le dos ; l'Electeur de Cologne & l'Evêque de Munſter, menacez d'être mis au ban de l'Empire s'ils perſiſtoient dans nôtre aliance, eurent auſſi le même deſſein : mais comme ils ne le pouvoient executer ſans ſe commettre beaucoup à cauſe de la dépendance où ils s'étoient mis, ils le ſurſirent juſqu'à ce qu'il ſe preſenta un temps plus favorable. Les Eſpagnols, qui à cauſe des mauvais ſuccés qu'ils avoient eûs, avoient rejetté tout ce qui s'étoit paſſé juſques-là ſur le Gouverneur des Païs bas, voiant que nous alions voir ſur les bras une bonne partie de l'Europe, ne feignirent plus de nous declarer la guerre ouvertement, & aprés avoir fait un Manifeſte, ils jetterent des troupes dans Maſtricht, par où apparemment le Roi devoit commencer la campagne.

gne. Le Roi se voiant des afaires de tous côtez tâcha d'y remedier avec sa prudence ordinaire, il fit promptement de nouvelles troupes, avec ordre aux Oficiers de se trouver au plûtôt au rendez-vous: & aiant tenu conseil de guerre avec le Prince de Condé & le Vicomte de Turenne, il fit cinq ou six corps d'armée, qu'il fit marcher où il étoit de besoin. Le Marquis de Louvois, par la faute de qui arrivoit tout cet embarras, fut obligé de faire carresse aux principaux Oficiers, entre les mains de qui il voioit sa fortune; car il étoit à craindre pour lui qu'au moindre revers, le Roi ne lui eût fait expier par sa disgrace tant de méchans conseils qu'il lui avoit donnez: parmi ceux-là il n'oublia pas le Vicomte de Turenne, qui fut chargé de la conduite de l'armée qui devoit marcher en Alemagne. Ce Prince reçût ses complimens sans lui faire paroître ni trop de fierté ni trop de bassesse, & aiant écouté tout ce qu'il lui voulut dire, il lui répondit qu'il savoit reconnoître aussi-bien qu'aucun autre, le zele avec lequel il servoit le Roi, mais qu'il faloit qu'il fut persuadé que les autres n'en avoient pas moins que lui; qu'il lui disoit cela pour l'avertir qu'il ne faloit pas faire sa cour quelquefois aux dépens des absens; parce qu'ils avoient afaire à un Prince si éclairé, qu'il ne prendroit pas le change facilement. Il lui fit ce reproche à cause de quelques discours qu'il avoit tenus au Roi, par lesquels il avoit tâché de le desservir auprés de lui: mais le Marquis de Louvois aiant feint de ne pas comprendre à quel dessein il parloit de la sorte, le reste de leur entretien se passa en des assurances de service de sa part, & en quelques civilitez de la part du Vicomte de Turenne. Cependant les Holandois qui voioient que le Roi faisoit beaucoup de preparatifs pour un siege, & ne doutant point que ce ne fut à Ma-

Maſtricht qu'il en voulut, ſe mirent en peine de chercher quelqu'un pour mettre à la place du Gouverneur, qui étoit mort de maladie. Les Eſpagnols leur offrirent Fariau, brave homme qui avoit été toute ſa vie à leur ſervice, où il avoit aquis quelque reputation; & ſa perſonne leur étant d'autant plus agréable qu'il étoit d'une religion conforme à celle de la plûpart des habitans, ils lui envoierent ſon brevet, avec ordre à la garniſon de le reconnoître. Fariau étant dans la ville trouva à propos de faire quelques nouvelles fortifications; mais aiant converti à ſon profit une partie de l'argent qu'il avoit reçû pour cela, les habitans perdirent l'eſtime qu'ils avoient conçûe ſur ſa reputation; de ſorte qu'ils commencerent à deſirer la venuë du Roi, ſous la domination de qui ils eſperoient jouïr du libre exercice de leur religion, auſſi bien que de pluſieurs autres avantages, car outre mille biens qu'ils avoient oüi dire de ſa perſonne, en quoi certes on ne mentoit point, ils étoient atirez à ſon obeïſſance par l'éclat qui avoit paru dans toute ſa Cour lors qu'il étoit venu dans leur voiſinage. Ainſi ils eſperoient avoir part à cette grandeur, qui n'eſt cependant qu'imaginaire dans l'eſprit des peuples, puis qu'ils eſt conſtant que tout cela ne ſe faiſant qu'à leurs dépens, c'eſt le moien plutôt de les rendre malheureux, que de leur faire trouver la felicité dont ils ſe flattent. Quoi qu'il en ſoit, telle étoit la diſpoſition des habitans de Maſtricht quand le Roi arriva devant ſes murailles: car comme c'étoit un ſiege de reputation, il voulut le faire lui-même. Le Prince d'Orange n'avoit garde de laiſſer paſſer une occaſion comme celle-là ſans tâcher de ſe ſignaler; mais croiant à propos de laiſſer auparavant conſumer l'armée du Roi, il ne ſe preſſa pas beaucoup, eſperant que

que la place tiendroit assez de temps pour lui donner celui de la secourir : chacun avoit la même pensée, & se fondoit sur la force de ses dehors, & sur la reputation du Gouverneur. Le Roi qui n'ignoroit pas ses esperances, prenoit cependant toutes ses precautions, & comme il étoit parfaitement bien servi, les lignes de circonvallation & contrevallation ne furent pas seulement bientôt achevées, mais on dressa encore les batteries, dont celle de Montal qui étoit de dixhuit pieces de canon incommoda beaucoup les assiegez ; car à mesure qu'ils faisoient des sorties, elle les battoit en flanc, & faisoit un tel desordre dans leurs rangs, qu'ils ne savoient où se mettre. Cependant la tranchée s'ouvrit, & le travail aiant été poussé avec une merveilleuse diligence, le Roi fit attaquer les dehors par ses mousquetaires, qui emporterent un ouvrage avec assez de facilité : mais cette jeunesse étant plus propre à donner qu'à défendre, elle fut repoussée de même. Artagnan qui les commandoit y fut tué, dont le Roi témoigna beaucoup de regret, car outre qu'il meritoit par ses services qu'on eut beaucoup de consideration pour lui, il étoit tres honête homme de sa personne. Le Duc de Monmouth qui étoit chargé de cette attaque, & qui s'y étoit extrémement distingué, aiant résolu d'y perir ou d'en sortir à son honneur, demanda au Roi de nouvelles troupes, & le Roi lui en aiant acordé, les mousquetaires lui remontrerent que c'étoit les perdre de reputation que d'en commander d'autres à leur place, que s'il vouloit les renvoier, ils se faisoient fort de reprendre l'ouvrage, ou de mourir en la peine : mais le Roi qui les vouloit conserver pour une meilleure ocasion, ne s'étant point laissé fléchir, les gens commandez marcherent,

& vinrent à bout de leur dessein. Ce succés fut suivi bientôt de la prise d'un autre ouvrage, où Fariau aiant par une trop grande precipitation fait joüer la mine, ses gens sauterent au lieu de nous; cela le mit en mauvaise estime parmi les siens, & particulierement parmi les habitans, qui firent diverses assemblées pour l'obliger à se rendre; tous les Prêtres qui étoient dans la ville s'y trouverent avec un grand nombre de femmes, & leur dessein étant venu à la connoissance de Fariau, il se trouva bien embarrassé comment y remedier. Cependant on mit le feu jusqu'à trois fois dans la ville, ce qui augmenta encore ses défiances, tellement qu'aiant autant de peur de ceux du dedans que de ceux du dehors, il demanda à capituler. Le Prince d'Orange qui avoit trouvé plus d'obstacle qu'il n'esperoit à conduire du secours, aiant apris cette nouvelle, fut fort étonné; car comme il venoit d'être élevé à la charge de Viceroi & de grand Amiral, & qu'en un mot il étoit plus puissant que n'avoit jamais été aucun de ses predecesseurs, il craignoit que ce succés ne lui fit perdre l'amitié des peuples, par le suffrage de qui il étoit parvenu à cette grandeur.

Le Roi aprés avoir reparé Mastricht auroit porté ses armes sur les autres places du Brabant Holandois, si les énemis n'eussent lâché les écluses; mais l'eau étant tout à l'entour, ce fut au Roi à marcher d'un autre côté. Et comme ce qui se passoit en Alemagne lui donnoit de l'inquietude, il s'aprocha de la frontiere, tant pour obliger ceux de Strasbourg à ne pas favoriser les armes de ses énemis, que pour se montrer en Lorraine, où sa presence étoit necessaire. En éfet, chacun excité par l'amour qu'il portoit à son Souverain, songeoit à s'afranchir d'une domination.

tion qui étoit bien diferente de celle qu'on avoit éprouvée sous lui; car il y avoit encore plus de peine à contenter les Intendans, qu'il n'y en avoit à contenter le Roi, & ils se servoient le plus souvent de leur autorité à la ruïne des peuples, qui étoient au desespoir de voir que ceux qui devoient s'emploier pour leur protection, contribuassent le plus à les rendre miserables. Le Roi aprés avoir donné ordre de ce côté-là entra en Alsace. Ceux de Strasbourg engagez par leur propre inclination & par mille autres raisons à se déclarer en faveur des énemis, ne lui donnant que de belles paroles, il fit brûler une arche de leur pont, où il emploia neanmoins plus d'adresse que de force; car aiant fait embarquer quelques charpentiers à Brisac avec un petit nombre de gens de guerre, on fut plûtôt que la chose étoit faite, qu'on ne se douta qu'on la vouloit faire. Strasbourg qui avoit coutume de joüir de la paix, reconnoissant par cette hostilité combien il lui seroit prejudiciable de s'engager dans les mouvemens presens, écouta plus volontiers les propositions du Roi, & la crainte lui aiant fait faire toutes choses, le Roi crut être enfureté puis que cette ville ne se declaroit pas contre lui. Cependant il n'oublia rien pour mettre l'Alsace en état de défense, où il ne doutoit point que l'Empereur ne tâchât de porter ses armes. D'un autre côté pour se venger des Espagnols, il apuia la revolte du Márquis de Meximieux, l'un des principaux de la Comté, lequel esperoit que toute la Noblesse prendroit son parti: mais ses pretentions n'aiant point eû de lieu, il fut obligé de se retirer en France lui & sa famille. Le Roi donna un régiment de dragons au Marquis de Listenay, l'un de ses enfans, & celui-ci fit fort bien dans toutes les ocasions où il se trouva, de sorte qu'il auroit fait fortune s'il n'eût été tué à un combat qui se donna un.

un an ou deux aprés. Cependant le Vicomte de Turenne aprés avoir pourvû Philipsbourg qui sembloit le plus en danger, passa le Rhin, & aiant retenu par sa presence quantité de Princes qui étoient sur le point de se declarer, il repandit un tel éfroi par tout où il tourna ses pas, que ceux qui avoient déja pris les armes n'oserent s'avancer bien avant. On lui députoit de tous côtez pour lui demander des sauvegardes, & c'étoit merveilles de voir que ceux qui nous faisoient des menaces peu de jours auparavant, fussent obligez par le voisinage de ce grand homme d'avoir recours à des prieres & à des soumissions. Ainsi l'Electeur Palatin, quoi qu'il eût déja fait son traité avec les énemis, n'osa le divulguer, tout de même que l'Evêque de Wirsbourg & quelques autres. Cependant comme le Vicomte de Turenne étoit trop éclairé pour ne pas penetrer leurs desseins, il pressa la Cour de lui permettre de les reduire par les armes, à quoi le Marquis de Louvois s'opposa, qui pretendoit encore les pouvoir atirer à son parti par le moien des negociations & des traitez. Pour leur faire sentir neanmoins la puissance du Roi, on permit au Vicomte de Turenne d'entrer dans leurs terres; mais les sieges lui étant défendus, cela ne servit qu'à irriter ces Princes, qu'il faloit ou plus ou moins menager. Le Marquis de Brandebourg, qui ne cherchoit qu'un pretexte pour se remettre en campagne, se plaignit de ces hostilitez qui troubloient le repos de l'Empire, & comme ses troupes lui étoient à charge pendant la paix, il fut bien-aise qu'on lui eût ouvert ce moien, pour rompre le traité dont j'ai parlé ci-devant. L'Empereur de son côté fit marcher son armée, & le Vicomte de Turenne ne pouvant s'oposer à une inondation comme celle-là, se retira auprés du Rhin, où il attendit inutilement du secours: car quoi que cet orage eût paru long-temps auparavant

vant, le Marquis de Louvois ne s'étoit jamais pû resoudre à abandonner un nombre infini de places où il y avoit plus de quarante mille hommes en garnison, tellement que sans considerer que c'étoit par là que les Holandois s'étoient perdus, il persista dans le dessein de les conserver. Le Marquis de Louvois voiant qu'il ne faloit plus s'atendre à la paix, fit ataquer Treves, qui tint prés de trois semaines, à cause de l'incapacité de ceux qu'il avoit envoiez devant. Cependant les Espagnols pour atirer le Prince de Condé qui étoit du côté d'Utrecht, afin que le Prince d'Orange pût executer une entreprise qu'il avoit sur Naerden, firent mine de vouloir s'opposer au passage de quelques Anglois qui avoient debarqué à quelqu'un de nos ports; & aiant réüssi dans leur dessein, le Prince d'Orange assiegea Naerden, qu'il pressa si vivement, qu'il s'en rendit maître avant que la ville pût recevoir du secours. Comme nous n'étions pas acoutumez à faire des pertes, on fut bienaise de rejetter ce méchant succez sur le Gouverneur, qui fut mis en prison, & à qui l'on fit le procez. Cependant on ne parloit point encore d'abandonner les places, tant l'obstination étoit grande; ce qui donna moien au Prince d'Orange de marcher contre la ville de Bonn, que l'Electeur de Cologne avoit remise entre nos mains. Ce Prince s'étant abouché là avec Montecuculli, qui commandoit les troupes de l'Empereur, celui-ci fit tête au secours qui pouvoit se presenter, pendant que celui-là assiegea la place, où le Comte de Koningsmark Lieutenant General dans son armée fut tué: mais quelque vigoureuse défense que fissent les assiegez, cela n'aiant pas empêché les assiegeans de s'en rendre maîtres, ce fut alors que le Marquis de Louvois reconnut, mais un peu tard, la necessité qu'il y avoit d'abandonner tant de places inutiles. La chose enfin aiant été resolue,

luë, on la fit savoir au Duc de Luxembourg afin qu'il en retirât les troupes: mais comme le menage regnoit à la Cour aussi-bien que dans l'ame de ce Duc, qui avoit toûjours fait paroître beaucoup d'interêt en toutes choses, il obligea les villes à lui donner de l'argent, & aiant perdu beaucoup de temps à tout cela, le Prince d'Orange eût celui de lui couper chemin, tellement que si l'on ne fut venu à son secours, ou il auroit été obligé de combatre avec des forces inégales & dans un poste desavantageux, ou il se seroit vû perir faute de vivres. On ne conserva de tant de conquêtes que la ville de Maestricht & celle de Graves, toutes deux sur la Meuse, & d'une extréme importance à cause de leur situation, & des contributions qu'on pouvoit retirer par leur moien. Cependant chacun murmura de ce qu'on avoit attendu si tard, & le Vicomte de Turenne plus que les autres, qui avoit été obligé par là de lâcher le pié. Le Marquis de Louvois pour l'apaiser lui promit qu'il seroit distingué d'orénavant de tous les autres, ce qu'on lui avoit déja fait esperer plusieurs fois inutilement; car quoi que le Roi eût créé exprés en sa faveur la charge de Maréchal General de ses camps & armées, c'étoit neanmoins une dignité qui subsistoit plutôt dans l'imagination que dans l'efet: car les Ministres pour ne donner de mécontentement à personne, n'avoient jamais envoié de Maréchal de France avec lui: ainsi il ne s'étoit jamais vû en état de joüir des avantages de cette charge. Au reste le Marquis de Louvois lui tint parole à ce coup, & les Maréchaux de Crequi & d'Humieres aiant été commandez pour servir dans son armée, ils s'y rendirent, mais refuserent de lui obeïr, ce qui fut cause qu'ils furent éxilez. Quoi que le Vicomte de Turenne eut lieu de se plaindre d'eux & particulierement du Maréchal d'Humieres, à la fortune de qui il n'avoit pas nui, comme j'ay dit ci-

ci-devant, il ne voulut pas neanmoins être cause de leur disgrace. Ainsi aiant prié lui-même le Roi de les rapeller, il montra que la bonté de son naturel ne lui permettoit pas de faire du mal à personne. Le Roi lui répondit par plusieurs fois que ce n'étoit par son afaire mais la sienne, car il ne pardonnoit pas volontiers la desobeïssance : mais le Vicomte de Turenne ne se rebutant pas pour cela, il le persecuta tellement, qu'il ne pût à la fin lui refuser ce qu'il lui demandoit. Cependant on avoit eû quelque esperance de paix, par diverses aparences qui en avoient paru. En éfet le Roi d'Angleterre ne pouvant plus être maître de ses peuples qui la demandoient hautement, avoit fait enforte qu'on s'étoit assemblé à Cologne sous la mediation du Roi de Suede; & celui-ci pour prevenir plusieurs dificultez qu'il prevoioit, avoit proposé tout d'un coup divers traitez, qu'il croioit devoir être agreables à tous ceux qui y avoient interêt. Les Holandois ne s'en éloignoient pas par la crainte qu'ils avoient des forces d'Angleterre, qui paroissoient tantôt sur les côtes de Holande, tantôt sur celles de la Zelande : mais aiant donné trois combats, dans lesquels les Anglois furent plutôt vaincus que vainqueurs, la paix s'évanoüit en même temps que les Holandois cesserent d'aprehender. Le Marquis de Grana, qui étoit à Colongne, pour en ôter encore mieux toute sorte d'esperance, s'empara de quelque argent que le Roi y avoit, & fit enlever le Prince Guillaume de Furstemberg Aleman de nation, mais qui avoit quité les interêts de son païs pour se jetter dans celui qui lui étoit contraire : c'étoit par son moien & par celui de l'Evêque de Strasbourg son frere que le Roi avoit atiré l'Electeur de Cologne à son parti, & pour rendre l'action du Marquis de Grana odieuse aux gens de bien, la France publia, comme il étoit vrai, qu'elle étoit contraire au droit des gens, car le Prince Guillaume étoit à Cologne de la part de cet Elec-

Electeur, & devoit être regardé comme personne publique. Cependant quelque bruit qu'en fit le Roi, il fut conduit à Neustald, où l'on parla même de lui faire son procés, comme à un homme qui avoit trahi sa patrie. Mais le Roi qui prenoit cette affaire à cœur, protesta que s'il lui tomboit quelque personne de consideration entre les mains, il lui feroit le même traitement que l'Empereur auroit fait à ce Prince: ainsi depeur de represailles toute sa punition fut bornée à une rude captivité. Le Roi fit ce qu'il put pour l'en retirer, mais l'Empereur s'étant montré inéxorable, l'assemblée de Cologne fut rompuë, de sorte que le Roi pressa le Roi de Suede de quitter la qualité de Mediateur, pour en prendre une autre dont il put retirer plus d'avantage. En éfet, il avoit besoin de secours en l'état qu'étoient les choses; car le Roi d'Angleterre, aprés avoir essaié inutilement de faire une décente en Holande, avoit été obligé de faire la paix. Le Roi se trouva alors bien embarassé; car les Holandois, qui étoient beaucoup plus puissans que lui sur mer, s'apprêterent d'entrer en France par les côtes de Normandie & de la Bretagne, tellement que le Roi fut contraint de faire avancer le ban & l'arriere-ban. Les Espagnols, qui prétendoient tirer de grands avantages si cela pouvoit réüssir, traiterent avec le Chevalier de Rohan, qui leur promettoit de leur livrer Quilleboeuf par le moien des intelligences qu'il avoit en Normandie, & s'étant laissé amuser par ses promesses, ils lui donnerent beaucoup d'argent, aussi-bien qu'à La-Treaumont, à qui il avoit fait confidence de son secret. Le Chevalier de Rohan étoit un homme d'une grande qualité, mais d'un credit fort mediocre; il n'avoit jamais eu d'emploi considerable à la guerre, non pas qu'il manquât de cœur, mais parce qu'il n'avoit pas l'esprit trop bien fait;

il avoit mangé la meilleure partie de son bien, tellement que ne sachant plus où donner de la tête non plus que La-Treaumont, qui avoit dissipé pareillement tout ce qu'il avoit, ils chercherent l'un & l'autre le moien de subvenir à leurs debauches, & les Espagnols aiant été assez credules pour ajoûter foi à leurs promesses, les Holandois, à qui ils avoient fait part de cette intrigue, se mirent en mer pour voir ce qu'ils avoient à en esperer: mais le Chevalier de Rohan n'aiant pas assez de credit pour faire soulever seulement un vilage, ils quiterent les côtes de Normandie pour essaier s'ils ne réüssiroient point mieux en Bretagne, où ils n'avoient neanmoins aucune inteligence. Comme ils étoient prés de l'Ile de Ré, un vaisseau qui revenoit des Indes arriva, & fut assez heureux pour se sauver, les énemis étant d'un côté, pendant qu'il entroit de l'autre dans le port de la Rochelle. Cependant le Roi aiant eû vent de la trahison du Chevalier de Rohan, envoia Brissac Major des Gardes du corps à Roüen pour s'assurer de La-Treaumont, & fit arrêter le Chevalier de Rohan à Saint Germain. Brissac étant arrivé dans la ville, s'en fut au logis de La-Treaumont qu'il trouva encore au lit, & lui aiant exposé sa commission, il lui permit comme il étoit son ami d'entrer dans son cabinet, où La-Treaumont disoit aler chercher quelque chose; mais s'étant saisi d'un pistolet, il coucha en joüe Brissac, lequel lui aiant dit tire, deux gardes du Corps qui étoient avec lui croiant que c'étoit à eux qu'il parloit, lacherent leurs arquebuses, & blesserent La-Treaumont, dont il mourut le lendemain matin. Comme c'étoit lui qui avoit conduit toute cette intrigue, le Roi fut bien fâché de la faute qu'avoit fait Brissac de lui permettre d'entrer dans son cabinet, & l'on crut que cela seroit cause de sa disgrace: mais le Roi

lui

lui aiant pardonné à cause des services qu'il lui avoit rendus en d'autres occasions, on conduisit à la Bastille le Chevalier de Rohan, avec le Chevalier de Préaux, la Marquise de Villars & un Maître d'école, qui étoient accusez du même crime. On leur donna aussitôt des Commissaires, lesquels se trouverent fort embarassez, car il n'y avoit aucune preuve ni contre les uns ni contre les autres; c'est pourquoi les amis du Chevalier de Rohan aloient toutes les nuits autour de la Bastille crier à haute voix que La-Treaumont étoit mort, afin que comme il n'y avoit que lui qui le pût charger, il comprit de là qu'il devoit se retrancher sur la negative; mais étant trop éloigné pour rien entendre, il ne pût se servir de cét avis comme il eût été à desirer pour son bien. Cependant ses Commissaires, qui étoient des Conseillers d'Etat, lui aiant representé plusieurs fois que l'unique moien de fléchir le Roi étoit d'avoir recours à sa misericorde, ils le firent donner insensiblement dans le panneau, sous les assurances neanmoins que l'un de ces Commissaires lui donna de sa grace; mais il n'eût pas plutôt tiré son secret, qu'il le fit dire au Roi, qui commanda de passer outre au jugement de son procez; il fut condamné à perdre la tête aussi-bien que ses complices, à la reserve neanmoins du Maître d'école, qui fut pendu. Incontinent que l'arrêt fut donné, on lui ôta un verre dans lequel il beuvoit, de même qu'un couteau qu'on lui servoit à table, & en aiant demandé la raison, comme il vit qu'au lieu de lui répondre ses gardes demeuroient les yeux baissez, il se douta de son malheur, & demanda à en être éclairci. On ne lui aprit que trop ce qui en étoit. Cependant aiant reçû ce coup avec beaucoup de constance, il pria qu'on lui fit venir le Pere Bourdaloüe Jesuite, qui acheva de le resoudre à la mort. Quoy que ses parens fus-

sent des premiers de la Cour, pas un n'osa demander sa grace au Roi, tant il est vrai que les veritables amis ne se reconnoissent qu'au besoin. Ainsi étant abandonné de tout le monde, il fut conduit au suplice, qui au lieu de se faire dans la place ordinaire, se fit dans la Bastille, où l'on avoit dressé trois échafauts avec une potence. Ainsi mourut le Chevalier de Rohan, qui avoit été grand Veneur, & qui avoit passé une partie de sa jeunesse dans la debauche: mais son malheur, qui arrivoit à la fleur de son âge, joint à un port majestueux, & à quelques autres bonnes qualités qu'il avoit en lui, aiant fait oublier ses défauts, il fut plaint sans doute plus qu'il n'auroit été s'il fut mort dans son lit. Le Roi lui avoit autrefois témoigné quelque bonne volonté: mais il l'avoit beaucoup haï depuis quelques années, parce qu'aiant joüé avec lui, & lui aiant gagné de l'argent, le Chevalier de Rohan jetta quatre ou cinq cens pistolles par la fenêtre, sur ce que le Roi les lui rendit, disant qu'ils étoient convenus ensemble avant que de joüer qu'ils ne parieroient qu'en Louis d'or. Depuis ce temps-là le Chevalier de Rohan sans être retenu par le respect qu'il devoit au Roi, avoit tenu de lui des discours si insolens, qu'ils meritoient punition; c'est pour cela que beaucoup de gens croioient que naturellement il n'étoit pas trop sage, en quoi il eût ressemblé à son frere aîné, car il avoit été enfermé à cause de son extravagance, & l'on attribuoit ainsi ce que faisoit le cadet à un defaut de nature, quoi que bien souvent on ne le dût attribuer qu'à son ressentiment. Cependant les ennemis, qui à cause de cette intrigue s'étoient flattés de quelques heureux succés, aiant éprouvé combien ils étoient éloignés de leurs esperances, tournerent leurs armes comme j'ai dit ci-devant contre la Bretagne, où après avoir fait une décente, ils furent obligés de se retirer. Cependant le Roi, nonobstant que le Roi d'Angleterre l'eût aban-

abandonné, & que ſes autres alliés non contens d'avoir fait la même choſe euſſent encore pris parti contre lui, ne laiſſa pas de ſonger à de nouvelles conquêtes. Pour cét éfet il s'achemina contre la Franche-Comté, Province dont les énemis auroient pû tirer de grands avantages, s'ils euſſent voulu croire le Duc de Lorraine, qui leur conſeilloit d'y établir le ſiege de la guerre. Il leur repreſentoit qu'ils pourroient delà entrer facilement en Bourgogne, & paſſer peut-être juſques dans les Provinces de France les plus reculées, où il y avoit aſſez de mécontens pour eſperer qu'ils favoriſeroient plutôt le ſuccés de leurs armes, que de s'y opoſer. Le Roi dans la crainte qu'il eût qu'on ne ſuivit cét avis, avoit propoſé, par l'entremiſe des Suiſſes, la neutralité pour cette Province : mais les énemis n'en aiant pas voulu convenir, le Roi ſe ſervit de ce refus pour gagner les Suiſſes, à qui il fit aprehender que les hoſtilités ne ſe répandiſſent juſques chez eux, ſi la guerre s'aprochoit une fois de la Comté. Aiant ainſi prevenu leurs eſprits, il gagna les principaux par le moien de ſon argent, & ceux-ci aiant fait trouver bon aux autres de fermer les paſſages aux énemis, le Roi ſe rendit en Comté, où il mit le ſiege devant les principales places. Le Duc de Lorraine, de qui s'étoit chargé de veiller à la conſervation de cette Province, fit ce qu'il pût pour faire changer de ſentiment aux Suiſſes, à qui il fit voir clairement, que s'ils ſoufroient cette conquête, c'étoit travailler eux-mêmes à la perte de leur liberté : mais ne les aiant pû flêchir, il fut obligé de s'arrêter, d'autant plus que le Vicomte de Turenne s'étoit aproché de lui pour s'opoſer à ſon paſſage. Ainſi le Roi n'aiant trouvé aucune dificulté en ſon entrepriſe, l'acheva en peu de temps, & ſans faire aucune perte conſiderable.

La priſe de la Comté eut dequoi étonner les énemis ; neanmoins comme ils fondoient de grandes eſperances ſur leur armée d'Alemagne, qui devoit

être composées des forces de l'Empereur, de celles du Marquis de Brandebourg, de celles des Princes de la Maison de Brunswic, & de plusieurs autres, il n'en furent pas plus disposez à faire la paix, quoi que le Roi d'Angleterre, qui malgré ses peuples avoit conservé pour le Roi de bons sentimens, fit tout son possible pour la remettre sur le tapis. Le Roi pour s'opposer à une armée si formidable envoia quelque secours au Vicomte de Turenne; mais comme il n'avoit pas des troupes suffisanment pour resister de tous côtez, le Roi manda le ban & l'arriereban de son Roiaume, ce qui acheva de ruiner la Noblesse, qui étoit déja beaucoup incommodée. Le service qu'il en tira fut si mediocre, que l'année suivante il aima mieux qu'elle donnât de l'argent que de se servir d'elle; c'est pourquoi les fiefs furent taxez à proportion du revenu, ce qui fit crier beaucoup de Gentilshommes; mais tout le monde étoit si bas, que quelque disposition qu'il y eût à la revolte, l'indigence fut cause que pas un n'osa donner des marques de sa méchante volonté. Cependant chacun s'étonna de la prise de la Comté, dans un temps où il sembloit que le Roi eut tant d'afaires; mais sa conduite secondée de sa bonne fortune le tiroit avantageusement de toutes choses: en éfet ce fut environ en ce temps-là que les Messinois se revolterent, ce qui empêcha que les Espagnols ne pussent profiter d'une victoire qu'ils venoient de remporter dans le Roussillon. Comme ils y avoient envoié des troupes, le Roi y avoit fait marcher le Comte de Schomberg, Capitaine qui s'étoit aquis beaucoup de reputation par tout où il avoit servi, & principalement en Portugal: mais sa presence n'aiant pas empêché que les énemis ne s'emparassent du château de Bellegarde, ils furent maîtres du passage du Roussillon. Ils reçûrent aprés cela tout autant de vivres qu'ils voulurent de la Catalogne, ce qui les fit resoudre de camper en deçà des Pirenées. Ils mirent le quartier du

Roi

Roi à Morillas, & le Maréchal de Schomberg s'étant posté à St. Jean de Pages, il n'y eut plus que la riviere du Boullon qui separât les deux armées. Cette riviere étoit gueable en plusieurs endroits, tellement qu'on s'attendoit tous les jours que les énemis la dussent traverser pour marcher contre Perpignan, où l'on avoit decouvert dés l'hiver precedent qu'ils entretenoient quelques correspondances. Mais comme on ne pouvoit aler les uns aux autres sans s'engager dans de grands defilez, chacun demeura plus de trois semaines dans son camp sans branler, & dans un si proche voisinage tout se termina à quelques coups de mousquet, que les gardes se tirerent les unes aux autres la riviere entre-deux. Le Comte de Schomberg faisoit fortifier son camp, aussi-bien que les énemis, ce qui aportoit tous les jours de nouvelles difficultez au dessein que les uns & les autres pouvoient avoir. Mr. de Schomberg avoit beaucoup plus de troupes que les Espagnols; mais celles-ci avoient beaucoup plus d'experience; car à proprement parler Mr. de Schomberg n'avoit avec lui que de la milice, si l'on en excepte deux ou trois regimens, car pour les autres ils étoient de nouvelle levée, joint à cela que ses principales forces consistoient en la milice de Languedoc, qui étoit pour le moins de huit mille hommes. Cela le rendoit retenu dans ses entreprises, outre qu'il n'avoit pas beaucoup de confiance en Mr. le Bret, qui commandoit l'armée sous lui; car celui-ci jaloux de ce qu'on ne lui avoit pas laissé le commandement des troupes en chef, qu'il avoit eû avant l'arrivée de Mr. de Schomberg, se seroit laissé batre volontiers pour lui faire depit, ce que Mr. de Schomberg avoit reconnu en deux ou trois ocasions. Les choses étoient en cet état, quand le Duc de St. Germain qui commandoit les Espagnols se servit d'une ruse pour engager Mr. de Schomberg dans quelque fausse demarche, il lui envoia dire, mais sans témoigner que cela vint de lui,

qu'il se retiroit en Catalogne. Le Baillif de Cé-ret, petite ville au pié des Pirenées, fut celui dont il se servit en cette ocasion, & celui-ci étant venu dire cette nouvelle à Mr. de Schomberg, la colora de plusieurs choses qui la rendirent plus vrai-semblable; desorte qu'il donna ordre à l'armée de se tenir sous les armes à la pointe du jour: mais ne s'étant pû lever si matin à cause de quelque incommodité, Mr. le Bret croiant avoir tout l'honneur de cette journée, fit passer la riviere à la Cavalerie sans attandre son commandement, & la garde des énemis étant avertie de lâcher le pié, il s'engagea imprudemment dans des ravines, où il trouva de l'infanterie sur le ventre qui le reçût à bons coups de mousquet. Comme ce n'étoit pas là un endroit pour faire combatre la cavalerie, il fut bien empêché pour faire sa retraite, & perdit beaucoup de monde: mais Mr. de Schomberg étant survenu avec de l'infanterie, le desordre ne fut pas tout-à-fait si grand, quoi qu'il y eut encore beaucoup de monde qui s'enfuit jusques à Perpignan. La milice de Languedoc fut de ce nombre, aussi bien que plusieurs regimens nouveaux, ce qui fit apréhender à Monsieur de Schomberg de recevoir un plus grand échec: mais les énemis se contentans d'avoir dissipé son armée, repasserent la riviere aprés avoir tué douze ou quinze cens hommes, & fait beaucoup de prisonniers; le fils de Monsieur Schomberg fut de ce nombre, & il fut emmené à Barcelone avec Monsieur de la Rabliere, qui commandoit nôtre cavalerie. Le dessein des énemis étoit aprés cela d'aler assieger Coüilloure, qu'ils eussent pris infailliblement dans le desordre où nous étions, si la revolte de Messine ne les eût obligés de repasser les Pirenées & de s'aler embarquer en Catalogne. Les mêmes vaisseaux qu'ils avoient destinés pour le siege de Coüilloure leur servirent pour cette entre-pri-

prise, qui leur étoit d'une extréme consequence, car les autres villes de la Sicile branloient déja, outre que le Roiaume de Naples paroissoit plus disposé à la revolte qu'à se contenir dans son devoir. Cependant les Messinois aprés avoir reconnu, mais trop tard, que c'étoit une chose bien dificile que de secoüer le joug de son Souverain, furent obligés d'envoier au Roi pour le prier de leur vouloir donner secours. Le Roi n'eut garde de les éconduire, & comme il esperoit beaucoup d'avantge de cette revolte, on promit à leur deputés de leur envoier incessamment des hommes & des vivres, aiant besoin également de l'un & de l'autre. Ce fut en ce temps-là que le Roi se vit dans une merveilleuse reputation: car outre les conquêtes qu'il venoit de faire, le Vicomte de Turenne avoit trouvé moien non seulement d'arréter les Alemans; mais encore de leur faire repasser le Rhin; ils s'étoient rendus sur ce fleuve sans aucune dificulté. Tous les Princes qui avoient embrassé nôtre parti nous avoient abandonnez, comme j'ai dit ci-devant, & ce qui est d'extraordinaire, c'est que nous n'avions point de plus cruels énemis que ceux-là mêmes qui nous avoient excitez à la guerre. Mais entre tous les autres le Prince Palatin se faisoit remarquer par la haine qu'il nous portoit, soit qu'il crût en avoir raison à cause du peu de consideration qu'il disoit qu'on avoit eu pour lui en diverses rencontres, ou qu'étans plus exposé à nos armes, le mal que nous lui faisions rendît son ressentiment plus violent. Quoi qu'il en soit, comme il avoit de l'esprit infiniment, il gagna si bien tous les Princes, que la plûpart n'agissoient plus que par ses mouvemens. Cependant quoi qu'il n'eût renoncé à nôtre parti que sur l'esperance qu'on lui avoit donné d'assiger Philipsbourg, dont la garnison desoloit ses petits Etats, il ne pût neanmoins obliger l'Empereur à lui tenir parole;

car comme cette place étoit forte d'elle-même, & que d'ailleurs tout ce que l'industrie avoit de plus fin & de plus rafiné avoit été emploié pour la rendre imprenable, l'Empereur apreliendoit de perdre le temps devant; c'est pourquoi il aima mieux qu'une partie de son armée prit le chemin de Luxembourg pour s'avancer sur la Meuse, pendant que le reste s'acheminerait sur le Rhin. Le détachement qui étoit pour la Meuse aiant passé sans obstacle, entra en Flandres, & se joignit au Prince d'Orange, sous le commandement du Comte de Souches. Le reste passa dans le Palatinat sous les ordres du Duc de Lorraine & du Comte Caprara; mais comme ils devoient être bientôt suivis du Duc de Bournonville, du Marquis de Brandebourg & des Princes de Brunswick, le commandement ne leur devoit rester que jusqu'à leur venuë: c'étoit pour cela que Montecuculli vieu & rusé Capitaine avoit prié l'Empereur de le dispenser de venir cette année là sur le Rhin, car comme il eût été obligé d'obeir pareillement, il consideroit que la gloire des heureux succés en reviendroit au Marquis de Brandebourg, à qui le commandement devoit être déferé; & qu'au contraire si les choses réussissoient mal, on s'en prendroit à lui, comme à celui qui aiant plus d'experience devoit tout regler par ses conseils. Outre ces deux armées qui étoient nombreuses, les énemis firent encore des camps volans de plusieurs côtez, & Rabenhaut qui en commandoit un attaqua Graves, place d'où nous incommodions trop les énemis pour ne pas tâcher à nous l'ôter. Comme elle étoit la plus expoſée, nous n'avions pas manqué de la pourvoir comme il faloit; ainsi Rabenhaut n'y trouvant pas les facilitez qu'il s'étoit promises, changea s'il faut ainsi dire son siége dans un blocus, c'est à dire qu'il songea bien plus à conserver ses gens qu'à les exposer; car il esperoit qu'aiant deux armées de son parti sur ses ailes aussi fortes qu'elles étoient

toient

toient celles du Duc de Bournonville & du Prince d'Orange, elles auroient bien-tôt un succés si favorable, qu'elles seroient en état de le secourir. Comme le Vicomte de Turenne prevoioit bien tout cela, il ne voulut pas donner le temps aux énemis de se grossir davantage, & comme ils atendoient à tous momens le Duc de Bournonville, sans conter les troupes de Brunswic & de Brandebourg, il resolut de leur donner combat avant que tous ces secours fussent arrivez. Le Duc de Lorraine & Caprara étoient trop habiles pour concourir à son dessein; c'est pourquoi ils ne s'en douterent pas plutôt, qu'ils chercherent à l'éluder par une prompte retraite. C'étoit aussi le seul moien d'en venir à bout: mais le Vicomte de Turenne aiant fait en six jours de temps autant de chemin qu'ils en avoient fait en douze, les obligea de tourner tête à Seintzeim, d'où ils pretendoient gagner Wimphem ou Hailbron pour passer le Neire. Ils furent surpris de cette diligence, dautant plus qu'ils avoient laissé quelques garnisons sur son passage, qu'ils croioient le devoir arrêter. Mais le Vicomte de Turenne qui avoit prevû que cela pourroit lui faire manquer son entrepriſe, ne s'y étoit pas amusé, sachant bien qu'elles seroient bientôt obligées de se rendre s'il pouvoit remporter la victoire. Cependant quoi que Seintzeim où l'infanterie des énemis s'étoit retranchée, ne fut rien qu'une simple ville, c'est-à-dire, quoi qu'elle n'eut aucunes fortifications, elle ne laissoit pas de leur donner un grand avantage, elle mettoit leur cavalerie à couvert, qui s'étoit postée au de-là sur une montagne, dont l'abord étoit si dificile, qu'on n'y pouvoit aler que par des defilez, & encore en petit nombre, car le chemin étoit bordé de haies & de vignes, & ne s'élargissoit qu'à mesure qu'on vouloit s'aprocher, tellement que quand même on auroit pris la ville, ils avoient toujours l'avantage d'un grand front, qui est considera-

ble pour le gain d'une bataille. Le Vicomte de Turenne, qui connoissoit le terrain depuis long-temps, ne s'étonnant point de ces difficultez, fit défiler son armée le long du chemin de Wisloc, & ne doutant point que les énemis n'eussent jetté de l'infanterie dans les haies qui étoient auprés de la ville, il y envoia des dragons, qui l'en delogerent; elle se retira aussitôt avec le reste de la garnison, & faisant feu avec elle, elle tint quelque temps nos dragons dans le respect: mais le Vicomte de Turenne les aiant fait soutenir par l'infanterie, les énemis n'oserent plus montrer la tête, & ne tirant plus qu'à tout hazard & beaucoup plus haut qu'il ne faloit, nos gens s'avancerent jusqu'au pié des murailles, & chercherent à forcer quelque porte. Le Chevalier d'Hocquincourt, l'un des enfans du feu Maréchal de ce nom, dont nous avons parlé ci-devant, qui étoit Colonel des dragons de la Reine, en aiant trouvé une où l'on n'avoit pas eu le temps de mettre du fumier, comme on avoit fait aux autres, l'enfonça à coups de hache, & voiant que les énemis accouroient de tous côtés pour le repousser, il eut peur d'être accablé de la multitude, & fit entrer ses gens dans des maisons à droit & à gauche, qu'il fit percer aussitôt; il les arrêta de là non seulement, mais donna encore le temps à ceux qui les suivoient d'entrer dans la ville; tellement que les énemis voiant qu'ils ne pouvoient plus resister, se retirerent avec leur cavalerie. La ville étant prise de la sorte, le Vicomte de Turenne fit dresser à côté quelques ponts sur un ruisseau, qui rendoit le chemin impraticable pour la cavalerie, & même pour l'infanterie; car il regne par tout à l'entour un espece de marais, qui même dans les plus grandes chaleurs de l'été rend le terrain si mol, que ceux du lieu sont obligez de chercher des sentiers s'il fit passer son infanterie par dessus ces ponts, car il avoit peur qu'ils ne compissent sous la cavalerie, c'est

c'est pourquoi elle fila par la ville. Les ennemis se préparoient à nous recevoir, & avoient jetté des fantassins & des dragons dans les vignes & dans les lieux qui leur étoient le plus favorables ; ce qui obligea le Vicomte de Turenne à poster de l'infanterie sur une hauteur, qui étoit un peu au delà de Seintzeim, d'où elle fit feu sur celle des ennemis : mais elle eut beaucoup à souffrir de leur canon, qui étoit placé avantageusement, & qui ne tiroit gueres de coup inutile. Comme on ne pouvoit faire avancer la cavalerie qu'avec son secours, il falut la laisser là, quelque peril qu'il y eut pour elle, & à mesure que nos escadrons s'aprocherent, le Vicomte de Turenne les fit suivre par des pelotons, qui leur servirent extrémement. La cavalerie énemie s'étoit contentée jusques là de regarder tout ce qui se faisoit ; elle faisoit voir neanmoins à sa contenance qu'elle n'attendoit que l'ordre pour marcher : en effet ne voulant pas donner le temps à la nôtre de former un plus grand front, elle la chargea vigoureusement, & la renversa l'une sur l'autre. Saint Abre, Lieutenant General qui s'étoit mis à nôtre tête, fut blessé en cette ocasion mortellement, ce qui augmenta encore nôtre desordre, tellement que sans l'infanterie qui avoit chassé celle des énemis des vignes, & qui faisoit un feu continuel, il nous eût été impossible de nous ralier. Le Vicomte de Turenne, qui aprés de si beaux commencemens étoit au desespoir de voir sa cavalerie si mal menée, alloit cependant de rang en rang, pour l'exhorter à mieux faire dans une seconde charge qui se préparoit : mais les énemis, qui étoient cuirassez, & qui avoient d'ailleurs chacun un croissant dans le chapeau, aiant à faire à des gens qui étoient tout nus, s'il faut ainsi dire, nous mirent en si méchant état, qu'ils crurent que nous ne nous ralierions jamais : en effet nôtre desor-

desordre fut extraordinaire, & si l'infanterie n'eût arrêté la cavalerie des énemis par une bravoure qui n'avoit gueres d'exemple, non seulement la nôtre aloit prendre la fuite, mais même on eut bien-tôt abandonné Seintzeim. Les énemis n'aiant donc pu profiter de l'avantage, qu'ils devoient vraisemblablement esperer de ces deux charges, se retirerent au petit pas, croiant que la nôtre s'engageroit à les suivre sans le secours de l'infanterie: mais le Vicomte de Turenne, qui avoit éprouvé à son grand regret la diference qu'il y avoit de sa cavalerie à la leur, ne voulut pas qu'elle fit un pas sans elle; de sorte que quoi qu'on fit encore beaucoup de feu, on n'osa se mêler de part & d'autre. Ce qu'on peut dire de cette occasion, c'est que la cavalerie des énemis sauva leur infanterie, & que nôtre infanterie sauva nôtre cavalerie. Aprés cela les énemis s'avancerent du côté du Nekre, qu'ils passerent pour aller au devant du Duc de Bournonville, qui étoit en chemin avec les troupes des Cercles. Le Vicomte de Turenne, qui avoit éprouvé leur bravoure, crut qu'il ne devoit pas atendre ce renfort au de-là du Rhin, & comme il esperoit que le Roi de son côté lui enverroit quelque secours, il repassa en deçà jusqu'à ce qu'il fut venu. Le Prince Palatin, qui étoit au guet pour voir ce qui arriveroit de ce combat, fut fort fâché qu'il se fut passé de la sorte; & comme pour son malheur son païs étoit sur la frontiere des uns & des autres, ce fut encore lui qui fut obligé de mettre la nape & de defraier les deux armées. Car du moment que le Duc de Lorraine & Caprara eurent joints le Duc de Bournonville, ils s'acheminerent en deçà du Nekre, & pendant qu'ils consumoient le païs qui est enclavé entre cette riviere & le Rhin, le Vicomte de Turenne étoit en deçà de ce fleuve, où son armée subsistoit aux dépens des terres qui lui apartiennent. Ce Prince, qui avoit plus d'esprit que pas un qui fut dans l'Empire, étoit au desespoir de

se

se voir ainsi la victime des uns & des autres, & demandoit à l'Empereur, ou qu'il le delivrât du sejour de ses troupes en les faisant entrer en Alsace du côté de Strasbourg, ou en leur faisant entreprendre le siege de Philipsbourg, qui étoit le sujet du mouvement des deux armées. Mais il n'y avoit gueres moins de dificulté à l'un qu'à l'autre. Strasbourg, quoi que ville Imperiale, refusoit de donner passage aux énemis, & il n'y avoit point d'apparence, comme j'ai déja dit, qu'ils pussent rien entreprendre à l'égard de l'autre ville. Pour sortir de cet embarras, il conseilla à ceux de son parti de donner une nouvelle bataille, & il sembloit que l'ocasion s'en aloit ofrir bientôt, car le Vicomte de Turenne aprés avoir reçû quelque secours faisoit déja travailler à un pont pour passer le Rhin, & si l'on en croit la renommée, ce n'étoit que dans le dessein de les aler chercher. Ils tinrent divers conseils de guerre là-dessus; mais le Duc de Bournonville & Caprara, qui avoient ordre de l'Empereur de menager ses troupes, n'aiant pû se laisser persuader, ce fut en vain que le Prince Palatin tâcha de les amener à son opinion, quoi qu'il eût déja gagné le Duc de Lorraine. Le Vicomte de Turenne fut bientôt informé de la resolution qui avoit été prise dans ce conseil, & esperant la rendre inutile s'il pouvoit une fois les joindre, il passa le Rhin avec une diligence merveilleuse, & se mit à leurs trousses: mais ils avoient pourvu de bonne heure à leur retraite, comme ils ne se tenoient pas en sureté au de-là du Nekre, ils passerent encore le Mein. Le Vicomte de Turenne voiant la partie du Palatinat, qui est située au delà du Rhin, à sa discretion, y étendit ses troupes, & donna tant de fraieur à l'Electeur, qu'il s'enfuit d'Heidelberg capitale de son petit Etat. En quinze jours de temps ce païs, qui est le plus de beau de l'Europe, fut achevé d'être ruïné: mais ce qui fut de pis, c'est que les Anglois, dont il y avoit trois ou quatre

tre regimens dans l'armée, y mirent le feu; de sorte qu'il y eut bien vingt-cinq gros villages, & quatre ou cinq petites villes qui furent toutes réduites en cendre. Il est impossible de representer la douleur de l'Electeur Palatin dés qu'il vit l'embrasement de son païs; il jura devant tout le monde qu'il s'en vengeroit, & sans écouter ce que sa raison lui pouvoit dire, il envoia une lettre au Vicomte de Turenne, dont la substance étoit; qu'il n'auroit jamais cru qu'un Prince qui faisoit profession du Christianisme eût voulu en user de la sorte; que l'incendie n'étoit bon que parmi les barbares, & que s'il étoit en usage quelquefois parmi les Chrétiens, c'étoit dans des cas qu'on ne lui pouvoit attribuer; qu'il n'avoit point refusé de paier les contributions, ni fait aucun acte assez barbare pour meriter cette represaille; que s'il avoit eû quelques soldats qui eussent été massacrez, ses sujets en étoient innocens, & que cela venoit de ceux de l'Evêque de Spire; que cette cruauté étoit donc un guet-à-pen contre lui, dont il seroit ravi de tirer vengeance, s'il vouloit s'éloigner de la tête de son armée; qu'il n'avoit qu'à choisir le champ de bataille, & les armes dont il vouloit se servir; qu'il étoit prêt non seulement à lui acorder l'un & l'autre, mais encore à lui donner toutes les suretez qu'il demanderoit.

Le Vicomte de Turenne fut étonné du ressentiment de ce Prince, qui étoit estimé si sage, & qui neanmoins s'étoit laissé tellement aler à un desir de vengeance, qu'il avoit presumé qu'il se pourroit batre contre lui. Pour ne le pas laisser davantage dans l'erreur, il lui manda au même temps, qu'il étoit au desespoir de ce qui étoit arrivé; que bien loin de vouloir excuser ses soldats, il n'y en avoit pas un de tous ceux qui avoient causé cet incendie qui eût échapé à la punition: mais que s'il osoit dire quelque chose pour les excuser, la cruauté qu'on avoit exercée envers les siens étoit

si étrange, qu'il ne faloit pas s'étonner s'ils s'en étoient pris jusqu'aux choses inanimées; que dans leurs premiers mouvemens ils ne s'étoient pas donné la peine d'examiner qui avoient été ceux qui en avoient usé si cruellement, qu'aiant vû leurs camarades pendus à des arbres, les uns aiant le cœur arraché hors du ventre, les autres les parties honteuses coupées, les autres les pieds brûlez, & tous enfin si maltraitez, qu'il y avoit lieu de croire qu'ils avoient passé par la main des bourreaux, il lui laissoit à penser à lui-même s'ils l'étoient venus consulter pour en tirer vengeance; que si cela étoit, il avoit lieu de s'en prendre à lui; mais que si cela n'étoit pas, & qu'au contraire il en eût fait faire justice, il ne devoit pas ce lui semble l'accuser comme il faisoit; que pour ce qui est du combat porté par sa lettre, ce lui seroit bien de l'honneur, si le poste où il étoit le lui pouvoit permettre: mais qu'il savoit mieux que personne à quoi il étoit obligé par son emploi; qu'il ne faloit point se flater que le Roi lui en donnât la permission, qu'elle seroit d'une trop pernicieuse conséquence, & que pour lui il ne s'exposeroit pas à son refus. Ces raisons, quoi que très-pertinentes, n'étoient pas capables de soulager le ressentiment de ce Prince, qui étoit tous les jours irrité de plus en plus par la ruine de son païs: mais ce qui l'accabloit de douleur, c'étoit de voir la lenteur de ses alliez, qui avec des troupes si nombreuses n'osoient rien entreprendre. Rabenhaut étoit toujours aussi avancé qu'au premier jour devant Graves, & le Prince d'Orange, quoi qu'il eût été encore joint par le Comte de Monterei, ne faisoit rien que manger la Flandres, quoi que son armée fut de plus de cinquante mille hommes. Le Prince de Condé le côtoioit toûjours, & ils avoient été souvent à une lieuë l'un de l'autre sans qu'il se fut rien passé de considerable. Le Duc de Lorraine trouvoit à redire à cela, aussi bien que le Prince Palatin; & quoi;

quoi que la fortune eût laissé quelque diference entr'eux, puis-que l'un jouïssoit encore de ses Etats, & que l'autre en étoit dépoüillé, neanmoins comme ils étoient tous deux dans la soufrance, leurs sentimens étoient presque tout pareils. Cependant lors qu'ils murmuroient le plus contre tout ce qui se passoit, le Prince de Condé engagea une occasion, dont il auroit aquis beaucoup de gloire, s'il eût voulu se contenter des avantages que la fortune lui avoit ofert dans les commencemens. Le Prince d'Orange marchoit vers le Fai, païs couvert, comme est presque generalement tout celui de Flandres, & le terrain l'obligeant à laisser quelque intervalle entre l'avant-garde & l'arriere-garde, ou pour mieux dire l'arriere-garde ne pouvant joindre l'avant-garde qu'en passant plusieurs defilés, le Prince de Condé, qui étoit prompt à concevoir, resolut de la couper. Pour cet éfet il fit marcher la Maison du Roi, dont la droite de son armée étoit composée, laquelle aiant passé sur le ventre à quelques troupes qui étoient les plus proches, étonna tellement celles qui étoient plus avancées, que sans songer davantage à joindre l'avant-garde, elles se jetterent dans l'Eglise de Seneff, & dans d'autres endroits où elles croioient pouvoir faire plus de resistance; elles abandonnerent ainsi quelques équipages, qui furent d'abord pillez: mais cela n'aiant pas empêché que nos troupes ne fissent leur devoir, l'on força tous ces endroits, l'on fit quantité de prisonniers, & l'on tua bien du monde. Cét heureux succez ne nous avoit pas couté cent hommes, au lieu que les énemis y en avoient bien perdu trois mille, outre les équipages dont je viens de parler. Cela étoit suffisant pour contenter un autre General que le Prince de Condé: mais lui qui croioit sa victoire imparfaite s'ils ne la rendoit plus grande, fit poursuivre les énemis, qui s'é-

toient

toient mis en bataille derriere le Fai, aprés avoir garni toutes les avenuës d'infanteries & de dragons. Il fit là des éforts surprenans pour chasser des dragons & cette infanterie : mais les énemis aiant l'avantage des haies par dessus nous, ils nous tuerent une si grande quantité de monde, qu'en moins d'un moment tout le champ de bataille se trouva couvert de morts. Le Prince de Condé commençoit à être au desespoir de s'être engagé si legerement dans un si grand peril : mais l'afaire étant embarquée, il voulut voir s'il n'y avoit pas moien d'en sortir plus heureusement. Il fit avancer des troupes fraiches, mais les énemis aiant fait la même chose, ses nouveaux éforts ne servirent qu'à lui faire éprouver de nouvelles disgraces ; il perdit un nombre infini d'Oficiers, & la fin du combat lui fut si desavantageuse qu'elle éfaça la gloire qu'il avoit aquise dans le commencement. Enfin les deux partis rebutez de tant de charges cesserent de tirer l'un contre l'autre ; & quoi que la nuit qui étoit survenuë n'eût pas été capable de les separer, le travail & la lassitude fit ce que la nuit n'avoit pû faire. Cependant les deux armées demeurerent en presence jusques à onze heures du soir, ce qui faisoit presumer que dés que la pointe du jour viendroit ce seroit à recommencer. Le Prince de Condé acablé comme les autres s'étoit mis sur un manteau au coin d'une haie, ou l'esprit plein de souci & d'inquietude il ne savoit comment reparer la perte qu'il avoit faite, & encore moins comment redonner du cœur à ses gens qui paroissoient tout abatus ; en éfet les énemis voulant se retirer acheverent d'y jetter la peur & l'éfroi, par une decharge qu'ils firent faire pour empêcher de penetrer leur dessein, tellement que s'ils eussent chargé dans ce temps-là au lieu de faire retraite toute nôtre armée sans doute auroit été mise en fuite.

Le

Le Prince de Condé fut ravi du parti qu'ils avoient pris, & ses troupes aiant eû le temps de reprendre courage, il observa les énemis, qui avoient dessein d'assieger quelque place; il n'y en eut pas une qui n'eut peur, & quelques Gouverneurs aiant fait paroître de la foiblesse, c'en fut assez pour les déposer. Enfin aprés avoir fait trembler toute la Flandres, ils tomberent sur Oudenarde, où le Prince de Condé venoit de jetter le Marquis de Rannes, Colonel General des dragons. Le Prince de Condé qui savoit que l'on tenoit quelques discours à son prejudice depuis l'afaire de Seneff, se donna à peine le temps d'atendre quelque secours que lui devoit amener le Maréchal d'Humieres pour marcher aux énemis, & s'étant mis en marche dés qu'il fut venu, il n'y eut personne qui ne s'imaginât que comme il étoit plein de ressentimens, il alpit encore se faire un grand carnage. La diligence qu'il fit ne permit pas aux énemis d'emporter la place avant son arrivée; & le Comte de Souches & Monterei aiant été d'avis de ne pas exposer leurs troupes, que la circonvallation tenoit separées les unes des autres, il falut que le Prince d'Orange s'y conformât, quoi que son sentiment fut de donner plûtôt quelque chose au hazard que de recevoir cét afront. Le siege d'Oudenarde aiant été levé de la sorte, les troupes énemies resolurent de se separer, & le Prince d'Orange qui voioit que Rabenhaut, qui étoit toûjours devant Graves, y demeureroit long-temps s'il n'étoit secouru, s'y en fut lui-même avec les siennes. Les énemis firent encore un gros détachement, avec lequel ils marcherent du côté de la Meuse, où ils prirent la ville de Dinan & celle de Huy, toutes deux situées sur cette riviere. Il fut impossible au Prince de Condé de s'opposer à ces entrepriſes, d'autant qu'on avoit pris une partie des troupes, pour envoier

au

de Turenne, qui voioit grossir à celles qui lui étoient opoſées. Ce- ſin obligé à ſe retirer en deçà du ume il avoit lieu de croire que les ouroient paſſer ce fleuve à Stras- les Magiſtrats avoient promis d'ob- ment la neutralité, il veilla à la de Philipsbourg, ſur lequel, aprés olutions, ils témoignoient avoir re. Ils en avoient pris le chemin, état de tout entreprendre, car en- e n'étoit plus compoſée ſeule- apes de l'Empereur & du Duc de is encore de celles des Princes de l'Archevêque de Cologne, & de Munſter, ſans conter celles des toient ſous le commandement du ronville. Elles faiſoient pour le nte mille hommes, & elles n'a- que celles du Marquis de Bran- comme ce leur eût été une hon- te de le cacher étant déja en ſi grand nombre, elles parurent en campagne, & ſemerent dife- rens bruits touchant leurs deſſeins. Le Vicom- te de Turenne n'étoit pas de ceux qui s'arré- toient à ces ſortes de choſes, ainſi prenant plus garde à leurs démarches qu'à tout le re- ſte, il reconnût bien-tôt qu'ils n'en vouloient point à Philipsbourg, & que tout leur but étoit de paſſer le Rhin; il s'y opoſa quelque temps avec tout le ſuccés qu'il pouvoit de- ſirer. Mais les énemis s'étant aprochés de Ma- yence, ils engagerent l'Electeur, nonobſtant la parole qu'il avoit donnée au Roi de demeurer neutre, de les laiſſer paſſer au travers de la ville. Pour couvrir ſon infidelité, il fit dire au Vi- comte de Turenne qu'ils l'avoient atrapé, & que ne leur aïant promis paſſage que pour les mala-

malades & pour les équipages, ils s'étoient servis de sa facilité pour y mêler la plus grande partie de leur cavalerie. Il est aisé de juger combien ces raisons satisfirent peu le Vicomte de Turenne : mais n'étant pas en état de témoigner son ressentiment, il fut obligé de dissimuler & de courir à ce qui pressoit le plus. Car les énemis, aprés avoir ainsi fait passer leur cavalerie, avoient construit un pont auprés de la ville, qui avoit servy à leur infanterie, & ils commençoient déja à paroître dans l'Alsace, où même ils s'étoient emparez de divers postes. Le Vicomte de Turenne aiant jugé par tous ces mouvemens que leur dessein étoit d'entrer en Lorraine, se retrancha sur leur passage, & quoi qu'il n'eût que vint mille hommes, il les embarassa tellement qu'ils n'oserent entreprendre de lui donner combat. Le Duc de Lorraine qui avoit des inteligences dans son païs, en recevoit à tous momens des nouvelles, par lesquelles on lui mandoit qu'il ne paroitroit pas plutôt qu'il trouveroit des gens tout prêts à suivre sa fortune; c'est pourquoi il proposa à ses aliez que s'ils vouloient lui donner quelque cavalerie, il feroit en sorte de penetrer jusques dans ses Etats : mais comme ils craignoient que le desir d'y rentrer ne lui fit entreprendre des choses au delà de ses forces, ils lui refuserent ce secours. Il en fut si outré contr'eux, qu'il témoigna publiquement son chagrin, & même en écrivit à l'Empereur : mais comme il avoit tenu dans sa vie un procedé si étrange qu'il étoit suspect sur la moindre chose, les autres se laverent facilement de son accusation, & au contraire firent croire à l'Empereur, qu'il avoit bien plus de soin de son interêt particulier que de l'interêt commun. Cependant une si grosse armée aiant de la peine à subsister dans des quartiers si resserrez, les énemis résolurent

de

de repasser le Rhin, à quoi ils se voioient d'ailleurs excitez par plusieurs cabales qu'ils avoient dans Strasbourg, lesquelles tâchoient d'engager les Magistrats à se declarer en leur faveur. Le Vicomte de Turenne qui ignoroit ces pratiques, eut peur qu'ils ne retournassent au delà de ce fleuve pour assieger Philipsbourg, & étant bien-aise de s'y opposer, il fit travailler à un pont à demie lieuë de cette ville. Les énemis ravis qu'il eut ainsi pris le change, tâcherent d'augmenter ses soupçons pour lui faire passer le Rhin : mais comme il n'étoit pas homme à se laisser tromper long temps, il découvrit bientôt ce qui se passoit, & tâcha d'y aporter remede. Pour cét effet il envoia Machaut Intendant de l'armée dans Strasbourg, avec ordre de remontrer aux Magistrats à quoi ils s'exposeroient s'ils manquoient à leur parole. Qu'aprés les avis qu'on luy avoit donnez, comme il avoit lieu de prendre de l'ombrage, il souhaitoit, ou qu'ils luy remissent la garde de leur pont, ou qu'il donnassent d'autres seuretez ; que c'étoit à eux à voir s'ils aimoient mieux donner des ôtages, mais qu'il n'étoit pas resolu de se fier seulement à leurs promesses. Ce compliment surprit ces Magistrats, & étant repandu parmi le menu peuple qui étoit gagné par les Imperiaux, il se fit une sedition, si bien qu'il vouloit courre sur les François. Le desordre augmenta encore beaucoup à l'aproche de quelques troupes, que le Vicomte de Turenne avoit détachées pour s'emparer du pont, car il avoit apris que ceux de la ville s'étoient engagez de le livrer aux énemis, & il vouloit tâcher de les prevenir : mais le Marquis de Vaubrun qui les conduisoit n'aiant pû emporter la redoute qu'ils avoient faite pour le mettre hors d'insulte, il se trouva tellement engagé, que si le Vicomte de Turenne ne fut survenu, lui & ses gens étoient en grand peril. Ce-

pen-

pendant Caprara, qui s'étoit avancé à la tête de mille dragons & de trois mille chevaux, s'empara du pont, & le Vicomte de Turenne aiant donné moien au Marquis de Vaubrun de se retirer, toute l'armée se joignit & fut chercher un poste avantageux. N'y aiant plus rien alors qui put empêcher aux énemis l'entrée de l'Alsace, ils n'eurent plus qu'à prendre garde comment ils y pourroient subsister, car le Vicomte de Turenne fit transporter dans Saverne & dans Haguenau tout ce qui leur pouvoit servir. Le Roi aiant sû l'infidelité de ceux de Strasbourg, envoia promptement du secours au Vicomte de Turenne; mais il en contremanda une partie, ce qui étonna beaucoup de monde, chacun le croiant en grand danger. Mais lui qui voioit de plus loin que les autres, méditoit déja une entreprise qui étoit extraordinaire, & qu'il n'y avoit gueres que lui qui la put conduire heureusement. Cependant les énemis s'étoient avancés du côté d'Enseim, en quoi ils avoient trompé ce Prince, qui avoit crû qu'ils marcheroient à lui, & principalement aprés avoir vû paroître quelque cavalerie. Ils firent un grand trophée de cette ruse qui leur avoit réüssi heureusement, & le Vicomte de Turenne s'en sentant piqué, voulut leur faire voir que nonobstant l'inégalité de ses forces il étoit encore en état de leur donner beaucoup d'affaires. En éfet sachant qu'il se tenoient dans leur camp comme s'ils n'eussent eû rien à aprehender, & qu'ils dormoient en un mot la grasse matinée dans une grande confiance de leurs forces, il partit à deux heures aprés minuit du sien, & tâcha de les joindre devant qu'ils eussent avis de sa marche. Sans une pluie continuelle, qu'il fit toute la nuit & toute la journée suivante, il auroit pû venir à bout de son dessein: mais son armée n'étant arrivée qu'à cinq heures du soir sur les hauteurs de Moltzeim,

les

les énemis eurent le temps de se precautionner, & de se preparer au combat. Quoi que ses gens fussent fort fatiguez, il leur fit ocuper les postes avancez sans leur donner du relâche, & ayant passé la nuit sous les armes, il les mena au combat dés la pointe du jour. Il fut opiniâtre de part & d'autre plus qu'aucun qu'on eût encore rendu, & comme le Vicomte de Turenne croioit que quand on avoit vint cinq mille hommes on étoit en état de ne rien craindre, il ne prit pas garde, comme j'ai déja dit, si les énemis en avoient deux fois autant. Cependant quoi que les deux armées se fussent mises en bataille, on ne combatit que par detachement, & ce qu'il y eût de considerable se passa à un bois, qui étoit entre deux, & où les énemis s'étoient retranchez pour nous pouvoir prendre en flanc. Ils firent des merveilles pour le défendre; mais nôtre infanterie & nos dragons s'en rendirent maîtres aprés un long combat, & même le conservérent, quoi que le Duc de Lorraine y entrât avec la cavalerie de l'aîle gauche. La cavalerie de l'aîle droite voiant qu'il n'y avoit qu'elle qui n'avoit point donné, tomba sur nôtre gauche, qu'elle renversa sur le corps de reserve, de sorte que d'une seule charge elle nous rompit entiérement; mais le Vicomte de Turenne qui avoit l'œil à tout fit avancer de l'infanterie, & elle sauva encore la cavalerie, comme elle avoit fait au combat de Seintzeim. Le Vicomte de Turenne eût un cheval bleſſé sous lui, comme il passoit d'un bataillon à un autre pour lui donner ses ordres, & la nuit aiant interrompu le combat, il se retira avec dix canons qu'il avoit pris dans le bois. Les énemis furent outrez de n'avoir pû mieux réüssir avec des troupes si considerables, & ils resolurent aprés avoir éprouvé sa valeur de ne rien entreprendre jusqu'à ce que le Marquis de Brandebourg fût arrivé. Enfin étant venu, il crurent que le Vicomte de Turenne n'a-

voit plus qu'à se retirer dans ses montagnes, & qu'ils iroient par tout où il leur plairoit : mais voulant leur montrer qu'il ne les craignoit pas davantage pour avoir accru leur nombre, il pourvût Saverne & Haguenau à leur barbe, puis se posta si avantageusement, qu'il étoit en état de traverser tous leurs desseins. Ils firent mine de vouloir assieger ces deux places pour l'obliger à quiter son poste ; mais regardant tous leurs mouvemens comme autant de pieges qu'ils lui tendoient, il les lassa tellement par sa patience, qu'ils songerent à s'étendre dans la haute Alsace, où ils n'avoient pas trouvé une place fortifiée ; ils furent obligez de prendre ce parti, parce qu'une si grosse armée ne pouvoit pas subsister toute ensemble. Le Marquis de Brandebourg fut du côté de Colmart avec les troupes de Brunswic, & celles des autres aliez prirent leurs quartiers en deçà & en delà de la riviere d'Ill. Le Vicomte de Turenne feignant de vouloir suivre leur exemple, fit marcher ses troupes du côté de la Lorraine : mais au lieu de les distribuer d'un côté & d'autre, il traversa cette Province, dans laquelle il avoit donné ordre de lui tenir du foin & de l'avoine tout prêt pour sa cavalerie : il la remit un peu par là, de sorte qu'elle ne le sentit presque pas d'une si longue marche. Cependant personne ne savoit où il alloit, & l'on étoit bien éloigné de croire qu'il marchât aux énemis : mais lui aiant vû prendre le chemin de Betfort, on commença à se douter que cela pouvoit bien être, & l'on entra en même temps dans l'admiration. Les énemis, qui n'avoient eû garde de penetrer son dessein, s'étoient encore plus étendus depuis son depart, il y en avoit même qui étoient venus jusqu'à Remiremont, & à Espinal dans la Lorraine : ce furent les premiers qu'on fut attaquer ; mais s'étant sauvez par la fuite, ils furent porter aux autres des nouvelles de

ce

de qui se passoit. L'alarme fut grande parmi eux, & ils tâcherent de défendre le passage de la riviere d'Ill. Le Vicomte de Turenne se douta bien que ce seroit le parti qu'ils prendroient; c'est pourquoi quitant le gros de l'armée, il s'avança en diligence avec trois mille chevaux, il batit quelques escadrons qui s'étoient postez sur le bord de la riviere, & ils furent si surpris, qu'ils ne songerent pas à avertir quelques garnisons qui étoient à l'écart dans des châteaux. L'armée étant arrivée au delà de la riviere, il détacha de gros partis pour couper celles qui pouroient être sorties, & l'on fit un grand nombre de prisonniers. Cependant quoi qu'on passât à vûë de certains lieux où il y avoit encore des troupes, on ne les voulut point attaquer de peur de perdre trop de temps: cela fut cause que le Marquis de Brandebourg se trouva surpris comme les autres, ce qu'on reconnut à la faute qu'il fit d'abandonner Turquem, qui est sur le Canal de Colmart. Le Vicomte de Turenne y étant arrivé s'en empara, & ses troupes n'y furent pas plutôt, que les ennemis revinrent pour l'en chasser; cela fut cause d'un rude combat, dans lequel les uns & les autres perdirent bien du monde: mais la nuit étant survenuë sans que les ennemis nous en eussent pu chasser, ils prirent ce temps-là pour faire retraite, & furent repasser le Rhin à Strasbourg. Cependant ils ne se trouverent pas vint mille hommes quand ils furent au delà, & tout le reste étoit peri, soit dans les combats precedens ou dans cette occasion.

Quoi que le succés qu'avoit eu le Vicomte de Turenne contre une armée si nombreuse, eût surpassé, s'il faut ainsi dire, les esperances de la Cour, elle n'étoit pas sans apreheñion neanmoins par la crainte d'un semblable danger; car on aprenoit de toutes parts que les Alemans faisoient des preparatifs extraordinaires pour revenir plus puis-

sans que jamais. Le Vicomte de Turenne s'étant rendu à la Cour, le Roi lui fit un accueil si favorable, que rien ne s'y put ajoûter, & s'étant enfermé avec lui dans son cabinet, il voulut savoir tout ce qui s'étoit passé durant la campagne, & ne se pût lasser d'admirer une conduite qui avoit sauvé bien des mal-heurs au Roiaume. Le Vicomte de Turenne auroit bien pris ce temps-là pour se plaindre du Marquis de Louvois, qui lui avoit envoié souvent des ordres, dont il avoit lieu de se plaindre, & pretendoit que tous les Generaux lui obeïssent comme s'il eût été plus habile qu'eux; mais sachant que le Prince de Condé n'avoit pas moins de ressentiment que lui contre ce Ministre, à cause de certains discours qu'il avoit tenus après la bataille de Senef, il resolut de le voir auparavant, & d'agir de concert avec lui s'il étoit possible, pour desabuser le Roi de la grande confiance qu'il avoit en lui. Le Prince de Condé qui étoit outré contre le Marquis de Louvois, reçût avec joie la proposition que lui en fit le Vicomte de Turenne, & ils tombérent d'acord ensemble que le Prince de Condé en parleroit au Roi le premier, & que le Vicomte de Turenne ajoûteroit ce qu'il auroit dit. Mais Mr. le Tellier aïant su par je ne sai quel endroit ce qui avoit été resolu entr'eux, il fit agir l'Evêque d'Autun qui étoit bien auprés du Prince de Condé, tellement que ce Prince ne se souvenant plus de ce qu'il avoit promis au Vicomte de Turenne, laissa écouler plusieurs jours sans en parler au Roi. Le Vicomte de Turenne se doutant bien de ce qui en étoit cause, ne voulut point pour cela manquer à ce qu'il se devoit à lui même, & sans se plaindre au Prince de Condé de ce qu'il ne se souvenoit plus de sa parole, il s'en fut trouver le Roi, qu'il pria de lui donner une audience particuliere. Le Roi la lui aïant accordée, il lui dit, que comme il ignoroit peut-être ce qui se passoit, il étoit bien-aise de l'en informer; qui ne savoit pas

si

étoit par son ordre que le Marquis de Louvois avoit écrit plusieurs fois touchant ce qu'il y avoit à faire pendant la campagne, mais que comme les ordres qu'il avoit reçûs étoient assez mal ligerez, il les attribuoit plutôt à son Ministre qu'à lui, qui étoit trop éclairé pour faire de ces sortes de fautes; que lui qui étoit sur les lieux étoit plus capable de decider de ce qu'il y avoit à faire, que l'autre qui étoit éloigné; que d'ailleurs il lui laissoit à juger qui étoit celui des deux qui avoit le plus d'experience; qu'il ne lui disoit pas cela pour trancher du necessaire, mais pour lui aprendre que le Marquis de Louvois non content de faire sa charge, vouloit encore faire celle des autres; que s'il avoit resolu de lui redonner le commandement de son armée, il le prioit de vouloir lui envoier ses ordres lui-même, & de recevoir ses lettres; que le Cardinal de Boüillon son neveu se chargeroit de l'un & de l'autre, sinon qu'il lui auroit beaucoup d'obligation de le dispenser de servir davantage, parce qu'y alant trop de son honneur à faire les fautes qu'on lui faisoit faire, il étoit bien-aise d'épargner sa reputation. Le Roi reçût cet avis comme un Prince sage, & qui n'étoit pas tellement aveuglé de son Ministre qu'il refusât de rendre justice aux autres, il lui permit de lui écrire en droiture par le moien du Cardinal de Boüillon, ajoûtant qu'il vouloit encore que ce fut lui qui lui fit tenir ses ordres. Cependant comme le Roi savoit que le Vicomte de Turenne ne s'étoit pû empêcher de parler un peu aigrement au Marquis de Louvois de ce qui étoit arrivé, il vouloit pour entretenir la paix entre des personnes si necessaires à son service, que ce Ministre fut jusques chez lui lui demander son amitié. Beaucoup d'autres à la place du Vicomte de Turenne se seroient tenus fort honorez de la visite d'un homme qui avoit la faveur du Roi, & se seroient servis sans doute de cette occasion à-

l'avancement de leur fortune : mais ce Prince qui n'agissoit que par un motif de gloire, reçût le compliment de ce Ministre avec une si grande froideur, que le Marquis de Louvois en demeura tout surpris ; neanmoins comme il avoit ordre du Roi de lui demander, comme je viens de dire, son amitié, il fit toutes les avances imaginables pour l'obtenir : mais le Vicomte de Turenne lui répondit avec son flegme ordinaire, que comme il savoit bien que ces paroles ne procedoient que du commandement du Roi, il examineroit dorénavant sa conduite, & quand il auroit fait autant de choses pour être de ses amis, que lui qui lui parloit en avoit fait pour être des siens, il verroit ce qu'il auroit à faire. Cette réponse fut admirée du Prince de Condé, qui ne put s'empêcher de dire, que le Vicomte de Turenne avoit fait une plus belle action en faisant cela, qu'en gagnant tant de villes & de batailles : en éfet on trouve bien plus de Capitaines capables de ces grands succés, qu'on n'en trouve qui se roidissent ainsi contre la faveur ; le Prince de Condé en rendoit témoignage lui-même en cette occasion, puis qu'il avoit, comme je viens de dire, oublié si-tôt ce qu'il avoit promis au Vicomte de Turenne. Cependant cette afaire qui avoit fait tant de bruit parmi les courtisans, bien loin d'en orgueillir le Vicomte de Turenne, sembloit le rendre encore plus afable envers chacun. Tout le monde qui avoit admiré ce qu'il avoit fait dans la campagne precedente, n'admiroit pas moins sa modestie, car il aloit le plus souvent tout seul dans son carosse, & sans se faire suivre que de deux ou trois laquais ; chacun s'arrêtoit pour le voir passer, & il rendoit le salut à chacun avec tant de bonté, que les Parisiens qui se laissent gagner aisément par la civilité, se seroient fait sacrifier, s'il faut ainsi dire, pour lui, & ils trouvoient cela d'autant plus à leur gré, que les autres personnes de condition

ne faisoient pas la même chose, sur tout le Marquis de Louvois, qui affectoit de ne regarder personne en passant.

Cependant le Roi ne laissa pas passer l'hiver sans tâcher d'atirer plusieurs Princes étrangers à son parti par le moien de son argent, & entr'autres le Roi de Suede, qui avoit diferé jusques là de se declarer : mais s'y étant enfin resolu à la susciration de plusieurs de son Conseil qui étoient Pensionnaires de France, il se mit en campagne, & obligea l'Electeur de Brandebourg & les Princes de Brunswic de retirer la plus grande partie des troupes qu'ils avoient sur le Rhin. Comme le chemin étoit long pour retourner dans leurs Etats, sur tout au Marquis de Brandebourg, ses sujets se trouverent fort alarmez de l'aproche de l'armée de Suede, qui devoit, si elle eût été bien conduite, profiter de l'absence de ce Souverain : mais s'étant arrêtée sans necessité à quelques bicoques, le Marquis de Brandebourg eut le temps de s'aprocher aussi bien que les troupes de Brunswic, celles de Munster & celles du Roi de Danemark, qui se joignirent toutes ensemble contre cet énemi commun : neanmoins comme il n'en faloit pas tant pour le mettre à la raison, elles se separerent bientôt pour agir en diferens endroits. Le Marquis de Brandebourg aiãt rassuré ses Etats par sa presence, pour suivit les Suedois, qui avoient lâché le pié sur l'avis qu'ils avoient eû qu'il s'aprochoit, & les aiant atrapez à Ferberlin, il batit leur arriere-garde. Cette victoire lui aiãt ouvert le chemin de la Pomeranie Roiale, il ataqua plusieurs places qui ne firent aucune resistance, pendant que les troupes de Brunswic & de Munster se jetterent sur le Duché de Brême. Pour ce qui est du Roi de Danemark, il prit les Iles de Dussedom & de Wolin, & mit le siege devant Wolgast ; desorte qu'on eut dit, que la fortune qui avoit fait faire autrefois toutes ces conquêtes en peu de têps au grand Gustave, ne vouloit pas que les énemis de son successeur en

employassent davantage pour les lui ôter. Quoi que ces desordres qui arrivoient à un Prince allié de la Couronne, eussent dequoi étonner la Cour, comme neanmoins cela avoit toujours fait une diversion avantageuse, le Roi se rendit en Flandres où il fit mine d'en vouloir à Charlemont : mais aiant passé la Meuse, il fit attaquer Limbourg, pendant qu'il faisoit tête au secours que le Prince d'Orange preparoit: mais ce Prince aiant la riviere de ... à traverser, qu'il trouva gardée par un bon nombre de troupes, ce fut inutilement qu'il se mit en chemin, n'aiant osé entreprendre de forcer ce passage. L'imbourg n'aiant ainsi aucune chose à esperer, se rendit au Prince de Condé, que le Roi avoit envoié devant. Le Marquis de Rochefort prit aussi la ville de Huy, outre que Diman avoit été emportée dés l'entrée de la campagne, ce qui nous donna encore deux passages sur la Meuse, & resserra la garnison de Namur. Les ennemis n'aiant pu empêcher cette perte, resolurent pour s'ouvrir les passages du Luxembourg, d'assieger la ville de Treves. Le Duc de Lorraine qui étoit en ces quartiers-là avec ses troupes, & quelques autres qui appartenoient aux Princes de Brunswic, s'étant chargé de cette entreprise, laissa Coblens derriere lui, & aiant donné quelque jalousie par sa marche, le Roi envoia le Maréchal de Crequi pour l'observer. Le Duc de Lorraine pour lui cacher son dessein, fit mine de vouloir entrer en Lorraine, & l'aiant ainsi éloigné du lieu qu'il avoit dessein d'attaquer, il revint tout d'un coup à Treves, qu'il assiegea. Le Maréchal de Crequi fut fort embarassé comment secourir la place, non pas qu'il manquât de courage pour l'entreprendre, mais parce qu'il venoit de donner un detachement de son armée pour aler en Bretagne, où les peuples s'étoient revoltez : ceux de Guienne avoient fait la même chose, & les uns & les autres s'étoient portez à cette extremité par la quan-

quantité de subsides que le Roi avoit mis sur eux, à cause du besoin pressant où il étoit de trouver de l'argent : Cela n'empêcha pas pourtant que le Maréchal de Crequi ne s'aprochât de Treves : mais comme il n'étoit pas le plus fort, il se retrancha à Saverne, la Moselle étant entre les énemis & lui. Cependant il fit savoir de ses nouvelles au Gouverneur, qu'il tacha d'exciter à une vigoureuse défense par les promesses qu'il lui fit de le secourir, car il espéroit recevoir quelques troupes des Evêchez pour remplacer celles qui étoient alées en Bretagne. Le Duc de Lorraine qui étoit un vieu Capitaine rempli d'experience, ne lui voulant pas donner le temps d'augmenter ses forces, envoia reconnoitre la Moselle, qui se trouva guéable en plusieurs endroits, tellement que n'aiant laissé devant Treves que ce qui étoit necessaire pour la garde des lignes, il marcha droit à la riviere avec tout ce qu'il avoit de troupes, il la traversa incontinent, non pas toutefois sans que le Maréchal de Crequi en fut averti, ce qui l'obligea à mettre son armée en bataille : mais il se trouva que sa cavalerie étoit alée au fourage, dont il pensa se desesperer, car il y avoit trois jours entiers que dans la crainte de ce qui arrivoit alors, il avoit défendu de sortir du camp ; mais sous pretexte qu'il avoit permis à deux cens chevaux d'aler fourager, le reste y étoit alé contre ses ordres. Il s'emporta fort contre le Maréchal des Logis de la cavalerie, à qui il en demanda la raison, & celui-ci ne lui aiant pû dire autre chose sinon qu'il avoit rendu ses ordres tels qu'il les lui avoit donnez, la tête lui tourna tellement qu'il ne sut plus ce qu'il faisoit : au lieu d'occuper deux hauteurs qui étoient sur sa droite, quoi qu'on l'eût fait ressouvenir que c'étoit une necessité, il s'amusa à beaucoup de choses qui étoient de moindre importance, & quand il y voulut pourvoir, il n'en étoit plus temps. Le Comte de la Mark, qu'il avoit commandé pour

cela, fut tué en voulant reparer cette faute, aussi bien que plusieurs Oficiers qui le soutenoient. Ce malheur fut suivi d'un pareil succés dans tous les postes qu'on voulut défendre, parce que nôtre infanterie n'aiant point de cavalerie pour faire tête à celle des énemis, elle s'en vit environnée sans qu'il lui fut possible de l'éviter. Le regiment des gardes se sauva dans un marais, les autres se jetterent dans les bois, & le desordre fut si grand, que le Marêchal de Crequi s'enfuit lui-même lui cinquiéme. Il ne fut d'abord où il devoit se retirer; mais son desespoir lui inspirant d'aler à Treves, il crut qu'il feroit bien de le suivre, d'autant plus qu'il avoit apris la veille que le Gouverneur étoit tombé du haut en bas d'un bastion, où il avoit voulu aler à cheval, de laquelle chute il avoit été tué roide. On ne sait à quoi atribuer les fautes que fit le Marêchal de Crequi en cette rencontre, si ce n'est à la perte qu'il avoit faite la veille, de son équipage qui avoit été brulé, ce qui l'avoit mis de si méchante humeur, qu'il n'étoit pas reconnoissable. L'absence de sa cavalerie y contribua encore beaucoup, mais plus que tout cela la volonté de Dieu, qui vouloit que de tels malheurs suivissent celle que nous venions de faire, & qui étoit bien plus grande, car nous venions de perdre le Vicomte de Turenne. Quoi qu'il en soit, le Marêchal de Crequi étant entré dans Treves sans qu'il lui arrivât d'autre accident, il consola la garnison de la perte qu'elle avoit faite du Gouverneur, & quoi que la place ne valut pas grand' chose d'elle-même, il auroit fait voir que le courage est capable de supléer aux plus grands défauts, si un nommé Boisjourdan, Capitaine de la garnison, n'eût débauché ses camarades. Celui-ci, ou aiant peur de perir dans les ataques, ou excité par quelqu'autre mouvement qu'il est difficile de comprendre, insinua aux autres Capitaines que le Marêchal de Crequi étant perdu de reputation

ration aprés ce qui venoit de lui arriver, étoit bien-aise de se faire tuer sur la brêche, ou de se rendre considerable par quelque coup de desespoir; que c'étoit à eux de voir s'ils le vouloient imiter, eux qui n'avoient point de part à sa faute, & à qui il ne reviendroit rien de s'être sacrifiez pour lui; qu'il avoit toujours traité les Oficiers, comme des valets, & qu'il étoit temps de lui montrer le ressentiment qu'on en avoit; que c'étoit tout ce qu'on auroit pu faire pour un Turenne; mais qu'un Turenne avoit été trop sage pour se laisser jamais batre comme il avoit fait, non plus que pour leur demander qu'ils se fissent tuer pour reparer sa reputation; que quant à lui, il étoit resolu de s'exposer plutôt à toutes sortes de perils, que de servir ainsi à ses intentions; que s'ils l'en croioient, ils traiteroient avec les énemis pour rendre la place; que le Roi ne leur en pourroit savoir mauvais gré, puis que ce n'étoit qu'aprés avoir défendu les murailles, tout autant que leur honneur & le devoir de leurs charges les y pouvoient obliger; qu'au contraire il auroit lieu de se plaindre d'eux, si pour satisfaire un desespéré, ils exposoient leurs soldats au delà de ce que la raison & les loix de la guerre leur prescrivoient. Les remontrances de Boisjourdan furent écoutées avec beaucoup de plaisir, par la haine que chacun portoit au Maréchal de Crequi, qui comme il avoit fort bien remontré en avoit toujours fort mal usé avec les Oficiers. Ainsi chacun aiant aprouvé ce qu'il avoit dit, il fut autorisé pour traiter avec les énemis. Le Maréchal de Crequi aiant eû vent d'une chose si extraordinaire, ne la put croire, si Boisjourdan ne la lui assuroit lui-même, & sachant qu'il étoit sur le rampart, il s'y rendit avec des mouvemens de colere, qu'il tâcha neanmoins de dissimuler. Mais Boisjourdan joignant l'impudence à la trahi-

son, se fit bientôt sortir de la contrainte où il étoit, par les discours insolens qu'il lui tint. Alors le Maréchal de Crequi ne pouvant plus se retenir mit l'épée à la main, & l'obligea à sauter dans le fossé. Boisjourdan fut avertir les énemis qu'il étoit temps de se rendre maîtres de la ville; mais en se servant de son avis, il lui firent voir l'estime qu'on fait des traitres, car ils ne voulurent pas lui donner retraite: cela l'obligea à se vouloir sauver; mais aiant été reconnu à Metz, il fut arrêté, & on lui coupa le cou, punition trop douce pour une trahison comme la sienne. Cependant Treves fut pris, moitié de gré moitié de force, & le Maréchal de Crequi n'aiant pas voulu signer la capitulation qui avoit été arrêtée par Boisjourdan, fut fait prisonnier de guerre. Les énemis tinrent mal les conditions qu'ils avoient acordées, car comme il y en avoit eû qui avoient tourné les armes contr'eux à leur entrée dans la ville, ils se servirent de ce pretexte pour contenter leur avarice & leur cruauté; il y eut plusieurs soldats de dépoüillez, plusieurs maisons pillées, & plusieurs femmes violées: ce qui fut cause que les François pour représailles, maltraiterent quelques petites villes dont ils se rendirent les maîtres. Mais tout cela n'étoit pas capable de les consoler des pertes qu'ils venoient de faire, & qui auroient eû de grandes suites, si le Duc de Lorraine eût sû profiter de sa victoire; mais s'étant brouillé avec les chefs des troupes qui lui avoient aidé à la remporter, il ne put entrer en France, comme il lui auroit été facile sans cela, car il n'y avoit plus d'armée pour défendre la frontiere, & le cœur étant disposé comme il étoit à la revolte, il eût mis l'Etat en une étrange combustion. Du côté de la Catalogne les choses passerent un peu plus heureusement, le Comte de Schomberg reprit le château de Bellegarde, & aiant affranchi par là le Roussillon de la servitude

où

où il étoit, il porta ses armes dans la Cerdaigne, petite Province de petite étendue, mais assez fertile. Nous remportâmes encore quelques petits avantages en Sicile, où l'on prit la ville d'Augouste. Cependant le Roi aiant eû la complaisance d'y envoier le Duc de Vivonne à la place de Vallavoir, qui avoit plus de soin de ses afaires que de celles de son parti, il n'executa rien de considerable, quoi qu'on lui eût envoié des forces capables de mettre les afaires en meilleur état. Le Roi aprés avoir fait cette faute, en fit une seconde de ne le pas revoquer, car il savoit bien qu'il n'avoit pas assez d'experience pour une entrepriſe de cette consequence; joint à cela que quand même il en auroit eû suſisament, il aimoit par trop ſes plaiſirs pour s'aplíquer comme il faut aux afaires: mais il lui tenoit par des liens trop doux pour regarder à cela de ſi prés, il étoit frere de Madame de Monteſpan, qui avoit pris la place de Madame de la Valliere, dont celle-ci avoit eû tant de regret, qu'elle s'étoit jettée dans un Couvent. Cependant le Roi ſe ſeroit conſolé de toutes ces choſes, ſans la perte du Vicomte de Turenne, qui avoit été tué le vint ſept de Juillet d'un coup de canon. Ce Prince s'étoit avancé à la tête de ſes troupes victorieuſes contre Montecuculli, vieux Capitaine qui faiſoit la guerre depuis plus de cinquante ans, & qui à cauſe de ſa vieilleſſe s'étoit excuſé de ſervir l'année d'auparavant. Ces deux chefs remplis d'une experience preſque égale, aiant mis en uſage tout ce que la guerre a de plus fin & de plus ruſé, firent voir en cinq ou ſix ſemaines de temps, qu'un bon General n'eſt forcé au combat que quand bon lui ſemble; car quoi qu'ils fuſſent toûjours fort prés l'un de l'autre, pas un des deux ne trouva l'occaſion d'attaquer. Le Vicomte de Turenne voiant ces dificultez ſongea à s'emparer de Wiſſtat, afin d'ôter la communication aux énemis de Strasbourg, qui demeuroit en aparence dans la neutralité, mais qui auroit été bien-aiſe

de

de la rompre en leur faveur. Montecuculli s'étant douté de son dessein, y fit filer des troupes; mais le Vicomte de Turenne qui avoit pris les mesures de loin aiant fait marcher les siennes, elles y arriverent auparavant. Toutes ces demarches ne plaisoient gueres à ceux de Strasbourg, dont le territoire étoit en proie également aux uns & aux autres; c'est pourquoi beaucoup vouloient qu'ils se declarassent promptement: mais les plus sages étant d'un avis contraire, remontroient, que quoi qu'ils soufrissent tous les ans par le voisinage des deux armées, il leur étoit plus avantageux neanmoins d'être exposez à ces sortes d'incommoditez, que d'épouser quelque parti; que tous deux étoient également dangereux, parce qu'en voulant se montrer indépendans, ils tomberoient peut-être bientôt dans la servitude; qu'ils ne pourroient refuser aprés cela l'entrée de leur ville à ceux en faveur de qui ils se seroient declarez; & qui les voudroit assurer que les uns autant que les autres ne s'en empareroient pas s'y voiant les plus forts; que le bon sens vouloit que l'on ne reçût jamais dans ses murailles personne qui put être suspect; que les éforts que chacun faisoit pour les engager dans son parti, leur devoit assez aprendre en quelle consideration étoit leur ville; & qu'enfin il n'y avoit gueres d'aparence de confier ni aux uns ni aux autres une chose qui leur étoit si necessaire. En éfet, il n'est pas concevable combien chacun avoit fait d'éforts pour avoir le passage libre dans la ville, l'Empereur & le Roi leur faisoient mille belles promesse pour en venir à bout: mais celui-là nonobstant l'avis des plus sages, avançoit bien plus ses affaires que celui-ci, dont toutes les propositions étoient également suspectes. Le Vicomte de Turenne sachant la disposition où l'on étoit à Strasbourg, y envoia faire des menaces, ce qui retint un peu les esprits; car chacun faisant reflexion que ce grand homme pourroit bien encore avoir cette campagne là le même

succés;

succés qu'il avoit eû l'autre, apreheindoit qu'il ne tournât ses armes contre leur ville. Enfin sa reputation seule les retenoit plutôt que ses forces; aussi n'y avoit-il gueres d'aparence sans cela qu'une ville où il y avoit huit ou neuf mille hommes de garnison, tremblât devant une armée, qui n'étoit souvent gueres plus nombreuse. Ce n'étoit pas Strasbourg tout seul qui avoit ainsi tant de crainte, Montecuculli ne savoit plus que faire, pour faire subsister son armée, qui ne tiroit plus de Strasbourg tous les secours qu'elle avoit acoutumé d'en tirer; il cherchoit de tous côtez des camps où il pût trouver des fourages, qui n'étoient pas communs dans un païs où l'on faisoit la guerre depuis si long-tems; avec cela il lui faloit trouver une assiete avantageuse, où il fut à couvert du Vicomte de Turenne qui le côtoioit toûjours; enfin il se voioit reduit à combatre ou à mourir de faim; quand une journée fatale arriva pour nous: je veux dire ce malheureux jour dans lequel nous perdîmes le Vicomte de Turenne. Jamais on ne l'avoit vû ni plus joieux ni plus content, il croioit que les énemis ne lui pouvoient plus échaper, & quoi que ce ne fût pas sa coutume que de rien dire à son avantage, il n'avoit pu s'empêcher de publier l'état où il croioit les choses; il le manda même au Roi: mais sur ces entrefaites aiant voulu aler reconnoître une hauteur sur laquelle il vouloit poser une batterie, il reçût un coup de canon qui lui donna dans l'estomac, & qui le fit tomber mort sur la place. St. Hilaire Lieutenant de l'artillerie qu'il avoit mené avec lui aiant été bleſſé en même temps, son fils commença à faire des plaintes conformes au malheur qui lui étoit arrivé: mais St. Hilaire se fondant tout en larmes lui montra le corps du Vicomte de Turenne, ajoûtant que s'il devoit être touché de quelque chose, ce n'étoit que de la perte qu'on venoit de faire d'un si grand homme. D'abord que cette nouvelle fut divulguée dans nôtre armée, ce fut

une

une consternation si grande, qu'on eut dit que chacun eût été condamné à la mort : ensuite d'un espace de temps de silence, on se prit à sanglotter ni plus ni moins que si l'on eût perdu son pere ; les nouveaux soldats comme les vieux jettoient des cris en l'air capables d'amolir les cœurs les plus endurcis, & c'étoit merveilles de voir que des gens qui avoient eû si peu de temps pour le connoître, fussent aussi sensibles que ceux qui en avoient reçû plusieurs fois des faveurs. On n'entendoit plus dans le camp que des lamentations : les soldats se disoient les uns aux autres, nôtre pere est donc mort, que ferons nous, qui nous fera repasser le Rhin en sureté, & quand même nous l'aurions repassé, sous qui servirons nous qui nous fasse le même traitement qu'il nous faisoit. Chacun prenoit plaisir alors à raconter les graces qu'il en avoit reçû, mais ce n'étoit pas sans interrompre son recit par une abondance de pleurs qui mouilloient tout son visage. Cependant chacun vouloit voir le corps de son General : mais ce fut un spectacle qui renouvella leurs cris & leurs plaintes. Dans une tristesse si generale il fut impossible de discerner les parens d'avec les étrangers, tant la douleur étoit veritable, aussi ce n'étoit pas sans raison que les soldats l'appelloient leur pere, puisqu'ils lui portoient la même affection que s'il l'eût été veritablement. Le Comte de Lorges son neveu qui étoit alors à l'armée, suspendit pour quelques jours les marques de sa douleur, depeur qu'elle ne fut capable d'étonner les troupes, lesquelles demeuroient sous sa conduite. Après ce funeste accident il leur fit prendre le chemin du Rhin, & sachant que les ennemis s'étoient mis à ses trousses, il rangea son armée en bataille de peur d'être surpris. Les ennemis virent bien à sa contenance qu'ils n'en auroient pas si bon marché qu'ils s'étoient promis : mais ne pouvant se défaire de la pensée que la mort du Vicomte de Turenne leur devoit aporter un grand avantage, ils s'approcherent

cherent de lui resoudre de le combatre. Le Comte de Lorges aiant besoin alors de mettre en pratique les leçons que son oncle lui avoit données, se prepara au combat, & il se fit avec tant d'ordre qu'on vit bien qu'il en avoit profité. Le combat fut long & douteux, mais les ennemis aiant trouvé par toute une extrême resistance, il jugerent plus à propos de se retirer que de s'opiniâtrer à une chose qui leur avoit été moins utile que dommageable. Le Comte de Lorges ne trouvant plus d'obstacle à repasser le Rhin, conduisit ses troupes en Alsace, où il resolut d'atendre les ordres du Roi, à qui il avoit depêché un courier. Cependant voulant rendre à son oncle les derniers devoirs, il lui fit faire un service, où, si l'on n'eût point aporté d'ordre, tout le monde auroit voulu entrer. Car le moindre soldat porté par l'affection qu'il avoit pour sa memoire, ne se croioit pas moins obligé que lui à se trouver à cette ceremonie: il n'y en eût point cependant qui se contentât de porter le dueil dans le cœur, chacun voulut témoigner par des marques exterieures son affliction, & il s'en eût pu recouvrer autant de crépes qu'il y en eût qui en vouloient avoir, on auroit vû ce qui ne s'est peut-être jamais vû dans aucune armée, c'est à dire tous les soldats en dueil: en effet ils ne se soucioient pas de ce qu'ils pouvoient couter, & celui qui en pouvoit avoir se croioit beaucoup favorisé de la fortune. Le Roi aiant reçû le courier du Comte de Lorges, fut si fort affligé qu'il ne voulut voir personne de plusieurs jours, il dit tout haut qu'il avoit perdu l'homme le plus sage de son Roiaume, & le plus grand de ses Capitaines; & craignant qu'aprés cela les ennemis n'entrassent facilement dans le cœur de ses Etats, il envoia le Prince de Condé en Alsace, & ce Prince trouva moien de les arrêter. Toute la Cour fut sensible à cette perte, aussi-bien que le Roi, & il n'y eût que le Ministre qui n'en fut pas tout-à-fait fâché, quoi qu'il n'osât le témoigner ouvertement.

L'An-

L'Archevêque de Reims son frere ne fut pas si circonspect, il fit des choses pour faire paroître sa joie qui deplurent à son pere, lequel étant un des plus sages courtisans du siecle, lui en fit des reprimandes. Cependant quelque douleur qu'on fit paroître à la Cour, elle fut beaucoup moindre que celle des Parisiens, lesquels quoi qu'assez interressez pour l'ordinaire, auroient donné volontiers la moitié de leur bien pour lui racheter la vie; ils en donnerent plusieurs marques, par la consternation où toute la ville parut à cette nouvelle; & par les regrets qu'ils firent sur sa mort: ils ne craignoient point de dire, qu'aprés la perte qu'on venoit de faire, le Roiaume étoit en grand danger. En éfet le Roi en aiant la même pensée, fut bien-aise de s'assurer des Grands en leur faisant de nouvelles faveurs; il fit huit Marêchaux de France, quoi qu'il y en eût parmi ceux-là qui n'étoient pas en trop grande estime: le Duc de Vivonne fut de ce nombre, ce qui donna lieu à une plaisanterie qu'on fit sur ce sujet, car il y en eût qui dirent, que les sept autres avoient été faits Marêchaux de France par l'épée, & que pour lui il l'étoit par le fourreau. Cependant le Roi pour honorer la memoire d'un si grand Capitaine, voulut qu'il fut enterré à St. Denis lieu de la sepulture des Rois, honneur qui n'avoit été acordé qu'à bien peu, & qu'on ne peut esperer aussi qu'aprés avoir rendu comme lui des services tout-à-fait importans. On le transfera donc de Sansbak où il avoit été mis en depôt, à Brie-Comte-Robert, petite ville à six lieües de Paris. Les Minimes le furent recevoir aux portes avec le Clergé de la ville, & l'aiant mis dans leur Eglise sous une chapelle ardante, il y demeura jusqu'au vint neuviéme d'Août, qu'on le transporta à St. Denis, ses Gardes & sa Maison acompagnerent le corps, suivis d'un grand nombre de domestiques, que ses parens avoient envoiez pour orner la pompe funebre. Ces sortes de ceremonies toûjours tristes

ſes d'elles-mêmes, n'avoient jamais rien eû de pareil: cependant de ſi lugubre que celle-ci, chacun pleuroit juſqu'aux païſans, qui accouroient des villages voiſins, attirez par la reputation d'un ſi grand homme: ces pleurs redoublerent lors qu'on ſortit le corps du caroſſe, que les Religieux vinrent recevoir à la porte de l'Abaie, chacun aiant un cierge à la main, ſes gardes le porterent dans le chœur, où l'on avoit preparé une eſtrade, ſur laquelle ils le poſerent. Le lendemain on lui fit un magnifique ſervice, mais qui n'aprocha en rien de celui qui lui fut fait quelques jours aprés à Nôtre-Dame, où le Parlement, la Chambre des Comptes, la Cour des Aides, l'Univerſité & la ville furent avertis de ſe trouver par une lettre de cachet, le Clergé en reçût une auſſi pour la même choſe, & s'y étant tous rendus, le Marquis de Rhodes, Grand Maître des ceremonies acompagné de Mr. Saintot qui fait cette charge ſous lui, fut querir les parens qui étoient à l'Archevêché. Cinquante pauvres vêtus de drap gris, & aiant en leur main des flambeaux de cire blanche, attendoient à la porte pour marcher devant le deüil, les vint-quatre Jurez crieurs avec leurs robes de ceremonies, ſur leſquelles on avoit attaché des écuſſons aux armes du défunt, les ſuivoient, & aprés eux quatre herauts d'armes avec leurs cottes, & tenant leur bâton à la main. Les Oficiers des ceremonies venoient aprés; & ceux-ci precedoient le deüil, dont le chef étoit le Duc de Boüillon, aiant un manteau, dont la queüe étoit portée par des Gentilshommes, auſſi bien que celle des autres parens. Il y avoit un Mauſolée ſuperbe dans le chœur, autour duquel les herauts d'armes s'étant rangez, l'Archevêque de Paris commença le ſervice, à la fin duquel l'Evêque de Lombes prononça l'Oraiſon funebre. Cette ceremonie avoit été annoncée auparavant par les herauts d'armes acompagnez des Jurez crieurs, devant l'hôtel où demeuroit le défunt, & en pluſieurs lieux publics en ces termes.

Nobles

Nobles & devotes personnes, priez Dieu pour l'ame de tres-haut, tres-genereux & tres-puissant Prince, Henri de la Tour d'Auvergne, Vicomte de Turenne, Marêchal des Camps & Armées du Roi, & Colonel General de la Cavalerie legere de France; & aiant recommencé ces paroles une seconde fois, ils ajoûterent, *qui fut tué le 27. Juillet dernier d'un coup de canon auprés de Sintzheim, comme il alloit reconnoître l'armée des ennemis pour lui livrer bataille, pour l'ame duquel le Roi fait faire les prieres & services en l'Eglise de Nôtre-Dame de Paris. Aujourd'hui à trois heures après midi se diront les Vêpres & les Vigiles des morts, & demain il sera celebré à dix heures du matin un service solemnel. Priez Dieu pour lui.*

Le Roi n'aiant ainsi rien oublié pour rendre à la memoire de ce grand homme tous les honneurs qui étoient dûs à sa vertu, fit encore paroître envers ses parens beaucoup de reconnoissance. Il donna au Comte d'Auvergne frere du Duc de Boüillon la charge de Colonel General de la cavalerie, & le Gouvernement du Limosin : les autres eurent part aussi à ses bien-faits & à son estime, & entr'autres le Comte de Lorges, qui fut bien-tôt aprés Marêchal de France & Capitaine des Gardes du Corps.

FIN.